N° 368 — Tome XCIX 16 Octobre 1912

MERCVRE

DE

FRANCE

Vingt-troisième Année

Paraît le 1er et le 16 de chaque mois



HENRI ALBERT, HENRI BACHELIN, EDMOND BARTHÈLEMY,
MAURICE BOISSARD, R. DE BURY, HENRY-D. DAVRAY, GEORGES DUHAMEL,
PAUL ESCOUBE, JEAN DE GOURMONT,
REMY DE GOURMONT, CHARLES-HENRY HIRSCH, GUSTAVE KAHN,
HENRI MAZEL, CHARLES MERKI, JEAN NOREL
RACHILDE, RICHARD RANFT, CHARLES RÉGISMANSET,
ANDRÉ ROUVEYRE, ANDRÉ SALMON, ERNEST SEILLIÈRE, CARL SIGER,
GEORGES VIDALENCQ.

PRIX DU NUMÉRO

France : 1 fr. 25 *net.* | **Étranger : 1 fr. 50.**

DIRECTEUR

ALFRED VALLETTE

PARIS

MERCVRE DE FRANCE

XXVI, RVE DE CONDÉ, XXVI

—

MCMXII

SOMMAIRE

—

Nº 368. — 16 OCTOBRE 1912

REVUE DE LA QUINZAINE

LES MANUSCRITS NE SONT PAS RETOURNÉS

Les auteurs non avisés dans le délai de DEUX MOIS de l'acceptation de leurs ouvrages peuvent les reprendre au bureau de la Revue, où ils restent à leur disposition pendant un an.

Les avis de changement d'adresse doivent nous parvenir, accompagnés de 0,50 en timbres-poste, au plus tard le 1er pour le numéro du 16, le 25 pour le numéro du 1er du mois suivant.

JULES LAFORGUE

CHEVALIER DU GRAAL

—

A Remy de Gourmont.

Souffrir de n'avoir pas l'âme encore assez pure.
(*Poésies*, p. 33.)

I

Tout ce qui peut rendre une figure touchante se trouve réuni pour nous faire aimer Jules Laforgue : l'amour et la gloire tendaient à sa jeunesse leur double couronne de myrte et de laurier, lorsque survint la mort qui imposa les mains sur ce front plein de lumière. Comment refuser notre sympathie à un destin qui offre une telle simplicité pathétique? Et cette vie, à peine commencée, contient un grand labeur; interrompue brusquement, elle s'est hâtée de créer une œuvre, charmante et inachevée, d'une grâce unique faite de fantaisie apparente et de douleur cachée. Sans doute le pinceau est tombé avant que le portrait fût fini, mais nous pouvons, dans l'image incertaine, voir un sourire et des larmes : l'essentiel de ses traits.

Cette œuvre à peine ébauchée paraît dès l'abord d'une originalité tellement immédiate, d'une nouveauté si indiscutable qu'il semble facile d'en dégager les caractères et d'en fixer la valeur. Mais à l'examen se révèlent des complexités qui provoquent l'hésitation et nous invitent à moins d'assurance. C'est que nous sommes en présence d'une âme plus riche de virtualités que de présences réelles. Il s'agit d'une personnalité à ce moment de fermentation où s'élaborent — parmi quelles luttes intérieures ! — les caractéristiques de la maturité prochaine. Cette sensibilité est vive et cette intelligence agile. Tous les mouvements de la vie sont accueillis avec enthousiasme par cette âme avide de sentir et de comprendre, qui, chaque fois, se

donne toute. Et cela ne va pas sans quelque confusion. Qu'on imagine la formation de la forêt. Les essences poussent au hasard, entrecroisent leurs jeunes tiges, mêlent leurs racines naissantes. Toutes se tendent ardemment et sont déterminées à vivre. Puis voici l'épreuve des jours. Par-dessus les faibles qui se résignent à mourir, à pourrir, enrichissant ainsi de leur individualité détruite et confondue dans l'humus ceux dont la force les vainquit, par-dessus les morts s'élèvent les arbres dont la puissante racine plonge au plus creux de la terre nourricière; seuls ils connaissent le triomphe de baigner dans l'azur leur cime adolescente, et porteront leur front jusqu'à la lumière du plein ciel.

Lorsqu'on étudie l'œuvre d'un artiste dont l'évolution s'est accomplie, qui s'est élevé, qui s'est soutenu, qui a décliné, les productions s'expliquent et se complètent réciproquement. Celles de la maturité donnent leur prix aux essais de jeunesse, où l'on retrouve les tendances, qui plus tard se développèrent, jusqu'à étouffer certaines autres, dont on ne comprend plus la prétention, — et qui étendirent enfin sur l'âme parfaite leurs branches porteuses de fruits. Il est possible de saisir l'unité d'un tel esprit parce qu'il lui a été donné, à la grâce du temps, de parvenir à l'unité.

L'ombre est venue sur Laforgue à ce moment même où, en un magnifique combat pour la suprématie, deux énergies contradictoires, n'ayant pu délimiter les frontières de leur domaine respectif, s'efforçaient de mutuellement s'asservir. Qui veut dire la valeur de chacune de ces aspirations ennemies est d'abord assez embarrassé. Telle petite phrase est-elle une boutade sans importance, sans avenir? On la rencontre plusieurs fois! Trahit-elle un mouvement négligeable, secondaire? ou bien eût-elle grandi jusqu'à supplanter telle autre qui paraît plus encombrante? On a beau aimer Laforgue, l'intuition ne peut suffire. Ce n'est jamais qu'avec une extrême prudence qu'on peut essayer de commenter une œuvre et de faire revivre l'homme qui l'a conçue. Il est sans doute possible de grouper ces conflits intérieurs, de les réunir en des cadres, et l'on s'imagine ainsi réduire à une grande simplicité le problème psychologique. Mais sera-t-il beaucoup éclairci lorsque nous l'aurons nommé : la lutte entre l'intelligence et la sensibilité? *Sensibilité*, ce mot caractérise des mou-

vements, et celui d'*intelligence* des états ; et les uns et les autres sont si peu définis, si peu mesurables ! Leur valeur relative est délicate à équilibrer, et cependant ce serait là, semble-t-il, tout l'intérêt de la critique. Cette ambition est peut-être excessive. Nous aimons Jules Laforgue ; il est émouvant d'entrer en cette âme, parce que nous retrouvons en elle la ressemblance idéale de ce que furent, imparfaitement, notre cœur et notre esprit adolescents. C'est le même élan enthousiaste vers la beauté, avec le parti pris de l'originalité ; la même certitude, d'une suffisance si présomptueuse, d'avoir à vingt ans fait le tour des choses, des hommes, et des idées. C'est le même excès généreux d'une âme où l'on ne trouve rien de vil. Voici cette pureté d'un cœur tout neuf avec, ensemble, la même surexcitation d'un esprit plein de sagesse fanée. Comme cette intelligence est riche ! A la façon d'un cimetière, il est vrai, car elle ne contient que des morts. Ces idées apprises sont destinées à s'effriter, à enrichir de leur poussière l'humus où notre personnalité enfoncera peu à peu ses racines. Mais, en attendant, quel mal ne font-elles pas à notre naïveté offensée ?

M. Remy de Gourmont a écrit (1) : « Jules Laforgue fut une âme exquise et un génie charmant. Il est mort trop jeune, à vingt-sept ans, pour que l'on puisse le juger : on l'aime. » Cette sympathie est telle que maints esprits ont voulu trouver chez lui les signes de cette parfaite maîtrise qui voue à la gloire classique. Il faut se garder de donner dans une pareille exagération. Elle est dangereuse et prépare d'injustes retours de fortune, une sévérité aussi sans mesure. L'œuvre et la vie de Laforgue sont assez belles pour qu'il soit inutile de forcer la vérité. Il nous est révélé par elles des paysages intérieurs qui déconcertent, et séduisent. La ligne des contours est éclairée d'une lumière nouvelle ; et les détails nous surprennent et nous enchantent.

Cette œuvre propose de nombreux sujets de méditation ; elle est pleine de suggestions intéressantes ; que demander de plus ? Le lecteur, j'aime le redire, prend surtout prétexte d'un livre pour des réflexions, qui lui serviront peut-être plus à se connaître lui-même que l'écrivain qui l'accouche. A l'élu de Dieu qui conduisait un peuple dans le désert, il suffit un jour de frapper de son bâton le rocher pour que jaillît une source.

(1) *Promenades littéraires*, I, p. 105.

Lorsqu'un élu de la sagesse ou de la beauté touche notre âme, notre pauvreté s'ouvre, révèle des richesses cachées, semble participer un peu du génie qui l'a heurtée; et là aussi, comme dans le geste du vieux Moïse, il y a une sorte de magie.

II

> Ah! redevenir rien irrévocablement!
> (*Poésies*, p. 49.)

Je voudrais décrire les aspects de cette œuvre et de cet esprit suivant l'ordre chronologique de leur manifestation. L'éducation s'occupe d'abord de notre intelligence et, agissant du dedans au dehors, pour ainsi dire, détermine une façon de sentir artificielle, par l'obligation où nous sommes, pour apprécier nos sensations, de nous servir d'une règle morale qui n'est pas à notre usage personnel et se soucie peu de notre idiosyncrasie. Il faudra donc analyser les états philosophique et esthétique créés par la culture chez Laforgue, et indiquer comment ils ont évolué dans les divers moments de sa méditation. Elucider l'œuvre, dégager ses caractéristiques sera dès lors plus facile, et nous conduira plus loin dans l'intime de cette personnalité. Ensuite, ayant entendu comme cri suprême un appel à l'amour, nous étudierons la sentimentalité de Laforgue telle que la culture l'a orientée, telle aussi que la redressa l'expérience. Enfin, l'évocation en raccourci des circonstances de cette destinée permettra de comprendre quelles furent avec la vie les relations de tous ces états psychologiques et dans quelle mesure ils sont en sa dépendance. Nous fondrons dans la réalité des jours ces divers moments de la vie intérieure, et il nous sera donné de saisir, dans toute sa plénitude, l'âme de Jules Laforgue.

Après sept années passées au Lycée de Tarbes, Laforgue, sur la fin de 1876, vint à Paris, au Lycée Fontanes (aujourd'hui Lycée Condorcet) (1). Il y resta deux ans. En 1879, il a achevé ses études; il a dix-neuf ans. Quelle était alors sa situation intellectuelle? Et quelles furent ses variations? Son œuvre pourrait suffire à nous renseigner. Elle indique le point

(1) Pour tous renseignements bio-bibliographiques, voir la notice de MM. Van Bever et Léautaud : *Poètes d'Aujourd'hui*, I, pp. 214 et suiv. — Les citations se réfèrent à l'édition des *Œuvres complètes*, parue à la librairie du *Mercure de France*.

d'où il est parti et l'aboutissement de sa réflexion; mais les *Mélanges posthumes*, et la correspondance sont encore plus confidentiels. Nous y trouverons tout ce qui pourra servir à restituer cette âme de vingt ans.

Elle a reçu l'habituelle saturation philosophique dont toute intelligence subit si violemment l'emprise. Et je ne veux m'occuper ici, par un artifice d'analyse, que de l'intelligence pure. Laforgue, arrivé aux études philosophiques avec la foi chrétienne, vit celle-ci ruinée par le rationalisme. Une nouvelle idole remplaça l'autre. C'est déjà l'aventure commune. A dix-neuf ans, il a « sa petite névrose » : « une névrose religieuse. J'étais croyant (1). » Plus loin : « Sachez, Madame, qu'à dix-neuf ans j'ai rêvé de m'en aller par le monde, pieds nus, prêchant la bonne loi, la désertion des idées, l'extradition de la vie..., etc... (*Airs connus*). Hélas! à la première étape, la gendarmerie m'eût arrêté comme vagabond. Prophète n'est plus un métier (2). » Quel évangile voulait-il annoncer aux hommes? Quelle était sa nouvelle foi? Un orgueil amer nous exalte au sortir des études philosophiques. Nous avons fait le tour de toutes les idées. On a résolu devant nos yeux — de tant de façons! subtiles ou violentes — les questions éternelles : Que sommes-nous, d'où venons-nous, où allons-nous, et par quel chemin le devoir doit-il nous guider? Nous savons quel rêve les cerveaux les plus ingénieux ou les plus puissants ont imaginé sur ces thèmes. D'avoir vécu dans l'intimité des pensées sublimes et mesuré les sentiments des hommes, nous tirons une grande vanité, et cette naïve croyance de posséder la sagesse dernière. La parole prophétique ne s'est-elle pas réalisée ? N'avons-nous pas la connaissance du Bien et du Mal? Nous nous voyons semblables à Dieu.

Kant fut notre libérateur; sa critique de la raison pure paraît inattaquable. Nous l'admirons, sans d'ailleurs rendre à Hume tout ce que lui doit le maître de Kœnigsberg. Donc voici l'homme en face de l'inconnu, dont il a borné l'empire. L'esprit s'enorgueillit d'avoir renversé les idoles du passé; détruire donne aux enfants tant de joie ! Mais quelle déception guette ceux dont l'esprit est logique sans timidité, et qui, à peser précieusement les sophismes, n'ont pas perdu tout leur

(1) *Posthumes*, p. 279.
(2) *Posthumes*, p. 280.

bon sens! Il est impossible d'accorder son adhésion au postulat du devoir. Celui qui a mis tout son effort à démasquer les postulats de la philosophie de la connaissance se refuse à cette abdication imprévue. A quoi bon enseigner la suprématie de la raison si elle doit accueillir sans discussion une création sentimentale ? Le postulat du devoir est, en définitive, une affirmation mystique ! Alors notre esprit perd son équilibre; nous cherchons un soutien; il faut bien que nous croyions en quelque chose. Nous ne sommes pas assez forts pour nous passer de la vérité. Et après la persuasion glacée de Kant, l'âpre verve de Schopenhauer vient séduire notre incertitude, accabler davantage, à coups de raisons, notre découragement, et le conduire

Au Saint Sépulcre maternel du Nirvâna (1) !

Cette philosophie concrète est plus humaine et conquiert à la fois notre cœur et notre esprit. C'est la constatation du vouloir-vivre universel et du mal universel, la déification de la mort. Que reste-t-il à l'homme? De se taire, de renoncer, et d'avoir pitié. Je sais bien que Schopenhauer fonde sur des arguments philosophiques cette pitié; mais combien un jeune cœur est disposé à recevoir ceci comme la vérité, en même temps que peut s'y complaire l'esprit désemparé !... Qu'on se rappelle avec quel enthousiasme notre âme généreuse s'est livrée ! N'étaient-ce pas justifiés, grandis, le dogme et l'idéal héréditaires, tout le vieux poison chrétien qu'on croyait avoir rejeté ? Et nous sommes si las de recherches qui, toutes, viennent se heurter contre l'inconnaissable... Le nirvâna est un idéal confortable pour le penseur exténué. La mort s'installe en nous, obscurcit toute lumière; nous n'avons que dédain pour la vie, qui est un mensonge, et c'est à ce moment même, et sous de telles auspices, qu'on ouvre devant nous les portes de la vie.

Les vingt premières pages des *Mélanges Posthumes* résument la pensée de Schopenhauer et de Hartmann, proposent le renoncement et le suicide individuel, conseillent la méthode ascétique.

Avant d'arriver au renoncement, il faut souffrir au moins deux ans : jeûner, souffrir de la continence, saigner de pitié et d'amour

(1) *Poésies*, p. 61.

universel, visiter les hôpitaux, toutes les maladies hideuses ou tristes, toutes les saletés, se pénétrer de l'histoire générale et minutieuse en se disant que cela est réel, que ces milliards d'individus avaient des cœurs, des sens, des aspirations au bonheur ; la lire avec sympathie (le premier don du sage) comme Carlyle et Michelet.

Voir toute la douleur de la planète ; éphémère et perdue dans l'universel des cieux éternels ; inutile, sans but et sans témoins, se pénétrer de l'inutilité du Mal et de la vanité de tout, de la Réalité universelle.

— Arrivé au renoncement, le sage devra éviter le grand écueil : se cristalliser dans son égoïsme d'émancipé de l'univers. Il devra jeûner, observer une rigoureuse continence, travailler, partager son cœur, saigner pour toute l'Humanité. A certaines heures, méditation : se représenter vivement par l'imagination toutes les souffrances qui crient en ce moment sur la terre (1).

Habituellement le jeune homme qui, de très bonne foi, pense de telle sorte n'en trouvera pas moins supportable la vie de chaque jour, et, tout en glorifiant le nirvâna, il se gardera d'omettre les soins capables de tenir en bon point sa chère personne. Laforgue, logique avec sa sincérité, veut évangéliser les hommes, et prêche d'abord par l'exemple. Il se donne sans restriction à la certitude, comme il fera plus tard au doute. « Pendant cinq mois j'ai joué à l'ascète, au petit Bouddha avec deux œufs et un verre d'eau par jour, et cinq heures de bibliothèque (2). »

Ainsi, lorsqu'il entre dans la vie, il débute par la négation de la vie. Or dès que nous touchons la réalité, quittant l'atmosphère des livres, nous demeurons étonnés que la vie s'occupe à vivre, et non à méditer la vie. Nous décidons de rester à l'écart, en marge de cette agitation dont l'intérêt nous semble mesquin, à nous qui nous jugeons si supérieurs à l'humanité

(1) *Posthumes*, pp. 11 et 12.

(2) *Posthumes*, p. 270. « Non moins que la volonté même il mortifie ce qui la rend visible et objective, son corps : il le nourrit parcimonieusement, évitant un état de prospérité, de vigueur exubérante, d'où la volonté renaîtrait plus forte et plus excitée, cette volonte dont il est l'expression et le miroir. Il pratique le jeûne, la macération même et les disciplines afin, par des privations et des souffrances continuelles, de briser de plus en plus, de tuer cette volonté, en qui il reconnaît et il haït le principe de son existence et de cette existence qui est la torture de l'univers. Vienne enfin la mort, qui détruira cette manifestation d'une volonté qu'il a depuis longtemps tuée dans son essence même, en la niant librement jusqu'à la réduire à ce faible reste de vouloir qui animait son corps : la mort alors sera pour lui la bienvenue, il la recevra avec joie, comme une délivrance longtemps souhaitée. »

(Schopenhauer, *le Monde comme volonté et comme représentation*, p. 400. Alcan, éditeur.)

terre à terre. Mais il y a, malgré toutes les philosophies pessimistes, un vouloir-vivre indestructible dans un organisme de vingt ans. Et l'instinct ingénieux se servira, pour vaincre, des armes que Laforgue a tournées contre lui. Ce raisonneur ne saurait trouver dans la vie la justification de la vie; il lui faut la chercher dans la pensée. Il n'acceptera d'être sauvé que si la philosophie veut bien y consentir.

Il est à mon avis important de dire quelle ruse inavouée a permis à Laforgue de justifier une adhésion qui, si timide qu'elle ait d'abord été, ne put manquer de paraître monstrueuse à cet esprit dominé par une seule évidence, celle de la mort. Cet analyste clairvoyant, dès qu'il a pressenti cette conquête de lui-même par la vie, a voulu sans aucun doute qu'elle eût l'approbation de son intelligence exigeante, ou, du moins, que celle-ci la tolérât. Ce *passage* psychologique lui fut offert par la théorie de Hartmann (1). La première complainte est intitulée : *Complainte propitiatoire à l'Inconscient.*

Le règne de l'Inconscient est une vérité séduisante pour un esprit imbu de cette certitude que tout est inconnaissable. Cet inconscient, qui veille toujours en nous, est doué d'une absolue sagesse ; il crée, inévitablement, le meilleur monde possible. Une finalité cachée se trouve ainsi réintégrée dans les choses et nous-mêmes. Avec cette affirmation acceptée, le philosophe, qui n'en a plus le désir par lassitude, n'a plus même aucun intérêt à discuter. Savoir que notre connaissance ne sortira jamais de nous-mêmes, qu'elle est prisonnière-née, et que ses constructions imaginaires ne seront jamais que des reflets, décourage le chercheur le plus tenace. « Est-ce une vie que s'obstiner à se mettre au courant de soi-même et du reste en se demandant à chaque étape : Ah çà ! qui trompe-t-on ici » (2)? Alors il se tait, il abdique et il écoute la rumeur de la vie. Elle prépare lentement sa revanche. La prodigieuse lutte entre les raisons de mourir et les motifs de vivre prend une nouvelle face. Il ne s'agit plus d'un combat philosophique où des fantômes se joignaient seuls. La lumière vivante va séparer les ténèbres, entrer dans cette âme fermée. Affrontant l'idée pâle et morte, se dresse, passionnée, la réalité multiforme, le merveillleux Protée plein de rires et de sanglots.

(1) Voir *Poésies*, p. 62.
(2) *Moral. Legend.*, p. 167.

Toutes les choses passagères conquièrent leur vraie valeur; c'est la faillite de l'Absolu. La pensée a ruiné toutes raisons de vivre! La sensibilité surprise, délicieusement ouverte à toutes les vibrations du monde, retrouvera une à une toutes les justifications de la vie. C'est la fin du règne de la notion; Laforgue commence de chasser les étrangères qui le tyrannisent.

Il y a deux façons d'acquérir des idées : par l'expérience et par la culture. L'idée peut être le produit d'une conception personnelle, alors elle nous appartient vraiment et porte notre effigie; ou bien elle est acquise par juxtaposition, et non par élaboration. Nous avons en nous la notion, mais c'est une étrangère. Elle n'est pas faite à notre ressemblance. Un organisme sain, et supérieur, reçoit des sensations qui se prolongent en lui sous forme de sentiments, et, enfin, d'idées. Par quelle secrète métamorphose? Malgré les affirmations de tant de psychologues subtils, je ne me hasarderai pas à être précis. Il y a plusieurs moments d'une même vibration, l'étude est obscure. Le sentiment est un état imparfait, de préparation. Il est fécond parce qu'il vient directement de la vie et la détient encore en lui, tandis que l'idée, qui représente un aboutissement, une fin, est stérile. Le sentiment est un moyen terme, qui va s'achever soit dans l'acte, soit dans l'idée ; de là vient le trouble qu'il provoque en nous. Il est à ce moment de l'évolution psychologique, où la sensation retentissant en nous doit bifurquer soit vers l'idéation, soit vers la motricité. La pensée est une transformation accidentelle — et tératologique — de l'énergie nerveuse. Le processus normal comprend trois étapes : d'abord la sensation, ébranlement de notre réceptivité. Cette vibration se propage dans l'intime de notre être et donne cette résonnance intérieure que nous appelons sentiment. Troisième moment : la vibration, aiguillée vers la motricité, déclanche le mouvement musculaire. Il y a un état qui va contre cette logique, c'est la pensée. Après le retentissement intérieur, le courant, au lieu d'aller vers la motricité, se résoud en lumière. La pensée en somme est un court-circuit. Elle est au-dessus de la vie, contraire à la vie, qui est un état de perfection dynamique.

La culture a pourvu Laforgue de plusieurs vérités, et quelquefois contradictoires. Il écrit ces aphorismes idéalistes :

« Selon la formule de Bourget, chaque sensibilité extraordinaire a son mirage personnel de l'univers (1). » — « Chaque homme est, selon son moment dans le temps, son milieu de race et de condition sociale, son moment d'évolution individuelle, un certain clavier sur lequel le monde extérieur joue d'une certaine façon. Mon clavier est perpétuellement changeant et il n'y en a pas un autre identique au mien. Tous les claviers sont légitimes (2). » L'idéalisme ne l'empêche d'ailleurs nullement d'avoir des « convictions fatalistes (3) ». Il croit aussi à la science et à l'absolu : « ...et que la connaissance métaphysique rime bien à une réalité transcendante (4) ». Cependant, l'idéalisme constate que nous ne pouvons sortir de nous-mêmes et que le monde est « un phénomène cérébral », selon le mot de Schopenhauer. Mais ce n'est pas la seule contradiction qu'on puisse noter... Il croit au bien et au mal, et que « le Mal est, plutôt que le Bien, la destinée de notre monde (5.) ». « Le bien ne se montre que par l'effort (la douleur) vers le bien, tandis que le mal arrive tout seul et le plus souvent malgré les efforts pour le prévenir (6). » Ceci coexiste avec la croyance au déterminisme. « Comme on est bien, quel état délicieux d'existence, quand on s'est bien pénétré de la nécessité de la Fatalité universelle et minutieuse... Tout est écrit, — à quoi bon se remuer (7) ? » Enfin sa philosophie lui a enseigné la négation de l'égoïsme et la beauté de la pitié. Ces convictions, que je rapproche à dessein, sont successives et correspondent à diverses phases de la méditation. Laforgue va de l'une à l'autre, incertain et sans pouvoir se fixer. Pour qu'il confesse la religion de l'inconscient, du « laissez-faire, laissez-passer », il faudra que sa pensée, indécise et cahotée, soit forcée par la réalité.

La leçon de la vie à ce métaphysicien hanté de l'absolu sera révélatrice. Il comprendra la valeur de l'instant qui passe, la précieuse fragilité des choses fugitives. Il entendra la parole de Baudelaire :

> Les minutes, mortel folâtre, sont des gangues
> Qu'il ne faut pas lâcher sans en extraire l'or !

(1) *Posthumes*, p. 156.
(2) *Id.*, p. 141.
(3) *Id.*, p. 239.
(4) *Id.*, p. 198.
(5) *Id.*, p. 19.
(6) *Id.*, p. 19.
(7) *Id.*, p. 18.

Il saura le prix des joies imparfaites et des satisfactions moyennes, et que le sage doit faire accueil au bonheur sans condition, sans exiger de lui qu'il se hausse à la sublimité de son rêve. Sans doute, il y a la rigueur du déterminisme qui défend de penser ainsi. Mais la vie ne se développe pas sur le même plan que l'idée; c'est la grande conquête qui libère l'esprit des contraintes logiques. Il lui sera révélé qu'il est nécessaire d'oublier tout ce que l'on sait — et même cette vanité de la science si douloureusement reconnue. Telle est la condition de la sérénité. Et cet oubli sera long et difficile à venir. Une nouvelle évidence se présente à lui : il voit le désir obstiné, légitime, de chaque organisme qui s'efforce de grandir, d'étendre sa « surface de sensibilité », de porter au plus haut développement possible cette énergie dont il est la périssable synthèse. Cet égoïsme d'abord nié, la vie lui enseigne qu'il est la seule vérité dans la logique de la vie. Schopenhauer a dit que cela était haïssable; mais Laforgue sait maintenant que cet idéal est un mauvais rêve parmi tant d'autres, contradictoires. Chaque maître de la pensée n'a-t-il pas donné le sien pour le plus beau, le plus véridique, et le seul digne des hommes ? La sagesse conseille plus simplement de retrouver, comme dira Nietzsche, « le sens de la terre ».

Alors avec autant d'ardeur qu'il en mit naguère à se livrer, Laforgue se reprend. Il y avait aussi trop de duperie à faire le don de sa précieuse personne à une humanité si mesquine.

Donc plus d'au-delà! Il s'agit de posséder son bonheur sur la terre. Laforgue se résigne à une morale hédoniste. Cultivant nos cinq sens, laissons-nous aller « à la dérive sur les jourdains de l'Inconscient où fleurissent les lotus de la vraie moralité (1) ». Mais ce bonheur médiocre est-il digne de l'élite? Ne mettrons-nous rien au-dessus de la vie : au-dessus du « piétrisme de l'existence (2) »? Que serait notre supériorité sans un idéal à contempler, un absolu à poursuivre? même si elle ne se méprend pas sur la vanité de cette poursuite. Laforgue — et c'est encore l'aventure commune — aboutit à une double orientation de son désir. Il y a l'art ; il y a l'amour. Par l'exercice de la réflexion, il en vient à cette conclusion que l'amour est pauvre pour ce rôle chimérique. Il a

(1) *Posthumes*, p. 17.
(2) *Id.*, p. 38.

trop de contacts avec la réalité pour retenir assez d'absolu. L'art seul peut être proposé comme suprême fin. « Il n'y a que l'Art; l'art c'est le désir perpétué » (1). Ceci d'ailleurs, il faut le remarquer, n'est qu'une attitude de l'esprit. Le cri constant de cette jeune sentimentalité trahira, sans plus, le besoin d'aimer et d'être aimé, et l'amour, malgré la pensée, sera bien l'idéal de toute cette vie.

Si la situation philosophique de Laforgue paraît confuse, si sa méditation s'arrête à une irréductible contradiction, c'est que la philosophie n'est pas, ne saurait être une pure création intellectuelle. Elle est le produit de l'homme tout entier. Or, le cœur et l'esprit n'ont pu s'accorder ensemble. L'intelligence dit : Vérité dernière, ne croire à rien. Tes certitudes t'ont trompé, tu es désabusé de tout; ose donc aller jusqu'au bout de ta sincérité, et penser par delà le bien et le mal :

Tout est écrit et vrai; rien n'est contre nature (2).

Il y a un fait : la vie; il faut se résoudre à s'arranger avec elle :

Jusqu'à ce que la terre se mette,
Voyant enfin que tout vivote sans témoin,
A vivre aussi pour elle et dans son petit coin (3) !

Voilà à quelle sagesse on est conduit « quand on a compris le Madrépore (4) ». — « Et que ne savons-nous aussi nous incruster dans notre petit coin pour y cuver l'ivre mort de notre petit Moi » (5) ? Ah ! sans doute vous êtes parasité par la pensée, « lèpre originelle, ivresse insensée (6) ». Amateur d'absolu, vous êtes tourmenté de chimériques curiosités! Mais la science — votre orgueil — enseigne que tout est relatif. « Tout est pas plus, tout est permis (7). » Comme il faut bien se distraire un peu, jouons-nous de petits airs, sur un pipeau de deux sous et sans y attacher autrement d'importance. L'art satisfera notre impatience du sublime, dans la mesure où toute aspiration humaine peut être assouvie.

La sentimentalité parle à son tour : Ne croire à rien? Et le mal!

(1) *Moral. Légend.*, p. 205.
(2) *Poésies*, p. 191.
(3) *Id.*, p. 285.
(4) *Id.*, p. 214.
(5) *Moral. Légend.*, p. 152.
(6) *Poésies*, I, p. 64.
(7) *Id.*

La douleur et le mal universels! et toujours cet écoulement des choses, qui entraîne en son éternel glissement l'homme anonyme et impuissant. La mort, il n'y a que la mort! Qu'importent toutes recherches et l'effort humain pour s'approcher de la vérité, de la beauté,

> Tout n'en va pas moins à la Mort (1).

Accepter de vivre avec la perpétuelle obsession de la mort, n'est-ce pas notre destin à nous, qui savons! Et que nous font la sagesse et l'art? L'art? ah! oui... « Me répéter, quel mal de tête (2)! »

> Tu te racontes sans fin, et tu te ressasses!
> Seras-tu donc toujours un qui garde la chambre (3)?

Ce qu'il faut, c'est un remède à la mort. « Ah! ceux qui ont eu le cauchemar de la mort (4) » ne peuvent s'accommoder des médiocres consolations. Quel népenthès leur donnera un sûr, un durable enchantement?

Malgré tous les sarcasmes de l'intelligence

> Tout vient d'un seul impératif catégorique,
> L'amour, l'amour qui rêve, ascétise et fornique (5)!
>
> . . . .
>
> Vivre à deux seuls est encor le moins imbécile (6).

« Au commencement était l'Amour... l'aspiration infinie à l'Idéal (7). » Toutes les misères de la vie et de la mort seront oubliées par cet enivrement.

Mais l'art ou l'amour, peut-on jamais les serrer contre son cœur dans la réalité présente? A les vouloir plus grands que la vie, aurons-nous jamais d'autre ressource que celle de les songer dans le passé, ou dans l'avenir? « Ah! plus d'heure? Fleurir sans âge (8)? » Nous ne pouvons pas arrêter le temps et même si ce miracle s'accomplissait, ne savons-nous pas qu'il serait inutile? Notre inaptitude à jouir du présent est aussi ancienne que la méditation. « Le bonheur, tous nous le

(1) *Poésies*, p. 314.
(2) *Moral. Légend.*, p. 32.
(3) *Poésies*, p. 89.
(4) *Posthumes*, p. 164.
(5) *Poésies*, p. 263.
(6) *Id.*, p. 191.
(7) *Moral. Légend.*, p. 229.
(8) *Poésies*, p. 281.

voyons réellement dans l'avenir et nous en rappelons réellement des échappées dans le passé; on n'a jamais entendu personne, nul n'a jamais pu se dire : le voici, j'en ai, en ce moment, dans le présent (1). » « Oh! qui jettera un pont entre mon cœur et le présent (2)! » « Je ne trouverai beau et pur que ce que j'imagine et ce dont je me souviens (3). » L'art est une survivance, l'amour est un espoir; faut-il à jamais renoncer à cette ivresse d'étreindre, un instant, *la réalité* ?

Semblables à Orphée nous partons à la conquête de notre bonheur. Pour l'amener du fond des ténèbres jusqu'à la lumière du jour, que de tourmentes à traverser, que d'ombres jalouses doivent être écartées ! Enfin Eurydice bien-aimée est sortie de la nuit ; elle a posé ses pieds sur la terre et son visage dévoilé s'offre à l'azur du ciel. Impatients de la saisir, nous nous retournons vers elle. A peine avons-nous eu le temps d'entrevoir sa forme légère que déjà ce fantôme s'est évanoui.

III

Oh ! je chanterais fantastiquement ! la sobriété classique me fait rire !
(*Moral. Légend.*, p. 188.)

Orphée, lorsque Eurydice est perdue pour lui, n'a plus qu'une consolation, celle de chanter sa douleur. La méditation a conduit Laforgue à proposer à notre activité cette fin suprême, l'art. Quel sera cet art? Comment Laforgue l'a-t-il voulu, comment l'a-t-il réalisé? Il s'est considéré comme un artiste, et n'a pas laissé d'œuvre de philosophie pure ; on peut donc s'étonner que cet essai se soit d'abord préoccupé de la philosophie de ce dilettante. C'est que la philosophie tyrannise cet art. La plus haute incarnation de l'artiste suppose l'équilibre entre l'intelligence et la sensibilité, un équilibre instable où la sensibilité finit toujours par peser davantage. Chez Laforgue cette inégalité constitutionnelle est en faveur de l'intelligence. Son art est une production de l'intelligence plutôt que de la sensibilité. Peut-être serait-il plus exact de dire que les données sensibles ont subi le contrôle trop rigoureux d'un esprit nihiliste, peuplé de tyranniques notions. C'est un dé-

(1) *Posthumes*, p. 13.
(2) *Moral. Légend.*, p. 210.
(3) *Posthumes*, p. 70.

miurge trop réfléchi, trop douteur, qui a le plus souvent assemblé les éléments que l'instinct lui jetait par brassées, avec la fougue du génie. D'abord le temps nécessaire a manqué à Laforgue. Il n'a pu mener sa souffrance ou sa joie à ce point d'incubation qui les prépare à s'objectiver en œuvres. Une réserve de souvenirs, d'expériences personnelles, où sera puisée la matière dont nous modèlerons les formes, ne s'acquiert que par le bénéfice de l'âge. Ensuite et surtout il ne lui a pas été donné de créer dans l'inconscience du génie. Il ne pouvait pas consentir à cette spontanéité de l'instinct. Son art est régenté par certains desseins prémédités que je veux dire. Pour en comprendre la production, il faut se représenter, comme nous l'avons fait pour l'intelligence spéculative, l'état de la sensibilité de Laforgue et sa culture lorsqu'il entreprend d'écrire. De même que dans le domaine philosophique, l'apriorisme va graduellement reculer devant la vie.

La culture littéraire crée en nous, successivement, diverses manières de sentir. Elle a orienté notre goût et nous enseigne le plaisir esthétique. Cet enseignement est ennuyeux, minutieux, lourd, glacé, avec toujours une arrière-pensée moralisatrice. Quelle est la beauté proposée au jeune homme comme idéale et insurpassable ? Celle des classiques. C'est une beauté faite de mesure, et compassée. Elle peut prendre pour devise le vers de Baudelaire, qui fut si souvent un grand classique :

> Je hais le mouvement qui déplace les lignes.

L'adolescent de sensibilité inquiète, ardente, passionnée, peut-il accueillir cette beauté réservée à la maturité de l'homme? Il commence, première victoire de sa révolte, par séparer les auteurs qu'il admire de ceux qu'il aime, et ne peut pas, à ce moment de sa culture, confondre le jugement de son esprit avec celui de son cœur. Il admire par devoir, mais il se met aussi à aimer par sincérité. Ce sont en marge des leçons les lectures furtives. A côté de la littérature morte il connaît l'œuvre vivante, celle qui, contemporaine, est imprégnée des parfums qui chargent l'air que nous respirons, celle où l'on peut immédiatement retrouver, sans qu'il soit besoin d'une transposition trop savante, notre manière d'être, nos gestes, nos pensées et les sentiments imparfaits de notre cœur. Il y a aussi tous ces livres de jadis qui portent en eux de la vie vivante,

au lieu de la vie glacée de perfection ; toutes ces créations où la beauté est relative,spontanée, où le cœur des hommes a mis son rythme sans que l'artiste battît trop ostensiblement la mesure. Les œuvres parfaites ne contiennent que de l'essence de vie, liqueur trop forte pour la jeunesse. Elles savent émouvoir l'intelligence de l'homme, mais chez l'adolescent, la sentimentalité surtout veut être touchée. C'est notre instant de romantisme ; nous aimons mieux Villon que Racine, Ronsard que Malherbe ; André Chénier et Alfred de Musset correspondent à notre âme fervente.

Les aspects de la réalité participent de cette littérature et cet art illumine les paysages. Nos yeux, pleins des couleurs que nous avons regardées, les reportent sur les choses. Des suggestions impérieuses déforment notre manière de sentir. Et quel effort ne faudra-t-il pas pour retrouver notre naïveté ? Car, avec l'épanouissement de la puberté, il nous vient un tel désir d'être libres que nous sommes prêts à toutes les contradictions, même les plus hasardeuses.

Rien n'est beau que le classique ! Jules Laforgue par réaction sera moderniste. « Oh ! je chanterais fantastiquement ! la sobriété classique me fait rire (1) ! » Il voudra « être intéressant comme la mode (2) ». « Moi, créature éphémère, un éphémère m'intéresse plus qu'un héros absolu (3). » Il voudra peindre le moment présent dans sa lumière fugitive. Il sera impressionniste, se moquant bien de considérer les choses *sub specie æternitatis*, puisqu'on lui a enseigné que l'art doit être synthétique et le style marmoréen. La contradiction s'affirme plus nettement encore sur le didactisme. L'art doit s'imposer une fin éducatrice, lui a-t-on prêché. Alors il proclame la séparation de l'art et de la morale. « La morale n'a rien à voir avec l'art pur pas plus qu'avec l'amour pur (4). »

Malgré ce parti pris d'indépendance, il faut commencer par imiter quelqu'un. Quelle influence Laforgue a-t-il subie ? Ceci n'est pas indifférent ; le nom du poète que le jeune homme voulut avouer pour son maître est toute une confession. A l'impatience sentimentale de Laforgue et à son nihilisme intellectuel, Baudelaire fut un exemple et une consolation. Son

(1) *Moral. Légend*, p. 188.
(2) *Posthumes*, p. 151.
(3) *Id.*, p. 52.
(4) *Id.*, p. 152.

audace devait plaire au jeune rénovateur. Il entendit dans *les Fleurs du Mal* des paroles qu'il eût voulu prononcer lui-même. Le poète du *Spleen* ne pouvait qu'être cher à ce désabusé. Il y a, dans l'œuvre de Baudelaire, une odeur de mort mêlée à des parfums féminins; ceci dut séduire une âme obsédée par le vœu du nirvâna et où ne brûla qu'une seule flamme, celle de l'amour. L'art de Baudelaire, c'est, pour employer un mot de Nietzsche, une attitude pour mourir. Laforgue l'a étudié avec tendresse et clairvoyance(1).

La culture esthétique a donc, parallèlement à la philosophie, le même aboutissement : en face du nihilisme intellectuel, de la négation de toutes les vérités enseignées, de l'apothéose de la mort, s'érigent la négation de la beauté convenue, le désir et le mépris de l'amour, la certitude de la médiocrité de la vie, la glorification encore de la mort.

> O mort, vieux capitaine, il est temps! Levons l'ancre!
> Ce pays nous ennuie, ô mort! Appareillons!

Tout ceci se développe encore sur le plan intellectuel. Mais à mesure qu'on avance dans l'œuvre de Laforgue, on voit la vie réagir sur cet esprit farci de littérature, sur cette sensibilité avide et vierge. Peu à peu la vie convaincra Laforgue qu'elle seule peut animer une œuvre d'art, de sorte que ce type même de l'homme de lettres, en restituant à ce mot sa noblesse surannée, pourra écrire un jour : « Faites de la vie vivant telle quelle, et laissez le reste, vous êtes sûrs de ne pas vous tromper (2). » Il eût fallu pour cela que l'intelligence voulût abdiquer; Laforgue ne put pas y consentir.

A l'âge où notre sentimentalité exhale des plaintes imaginées, où l'on est tout naturellement un poète d'élégie, Laforgue, saturé de pensée, hanté par les conquêtes scientifiques, surtout par les merveilleuses cosmologies, veut parler pour dire quelque chose et créer une poésie philosophique. Il projette d'écrire *le Sanglot de la Terre*, qu'il n'a pas publié. Ses éditeurs en donnent trente et un poèmes au début du volume des *Poésies*. Ce livre devait être « l'histoire, le journal d'un Parisien de 1880, qui souffre, doute et arrive au néant, et cela dans le décor parisien, les couchants, la Seine, les

(1) Voir dans les *Posthumes* : notes sur Baudelaire, pp. 111 et suivantes.
(2) *Posthumes*, p. 177.

averses, les pavés gras, les Jablochkoff, et cela dans une langue d'artiste fouillée et moderne, sans souci des codes du goût, sans crainte du cru, du forcené, des dévergondages cosmologiques, du grotesque, etc. (1) ». On trouve là toute sa première philosophie, sérieuse et désolée; cette attitude excluait le sourire, l'ironie, la fantaisie, tout ce qui, en somme, représente l'apport personnel de Laforgue et l'originalité de son œuvre. Son nihilisme s'exprime avec solennité :

L'homme entre deux néants n'est qu'un jour de misère (2) !

L'effort de la science le remplit d'orgueil, — un orgueil dont il mesurera bien vite la vanité; — et d'amertume, — une amertume qu'il doit renier bientôt :

Oh ! Tout là-bas... par la nuit du mystère,
Où donc es-tu, depuis tant d'autres, à présent...
O fleuve chaotique, ô Nébuleuse — mère,
Dont sortit le soleil, notre père puissant (3) ?

. . . .

Songez, depuis des flots sans fin d'éternités,
Cet azur qui toujours en tous les sens recule
De troupeaux de soleils à tout jamais pullule,
Chacun d'eux conduisant des mondes habités... (4).

Cet ordre universel, que l'homme a su découvrir, ne satisfait pas cet esprit inquiet. Sans doute

Il y rêve longtemps, puis en fait un sonnet (5).

Mais il n'a pas fait le départ entre ce que nous pouvons savoir et ce qu'on doit renoncer à connaître. Il n'est pas encore un idéaliste et s'intéresse à l'absolu. L'absence de dieu, il ne saurait la supporter d'une âme insouciante.

Dire qu'au fond des cieux n'habite nul Songeur,

cela le désespère, parce que le destin de l'homme est alors dérisoire. Laforgue croit au bien et au mal, et que l'homme a une tâche morale à accomplir. Surtout, il est comme possédé de la mort; il semble que déjà la mort réside en lui, et cette présence continuelle est pathétique; d'autant plus que l'éternelle contradiction s'exaspère ici; le sentiment ne saurait se sou-

(1) *Posthumes*, pp. 7 et suivantes.
(2) *Poésies*, p. 46.
(3) *Id.*, p. 37.
(4) *Id.*, p. 15.
(5) *Id.*, p. 16.

mettre à l'idée décrétant la beauté de la mort. Il se révolte, au contraire, car ce cœur est déjà ivre du désir, qu'il criera durant toute sa vie et dans toute son œuvre, du désir d'aimer et d'être aimé.

Et moi, combien de jours me reste-t-il à vivre (1)?

. . . .

Mourir, n'être plus rien! Rentrer dans le silence!
Avoir jugé les cieux et s'en aller sans bruit!
Pour jamais! Sans savoir! Tout est donc en démence!
— Mais qui donc a tiré l'Univers de la nuit (2)?

. . . .

Je puis mourir ce soir! Averses, vents, soleil
Distribueront partout mon cœur, mes nerfs, mes moelles,
Tout sera dit pour moi! Ni rêve, ni réveil.
Je n'aurai pas été, là-bas, dans les étoiles (3)!

. . . .

Où va ce bloc qui roule
Et m'emporte? — Et je puis mourir? Mourir! Partir,
Sans rien savoir! Parlez! O rage! Et le temps coule
Sans retour! Arrêtez, arrêtez! Et jouir?

. . . .

Un moment!
Astres! Je ne veux pas mourir! J'ai du génie!
Ah! Redevenir rien irrévocablement!

En attendant cette mort, dont la présence invisible endeuille près de lui toutes choses, il ne s'occupe pas à vivre, à tirer de la vie le peu de bonheur qu'elle lui pourrait offrir. Est-ce que Schopenhauer ne lui a pas prêché la souffrance? Pitié, sympathie! Il sait que l'homme est médiocre, et lui dédie, quand même, ce don de sa personne :

Car il faut que je saigne et toujours et quand même (4).

. . . . . .

Je suis le cœur de tout, et je saigne en démence
Et déborde d'amour par l'azur constellé (5).

Les consolations banales de chaque jour, il ne peut les regarder sans un haussement d'épaules, sans une nausée de dégoût. Le spleen est en lui. Le mot est souvent répété dans ces poèmes. Il s'accorde si bien avec les certitudes présentes

(1) *Poésies*, p. 10.
(2) *Id.*, p. 20.
(3) *Id.*, p. 42.
(4) *Id.*, p. 26.
(5) *Id.*, p. 35.

et cet amour de Baudelaire! L'influence de Baudelaire est très apparente. Cet art à la fois mystique et brutal, et jusqu'à cette prédilection du sonnet, viennent des *Fleurs du Mal*. Certains vers éveillent en nous des résonnances baudelairiennes; il nous semble en avoir entendu déjà la musique; celui-ci revient à ma mémoire :

Symbole maladif de subtiles douleurs.

C'est le même goût de la décadence (voir *Posth.*, p. 246), de l'artificiel, la préférence de l'automne, des couchants, de ce qui meurt splendidement. Laforgue écrira plus tard : « C'est pourquoi le matin et le printemps sont de bonheur, pourquoi le crépuscule et l'automne sont de mort. Mais comme rien n'est plus chatouilleux aux organismes supérieurs que se sentir mourir tout en sachant qu'il n'en sera rien, le crépuscule et l'automne, le drame du soleil et de la mort sont esthétiques par excellence (1). » Au moment où il compose *le Sanglot de la terre*, il prend très au sérieux ce jeu esthétique. Et en 1882 il appellera ses vers, auxquels il travaille pourtant encore, des « petites saletés banales (2) », avec cet excès où il a poussé toutes les manifestations de sa personnalité. Veut-on un exemple d'outrance ? Il voulait écrire un « grand livre de prophétie, la Bible nouvelle qui va faire déserter les cités (3) ». Les hommes convertis au renoncement par ce nouveau Messie vivraient dans la contemplation du ciel vide et parmi une immense lamentation. Laforgue ne savait pas que si l'on se désabuse de tout il advient aussi qu'on apprivoise la douleur. Les sages, qui ne sont jamais que des fatigués, arrivent doucement à ce qu'ils nomment : la sérénité, c'est-à-dire, à l'indifférence, à la neutralisation de leur individu en un milieu qui n'a plus d'influence sur lui, où il ne réagit plus parce que l'élasticité subjective est toute usée. Laforgue ne s'est pas trouvé. La double domination de Schopenhauer en philosophie et de Baudelaire en esthétique pèsent sur lui. Cela ne veut pas dire que *le Sanglot de la terre* soit sans mérite; il s'y rencontre de très beaux vers coulés dans le moule traditionnel.

Mais le moment de la révolte approche. « Il s'agit de n'être

(1) *Moral. Légend.*, p. 229.
(2) *Posthumes*, p. 250.
(3) *Id.*, p. 9.

pas médiocre. Il faut être un nouveau (1). » Laforgue va se délivrer. Aussi bien y fut-il encouragé par l'exemple de Corbière et de Rimbaud. Corbière eut une influence décisive sur la libération de Laforgue. Analysant Corbière, il écrit : « A chaque sortie il avertit : « Vous savez ! Me prenez pas au sérieux. Tout ça, c'est fait de chic, je pose. Je vais même vous expliquer comment ça se fabrique (2). » Voilà exactement dépeinte la deuxième attitude littéraire de Laforgue. Corbière l'a dégoûté de se prendre au sérieux ; et ceci coïncide avec l'évolution philosophique qui le mène au scepticisme. C'est le reflet sentimental de cette nouvelle lumière intellectuelle. Après *le Sanglot de la terre*, œuvre de croyant assuré dans l'importance et la vérité de sa douleur, ce pessimiste, qui tenait le réel pour tragique, apprend de Corbière à hausser les épaules. Le doute s'insinue en lui. La douleur ne lui apparaît plus comme une vertu. Il n'osera plus désormais la confesser sérieusement. Il la racontera en ironiste qui revêt de fantaisie la plus sincère amertume.

Les Complaintes ! Certes, il se plaindra, mais le sanglot de la terre, quittant toute gravité, adoptera cette formule populaire. La complainte rapporte des histoires horrifiques ou pitoyables, mais elle les met en chansons ; elle est naïve, un peu ridicule et se moque de l'art. Laforgue éprouve la lassitude de l'écriture classique, de l'esthétique tendue vers la perfection où Baudelaire s'était efforcé. Sans souci plastique, il écrira « de petits poèmes de fantaisie », comme sur des airs populaires, avec une « mélancolie humoristique (3) ». Dans *le Sanglot de la Terre*, l'ironie, qui se manifeste rarement, est violente, amère, et toute fantaisie en est bannie. L'humour est l'un des éléments essentiels du recueil des *Complaintes*. Il suffirait, pour s'en convaincre, de lire la table des matières et ces titres si invraisemblables. Le fonds de l'œuvre nouvelle est d'ailleurs le même. C'est toujours le gémissement de l'homme : artiste, philosophe, et surtout sentimental. On entend plus particulièrement ici le cri du cœur solitaire et il faudra plus loin étudier avec quelques détails la manifestation de l'amour chez Laforgue. La philosophie s'approche de l'immo-

(1) *Posthumes*, p. 153.
(2) *Id.*, p. 120.
(3) *Id*, p. 315.

ralisme. Toujours cependant le désespoir de tout ignorer, d'être emporté en un tourbillon, vers quoi? pour quoi?

Oh! qu'il n'y ait personne et que tout continue (1)!

Toujours le même étonnement du rythme merveilleux des astres et des planètes, de notre petitesse dans l'harmonie monstrueuse des mondes. En somme, toujours les mêmes ténèbres où notre intelligence promène, avec une importance ridicule, la clarté de sa science vacillante. L'inconnaissable et l'inconscient! Le monde, objectif et subjectif, on le définit par ces deux mots, qui sont des aveux d'impuissance, et des renonciations :

Pierrot s'agite et Tout le mène (2)!

Que reste-t-il alors sinon de vivre « au petit bonheur de la fatalité » ? C'est l'épigraphe que Laforgue emprunte à Shakespeare et qu'il a épinglée à la première page des *Complaintes*.

Vivre est encor le meilleur parti ici-bas (3).

Nous ne pouvons rien savoir, consolons-nous en créant de la beauté. Mais la vie est si mesquine, si banale, si *quotidienne!* L'homme est gonflé de médiocrité et la femme ne vaut pas mieux. Pourtant, au delà même de l'art, Laforgue voit l'amour, suprême remède à la vie. L'art est le but de ceux qui n'ont pas l'énergie de vivre :

Ah! Qu'est-ce que je fais ici dans cette chambre!
Des vers! Et puis après! O sordide limace!
Quoi! La vie est unique, et toi, sous ce scaphandre,
Tu te racontes sans fin, et tu te ressasses!
Seras-tu donc toujours un qui garde la chambre?

C'est bon aux organismes débiles que nous sommes de tuer le temps de façon si dérisoire. Quelle misère que ce corps humain, machine compliquée, dont les pièces sont si fragiles et pas encore interchangeables! Laforgue burine l'eau-forte : *Complainte du Pauvre Corps Humain*. Elle fait songer aux anciennes « danses macabres », aux fantaisies aiguës d'un Albert Dürer. Amusements vains que tout cela et qui reflètent le « piétrisme » originel.

(1) *Poésies*, p. 58.
(2) *Id.*, p. 130.
(3) *Id.*, p. 108.

Comme on fut piètre et sans génie (1) !

Il n'y a d'ailleurs pas de quoi pleurer ; c'est tout juste si nous avons le droit de nous moquer :

Falot, falote !
Et c'est ma belle âme en ribotte
Qui se sirote et se fait mal,
Et fait avec ses grands sanglots
Sur les beaux lacs de l'Idéal
Des ronds dans l'eau !
Falot ! falot !

Où sont les graves alexandrins du *Sanglot de la Terre* ?
A cette nouvelle œuvre, où les enthousiasmes de l'homme sont crevés à coups d'épingle, où l'idéal, qu'il s'appelle la femme ou l'art, paraît avec l'accompagnement d'une musique et de gesticulations grotesques, il fallait une forme libérée de toutes règles et dédaigneuse de la tutelle traditionnelle. Le vers est capricant, clownesque. La plainte s'achève dans une pirouette ou une culbute. C'est un art plein de familiarité et d'imprévu ; un rythme facile, un air de poésie populaire, avec une sorte d'ingénuité méphistophélique. Il faut marquer, en y insistant, le contraste voulu par Laforgue ; dans ce moule a été fondue une matière abstraite, philosophique jusqu'à l'excès. Et c'était déjà se moquer de ces grands airs métaphysiques que de les jouer sur un mirliton de deux sous. De la littérature ! Oui, et jusqu'à la nausée quelquefois. Des néologismes, dont certains, rarement, sont heureux ; des à peu près, des calembours... (2). Un goût très affirmé de l'artificiel, une forme resserrée, trop pleine, subtile, obscure par l'omission de chaînons intermédiaires ; précieuse et naïve à la fois ! Et tout cela d'une entière sincérité, le don sans réticence d'une personnalité où le conflit de l'intelligence et de la sensibilité monte jusqu'à la douleur la plus poignante, puis s'arrête brusquement dans un éclat de rire, — rire ou sanglot, on ne sait pas bien lequel des deux. De petites images dessinées au trait,

(1) *Poésies*, p. 134.

(2) La céleste Eternullité (*Poésies*, p. 59).
Vendanges sexciproques (*Poésies*, p. 67).
Mais fausse sœur, fausse humaine, fausse mortelle,
Nous t'écartèlerons de hontes sangsuelles (*Poésies*, p. 71).
Cri jailli là-bas d'un massif,
Violuptés à vif ! (*Poésies*, p. 109).

avec verdeur; des eaux-fortes d'un dessin cursif, amères et profondes quelquefois ou seulement amusantes.

> Le long des marbriers (encore un beau commerce !)
> Patauge aux défoncés un convoi sous l'averse.
>
> Un trou, qu'asperge un prêtre âgé qui se morfond,
> Bâille à ce libéré de l'être; et voici qu'on
> Le déverse
> Au fond (1).

Il y a aussi, âpres et ingénues, des complaintes à peu près libres de toute pose. En cette œuvre si abstraite ce sont des exemples, souvent délicieux, de vraie poésie lyrique. Lisez *Complainte de cette bonne lune* (*Poésies*, p. 74), *de la lune en province* (*id.*, p. 98), *de l'oubli des morts* (*id.*, p. 160), *du pauvre jeune homme* (*id.*, p. 163), *de l'époux outragé* (*id.*, p. 167), à laquelle il ne manque même pas le trait de la fin, tout à fait « romance ». Laforgue savait tout ce que ce jeu acrobatique avait de factice.

> Mon cœur est un lexique où cent littératures
> Se lardent sans répit de divines ratures (2).

Ce qu'il pensait de ses *Complaintes*, il nous le dit lui-même :

> Maintenant, pourquoi ces complaintes?
> Gerbes d'ailleurs d'un défunt Moi
> Où l'ivraie art mange la foi?
> Sot tabernacle où je m'éreinte
> A cultiver des roses peintes?

Roses peintes ! et d'une main de peintre méchant, qui farde le réel de couleurs bariolées. En le barbouillant de telle sorte, il espère renforcer en lui ces raisons de ne pas aimer la vie qu'il a durement apprises, et dont il commence à douter.

L'*Imitation de N. D. la lune* offre-t-elle plus de vraie sincérité? Peut-être, mais trop apprêtée par le poète. Tout ceci se passe exclusivement dans sa tête. Il ne peut pas écrire sous la dictée de sa sensibilité. Lorsque celle-ci ose un geste sincère, l'intelligence le redresse aussitôt, force l'attitude, torture la pose. « Il faut être un nouveau ! » — D'abord pourquoi ce titre? Laforgue n'écrit pas au hasard. Cet amour de Laforgue pour la lune (et qui vaut au soleil de terribles

(1) *Poésies*, p. 107.
(2) *Id.*, p. 182.

apostrophes, un peu ridicules) s'affirme en de nombreuses pages de l'œuvre. Laforgue aime tout ce qui est blanc, Pierrot, lune... et jeune fille. Cette prédilection résume toutes sortes de tendances, qui tiennent à l'intime même de l'âme du poète. Il dit, cet amour lunaire : pureté, timidité, chasteté ; et il exprime aussi quelque chose de falot, de fantasque, de bizarrement fantaisiste, et tout ce que peut contenir l'épithète de : lunatique. Lyrisme? oui. Lyrisme blanc, lyrisme de Don Quichotte quittant la maison à la clarté lunaire et projetant sur les murs une ombre dansante et pâle, une ombre où tout geste noble va se déformer d'une manière imprévue et caricaturale. Lyrisme de Pierrot blafard, voué à ne jamais être pris au sérieux, et dont l'aspect sera toujours d'un pantin, même s'il élève vers le ciel, dans ses mains émaciées, son cœur saignant de poète et d'homme, — car il a une âme pantelante malgré son rire en fausset !

Cette âme, à mesure qu'elle vit, assure davantage sa certitude désenchantée, et fortifie son scepticisme philosophique. Notre main ne peut pas déchirer le voile d'Isis, ni l'entr'ouvrir. Les conquêtes que nous faisons sur cette

> Trinité de Molochs, le Vrai, le Beau, le Bien,

que valent-elles ?

> Une place plus fraîche à l'oreiller des fièvres,
> Un mirage inédit au détour du chemin,
> Des rampements plus fous vers le bonheur des lèvres,
> Et des opiums plus longs à rêver. Mais demain ?

Demain il faudrait recommencer, tenter en vain l'œuvre impossible ; et nous n'avancerons pas davantage parce qu'à chaque pas le chemin fuit sous notre course, nous laisse toujours au même point. Mieux vaut se résigner :

> Je m'agite aussi ! Mais l'Inconscient me mène ;
> Or il sait ce qu'il fait, je n'ai rien à y voir (1).

La sagesse nous est annoncée par Pierrot qui nous dit :

> Qu'enfin, et rien de moins subtil,
> Ces gratuites antinomies
> Au fond ne nous regardant mie,
> L'art de tout est l'Ainsi soit-il ;

(1) *Poésies*, p. 257.

Et que, chers frères, le beau rôle
Est de vivre de but en blanc
Et, dût-on se battre les flancs,
De hausser à tout les épaules (1).

Le philosophe s'efforce de cacher l'amertume de ce scepticisme inévitable ; et l'artiste, qui voit la vie si médiocre, l'humanité si mesquine, souffre plus encore ; il essaiera d'oublier la vanité de tout dans le culte de son moi ; — ce culte du moi qui, au regard de Laforgue adepte de Schopenhauer, était le grand écueil à éviter :

Choyant comme un beau chat ma chère petite âme
N'arriver qu'ivre mort de Moi-même à la mort !

Cette ivresse égoïste, l'un des moyens de l'obtenir, c'est de la chercher à deux ; et s'impose alors d'une manière définitive cet idéal bafoué naguère, « le seul impératif catégorique, l'Amour (2) » !

Cette conversion est déterminée uniquement par le jeu logique de la méditation. Et il n'est pas question de l'amour, mais, plus modestement, du plaisir. Il faut noter que ce recueil de vers, où la verve et le caprice de l'artiste se jouent avec une liberté fantasque, où la pointe s'aiguise à chaque page, est plus indulgent pour la femme et l'amour. Laforgue a vu tant de vérités s'effriter dans sa main, se réduire en poussière dispersée par le vent, qu'il semble modérer son ardeur destructive ; il manie avec précaution cette dernière fragilité, précieuse, malgré tous les sarcasmes. Son esprit, si clairvoyant, conserve-t-il donc quelque illusion ? Non, sans doute. Il sait la trop certaine médiocrité de tout, mais il a pris le parti de composer avec elle. Et une force mystérieuse le persuade aussi. La sève monte, la vie va s'épanouir ; cette âme desséchée par la spéculation portera bientôt sa fleur. Alors elle parviendra à l'entière sincérité.

Oh ! laissez-moi seulement reprendre haleine
Et vous aurez un livre enfin de bonne foi (3) !

Ce livre, sera-ce *le Concile Féerique* ? Il paraît être encore une production presque purement intellectuelle. Sans croire à

(1) *Poésies*, p. 224.
(2) *Id.*, p. 263.
(3) *Id.*, p. 271.

l'amour, ni à la femme, pas plus qu'à soi-même, il convient de cueillir des jouissances ; ainsi résume-t-il, dans une manière sentencieuse, les velléités essayées ailleurs. J'y reviendrai au chapitre suivant.

Pour la réalisation plastique *le Concile Féèrique* et l'*Imitation de N.-D. la lune* témoignent d'une parfaite sûreté, dans les pages bien venues. Mais que de littérature, de littérature parfois possédée du démon de l'absurde, exaspérée dans le bizarre et le mauvais goût! Laforgue n'ira pas plus loin que cette maîtrise quelquefois rencontrée ; au contraire, il brisera ce vers d'une incomparable souplesse. Certes, il est trop chargé de pensée, devient obscur, mais ceci constitue à la fois le vice et la qualité de Laforgue. Enfin je signale aux curieux d'exégèse un poème,—entre autres—: *Climat, Faune et Flore de la lune*, où ils pourront lire des vers qui semblent singulièrement procéder du Rimbaud du *Bateau Ivre* (1).

Le Concile Féerique est sorti des *Fleurs de Bonne volonté*, que Laforgue n'a pas publiées; il convient cependant de les feuilleter puisqu'elles ont été imprimées dans l'édition des œuvres complètes. Il n'est pas possible d'imaginer un art moins entravé. Qu'on lise *Dimanches* (p. 413) ou *la Vie qu'elles me font mener* (p. 415). L'obsession de l'originalité à tout prix devait pourtant pousser Laforgue à d'autres excès. Au moment où il écrit ces vers qu'il jugera indignes de paraître, il est parvenu à une plénitude qu'il ne dépassera pas. De même sa philosophie a achevé son évolution. Elle se résume en ce vers:

Paître dans notre coin et forniquer et rire (2).

Laforgue s'aperçoit enfin qu'à chercher autre chose il a gaspillé des jours précieux. Cet aveu est à retenir; il est si loin des premières certitudes enthousiastes !

Oui, dilapidé ma jeunesse et des bougies
A regalvaniser le fonds si enfantin
De nos plus immémoriales liturgies,
Et perdu à ce jeu de purs, de sûrs instincts,
Tout mon latin (3).

Sans doute il a su retrouver ces instincts, mais après quel

(1) Notamment page 212, *in fine* : « Des sphinx brouteurs d'ennui aux moustaches d'airain. »
(2) *Poésies*, p. 370.
(3) *Id.*, p. 390.

prodigieux effort ! Et cette âme retrouvée est trop raturée maintenant. Elle n'a pas cette ingénuité native des poètes qui ne surent pas méditer. Avec la libération si douloureusement conquise, paraît une évidence atroce : on nous a leurrés, on a fané en nous, avant même qu'elles soient ouvertes, toutes les joies, et nous n'aurons plus jamais notre pureté perdue, notre naïveté originelle. Il faudra, pour achever le rachat, pour abolir le passé, la rencontre de l'amour. Alors ce cœur sera lavé de tous mélanges. Encore cette ivresse lustrale ne sera-t-elle que momentanée... Mais le poète voit les jours s'écouler sans que sonne l'heure attendue :

O lourd Passé, combien ai-je encor de demains (1) ?

La vie l'emporte ; il redoute de n'avoir plus assez de temps. Il semble qu'il y ait, au fond de cette impatience d'être aimé, derrière cette attente éperdue de l'amour, comme le pressentiment que la mort s'approche à grands pas. Malgré l'humour on entend dans quelques-uns de ces vers la plainte d'un agonisant,

Qui ne croit en son Moi qu'à ses moments perdus (2).

La poésie de Laforgue est ici presque entièrement lyrique. La préoccupation philosophique est moins voyante. Evidemment ce lyrisme est, en quelque sorte, intellectuel, ce qui paraît une contradiction dans les termes à moins qu'on se rappelle ce que j'ai écrit de la formation de cet esprit subjugué par la notion. Laforgue cependant a déjà beaucoup souffert ; mais la douleur ne lui est plus sacrée. Puis, il a pour le retenir cette fierté des âmes délicates qui ont la pudeur des larmes. Pour que sa misère de paria soit digne à ses yeux d'être dite, il est nécessaire qu'elle s'imprègne d'intellectualité ; et sa sincérité même en est ainsi diminuée. Ce spleen se traduit par ces poèmes intitulés *Dimanches*. Laforgue choisit pour situer son ennui ce jour de bibliothèques fermées où la médiocrité des hommes s'étale avec complaisance. C'est le jour où l'on bâille d'écœurement pour toutes sortes de raisons sincères, et parce qu'on a l'esprit de contradiction. On décide qu'il serait honteux de se plaire à la fête banale où se réjouissent les foules. L'humanité se repose de son labeur, oublie sa géhenne, s'amuse à sa

(1) *Poésies*, p. 346.
(2) *Id.*, p. 39.

façon, — qui est ingénue et voyante — et l'artiste veut se distinguer en protestant de son dégoût. Peut-être pourrait-on découvrir là un peu de pose inconsciente. Les âmes les plus harmonieuses ne sont pas pures de tout parti pris; et certains partis pris sont même nécessaires à leur élégance.

Quoi qu'il en soit, il est heureux qu'on ait publié *Des Fleurs de bonne volonté*. On y peut lire des poèmes, refaits plus tard avec une intention plus accusée de libre métier, et j'aurai l'outrecuidance de préférer souvent les premières leçons, plus sages.

Malgré le dédain de la musique, bien que le vers soit pensé, parlé, — jamais chanté, — il s'agit encore de vers. Dans *les Derniers Vers*, la dislocation est complète. Toute recherche plastique ou musicale paraît entièrement abandonnée. Le vers suivrait la courbe de la pensée... Je veux bien, mais cette esthétique — si on peut écrire ce mot qui implique un ensemble de règles, — devient alors tellement personnelle que sa pleine compréhension se limite peut-être à celui qui crée, et au moment où il crée. Comment plus tard pourrait-il ressusciter en lui l'ensemble des conditions qui détermina telle forme plutôt que telle autre ? Le vers est amorphe. Les raisons pour lesquelles il s'arrête à tel mot ne sont pas souvent claires, et certaines claudications s'expliquent mal par quelque motif de sens ou de rythme. Ce sont des notes pour des poèmes plutôt qu'autre chose ; la pensée s'y clarifie, moins elliptique qu'auparavant ; elle est notée d'une façon cursive, en pointe sèche. Parfois le dessein d'originalité est oublié ; un cri l'interrompt, le cri d'un cœur déchiré, qui, sans aucun doute, sait la vanité de ce jeu poétique. Cela se chante, mais au fond... tout est vain, dit ce « ton ton, ton taine, ton ton » qui termine tel poème (1). Et, de plus, cette âme est secouée par la tempête attendue, inespérée. L'amour l'a bouleversée, et ce rythme désemparé est le témoignage de la crise intérieure. Peut-être aussi faut-il enir compte de l'état physiologique de Laforgue. Il est à la période aiguë de son mal. Le déséquilibre de ses forces s'avère ici douloureusement ; on dirait que certains de ces vers sont scandés par quelqu'un à qui le souffle manque. Cette forme est disjointe, cet organisme n'a plus d'unité. S'il eût duré, quelque sagesse eût sans doute recom-

(1) *Poésies*, p. 308.

posé plus tard ce que la fantaisie et l'énervement avaient à ce point démembré.

Dans ces douze poèmes lyriques, Laforgue confesse, en un langage capricant et sec, son angoisse de sentimental, ses timidités devant l'amour, son adoration et son mépris de la femme, l'impossibilité pour deux amants de mettre jamais leur cœur à l'unisson. Il y a des rencontres exquises parmi ces longueurs :

Ainsi donc, pauvre, pâle et piètre individu
Qui ne croit à son Moi qu'à ses moments perdus,
Je vis s'effacer ma fiancée
Emportée par le cours des choses,
Telle l'épine voit s'effeuiller,
Sous prétexte de soir sa meilleure rose (1).

Mais il convient, pour finir de feuilleter les poésies de Laforgue, de citer ceci, où il est tout entier, — larmes et rire gouailleur :

Je me dirai : oh! à cette heure,
Elle est bien loin, elle pleure,
Le grand vent se lamente aussi,
Et moi je suis seul dans ma demeure,
Avec mon noble cœur tout transi,
Et sans amour et sans personne,
Car tout est misère, tout est automne,
Tout est endurci et sans merci.
Et si je t'avais aimée ainsi,
Tu l'aurais trouvée trop bien bonne! Merci (2) !

Ainsi pourrait dire Hamlet, monologuant sur Ophélie, Hamlet dont nous allons maintenant fixer la pose. Ces vers traduisent exactement l'âme de Laforgue ; de même la prose que nous lirons. Cet art est sincère, si l'on entend par sincérité que le poète ne triche pas, exprime ce qu'il pense et ce qu'il sent. Mais cet art n'est pas véridique, parce que la personnalité, qui s'y confesse, a pris la pose, la garde, — sans même s'en douter, — ne peut plus la quitter. C'est le châtiment de ceux qui ont voulu forcer leur attitude de ne pouvoir presque jamais se défaire entièrement de leurs gestes de comédiens. Ils ont toujours un peu l'apparence de marcher sur la scène.

(1) *Poésies*, p. 297.
(2) *Id.*, p. 333.

Laforgue a fait d'Hamlet une sorte de cabotin. « Un beau, pur et très moral caractère, sans la force nerveuse qui fait le héros, succombe sous un fardeau qu'il ne peut porter ni rejeter ; tout devoir lui est sacré, celui-ci est trop dur. L'impossible lui est demandé, non pas l'impossible en soi ; mais l'impossible pour lui. Comme il va, comme il vient, comme il agonise, avance et recule, toujours se rappelant, toujours rappelé, et, à la fin, perd presque d'entre ses pensées son dessein, sans jamais recouvrer la paix de son esprit (1). » C'est ainsi que le caractère d'Hamlet est décrit par Gœthe, et Laforgue a seulement aggravé ces caractéristiques du prince légendaire. Ce nouvel Hamlet c'est tout Laforgue, c'est à dire un artiste et un philosophe, la négation du héros. Le héros, c'est l'action ; l'artiste et le philosophe : le rêve et la critique de l'action. Donc Hamlet a écrit une pièce où il met en scène l'assassinat de son père. Il a tué Polonius, conduit au désespoir et au suicide Ophélie. Il lui est révélé que sa mère fut une bohémienne ; le voilà demi-frère du fou Yorick, — invention de Laforgue, tout à fait hamlétique. Il a mandé une troupe de comédiens et leur donne son drame à jouer. Or, l'étoile de la troupe, Kate, ayant pleuré d'émotion en apprenant cette littérature, Hamlet décide de partir avec elle. Il sera un auteur à la mode, il connaîtra la gloire. On joue la pièce. Dès le second acte, le roi assassin s'évanouit. Hamlet le juge assez puni, et enlève Kate. Fuite à cheval, dans la nuit. Mais, passant près du cimetière, le prince Hamlet a fantaisie de s'arrêter. Il vient sur la tombe d'Ophélie, et y rencontre Laertes, qui le tue. Et Hamlet rend l'âme en proférant cette parole plus hamlétique que nature : *Qualis artifex pereo!* C'est le dernier mot de ce très conscient comédien.

Artiste, il l'est avec une telle exagération qu'il en vient à ne plus regarder toutes choses que d'un point de vue esthétique, même l'assassinat de son père, même la prostitution de celle qu'il croit sa mère.

Voilà pourtant ! mon sentiment premier était de me remettre l'horrible, horrible, horrible événement, pour m'exalter la pitié filiale, me rendre la chose dans toute l'irrécusabilité du verbe artiste, faire crier son dernier cri au sang de mon père, me réchauffer le

(1) Cité par A. Fontainas dans sa belle étude sur *l'Œuvre et la passion de W. Shakespeare*. — *Mercure de France*, 16 avril 1910.

plat de la vengeance! Et voilà! (ὦ Πάθος τοῦ εἶναι)! Je pris goût à l'œuvre, moi! J'oubliai peu à peu qu'il s'agissait de mon père assassiné, volé de ce qu'il lui restait à vivre dans ce monde précieux (pauvre homme, pauvre homme!), de ma mère prostituée (vision qui m'a saccagé la femme et m'a poussé à faire mourir de honte et de détérioration la céleste Ophélie!), de mon trône enfin. Je m'en allais bras dessus, bras dessous, avec les fictions d'un beau sujet. Car c'est un beau sujet! Je refis la chose en vers iambiques: j'intercalai des hors-d'œuvre profanes; je cueillis une sublime épigraphe dans mon cher Philoctète. Oui, je fouillais mes personnages plus profond que nature! Je forçais les documents! Je plaidais du même génie pour le bon héros et le vilain traître! Et le soir, quand j'avais rivé sa dernière rime à quelque tirade de résistance, je m'endormais la conscience toute rosière, souriant à des chimères domestiques, comme un bon littérateur qui, du travail de sa plume, sait soutenir une nombreuse famille! Je m'endormais sans songer à faire mes dévotions aux deux statuettes de cire et leur retourner leur aiguille dans le cœur. Ah! cabotin, va! Voyez, le petit monstre(1)!

Et, dans l'enthousiasme qui l'exalte à voir les larmes de Kate, ces larmes que sa littérature a fait couler, il s'écrie: « O Kate, si tu savais! Ce drame-ci, ce n'est rien, je l'ai conçu et travaillé au milieu de répugnantes préoccupations domestiques (2). » Nous sommes loin du légendaire Hamlet, qui, plein de piété filiale, n'eût certes pas osé ce blasphème de traiter de *répugnantes préoccupations domestiques* le devoir sacré de venger son père. Pendant la représentation, Hamlet « s'absorbe dans des expériences d'effets scéniques, note d'avance la portée de ses mots devant un vrai public, rumine des retouches (3) ». Il ne pense pas à autre chose, si ce n'est à Kate, sa nouvelle aventure. Sa caractéristique d'ailleurs c'est le dédain et l'oubli du réel. Il s'étonne de ne pas voir Laertes au spectacle sans vouloir se rappeler que Laertes a enterré la veille son père Polonius, et, ce même jour, sa sœur Ophélie. (Hamlet assistait, caché, à la cérémonie.) Il poussera le cynisme jusqu'à dire à Laertes, désolé comme il convient: « Alors vous croyez que c'est arrivé (4)? » Le réel, qu'est-ce pour un songeur fantasque, et lorsque, en plus de ses cinq sens, on

(1) *Moral. Légend.*, p. 26.
(2) *Id.*, p. 62.
(3) *Id.*, p. 65.
(4) *Id.*, p. 70.

a le sens de l'Infini? C'est la glaise où le sculpteur veut modeler la forme de son rêve et ne parvient qu'à salir sa main impuissante. C'est le prétexte vil — et la vie, et la mort! — sur quoi il pose son pied pour bondir dans le ciel de sa chimère. Ophélie désespérée se suicide! La belle affaire! Elle était une petite fille sans importance, — jusqu'à ce qu'elle mourût. Maintenant, disparue, elle devient intéressante et peut ressembler à notre songe. Hamlet s'avise qu'il l'aime; il aime en elle son propre rêve, qui sera tout à l'heure incarné par Kate, dont il ne sait rien. Il disparaît heureusement avant d'être déçu par elle.

Son déséquilibre provient de cette coexistence en lui du sens de l'infini et de la perception, brutalement précise, de la réalité. Il la compare à son rêve, un rêve changeant et fantasque (ne pas oublier que cet Hamlet a même mère que le fou Yorick), et la disproportion est telle qu'il devient *furieux*. Le voilà pris d'un véritable délire. Tout est si « quotidien » et son âme tellement exigeante! Cette pensée cache des dessous très curieux. Le côté comique des faits est souligné, mais d'une main qui tremble parfois d'angoisse. La fantaisie, qui semble à première vue d'une insouciance et d'une gaieté sincères, laisse vite la place à l'amertume. On trouve ici des pages d'une poignante cruauté. Le parti pris parodique ne paraît pas aussi encombrant que dans les autres *Moralités*. Ceci est une véritable confession, et livre tout Laforgue avec les thèmes habituels de sa méditation sarcastique : la peur de la mort, l'attente de l'amour, d'un amour immensément pur, si loin de la banalité des amours humaines et des Ophélie d'occasion; avec la vue exacte de la mesquinerie des personnages importants, Polonius avantageux et vides.

Hamlet va se venger! Ces âmes, il les montrera toutes nues, sans pitié et il veut du moins qu'on en soit persuadé, sans haine. Il désire seulement en rire. Soit. Mais il faudra bien noter la grimace qui, involontairement, achève ce rire prémédité.

Il ne consent pas à avouer cette souffrance, pas plus que celle de ses héros. Qu'importe le gémissement de ces pauvres pantins, dont il tire les ficelles avec une sournoise brusquerie! Ils ne sont pas assez grands pour être dignes de la douleur; ils n'endurent pas vraiment la douleur, parce qu'ils ne la

méritent pas. Ils souffrent « comme les autres », et nous pouvons réserver notre pitié.

Affectant un sadisme gouailleur, il raconte *le Miracle des Roses*, histoire d'une jeune et distinguée poitrinaire pour qui les hommes se tuent. Ruth porte en elle la mort et inspire l'amour,un amour qui conduit à la mort. La mort la dévore lentement; et tandis qu'elle agonise avec précaution, avec une sorte de rare et de mélancolique volupté, elle entraîne d'autres morts soudaines et violentes. Le récit se poursuit sans émotion, dans une indifférence ironique. Pourquoi s'émouvoir de tragédies si mesquines dans leurs causes et leurs effets? Le conteur feint l'impassibilité. On peut bien s'intéresser, n'est-ce pas? aux jeux de la mort et de la vie, mais comme à un spectacle exonéré de toute souffrance et dénué aussi de tout imprévu. Suprême ironie, lorsque Ruth, d'abord obsédée de la vision du sang répandu, se croit sauvée de tout remords par le miracle qui change ce sang en roses, au moment même où elle se juge exorcisée de son influence fatale, elle donne encore la mort. Le symbole est facile et pourrait servir de motif à de sérieuses divagations sur la légendaire fraternité dont l'amour s'unit à la mort dans le rêve des hommes. Ce n'est pas le conte lui-même qui nous retient, — fable à la fois bizarre et banale, d'intention bien indécise — mais l'exécution par l'artiste : ce style libre et inattendu, la notation de certaines attitudes de l'âme, la description ironique de notre visage composé et des circonstances de notre vie. Et toujours ce parti pris tenace de n'être pas dupe, de déchirer l'illusion dont les hommes ont embelli les choses et les gens !...

Laforgue a fait œuvre de moraliste et de philosophe plutôt que de poète. Au lieu de dire de belles légendes, qui nous raviraient aux régions héroïques, il prend plaisir à mutiler le merveilleux; puis il nous le rend, tors et contrefait, et se moque de notre douloureuse surprise. Il est vrai qu'il force son rire, parce qu'il a décidé que le réel ne méritait pas qu'on souffrît à cause de lui.

Il le confronte avec le rêve dans *Lohengrin, fils de Parsifal*. Il s'agit du rêve de l'amour et de l'amour dans sa réalité. J'étudierai plus loin les attitudes sentimentales de Laforgue. Je ne veux pour le moment considérer cette *Moralité* que d'un point de vue esthétique.

Elsa, pour une faute mal expliquée, — cela importe si peu, — va subir le châtiment encouru par les vestales qui n'ont pas su garder intacte leur pureté. On lui brûlera les yeux. Toutefois il est fait d'abord trois sommations. Elsa sera sauve si quelqu'un consent à l'épouser. Et arrive Lohengrin. Cérémonie nuptiale bâclée. On conduit les nouveaux époux à la Villa, où, suivant l'usage, ils ont permission d'habiter huit jours durant. Mais Lohengrin, pur chevalier, s'enfuit, — un oreiller étroitement embrassé s'étant à sa prière changé en cygne, — s'enfuit, effrayé en son cœur immaculé des sollicitations amoureuses d'Elsa, vestale honoraire très avertie, incarnation très ingénue de l'Eternel Féminin qui, on le sait, veut agréablement perpétuer son éternité. Ce récit, où Laforgue a mis tant de sincérité, est aussi l'un de ceux où il s'est le plus efforcé de dissimuler son angoisse derrière le calembour et l'à peu près. Dès que nous commençons à prendre au sérieux l'attitude ou la parole de l'un des personnages, Laforgue nous rappelle que nous aurions tort de croire que « c'est arrivé ». La plupart de ces réflexions baroques et anachroniques déclanchent, mécaniquement, le rire, parce qu'il y a soudain déséquilibre de nos associations d'idées. C'est drôle. Mais ça n'est pas vrai, même d'une vérité lointaine. Quelquefois cependant la notation est si exacte que nous pouvons avouer notre plaisir; il ne procède pas que d'un jeu verbal. Ainsi, lorsque les badauds se précipitent à l'arrivée du cygne chevauché par Lohengrin, Elsa « peut à peine articuler : Ne vous bousculez donc pas ainsi! Vous ne voyez donc pas que vous me chiffonnez ma toilette (1) ! »

Et cette petite hystérique invite à l'amour son chevalier transi par le couplet suivant : « Enfant, enfant, enfant, connais-tu les pompes voluptiales? vois les bonbons de mes jeunes seins, touche comme ma chevelure d'un noir tendre est sensuelle, sens, sens un brin mes pubéreuses... O rancœurs ennuiverselles ! expériences nervicides, nuits martyriséennes!... Aime-moi à petit feu, inventorie-moi, massacre-moi, massacrilège moi (2) ! » Je crois que Lohengrin a raison de répondre, avec quelle mesure ! « Mais, vous divaguez ? » Et j'avoue que je suis un peu gêné par cet excès voulu. Est-ce

(1) *Moral. Légend.*, p. 114.
(2) *Id.*, p. 130.

comique ? Cela n'est pas bien sûr. Tout ceci s'éloigne trop de toute vérité, et même de ce que veut réaliser Laforgue. D'autres pages, au contraire, ont une indiscutable valeur ironique par l'à propos de la drôlerie et la justesse de son expression.

Lohengrin lui passe délicatement la main sur le cou pour la calmer.

— Tiens, que ta main est originale ! dit-elle. Elle fait la morte ; elle se souvient que le premier compliment de l'original chevalier a été pour son col de cygne ; mais non, sa main insiste sur un point...

— Comment appelez-vous ça ?

— Je ne sais ; la pomme d'Adam.

— Vous dites ?

— La pomme d'Adam.

— Et ça ne vous rappelle rien ?

— Ma foi, non.

— Eh v... va donc ? Moi, ça me rappelle les plus mauvais jours de notre histoire ! — Oh ! ne pleure pas ! Ne pleure pas ! C'est fini, je te dis que j'ai fini (1).

Lohengrin s'est tout à fait décidé ; pour sauver sa pureté menacée il faut qu'il parte, chevauchant à nouveau son cygne lumineux. Je veux noter que ce récit — charmant, comme les autres malgré quelques restrictions, et d'une si profonde originalité — est une symphonie en blanc, en blanc mineur. Tout est blanc : nuit lunaire ; poitrine nue des vestales ; Lohengrin, chevalier à l'armure et au cœur de cristal ; le cygne ; les mouettes ; le peuplier d'argent à l'entrée de la Villa nuptiale ; et des jets d'eau « opalins », « au centre de ronds points à circulaires terrasses de marbre où se pavanent avec leur traine immaculée des paons blancs dans le clair de lune (2) ». Elsa fait bonne figure parmi ce décor en sa robe pâle « étoilée de bas en haut d'œils de plumes de paon, noir-bleu, or vert, comme on sait, mais il est beau de le rappeler (3) ».

PAUL ESCOUBE.

(*A suivre.*)

(1) *Moral. Légend.*, p. 132.
(2) *Id.*, p. 122.
(3) *Id.*, p. 109.



GEORGES D'ESPARBÈS

LA POLITIQUE INDIGÈNE EN ALGÉRIE

OU

UNE CRISE DE DOMINATION

Le 24 décembre 1911, arrivait à expiration la loi du 24 décembre 1904, qui, pour une période nouvelle de sept années, avait maintenu aux administrateurs de communes mixtes de l'Algérie, en territoire civil, le droit de répression, par voie disciplinaire, des infractions spéciales à l'indigénat.

Le Gouvernement estima (1) que l'état des travaux du Parlement ne permettait pas d'espérer qu'en temps utile « le dé-« bat qui s'ouvrirait sur le point de savoir si le régime de l'in-« digénat devait être maintenu ou supprimé pût se poursuivre « avec toute l'ampleur que mérite plus particulièrement aujour-« d'hui une question qui touche de si près à l'orientation de « notre politique musulmane ».

Le Gouvernement demanda, en conséquence, aux Chambres de proroger les pouvoirs des administrateurs d'Algérie pour une année. Par la loi du 26 décembre 1911, les Chambres n'accordèrent qu'une prorogation de six mois « voulant marquer « ainsi », put écrire depuis, sans ironie, M. Jeanneney (2), « toute l'urgence d'une solution ».

En dépit de l'urgence, à la veille du 24 juin 1912, la question n'était pas encore réglée et le Gouvernement dut solliciter des Chambres une nouvelle prorogation de six mois. Malgré l'intervention pressante à la tribune de la Chambre des députés de M. Albin Rozet, député de la Haute-Marne, la prorogation fut consentie. Le rapporteur au Sénat du projet de loi la

(1) Projet de loi tendant à proroger l'application de la loi du 24 décembre 1904.

(Documents parlementaires de la Chambre des Députés, n° 1988. Annexe au procès-verbal de la séance du 12 juin 1912.)

(2) M. Jeanneney, sénateur. Rapport au nom de la commission des finances sur le projet de loi adopté par la Chambre des députes prorogeant l'application de la loi du 24 décembre 1904. Sénat. Session ordinaire, n° 202.

(Annexe au procès-verbal de la séance du 21 juin 1912.)

consacrant, M. Jeanneney, crut devoir apporter à ce consentement quelques réserves :

En consentant, dit-il, à vous demander ce vote d'extrême-urgence, votre commission des finances ne peut manquer de faire observer toutefois que le régime de l'indigénat d'Algérie n'a jamais été considéré que comme un régime d'exception et provisoire. (Voir notamment le rapport à la Chambre de M. François Deloncle, 7 décembre 1904.) Or, ce provisoire dure depuis 1881. (Loi du 28 juin 1881.) Il a été prorogé pour 2 ans en 1888, pour sept ans en 1890, pour sept ans en 1897, pour sept ans en 1904, pour six mois en 1911. Il va l'être pour la sixième fois en 1912. Il convient que ce soit la dernière, l'accord étant unanime sur la nécessité d'une réforme. Le Gouvernement se doit de promptement prendre parti..... *Il faut qu'en décembre prochain, il épargne au Parlement et s'épargne à lui-même* le retour à l'expédient qui est consenti aujourd'hui (1).

Que se passera-t-il, lorsque les Chambres vont reprendre prochainement leurs travaux ? Leur programme très chargé leur permettra-t-il d'aborder l'ample discussion réclamée par certains ? Je ne sais. En pareille matière, toute prophétie est imprudente et vaine. Notons, cependant, en passant, que, comme toutes les questions d'ordre colonial, celle-ci ne soulèvera point les passions parlementaires puisqu'elle n'intéresse pas, — du moins, directement, — les électeurs métropolitains, et que, jusqu'à présent, elle n'a point obtenu la publicité réservée aux scandales retentissants.

Or, l'opinion publique, en France, ne prend quelque intérêt aux choses coloniales que lorsque des administrateurs sont accusés de vol, de concussion ou d'avoir coupé un nègre en morceaux.

Quoi qu'il en soit, le régime de l'indigénat algérien, dût-il faire encore l'objet d'une prorogation nouvelle ou bien être réformé conformément aux vœux de M. Albin Rozet ou encore amendé dans le sens préconisé par le gouvernement, la question vaut d'être examinée ici, non pas tant en raison de l'intérêt particulier qu'elle comporte en soi que des problèmes d'ordre politique général qui s'attachent à sa solution.

Qu'est-ce, d'abord, que l'indigénat ?

Sous le nom collectif d'indigénat, dit M. Charles Depincé (2), on

(1) Jeanneney. *Rapport précité*. *Cf. supra.*
(2) Ch. Depincé, *le Régime de l'indigénat algérien*. Revue politique et parlementaire du 10 mai 1912.

désigne,à la fois,un ensemble d'infractions spéciales aux musulmans algériens non naturalisés Français et aux musulmans du Maroc résidant sur territoire algérien et les pénalités applicables aux auteurs de ces infractions.L'énumération limitative des contraventions particulières à l'indigénat est contenue dans l'article 2 de la loi du 24 décembre 1902. Elles sont jugées et les peines destinées à les réprimer sont appliquées, dans les communes de plein exercice, par le juge de paix, dans les communes mixtes, par l'administrateur.

Ainsi donc, dans certains cas bien spécifiés, l'administrateur de commune mixte peut infliger aux musulmans les peines de simple police prévues aux articles 464, 465 et 466 du Code pénal, soit, 1 à 5 jours de prison et 1 à 15 francs d'amende. Ces jugements sont inscrits sur un carnet à souche et, quand la peine dépasse 24 heures de prison et 5 francs d'amende, l'indigène puni peut appeler de la sentence rendue devant le préfet ou le sous-préfet de l'arrondissement.

M. Albin Rozet constatant (1) que « dans la période qui va « de 1898 à 1910, il y a eu 294.387 condamnations à l'indi- « génat (2) » et demandant avec indignation « si c'est là une « justice? » a préconisé dans une proposition de loi « l'extension « dans les communes mixtes des droits actuels des juges de « paix ». Autrement dit, M. Albin Rozet n'a pas confiance dans la justice de l'administrateur, fonctionnaire de l'ordre exécutif.

Comme le remarque justement M. Depincé (3), « ce n'est « plus aujourd'hui contre le principe même de l'indigénat que « paraissent principalement s'élever les adversaires de notre « politique algérienne. Toutes leurs critiques ou presque vont « aux administrateurs des communes mixtes ». Ils reprochent au pouvoir de ces administrateurs d'être « discrétionnaire » et « despotique ». Ces reproches sont-ils fondés ? Non, si l'on considère que l'administrateur doit inscrire chaque jugement sur un carnet à souche, y joindre un rapport sommaire sur chaque affaire et envoyer hebdomadairement un extrait au

(1) M. Albin Rozet, député, *Discours* prononcé à la Chambre des députés. Session ordinaire de 1912.

Séance du 20 juin. *Journal officiel* du 21 juin 1912, pages 1585 et suivantes.

(2) M. Albin Rozet a oublié de signaler que, depuis trente ans, le nombre des contraventions relatives à l'indigénat est presque constamment allé en diminuant : de 16, 85/000 en 1883, il passe à 12, 10/000 en 1886, s'abaisse à 9, 81/000 en 1899 pour tomber à 8, 30/000 pour la période qui va du 1er juillet 1905 au 1er juillet 1911.

Il convient également de remarquer qu'en dépit de l'esprit éminemment procédurier des indigènes, le chiffre des appels a toujours été minime.

(3) M. Depincé, *op. cit.*

gouverneur général qui, en fin d'année, soumet un rapport d'ensemble au Président de la République. Non, d'autre part, si l'on veut bien remarquer que la détermination des infractions spéciales à l'indigénat d'abord laissée, en 1874, à la décision des préfets et, en 1881, à celle du gouvernement général, a été fixée limitativement en 1888 par le Parlement.

M. Albin Rozet demande cependant la suppression des pouvoirs disciplinaires des administrateurs.

« Ce régime, dit-il, et l'abus de l'arbitraire qui en est la « conséquence courbent les têtes, arrêtent tout essor intellectuel « et social » et cela, à l'heure où, dans tout le monde musulman, se produit une véritable renaissance en dehors de laquelle nous semblons vouloir tenir systématiquement l'Algérie pour la mieux exploiter. M. Rozet, cependant, considère que les temps ne sont pas encore venus de l'assimilation complète de nos sujets algériens aux citoyens français et, loin de supprimer l'indigénat, *il l'aggrave*, en supprimant son caractère provisoire puisque les pouvoirs qu'il enlève par sa proposition de loi aux administrateurs, il les confère *à titre définitif* aux juges de paix. Sa proposition de loi transforme, de plus, certaines contraventions en délits, d'où une aggravation des peines. Par contre, et, sans doute par compensation, le taux de certaines pénalités est abaissé et les contraventions que la loi du 24 décembre 1904 punissait de peines de simple police ne le seraient plus désormais que de 1 à 5 francs d'amende, l'emprisonnement étant supprimé. Enfin, M. Rozet demande la suppression de l'internement administratif.

A ces critiques qu'a répondu le Gouvernement ? Sa réponse susceptible, d'ailleurs, encore, d'amendements, peut, jusqu'à nouvel ordre être considérée comme formulée dans un projet de loi présenté à la Chambre des députés par M. Monis le 8 juin 1911. Ce projet de loi pose en principe que l'indigénat, régime d'exception, est essentiellement provisoire et pourra se modifier à mesure qu'évoluera la société indigène à laquelle il s'applique, « d'où la possibilité, d'une part, de diminuer, « comme on l'a généralement fait à chaque renouvellement des « pouvoirs des administrations, le nombre des contraventions « spéciales, de l'autre, d'élargir les catégories de personnes qui « en sont libérées. Les infractions seraient ramenées à 8 et, afin « d'encourager la diffusion de l'instruction, les musulmans

«titulaires d'un certificat d'études primaires ou de tout autre «titre universitaire français se verraient exemptés de l'indi- «génat (1)».

Comme conséquence du caractère provisoire qu'il conserve sagement à l'indigénat, le projet gouvernemental limite la durée des pouvoirs répressifs des administrateurs à sept années et autorise, de même que par le passé, le gouverneur général à supprimer ou à atténuer les infractions. De plus, toutes les contraventions ordinaires infligées sur le territoire des communes mixtes deviennent de la compétence des juges de paix. La compétence des administrateurs ne s'exercerait plus que sur 8 contraventions au lieu de 21, soit sur les contraventions concernant les services de garde et de patrouille, la répartition des terrains collectifs de culture, la perception des impôts, les actes de désordre, les réquisitions à exercer en cas de calamité publique, la fréquentation des écoles primaires. Ce sont là les contraventions que les administrateurs sont le plus fréquemment appelés à constater au cours de leurs tournées, celles qui s'accommoderaient le plus mal des lenteurs coutumières aux juridictions de droit commun.

Le projet de loi maintient naturellement l'internement administratif qui ne saurait être supprimé sans imprudence à l'heure actuelle, alors qu'il sert à réprimer les agissements de caractère politique ou religieux dangereux pour notre domination, et qu'il est utile de soustraire à la juridiction ordinaire.

N'est-il pas évident, en effet, comme le remarque justement M. Depincé dans sa remarquable étude qui constitue une mise au point définitive de la question, n'est-il pas évident que, dans un pays où le fanatisme est encore si vivace, l'intérêt politique peut exiger l'arrestation et l'emprisonnement immédiats d'agitateurs qui, si nous leur en laissions le temps, entraîneraient la population à leur suite contre nous? Les faits de ce genre, fréquents autrefois, sont devenus rares, mais ils peuvent, à la faveur d'une occasion, redoubler de fréquence et de gravité. N'oublions pas les incidents de Margueritte! Mais à quoi bon remonter si loin? L'exemple tout récent de l'agitation anti-française fomentée par les chefs du parti jeune-tunisien, n'est-il pas là pour démontrer qu'un pareil danger n'a rien de chimérique et que l'administration doit être fortement armée pour pouvoir le prévenir, et, au besoin, le combattre... ?

(1) Ch. Depincé, *op. cit.*

L'évocation par M. Depincé de ce danger possible, j'irai plus loin, de ce danger « de demain », m'amène au vrai sujet de cette étude et aux considérations d'ordre général qui doivent s'étayer sur ce fait du jour : les attaques dirigées contre le régime de l'indigénat algérien. Ces attaques ne sont qu'une des mille et mille manifestations de l'état d'esprit consciemment ou inconsciemment anarchique qui sévit actuellement en France et qui ne tend rien moins qu'à y ruiner toute *autorité*.

Cet état d'esprit, d'origine complexe, a trouvé sa meilleure formule dans ce passage de la *Déclaration des droits de l'homme* qui, dans certaines circonstances données, fait de l'insurrection le plus sacré des devoirs du citoyen.

« S'insurger », donc « désobéir ». Et Ernest Renan s'est expliqué sur ce point avec précision :

> Un ordre, dit-il, est une humiliation. Qui a obéi est un *capitis minor*, souillé dans le germe même de la vie noble... Je n'aurais pu être soldat ; j'aurais déserté ou je me serais suicidé. Je crains que les nouvelles institutions militaires, n'admettant ni exception ni équivalent, n'amènent un affreux abaissement. Forcer tous à subir l'obéissance c'est tuer le génie et le talent (1) !

Le nombre de crétins qui, aujourd'hui, sans l'excuse du génie ni du talent se croient autorisés à désobéir est inimaginable. Pour la plupart, qui dit « discipline » dit « servitude ». Obéir apparaît comme déshonorant, alors que, peut-être, *c'est le seul vrai moyen pour l'homme d'affirmer sa liberté*! Qu'on ajoute à cette conception généralement adoptée et ce, d'autant plus aisément, qu'elle exigeait un minime effort, les méfaits certains du « Rousseauisme » et de l' « humanitairerie », les abandons successifs dus à la surenchère politique, les rêveries d'un intellectualisme exaspéré, alors s'éclaire sous son vrai jour la mentalité de la société actuelle, société dans laquelle, à tous les degrés, obéir devient une concession infamante pour l'*individu*. Dans l'organisation familiale, à quelque classe sociale qu'on s'adresse, l'autorité du père et de la mère est devenue dérisoire. A l'école, les élèves supportent impatiemment l'autorité du maître. A la caserne comme dans les grandes administrations publiques ou privées, les chefs ne commandent qu'avec précaution, n'ordonnent qu'avec réserve. Ils doivent,

(1) Ernest Renan, *Souvenirs d'enfance et de jeunesse*, pp. 189-190.

en effet, ménager soigneusement l'orgueilleuse susceptibilité de leurs subordonnés, et le souvenir récent de la grève des postiers démontre, mieux que tout raisonnement, le développement progressif de l'esprit d'insoumission. Quelques années encore de cette pratique et je veux qu'on me montre le directeur d'exploitation industrielle ou commerciale, le chef de bureau d'administration publique ou privée qui puisse, sans déchaîner une grève ou sans s'attirer de brutales rancunes, maintenir une stricte discipline parmi ses ouvriers ou ses employés. Ceci n'est, d'ailleurs, que la réaction, pour partie légitime, des abus d'autorité longtemps commis par les classes dirigeantes. Au Parlement, de même, dès qu'un membre du Gouvernement affirme de réelles qualités d'homme d'Etat et de *chef*, il devient suspect. C'est là le chancre secret des démocraties qui les condamne à s'abîmer de médiocrité en médiocrité et à abdiquer entre les mains de « gens de maison ». De toutes parts, l'autorité s'écroule et ainsi s'explique l'impression générale de délabrement que donne parfois à l'observateur impartial l'examen des choses publiques.

Cependant, aucun régime, plus que le régime républicain, n'aurait besoin, pour vivre et non pas végéter, pour s'épanouir et réaliser un programme social vaste et généreux et non pas piétiner sur place, de cette force indispensable au maintien de l'ordre et qui réside dans une autorité ferme et incontestée. Or, depuis plus de quarante années qu'il est installé en France, le régime républicain ne doit son maintien précaire qu'à l'imbécillité et aussi au manque de discipline de ses adversaires. Toutes les concessions possibles, la République les a faites à ses ennemis. Aux hommes d'Etat républicains, les chefs de l'opposition, appliquant la jésuitique formule de Veuillot, ont perpétuellement réclamé, au nom des principes de 1789, des licences et une tolérance qu'ils n'eussent jamais accordées s'ils avaient été les maîtres. La République, comme si elle n'eût été le résultat que d'un compromis provisoire, n'a jamais osé « ordonner » et a subi docilement cet éternel chantage. Elle a vécu au jour le jour et chacune de ses œuvres même les moins contestables porte la tare de ces tractations et de cette veulerie. Dès que le gouvernement prenait l'initiative d'une réforme fondamentale, ses adversaires l'accusaient de faire preuve « d'autoritarisme », comme si, vraiment, une loi supérieure

interdisait à la République toute action, tout commandement. Cette attitude, fort habile de la part d'adversaires intraitables, n'avait d'autre but que de paralyser l'action gouvernementale du régime, de l'énerver, au nom de ce principe qui n'est, pourtant, inscrit nulle part dans le droit révolutionnaire et qui ferait de « république » le synonyme d' « anarchie ». Ces adversaires, de plus, bons psychologues, ont su flatter certains hommes d'Etat en faisant appel à leur libéralisme. L'appel fut entendu et c'est ainsi qu'à l'heure où se produisait la pire recrudescence de l'esprit confessionnel, il fut parlé « d'apaisement » et de « mares stagnantes ». Singulière duperie ! Fait plus significatif : aujourd'hui, les partis d'opposition coalisés sont parvenus à persuader aux chefs républicains qu'ils détenaient indûment le pouvoir, que la majorité qu'ils représentaient n'était pas une vraie majorité, que la part faite aux ennemis du régime n'était pas suffisante. De là, le paradoxe admirable de la représentation proportionnelle, qui, fait sans précédent dans l'histoire, constituera *le suicide par persuasion* d'un parti au pouvoir et ceci, uniquement, parce que ce parti, qui n'a commis qu'une faute : réaliser loyalement son programme, aura manqué à une heure donnée de l'autorité nécessaire pour commander et s'affirmer ! Et, je ne sais ce qu'il convient le plus d'admirer de la faiblesse des radicaux tendant le cou à la cangue avec un stupide aveuglement et se révoltant trop tard, ou de l'aveu dépouillé d'artifice du chef du gouvernement (1) par lequel il déclare que, pour accomplir la réforme électorale, « il se contentera d'avoir avec lui le « plus grand nombre possible de républicains » !

Evidemment, la République peut sombrer dans cette aventure et ce serait là la meilleure illustration d'une crise de l'autorité dans un Etat européen au début du xxe siècle.

Mais, ceci n'est que *politique intérieure* et, pour la vie générale du pays, — dût cette affirmation étonner quelques-uns, — n'a pas une importance capitale. Où le danger apparaît plus manifeste, c'est lorsqu'on considère qu'à cette crise de l'autorité dans la métropole correspond malheureusement, dans nos possessions d'outre-mer, une véritable *crise de domination*.

(1) Aveu éloquemment souligné par M. Clemenceau. *Lettre ouverte au Président du Conseil du 24 juillet 1912.*

Or, si des convulsions intérieures comme celles qui marquèrent les heures troubles du Boulangisme et de l'affaire Dreyfus affectent relativement peu, — quoi qu'on en ait dit, — la prospérité générale du pays, il n'en va point de même lorsque les idées destructrices de l'ordre franchissent les Océans et deviennent article d'exportation.

Quoi que puisse lire, au jour le jour, dans sa gazette, un bourgeois ou un ouvrier métropolitain, il n'en poursuit pas moins son labeur, n'en va pas moins à ses affaires et, aux jours de plus grandes crises politiques, grands magasins de nouveautés et grandes firmes d'alimentation ne voient pas moins affluer leur clientèle coutumière. Il peut être affirmé, sans paradoxe, que, dans un pays comme la France, pourvu d'une organisation sociale et économique appuyée sur de solides traditions, le désordre et la non-direction, à condition de ne pas trop se prolonger, peuvent constituer, — Carlyle l'a constaté avant moi, — un *modus vivendi* mauvais en soi, mais relativement supportable. Il n'en va pas de même dans des pays lointains où, pour durer, notre autorité doit être fermement établie, pays conquis où nous ne sommes pas seuls, où nous avons à compter avec une population indigène nombreuse plus ou moins docile et soumise et où nous, les métropolitains, les maîtres, nous ne représentons qu'une infime partie de la population totale. Les Indigènes ne ressemblent point à ces électeurs parisiens qui accueillent avec un souriant scepticisme les discours et les sophismes des politiciens en mal de réélection. Il ne saurait être question ici de représentation proportionnelle... Et, cependant, n'est-ce pas un peu à cela que songent certains théoriciens? De façon peut-être inopportune, la conscription a été imposée à nos sujets algériens (1). Convient-il, comme compensation, de leur accorder de larges droits électoraux, cela, alors que nous avons encore présents devant les yeux les suggestifs tableaux publiés par un grand journal (2) et montrant un électeur algérien à Tébessa (Constantine) qui soumet, avant d'entrer dans un bureau de vote, son bulletin aux surveillants appointés par un des candidats? Comme le demandait M. Henri Cosnier, député (3) :

(1) A l'heure où je corrige les épreuves de cet article, il est question d'exempter du régime de l'indigénat les indigènes ayant accompli leur service militaire.

(2) *Le Matin*, 4 août 1912.

(3) *Les Annales Coloniales*, 1er août 1912.

Que penser de la création d'un Conseil supérieur de l'Algérie qui siégerait à Paris comme organe d'arbitrage entre la colonie française et l'élément indigène, tandis que, aux délégations, des musulmans auraient une représentation élue proportionnelle à leur nombre ?

Que faut-il penser davantage de la possibilité d'une naturalisation complète des musulmans qui leur permettrait d'envoyer une quarantaine d'élus arabes à la Chambre des députés et ferait de la colonie française algérienne la prisonnière électorale de la masse indigène comme elle a été pendant vingt-cinq ans, après le décret de Crémieux, la prisonnière du bloc israélite naturalisé !

En France, depuis la Révolution, nous avons accepté, comme un dogme inviolable, la théorie de la séparation des pouvoirs législatif, exécutif et judiciaire. Cette théorie, bonne assurément pour nos cerveaux métropolitains, ne vaut évidemment rien pour des cerveaux indigènes autrement formés (1).

C'est sur cette théorie, cependant, que s'appuie M. Albin Rozet pour refuser aux administrateurs des communes mixtes d'Algérie le droit de réprimer sur l'heure certaines contraventions. Or, comme l'a dit excellemment M. Depincé (2), « l'Arabe « se préoccupe peu de notions abstraites. Parlez-lui de principes de droit public, il n'y comprendra rien. Il a de l'autorité « une notion nécessairement simple. De plus, il est formaliste, « esclave de l'usage et, pour lui, la puissance du commandement se trouverait singulièrement diminuée si elle venait à « ne plus s'exercer dans les formes traditionnelles auxquelles « il est, depuis un temps immémorial, habitué. A ses yeux, *le « pouvoir d'ordonner et le droit de punir sont inséparables.* »

En un mot, toujours, en matière indigène, comme le déclare M. Chailley (3), « ce n'est que la force, — où qu'elle demeure « et passe — qui aura le dernier mot » et toute la politique indigène tient dans cette formule de Rudyard Kipling énonçant que, pour un indigène, « un ordre est un ordre jusqu'à ce qu'il soit assez fort pour y désobéir (4) ».

Ainsi, comme le constatait récemment M. de Calonne Beaufaict, il ne saurait y avoir de plus grande faute que de considérer l'indigène d'un point de vue assimilationniste et « d'attri-

(1) Encore, pour la métropole, est-il permis de formuler des réserves. Il y a peu de temps, M. Hauriou, le savant jurisconsulte, démontrait, sans grande peine, qu'il n'existe, en droit et en fait, que deux pouvoirs : le législatif et l'exécutif.
(2) Ch. Depincé. *op. cit.*
(3) J. Chailley, *l'Inde britannique.*
(4) Rudyard Kipling, *Dray wara yow dee, le Retour d'Imray.*

« buer *a priori* à ses groupes sociaux une mentalité euro-
« péenne... On oublie trop l'aventure de Warren Hastings
« et, comme aux Indes anglaises, il y a un siècle, nous vîmes
« succéder à la tyrannie territoriale l'autocratisme judiciaire. A
« de jeunes magistrats inexpérimentés, on confia une compé-
« tence presque illimitée qui leur permit d'intervenir effective-
« ment dans tous les détails de la vie administrative, dans les
« moindres actes de la vie indigène. Au lieu de leur réserver
« un rôle d'appel, ils furent appelés à juger de minimes infrac-
« tions et délits qui, on l'a reconnu trop tard, ressortissent
« directement à l'autorité des administrateurs territoriaux, à
« cause de leur connexion intime avec le problème de l'orga-
« nisation sociale indigène... (1) ».

On ne saurait mieux répondre aux attaques dirigées contre les administrateurs algériens, attaques qui, d'ailleurs, si leurs adversaires étaient logiques, devraient viser également les administrateurs de toutes les colonies où le régime de l'indigénat a été ou est encore en vigueur (2). Sans doute, M. Albin Rozet a bien déclaré que les indigènes de l'Algérie « étaient supérieurs à tous les autres » (3), mais les Annamites, pour ne citer qu'eux, souscriraient difficilement à cette affirmation.

Il ne saurait y avoir grand inconvénient à tolérer dans la métropole la plus excessive critique des pouvoirs établis. Le scepticisme régnant sait faire le départ dans les exagérations proférées et tant de boue fut versée sur les hommes publics qu'ils en sont devenus intangibles : quand le tas est assez haut, il constitue, à la rigueur, un piédestal... Aux colonies, il n'en va pas de même. Les attaques lancées contre les corps organisés, contre l'autorité française, rencontrent fatalement un écho dans la conscience des indigènes attentifs à tout ce qui peut constituer une diminution du prestige des « maîtres ».

Car, comme l'a énoncé M. J. Harmand (4), pour acquérir

(1) A. de Calonne Beaufaict, *la Pénétration de la civilisation au Congo belge et les bases d'une politique coloniale*. Institut Solvay, 1912.

(2) Indochine, décret du 6 janvier 1903.

Madagascar. Arrêté du 22 juin 1908 régularisé et validé par le décret du 22 février 1909.

Nouvelle-Calédonie. Décret du 18 juillet 1887 maintenu par le décret du 12 mars 1897 et modifié par le décret du 23 mai 1907.

Afrique occidentale française. Décret du 15 avril 1909.

(3) Albin Rozet, *Discours cité. Cf. supra.*

(4) J. Harmand, *Domination et Colonisation.*

les colonies et les conserver sous sa dépendance, l'Etat conquérant ne peut compter que sur la force : *les indigènes ne nous àiment pas et ne nous aimeront jamais :*

C'est une fatalité inexorable contre laquelle aucune politique ne saurait prévaloir et qu'aucune rhétorique ne saurait masquer. Il faut que le conquérant, si hautes que soient ses ambitions et ses aspirations, ait le courage de s'y résigner; c'est le châtiment de sa violence, la tache de sang que rien ne peut effacer de ses mains.

M. Angoulvant, gouverneur de la Côte d'Ivoire, pensait de même lorsqu'il écrivait (1) :

L'indigène est si peu capable de réflexion qu'il ne compare pas spontanément le présent au passé, ne se rend pas compte que nous lui avons apporté la paix, le droit de circuler à son gré, de s'enrichir par son travail, de jouir du fruit de ce dernier. Nous sommes des maîtres, et, par conséquent, des individus dant la force est respectable, mais dont les actes, si pleins qu'ils soient de justice et de bonté, ne provoquent pas l'affection.

.... Il est vain de supposer qu'à l'heure actuelle la politique indigène puisse être faite exclusivement de sympathies réciproques. Le croire, c'est s'exposer à une confiance aveugle dont quelques-uns ne manquent jamais de profiter... La première condition à remplir pour tenter quelque chose d'utile et de pratique dans une colonie, c'est *d'établir notre autorité sur des bases inébranlables.* S'il existe une fissure, tout ce que nous ferons sera précaire ; aussi, ne devons-nous tolérer aucune atteinte, si légère soit-elle, à cette autorité. Les événements ont, en pays indigène, une singulière répercussion et le moindre incident, surtout s'il est fâcheux pour nous, se trouve aussitôt grossi et dénaturé. Il appartient, en conséquence, aux administrateurs de veiller attentivement et, si je puis dire, de se tenir aux écoutes. Les manifestations d'impatience ou d'irrespect à l'égard de notre autorité, les manques voulus de bonne volonté sont à réprimer sans délai. Il importe que les populations soient tenues en haleine, maintenues dans la bonne voie par la présence renouvelée de ceux qui ont mission de les commander; il est de toute nécessité aussi que les mauvais esprits, en général, seuls fauteurs de désordre, soient isolés et éliminé.

Et, tout récemment, M. le général Bruneau, à propos de

(1) *Circulaire du 26 novembre 1908.*

notre politique au Maroc, exprimait une manière de voir identique (1) :

Le musulman, disait-il, ne se soumet qu'à la force ; les attentions, les bienfaits, les mesures d'indulgence sont considérés par lui comme autant de marques de faiblesse des infidèles. C'est ainsi que l'acte de clémence du général Lyautey, qui a gracié récemment les abominables tortionnaires de nos malheureux soldats tombés au pouvoir des émeutiers de Fez, a été une grosse faute politique. Loin de ramener à nous l'élément indigène de cette grande ville, il l'a confirmé dans son opposition irréductible, et il n'y a pas eu un seul de ses habitants qui n'ait dit en apprenant cette nouvelle : « Loué soit Dieu qui a mis au cœur de ce chien de Français la crainte des représailles ! » Les correspondances de quelques camarades qui m'ont écrit de là-bas sont toutes d'accord sur ce point.

Il est vraiment inconcevable qu'après une expérience de quatre-vingt-deux ans, durement acquise au contact du monde musulman, des hommes d'un grand talent s'illusionnent au point de croire fermement à l'influence des bons procédés, à la pénétration pacifique, à l'action civilisatrice et autres billevesées qui font hausser les épaules à ceux qui ont vécu longtemps au contact immédiat des Arabes, et ils sont plus rares qu'on ne le croit communément.

Ceux-là se souviennent de la réponse du vieux caïd au maréchal Bugeaud : « Tu peux faire bouillir dans une marmite, et aussi longtemps que tu le voudras, une tête d'Arabe et une tête de roumi ; quand tu la retireras du feu, les deux bouillons se sépareront ! »

A cette conception vigoureuse et saine qui justifie le maintien de l'indigénat et de l'internement administratif, à cette conception de fait d'administrateurs qui se savent responsables de l'ordre et pensent et agissent en fonction de cette responsabilité, opposez le sentimentalisme et l'idéologie des publicistes irresponsables qui se lamentent sur le sort de l'Annamite écrasé d'impôts (2) ou qui rêvent de répandre à milliers d'exemplaires parmi nos sujets la traduction de la pièce de M. Emile Fabre, *les Sauterelles*, qui représente notre administration en Indochine comme une vaste entreprise de piraterie !

J'estime qu'à l'heure où l'Indochine est travaillée par les émissaires japonais, qu'à l'heure où un réveil général de l'Is-

(1) Journal *le Matin*, 9 septembre 1912.

(2) Chaque Annamite paie, en moyenne, 8 fr. 35 d'impôts, dont 5 fr. 01 d'impôts indirects et 3 fr. 34 d'impôts directs, alors que chaque Siamois paie, en moyenne, 25 francs d'impôts, dont 19 d'impôts indirects et 6 d'impôts directs.

lam (1) menace les conquêtes européennes de l'Afrique du Nord, sont singulièrement inopportunes toutes les manifestations tendant à affaiblir notre prestige de dominateurs (2).

Les indigènes, en effet, guettent ces manifestations et se soucient assez peu de l'esprit généreux qui put les inspirer à leurs auteurs. Ceux-ci croient être libéraux, faire de bonne politique indigène, assurer le bon renom de la civilisation française. Aveuglés par des théories humanitaires qui, je le répète, ne devraient pas constituer un article d'exportation, ils ne s'aperçoivent point qu'ils sèment les germes des révoltes futures. Sans doute, ils mépriseraient fort un Macaulay qui viendrait leur déclarer comme le fit aux Anglais le grand historien en 1835 :

Nous savons que l'Inde ne peut pas avoir un gouvernement libre. Mais elle peut avoir le bien qui vient tout de suite après, *un despotisme ferme et impartial.*

Oui, ils déclareraient cette formule misérable, sacrilège et attentatoire à la *Déclaration des droits de l'homme.* Ils mépriseraient Macaulay comme ils ont plaint l'ancien gouverneur général de l'Algérie, M. Jonnart, d'avoir affirmé que « l'affranchissement des indigènes doit être précédé par leur « émancipation économique, intellectuelle et sociale, par l'ins- « truction, par la colonisation, par les travaux d'Etat et par le « crédit » et d'avoir laissé intituler ainsi ce jugement paru dans un journal (3) :

Mieux vaut nourrir l'indigène que l'affranchir.

Grâce à ces hommes, sans doute, de bonne foi, mais auxquels l'idéologie révolutionnaire fait perdre de vue la saine et pré-

(1) Il convient, d'ailleurs, de ne point exagérer l'importance de ce *Réveil de l'Islam*, qui est surtout un bouillonnement intellectuel dû, en grande partie, à une mauvaise digestion par l'élite musulmane de la culture européenne. Les intellectuels ne sont jamais bien dangereux, au point de vue militaire, s'entend.

(2) Récemment, un journal de Cochinchine, *l'Opinion* du 8 juillet 1912, publiait une série de conférences du général Pennequin, commandant supérieur des troupes en Indochine, dans lesquelles cet officier supérieur décernait des louanges au Dêtham, « héros qui mérite toute notre admiration comme il a celle de tous les Annamites ». Ces louanges que précèdent et suivent d'ailleurs d'excellentes remarques sur l'organition militaire à donner à notre colonie et sur les meilleurs moyens d'en assurer la défense, ces louanges partent peut-être d'un esprit noble et chevaleresque. Mais au moment où l'indigène annamite ne se cache point pour railler notre impuissance vis-à-vis du Détham, qui tient campagne depuis quinze années et a toujours victorieusement déjoué les efforts tentés pour s'emparer de sa personne, n'est-il pas naïf de traiter publiquement de « héros » un bandit qui a pu, impunément, assassiner des centaines des nôtres ?

(3) *Le Matin*, 15 juin 1912.

cise notion du *fait*, une véritable *crise de domination* sévit actuellement dans nos possessions d'outre-mer. Que MM. J. J. Tharaud consacrent leur grand talent d'écrivains à dépeindre l'Algérie sous le plus sombre aspect (1), c'est leur droit : ce faisant, ils expriment loyalement une impression personnelle, et suivant l'expression de M. Lutaud (2) : « Ce n'est que littérature. »

Mais que ceux qui ont mandat de contrôler la politique française comme membres du Parlement ou d'appliquer cette politique comme administrateurs civils ou militaires prêtent l'oreille aux suggestions des théoriciens et des idéologues ceci est très dangereux pour le maintien de notre domination. Qu'au cours de nos luttes intérieures dans la métropole nous nous amusions à discréditer l'autorité, le mal est corrigé par la toute-puissante force d'une organisation traditionnelle. L'autorité est sapée, ridiculisée ; mais son fantôme persiste et il suffit. Nos sujets indigènes, dont il serait fou de s'exagérer le loyalisme, ne sauraient se contenter de cette vaine apparence. Le jour où, le gouvernement cédant aux sermons des pasteurs protestants et aux homélies des théoriciens humanitaires, l'autorité aura été énervée dans nos colonies, ce jour-là verra l'ébranlement d'un Empire dont l'établissement a coûté et coûte encore aujourd'hui à la France, notamment au Maroc, beaucoup d'or et de sang.

Ce jour-là, il faudra procéder, s'il en est temps encore, aux répressions nécessaires et ce sera vraiment une conséquence singulière de la propagande évangélique que l'action impitoyable et sans merci des armes provoquée par l'imprudence des mauvais prophètes. Ou bien, la France devra abdiquer en tant que puissance coloniale, solution qui sourirait peut-être à certains pacifistes.

Dans l'un et l'autre cas, nous serions, une fois de plus, victimes du vain tumulte des mots et la France expierait chèrement cet exhibitionnisme facile de sentiments généreux fort de mode à cette heure, sentiments qu'on résume dans cette séduisante et décevante formule qui, disait Gobineau, « comme « l'outre d'Eole, renferme tant de tempêtes : « Tous les hommes « sont frères ! »

CHARLES RÉGISMANSET.

(1) *La fête arabe.*
(2) Discours prononcé par M. le gouverneur général de l'Algérie à l'ouverture de la session des Délégations financières, le 9 mai 1912.

POÈMES

—

MASSACRE DES INNOCENTS

Réfléchir infatigablement de longues heures, l'attention rivée à quelque citation puérile sur la marge ou dans le texte d'un livre, — rester absorbé la plus grande partie d'une journée d'été, dans une ombre bizarre...

EDGAR POE.

Enfants voués au suicide
Qui riez aux pavés des cours,
Lèvre coite et paupière humide,
Blancs visités du Noir Amour.

L'œil d'un chat vous sert de chandelle
Pour suivre aux livres interdits
Les chastes débauches mortelles
Qui vous font grands, pauvres petits !

Saintement, vos mères s'appliquent
Aux châtiments indéfinis
Propices aux cœurs héroïques,

Enfants laids, beaux d'être promis
A de funèbres hyménées,
Félix, Adolphe, Idoménée !

MORT DE L'ÉTÉ

D'autres oiseaux voleront plus loin.
NIETZSCHE.

Caille, le fusil du chasseur
A brillé par-dessus la haie ;
Le bel automne avec douceur
Saigne au-dessus de l'oseraie.

L'immortel à la forte odeur
De bouc éprouve ma raison
Si je respire sur la fleur
Du vin tes crimes, ô saison !

Une plume tourne en tempête,
Témoin de mort, gage de fête,
Sur le sommeil d'un Amadis

Et le village au fond repose,
Ainsi qu'un dessin de jadis,
Dans une couronne de roses

BOHÉMIENS

Tu as la fièvre ; mais si tu l'as comme il faut, tu as tout ce que tu peux avoir de mieux dans la fièvre.
ÉPICTÈTE.

Plus profonde aux lueurs de l'âtre,
Lourde de blancheurs léthargiques,
S'ouvre l'alcôve dramatique
Sous ses lourds rideaux de théâtre.

Rêves bâtards, fuyez par troupes !
Tu les retiens, ô Poésie !
L'épouse par tes soins choisie
Toute nue apprête la soupe

Parmi les draps chauds il frissonne,
Esclave entre les hommes libres;
Cependant, comme midi sonne,

Il sourit au rayon qui vibre
Et vêt d'or mouvant au passage,
Tableau banal mais doux au sage,

Sa reine portant un potage.

QUATRAINS HÉROIQUES

1

Si je n'avais pas eu de livres
J'aurais eu de nombreux troupeaux;
Si je n'avais pas eu de lyre
J'aurais bien sonné du pipeau.

2

Se tailler un manteau de pourpre et de charpie,
Atteindre à la vertu par le profond remords
Et gouverner mille ans comme Zohac l'impie
Qui fit scier son roi par le milieu du corps.

3

Elle dort à jamais, un poignard dans le cœur,
Sur des coussins grenats qu'un angora pourlèche ;
Son amant assassin, délivré de ses pleurs,
Tresse pour son tombeau des croix de feuilles sèches.

4

Ma douleur a longtemps éloigné les oiseaux
De mon jardin d'exil qui sur l'écume flambe,
Mais aujourd'hui je fais danser sur un roseau
Le serpent consacré qui me mordit aux jambes.

5

Je songe au châtiment des modernes vainqueurs,
A ces marchands livrés aux bêtes méditantes,
A ces banquiers noyés, ces joueurs de poker
Se déchirant au son des harpes protestantes.

6

En ton Auberge du Sauvage,
Paul Fort, à La Ferté-Milon,
Tu déjeunes de paysages
A la table d'un postillon.

7

Danse nue, et si l'on t'insulte,
O Poétesse du baiser!
Songe que la grandeur du culte
Veut des prêtres martyrisés.

8

Que tes vers soient si purs qu'une aile de colombe
Puisse les emporter en la forêt des lys,
Mais qu'ils soient vigoureux comme la rose, ô lys
Qui prit la flamme et l'aile; ô roses, ô colombes!

9

Nous serons ces vieillards qui parlent des poètes
Oubliés, leurs rivaux, leurs frères et leurs maîtres;
Larguier, soyons ceux-là, plus grands dans la tempête,
Que les enfants choisis demain voudront connaître.

10

Vous passerez, lilas qui parfumez ma chambre,
Longtemps avant l'éveil de ces roses trémières
Qui ne couronnent pas l'honneur de vendémiaire.
Et rien n'adoucira les rigueurs de décembre

11

Pour me venger de ceux qui m'ont si bien trahi
Je n'imagine point de supplice nouveau;
Tous les félons viendront couronner mon tombeau,
Sachez les reconnaître alors, ô mes amis!

12

Lampe, foyer propice au labeur généreux,
Lampe de l'ouvrier repolissant sa croix,
Aveugle, blanc soleil, le poète sans foi
Qui vole ta lumière auguste aux malheureux.

CAPRICES

Mourir, ô le dernier caprice!
Mourir de vivre hors du temps,
Et mériter tous les supplices
Pour en mourir innocemment.

Sommeil au jardin des délices,
Luxure au pays des tourments;
Mourir, ô le dernier caprice!
Mourir de vivre hors du temps.

Bien fâché d'être le Narcisse
Du beau lac de tes sentiments,
Sauras-tu, — ton seul bénéfice —
Rêver horizontalement?
Mourir, ô le dernier caprice!

Mars-avril-mai 1912.

ANDRÉ SALMON.

PAS-COMME-LES-AUTRES

—

LA DISTRIBUTION DES PRIX

Le frère directeur fait monter dans sa chambre Pas-comme-les-autres, et, feuilletant une liasse de monologues, de chansons, il dit :

— Bien. Voici *le Gardeur d'oies*, pour Bailly, *En revenant de Châlons*, pour Deschamps, *la Légende du grand Etang*, pour Mignard. Toi je t'ai réservé un monologue comique. *Une semaine de vacances*. Je vais te le dire : c'est très bien. C'est ce qui fera le plus d'effet.

Un monologue comique pour Pas-comme-les-autres !

Oh ! Sans doute, c'est tout à fait ça ! Un gamin va passer huit jours aux champs chez son oncle,fermier, qui l'emmène dans les terres labourées où l'on patauge ;il pleut. La nuit les draps sont rudes. Le pays est triste. Le gamin s'ennuie à mourir.

— Tu vois ? dit le frère. Essaie un peu de lire, à ton tour.

C'est lamentable. Dès la première phrase il s'arrête. Il n'ose pas dire que c'est trop difficile pour lui. Il lit comme s'il n'y comprenait rien.

— Ça viendra ! affirme le frère. Emporte le monologue. Il va être midi. Tu l'apprendras chez toi,et après-demain nous verrons.

C'est bien de midi, vraiment, qu'il s'agit ! Il voit comment il faudrait réciter, mais il ne peut pas. Pourtant il en a entendu d'autres, les années précédentes, dire des monologues si drôles que la ville tout entière pouffait de rire. Comment diable faisaient-ils ? Qu'ont-ils donc de plus que lui ?

Qu'ont-ils donc de moins que toi, Pas-comme-les-autres ? Je vois bien que tu ne peux pas faire de grimaces comme tes camarades. Tu ne peux ni lever les jambes en pirouettant sur une estrade, ni agiter les bras en criant, pour imiter les conscrits le jour du tirage au sort.

Jamais tu ne seras celui qui a perdu son ombre.

Ton ombre, il n'y a point de soleil qui la puisse agrandir, de bougie qui la puisse projeter, démesurée, sur les murs. Elle est exactement pareille à toi-même. Elle marche devant toi, mais tournée vers toi pour te regarder bien en face. Vous ressemblez tous les deux à ces philosophes d'autrefois qui s'en allaient gravement, par groupes, ceux-ci reculant à mesure qu'avançaient ceux-là. Même, si je regarde de plus près, je vous vois soudés pour ainsi dire l'un à l'autre. Tu es deux. Les autres ne sont qu'un. Tu n'es pas comme les autres.

N'essaie pas. Ce serait en vain. Tu n'arriveras pas à réciter ton monologue comique. Il faudrait que tu t'animes, que tu gesticules, et ton ombre te dirait tout de suite :

— Je ne te reconnais pas. C'est bien toi, cependant, qui, ce matin encore, rasais les murs pour que le moins de gens possible t'aperçoivent. Hier, allant chez le perruquier, tu as fait un long détour afin d'éviter de traverser la place de l'Hôtel-de-ville. Et te voici aujourd'hui devant cinq cents paires d'yeux ?... Non ; ce n'est pas vrai. Tu ne viens pas de passer huit jours aux champs. Tu n'as pas d'oncle qui soit fermier. Tu sors de chez toi où les draps sont doux, où la vie n'est pas dure. C'est faux, ce que tu racontes là ! Tu mens ! Et maintenant, va ! Essaie d'y mettre le ton, et de faire les gestes qu'il faut !

★

Toute anxiété a disparu. Le frère, qui n'y comprend rien, lui a dit :

— Eh bien, non. C'est inutile. Tu n'y arriverais pas. Mais du moins tu peux chanter. Je n'ai encore parlé de rien à Mignard. Il dira ton monologue, et tu vas apprendre *la Légende du grand Etang*.

Chanter, passe encore. Il consulte son ombre qui lui répond.

— Mon Dieu, tu peux essayer. Pour une fois cela ne tire pas à conséquence. Les gestes ne sont pas nécessaires, et la façon de réciter est toute trouvée. Tu chantes. On ne fera pas attention à toi. Et puis l'harmonium du frère Théodore te soutiendra.

Le dimanche, après le repas de midi, Pas-comme-les-autres, dans un fauteuil, se repose, se prépare. Dehors il fait chaud. Il voudrait bien, comme il en a l'habitude les dimanches ordi-

naires, aller tuer des guêpes sur le chaume : dès qu'elles entrent dans le calice d'une petite fleur bleue, vite, d'une chiquenaude, il les abat. Mais ce dimanche est unique : Pas-comme-les-autres va paraître devant la ville. Et les gens qui passent ne se disent pas :

— Ne faisons pas de bruit. Il y a dans cette maison un enfant qui se recueille pour paraître tout à l'heure en public.

Ils l'ignorent. Le sauraient-ils, qu'ils n'en traîneraient pas moins leurs lourds sabots sur le gravier de la petite rue.

★

La moitié de la ville est là, dans la cour, assise sur des bancs, sur des chaises, debout sous les platanes et sous les marronniers. On chante un chœur, puis c'est la distribution des certificats d'études. Machinalement Pas-comme-les-autres va chercher son diplôme encadré de noir. Avoir son certificat d'études est peu de chose : il est plus difficile de bien chanter. Puis il y a un discours. C'est M. le curé qui parle. Et Pas-comme-les-autres l'admire, de ne pas se tromper, de ne pas avoir peur.

Enfin son tour arrive. Le voici sur l'estrade. Les cinq cents paires d'yeux le regardent. Il ne bronche pas. Il regarde devant lui..., inintimidable parce qu'il va chanter *la Légende du grand étang !*

L'harmonium prélude. Pas-comme-les-autres commence. Les pigeons même, qui tout à l'heure, au milieu du discours, se sont mis à roucouler, se taisent. La ville a l'air de trembler. On lui chante le soleil, la brise légère, les oiseaux, l'enfant, la mère, et l'étang au-dessus duquel vole la demoiselle aux ailes d'or. Le petit se noie. La mère se lamente, meurt, et, depuis, son fantôme apparaît, à minuit, sous les branches du vieux saule en pleurs.

La ville applaudit. Pas-comme-les-autres s'est dépassé. Son ombre n'est pas si mécontente. Elle lui dit :

— Ce n'est pas mal !

Pour dissimuler sa joie, il baisse alors les yeux, et il entend quelqu'un dire :

— C'est dommage qu'il soit si timide !

Pour bien montrer que non, au moment de quitter l'estrade, il relève la tête, fièrement, mais à présent qu'il a fini de chanter et que l'harmonium s'est tu, il ne peut plus soutenir

tous ces regards. Et, pour de bon cette fois, il baisse les yeux.

Et son ombre qui ne le quitte pas se moque de lui, pareille à ces esclaves qui suivaient, à Rome, le char du triomphateur pour lui rappeler qu'il n'était qu'un homme comme les autres. Mais elle lui dit, elle :

— Hein, tu vois? Je t'ai laissé faire, dix minutes, mais n'y reviens plus ! Car, enfin, tu dois bien comprendre que tu n'es pas comme les autres !

—

LES VINGT SOUS DE JEANNETTE

S'ennuyer pendant les huit jours qu'il va passer là-bas ? Est-ce que, d'abord, il n'y a pas le voyage? Une heure de diligence au milieu des bois, une heure de chemin de fer à travers champs! Les Legrand, qui vont à Clamecy, se chargent de le faire descendre à Asnois.

— Surtout ne fais pas le difficile ! Mange de tout ce que l'on te donnera. As-tu ton mouchoir dans ta poche, au moins? N'est-ce pas, madame Legrand, vous ferez enregistrer son paquet à la gare ? Tu souhaiteras bien le bonjour de notre part à M. le curé. Quand tu partiras, n'oublie pas les vingt sous de Jeannette... Allons, voici la voiture. Au revoir. Et sois bien gentil.

Il y a six places à l'intérieur. Les Legrand lui en imposent parce qu'ils vont à Clamecy ; c'est une sous-préfecture où il doit y avoir beaucoup de rues ; lui, il s'y perdrait. Ils n'y pensent même pas. M. Legrand dit :

— Pourvu qu'il ne monte personne ! Nous serons à notre aise.

Pas-comme-les-autres, lui, ne se sent pas à l'aise : à peine s'il les connaît, ces Legrand ! Qu'est-ce qu'il pourra bien leur dire ? On part. Il s'intéresse à la route qu'il connaît : il l'a si souvent suivie à pied, en baguenaudant ! Y passer aujourd'hui en diligence lui semble drôle, mais, à partir de ce poteau, il entre dans l'inexploré. Au fond des bois il ne voit rien. Parfois, dans une éclaircie, un hameau, quelques maisons groupées au bord d'un chemin, ou perdues sous des bouquets de châtaigniers. Corbigny, jusqu'à ce jour, lui faisait de

loin l'effet d'une grande ville, à cause de sa gare. Pourtant la grand'rue n'est pas même pavée, et il est tout étonné d'y voir, comme chez lui, picorer des poules.

C'est bien compliqué, une gare ! Toutes ces portes, tous ces guichets, ces paquets, ces bourriches, ces valises, ces malles ! Sur la quantité, certainement il s'en perdra. S'il était seul, jamais il n'oserait demander son billet à ce monsieur sévère qui a une casquette noire ornée de feuilles en argent.

Voici le train. Le mécanicien, noir, se penche sur la voie. Pas-comme-les-autres, qui l'admire, conçoit tout de suite le désir de se faire mécanicien. Les Legrand le font monter. Deux vieux déjà sont assis. M. Legrand, tirant à lui la courroie du carreau mobile, la regarde, fait semblant de s'étonner à lire les lettres incrustées dans le cuir.

— Tiens ? P.-L.-M. : pleine lune mardi.

Mme Legrand ajoute.

— Ou bien : plaignez les malheureux.

Les deux vieux ne sourcillent pas, mais Pas-comme-les-autres se croit obligé de montrer, par un rire béat, qu'il a compris.

Les stations se suivent, les maisons des gardes-barrières aussi. Qu'est-ce qu'elles ont donc, ces femmes, à tenir ainsi leurs petits drapeaux ? Est-ce qu'elles restent là, sur le pas de leur porte, toute la journée? Si, encore, elles avaient des voisines !...

— Te voici arrivé, dit M. Legrand. Attends avec ton bulletin de bagages, que voici, et demande ton paquet. D'ailleurs je crois qu'il y a quelqu'un.

— Oui : c'est Jeannette.

— Au revoir. Et amuse-toi bien.

★

— Ah ! mon Louis, c'est toi ! Donne-moi ton billet, pour sortir.

— Voici un bulletin. Il y a un paquet.

— Encore des choses que ta mère envoie, la chère femme du bon Dieu ! Je lui avais pourtant bien dit : Surtout, quand Louis viendra, ne lui donnez rien à apporter. Il y a tout ce qu'il faut chez M. le curé. Enfin... Elle va bien ? Ton père aussi ?

— Oui.

Il n'ose l'appeler ni « Madame », à cause de son vieux tablier et de son bonnet blanc, ni « Jeannette » tout court, parce qu'il ne la connaît pas assez. Il ne dit rien du tout, au risque de passer pour un mal élevé. Il n'y a pas besoin de chercher longtemps : le train n'a déposé que le paquet de Pas-comme-les-autres. Comment ! Il n'est pas perdu? Jeannette, robuste, le prend et le porte. Ils sortent de la gare.

— Qu'est-ce qu'il y a dans ce paquet-là, encore ?

— Un poulet, des œufs, du beurre, je crois.

— Mais il y a de tout ça chez M. le curé ! Ah ! La chère femme du bon Dieu ! Je lui avais bien dit, pourtant !

Pas-comme-les-autres regarde, tout à fait dépaysé. Qu'est-ce que ces champs où l'on peut entrer comme au moulin, qui commencent au bord de la route et s'en vont, sans une haie, jusque là-bas ? La terre n'est pas la même non plus : jaune, humide, elle se colle aux semelles des souliers. Tout est plat. Des noyers à l'infini : les infusions ne doivent pas coûter cher. Et, pour dire quelque chose :

— Ce n'est pas comme chez nous, ici !

— Ah, que non ! répond Jeannette en haletant. Heureusement ! Je suis bien contente d'y être venue, à cause de mon « asme ». Les routes montent moins. On ne s'essouffle pas autant.

Les premières maisons de la commune. Une mare toute noire. Deux hommes scient une pierre. On en userait, des scies, sur la pierre de chez lui ! Il n'y a que du granit. Pour en tailler une, il faut des journées.

— Et la grand'rue ? demande-t-il à Jeannette. Car, partout, il doit y avoir une grand'rue avec ses magasins, ses cafés.

— Mais nous y sommes !

Ça, la grand'rue ? Il y a juste, derrière une fenêtre, deux bocaux de bonbons et des pelotes de laine. Quelques ruelles encore, encombrées de fumier. Jeannette dit bonjour à tout le monde.



L'abbé Paraclet l'embrasse sur les deux joues.

— Tu as grandi, depuis l'année dernière !

— Oh ! Pas beaucoup !

— Croyez-vous, monsieur le Curé, que sa mère lui a donné ce paquet-là ? Il y a de tout, dedans, un poulet, des œufs, du beurre.

— Bah ! Bah ! Tu n'es pas fatigué ? Il va être midi ; mettons-nous à table.

— Laissez-moi le temps de préparer, au moins !

— Vous avez raison, Jeannette. En attendant, je vais lui montrer la cure.

Deux pièces au rez-de-chaussée : la cuisine et la salle à manger ; deux chambres au premier étage : celle de l'abbé Paraclet, et l'autre, la plus belle, « la chambre de Monseigneur », celle où repose Mgr l'Evêque, lors de sa tournée de confirmation. Au-dessus, le grenier. De l'herbe dans la cour. Les poules sont derrière un grillage. Hangar, toit des lapins, cabinets.

On déjeune. Il s'y attendait : des choux ! Mon Dieu, le veau aux carottes, bien qu'il ne l'aime pas, il l'a mangé en se forçant un peu. Mais les choux, il n'y arriverait pas. Et sa mère qui lui a si bien recommandé de ne pas faire le difficile ! La première cuillerée servie, il dit :

— Merci. J'en ai assez.

— Voyons, c'est tout ce que tu vas manger ? Tu sais qu'après il n'y a rien !...

— Oh ! Je n'ai pas un gros appétit.

Alors, triturant ses choux, il les case comme il peut dans sa bouche, et dit, en faisant effort pour parler distinctement, pensant bien que l'abbé Paraclet comprendra à demi-mot :

— Je vais revenir.

Il a eu besoin, pour s'y résoudre, de tout son courage, mais cela vaut mieux encore que de manger les choux. Il crache tout aux cabinets, prend bien garde de laisser des traces, et attend quelques minutes...

— Maintenant, dit l'abbé Paraclet, je vais te montrer l'église.

Il s'arrête à causer avec un vieil homme en bras de chemise qui fend du bois.

— C'est le maire, dit-il quand ils se remettent en route.

Encore un étonnement. Chez lui, sans doute, le maire est un marchand de vins en gros, mais on ne le voit pas rouler lui-même ses feuillettes, et il porte une redingote.

En traverse-t-on des champs, des pâtis et des vignes avant

d'arriver à cette église bâtie à deux kilomètres du village ! Et n'y entre pas qui veut : un mur l'entoure, qui enclôt en même temps le cimetière. Comme elle est vieille ! Au milieu de ces tombes elle a l'air, elle aussi, d'être morte.

Son clocher ne dépasse même pas les pointes des sapins. Sous le vieux porche, entaillé d'initiales tracées à la pointe du couteau, couvert d'inscriptions grises, rouges, bleues, pas un mendiant n'est assis. A travers les carreaux poussiéreux des fenêtres basses, on voit onduler, sur les tombes, les herbes folles. A peine distingue-t-on, dans ce clair-obscur, les chaises : il faut se baisser pour lire des noms sur quelques plaques de cuivre. Ah ! La belle église de chez lui, si spacieuse, si claire !



Il a mal dormi. Le lit est trop mou. Les rideaux, les draps ont une odeur particulière qu'il n'aime pas. Aussi, c'est la chambre de Monseigneur ! Toutes ses habitudes sont changées. Il ne peut pas, quand il a faim, il n'ose pas prendre un morceau de pain, une tranche de viande : Jeannette ne voudrait peut-être pas ? Porter toute une semaine ses habits du Dimanche le gêne. Il n'est pas à son aise. On n'entend pas un bruit. Vraiment, ce village est un autre cimetière ! Tout le monde est dans les vignes : c'est l'époque des vendanges. Il s'ennuie, voudrait bien partir, mais n'ose pas en parler. L'après-midi, ce sont des promenades sur les bords de l'Yonne. Cette campagne lui déplaît, trop régulière, avec son canal tout droit planté de peupliers tous pareils, et ses maisons d'éclusiers qui se succèdent aux distances prescrites, et toutes pareilles aussi. La plupart du temps l'abbé Paraclet récite son bréviaire. Pas-comme-les-autres marche à ses côtés, ou le suit à quelque distance.



— Continue de bien travailler, lui dit l'abbé Paraclet. Pioche ta grammaire latine. Le bonjour à tes parents, et dis-leur que j'irai peut-être les voir l'année prochaine.

Vers huit heures du matin il part avec Jeannette. Il se demande comment il s'y prendra pour lui donner ses vingt sous. Malgré les fumées blanches qui sont encore étalées

partout, voici les tuiles rouges de la gare. Jeannette lui demande :

— Au moins, tu ne t'es pas trop ennuyé ?

— Oh non !

Il dit vrai. Maintenant, il ne s'est pas ennuyé. La cure était bien, tout entourée de silence, bien, les rueiles sombres avec les hangars où l'on prépare les pressoirs, bien, la pauvre église qui s'affaisse, bien, le village qui se tasse, comme apeuré d'être seul au milieu de la plaine. C'est ennuyeux, de s'en aller !

Le train arrive. Personne ne descend. Il est seul à monter. Elle l'installe. Au dernier moment, il lui glisse dans la main les vingt sous. Elle n'a pas le temps de refuser : le train part. Il entend seulement quelques mots :

— C'est encore ta mère... Chère femme du bon Dieu !

Se penchant à la portière, il regarde, espérant que, comme dans les livres où il est question de départs, elle va lui faire des signes, agiter quelque chose de blanc, n'importe quoi. Mais son mouchoir est à carreaux bleus et jaunes, et elle est bien trop occupée, sur le quai, les yeux baissés, à nouer dans un coin sa pièce de vingt sous !

—

LA CAVE

La voûte en est cintrée comme celle d'une église. En été, le vin y est au frais. Dans la saison des pluies, une source, au fond, détrempe le sol battu et vient remplir, dehors, près de la porte, un creux taillé dans le roc où les poules boivent. Pas-comme-les-autres aime la cave pour tout ce qu'elle renferme. Il y a tant de choses qu'il a peur de s'y aventurer. Il y a certainement des araignées à l'affût au centre de leurs toiles, ou suspendues au bout de leurs fils qui ne cassent jamais, mais peuvent s'allonger indéfiniment. Près de la source, il doit y avoir des crapauds. Lever des pierres humides, remuer ces caisses pleines de charbon de bois, de pommes de terre, pour effleurer quelque chose de mou qui sent mauvais? Certes non !

Quand il entre, il n'y voit goutte. Le coffre des carottes se dessine. Voici la pelle, la bêche, le râteau, les angles de la pile de bois, le tas de fagots. L'ombre s'enfuit par le soupirail, comme de la fumée : il ne reste plus que la lumière.

Il s'y forge un tas d'idées. C'est une cave très ancienne, vaste. Il est persuadé qu'elle est là depuis des centaines d'années. Autrefois de vieilles gens ont dû y venir, l'homme avec des sabots même pas noircis, la femme en coiffe blanche et avec un cotillon qui ne lui descendait pas plus bas que les genoux. Qui sait si, à quelque endroit, dans un creux du mur, ils n'ont pas caché leurs économies ? Il ne le dit à personne, mais il ne vient jamais à la cave sans frapper un jour ici, un autre là. Cela fait : Toc, toc. Et cela veut dire :

— Pierre, ouvre-toi pour me montrer ce que tu caches.

Pourquoi ne serait-ce pas comme dans les livres ? Les vastes caves des châteaux d'autrefois étaient pleines de cachettes mystérieuses : qui les découvrait était riche pour toujours.

Mais, ici, les pierres sont sourdes ou ne veulent pas entendre. Et Pas-comme-les-autres sort de la cave avec un panier de pommes de terre et une bouteille de vin.

—

LES SOLDATS

— Je te dis que c'est des artilleurs !

— Moi je l'ai vu dans le journal : c'est des dragons !

— C'est des artilleurs !

— C'est des dragons !

Et le Louis, des moulins, arrive et dit :

— C'est des chasseurs à pied !

Non, par exemple ! Des chasseurs à pied ? On n'y pense pas ! Ils n'ont pas de chevaux, et leur uniforme est sombre, laid. Pierre et Pas-comme-les-autres se réconcilient pour faire face à l'ennemi commun, au Louis, des moulins. Pierre aime mieux les artilleurs à cause des canons, Pas-comme-les-autres les dragons, pour leur casque. Il consent à s'imaginer des artilleurs coiffés de casques, et Pierre veut bien se représenter des dragons assis sur des caissons grisâtres.

— Moi je te dis que ce n'est pas des chasseurs à pied.

— Si !

— Non !

— C'est mon père qui me l'a dit !

— Moi je l'ai lu dans le journal ! Je vais le chercher.

Et, tout essoufflé, Pas-comme-les-autres lit :

En revenant des manœuvres de l'Est, le 13e dragons, comprenant 816 brigadiers ou cavaliers, 106 sous-officiers et 60 officiers, passera à Lormes vendredi prochain 20 septembre. pour repartir le lendemain matin. Les hommes seront logés dans le centre de la ville.

— Ma foi, moi je ne savais pas! dit le Louis, des moulins.

Pas-comme-les-autres exulte : il a vaincu. Justement ils sont sur les promenades qui se trouvent, ou peu s'en faut, au centre de la ville et à vingt pas de sa maison. Il dit :

— Tu vois : on mettra les chevaux sous les arbres, et les fourgons au milieu.

Il distribue déjà les places : le 13e dragons lui appartient. Mais Pierre insinue, pour l'embêter :

— A moins qu'on ne les mette au champ de foire des Roches.

★

Malheur! C'est cela qui ne serait pas amusant pour lui! Sans doute le champ de foire des Roches est situé presque en dehors de la ville, mais sait-on au juste où la ville commence, où elle finit ? Et jamais sa mère ne le laissera sortir pour aller jusque-là! Avec les chevaux un accident est si vite arrivé! Les promenades, qui servent aussi de champ de foire, sont bien plus spacieuses, pas trop cependant, estime-t-il, pour contenir tant de soldats et de chevaux.

Car ce ne sont point des cavaliers comme ceux en papier qu'il colle sur du carton, qu'il aligne dehors sur le vieux banc de pierre, ou, dans la maison, devant le feu. Il y en a de toutes les armes, mais ils ont tous la même figure avec une petite moustache noire. On voit les officiers le poing à la hanche, sabre au clair, raides, comme s'ils ne faisaient que cela nuit et jour. Ce doit être une belle existence : toujours porter un pantalon rouge et des éperons! Mais il est encore trop jeune. Il lui semble que jamais ne viendra l'année où il aura le bonheur d'être soldat pour de bon. Des éperons? Il a bien essayé, déjà, d'en mettre. Quoi de plus simple que d'enfoncer, dans chaque talon de ses souliers, une pointe dont la tête est limée? Mais les talons ont éclaté.

— Ah! malheureux, tu es donc fou? En voilà encore pour trois francs de réparations!

Les soldats, eux, n'ont pas d'autre souci que de se promener sur les trottoirs des grandes villes en devisant de choses extraordinaires.

Pas-comme-les-autres aime bien être le premier en classe depuis que le frère distribue, en guise de bons points, des images dont chacune représente un soldat différent. Le chasseur à pied lui échoit-il? Vite de le troquer contre le chasseur d'Afrique, à cause du cheval arabe. Si le possesseur refuse, il va jusqu'à donner en plus, pour l'avoir, son marin, quitte à perdre cent points.

★

Double bonheur : des dragons, et sur les promenades!

Les chevaux, attachés aux tilleuls, en broutent l'écorce. Partout des pantalons rouges. Beaucoup de pantalons blancs aussi. Les soldats vont eux-mêmes chercher la paille, le foin, l'eau, le bois : ils n'ont donc personne pour les servir? Tous les casques ont disparu. Ils sont suspendus aux branches et leurs crinières se mêlent un peu à celles des chevaux. Coiffés de calottes bleues, les dragons perdent un peu de leur prestige, mais ils n'ont pas l'air méchant. L'un d'eux dit, en allumant sa pipe :

— Enfin, je suis de la classe, et fameusement!

Ils sont un tas de gamins à rôder autour des promenades. De temps en temps, assis sur le grand mur d'enceinte, ils écartent branches et feuilles pour regarder dragons et chevaux. Des officiers, que tout le monde admire, passent avec des bottes. Quelques-uns prennent la rue escarpée qui mène à l'église.

Quand ils ont bien vu les promenades, Pas-comme-les-autres, Pierre et le Louis, des moulins, s'en vont dans la ville toute en émoi. La grand'rue est pleine de soldats en blanc, quatre par quatre, qu'un autre conduit qui a des galons rouges. Ils portent de la paille, des sacs. Pleines aussi, les auberges. Aux fenêtres des riches on voit des tuniques galonnées, des pantalons d'un beau rouge. Place de l'Hôtel-de-Ville, il y a plus de fourgons que de baraques les jours de foire. Le cordonnier dit, au milieu d'un groupe :

— Le colonel est logé chez le maire.

—Qu'est-ce que c'est, un colonel? demande à Pierre Pas-comme-les-autres.

— Je ne sais pas trop. Ça doit être le chef des soldats.

Et le Louis, des moulins, bouche-bée, dit :

— Ah ?

Tous les trois, maintenant renseignés, continuent, muets, se faufilent à travers les groupes, regardant tout de leurs trois paires d'yeux.



L'après-midi la fanfare du régiment donne un concert sur la place. Des vieux sont venus tout exprès des villages, des gars aussi, de retour de la caserne depuis l'année dernière, et qui regrettent, aujourd'hui, de ne plus porter cet uniforme qui attire tous les regards. Pas-comme-les-autres dit à Pierre :

— Tu sais, ça sera rudement bien ! Ils vont faire de la musique à cheval ! On me l'a dit.

Ils ont pu tous les deux se placer sur les marches de l'Hôtel-de-Ville. Des gens parlent très haut, des gamins crient. On rit. On se bouscule. Une vieille, au milieu de la cohue, agite son parapluie. Des remous, parfois, quand un dragon traverse, menant par la bride un cheval harnaché, sanglé. Tout de suite quelqu'un sait qu'il s'agit d'une « mission ». L'ennemi est signalé ! Heureusement les dragons sont là pour protéger la ville !... D'ailleurs, les manœuvres sont terminées depuis deux jours.

Désillusion ! La fanfare est placée en cercle, à pied. Un geste du chef... Mais c'est bien mieux que la fanfare municipale. Tout le monde se tait. Des morceaux se suivent, qui ne se ressemblent pas. Il y en a que l'on joue très fort, d'autres très doucement. Plus il y a de bruit, plus on écoute. Quand on entend à peine, inutile de prêter l'oreille. Les musiciens de la ville, coiffés de leurs casquettes ornées de lyres, se tiennent tout près pour montrer qu'ils s'y connaissent. Pendant les repos ils causent avec les dragons, et tout le monde songe :

— Ils doivent dire des choses sur la musique.

Mais on regarde surtout le chef, qui a beaucoup de dorures et des moustaches blondes. Les jeunes femmes le prennent pour un « artiste ».

Et Pas-comme-les-autres, qui a déjà lu pas mal d'histoires, se rappelle que de grands hommes ont su, dès leur enfance, ce qu'ils seraient plus tard, frappés qu'ils ont été par tel spec-

tacle, secoués par telle émotion. Allez donc lui parler de sa timidité, lui dire :

— Tu n'y penses pas ! Toi, tu t'exposerais ainsi à tous les regards sur une place publique ?

Il vous répondra :

— Et moi aussi, je serai chef de musique !

—

COINS D'AME

Si quelqu'un le regarde, il fait semblant de réfléchir, de rêver. Si, inconsciemment ou de peur qu'il ne se croie digne d'attention, l'on se détourne pour regarder ailleurs, il tient tout de même sa pose quelques instants encore, le plus longtemps possible, et ne se décide à remuer que lorsqu'il peut avoir l'air de céder uniquement à la fatigue, ou d'en avoir fini avec sa rêverie.



Quand, resté seul à la maison, il pense à quelque chose dont il a envie, il se dit :

— Si j'ai le temps de faire dix fois le tour de la table avant qu'on ne frappe à la porte, j'aurai ce que je désire.

D'ailleurs cela ne lui vient à l'idée que quand sa mère vient de sortir. Mais elle peut, ayant oublié quelque chose, rentrer à l'improviste, ou quelqu'un, n'importe qui, peut venir frapper d'un moment à l'autre.

Anxieux, en hâte, il fait un, deux, trois, quatre tours... Arrivera-t-il au dixième ? Ça y est. Personne n'est venu.

Mais il n'est pas satisfait.

— Dix tours, ce n'est pas assez ! se dit-il.

Il ne veut pas être en reste avec le destin.

Et il fait dix, quinze, vingt tours supplémentaires, si bien que la tête finit, elle aussi, par lui tourner.



Autrefois — il y a longtemps, puisqu'il n'avait que six ans, — lorsqu'une jeune dame passait devant la maison, pâle, légèrement parfumée, avec des jupons qui bruissent, il se disait :

— Qu'elle est fraîche ! Je voudrais bien qu'elle soit ma maman !

Mais il vient d'entrer dans sa neuvième année. Il se contente de la regarder. Quand elle a disparu, sans en éprouver le besoin, il va pisser dans un coin de la cour, en écartant les jambes, comme un homme.

★

Une fois de plus il est seul. Le ciel est gris. Il ne fait pas beaucoup de vent, mais on sent bien que d'une minute à l'autre la pluie peut se mettre à tomber. Il rôde dans la maison.

Quelqu'un frappe à la porte et, sans attendre de réponse, l'entr'ouvre. C'est cette jeune dame blonde qui sent bon.

— Etes-vous là, madame Viollet ? demande-t-elle sans entrer.

Il s'avance.

— Non, Madame, maman n'est pas là.

Il la regarde, la respire.

— C'est que, continue-t-elle, j'ai peur de la pluie. Je vais à l'autre bout de la ville, et je ne voudrais pas retourner à la maison prendre mon parapluie.

Qu'à cela ne tienne ! Il se précipite, et prend le parapluie le plus fin qu'il trouve.

— Merci, mon petit ; ma bonne le rapportera ce soir ou demain.

— Oh ! Ce n'est pas pressé, Madame.

Aussitôt qu'elle est partie, il ouvre la porte, se plante sur le seuil et, anxieusement, observe le ciel. Il voudrait avoir été utile, et qu'elle ait besoin d'ouvrir le parapluie. Il a peur qu'il ne pleuve pas.

★

En hiver, il fait sa glissoire à lui, pour lui tout seul, sans le secours de personne. Elle est nette, plus luisante que le parquet d'une maison de riches, mais il s'y tient debout merveilleusement. Il est seul. Personne ne le regarde. Aux autres qui aiment vivre bruyamment et qui veulent que les filles les admirent, il faut toute la longueur du chemin qui va de l'église au Bout-du-Pavé. Il ne glisse, lui, que pour son plaisir. Il a commencé sa glissoire en n'ayant l'air de rien, avec une vieille paire de sabots déjà tout usés dont le bois n'est guère

plus épais qu'une feuille de papier. S'il achève de les percer, il continuera sans doute malgré eux. Il continue toute l'après-midi. Ce sont décidément, quoique vieux, de bons sabots. Chaque fois qu'il s'élance, il lui semble que c'est définitif, qu'il ira très loin sur ce chemin luisant qu'il s'est tracé lui-même. Mais la glissoire a beau s'allonger : elle s'arrête au mur des promenades. Et c'est toujours à recommencer. Il glisse jusqu'à la nuit, qui vient trop vite : la nuit aussi doit glisser, l'hiver. Mais il connaît les autres, bruyants et méchants. Ils s'amuseront, quand ils auront quitté leur longue glissoire à eux, à lui briser la sienne avec leurs gros sabots ferrés. Pour leur enlever cette joie, c'est lui-même qui, à la dernière minute, de la pointe de ses sabots finis, la raie, la brise, la casse.



Il va voir, un Jeudi, chez les Leprun, si son camarade Pierre est disposé à jouer. Il entre, en faisant le moins possible de bruit, ôte sa casquette et reste tout interloqué : Pierre n'est pas là. Peut-être aide-t-il son père, dans la cour ou dans la cave, à scier, à empiler du bois ? Comment va-t-il s'y prendre pour savoir ? Assise près de la fenêtre, Mme Leprun, lunettes sur le nez, lèvres pincées, coud. Il découvre, blotti près de la cheminée, un chat. Il a peur des chats, mais il s'agit de se faire bienvenir. Il s'en approche pour le caresser. Mme Leprun ne pourra qu'y être sensible. Il se penche, se met presque à genoux.

— Qu'est-ce que tu fais donc là ? dit-elle en se levant. Ah ! c'est encore ce sale chat qu'on ne sait même pas à qui qu'il appartient ? Je vais le faire déguerpir, moi !

Mais le chat n'attend pas le coup de sabot.



Pas plus cette année que les autres il ne s'attend, pour ses étrennes, à un costume de hussard de la garde. Il n'y a pas beaucoup d'argent à la maison. Il espère quand même : un polichinelle compliqué, un beau livre de la bibliothèque rose, un jeu de petits soldats de plomb, fantassins que d'une chiquenaude on renverse, cavaliers qui s'emboîtent dans leurs chevaux. Il ne veut pas penser au prix : une fois par hasard, une

fois par an, ce n'est pas une grosse dépense. Mais il est si peu habitué à des cadeaux qu'il a hâte de voir celui que lui réserve sa mère pour le premier Janvier. Dès Noël il insiste. Trois jours après, elle consent, pour lui faire plaisir. Elle tire de l'armoire une cible en carton noir à laquelle est fixé, par des caoutchoucs blancs, un petit fusil. Il se retient de pleurer : c'est tout ? Sa mère tout de suite le voit désenchanté. Elle dit :

— J'avais cru que tu serais content, mon pauvre petit !

Aussitôt il se ressaisit, prend la cible.

— Mais si, ça me fait bien plaisir. Et tu verras comme je vais m'amuser !

★

Il admire les hommes forts. S'il en voit qui travaillent, les manches de chemise relevées et formant bourrelet sur les biceps, il contemple les veines bleues qui s'entrecroisent tout le long de leurs bras. Souvent, lorsqu'il est seul, il se serre le bras gauche violemment, au poignet, pour que ses veines à lui, trop minces à son gré, se gonflant, apparaissent comme pleines d'un sang riche et tumultueux.

★

Il va chez le menuisier. Il commence par flâner sur le seuil de la boutique, rassemblant du bout de ses sabots, par petits tas, des copeaux, des morceaux de planches. Il n'entre qu'après avoir acquis la certitude que le menuisier a bien eu le temps de le voir, de s'accoutumer à sa présence. Cela lui évite de dire bonjour. La colle, toujours sur le feu dans un pot de fer aux longs pieds, sent mauvais. Voici la meule que, tout à l'heure, s'il reste seul, il s'amusera à faire tourner à toute vitesse. Au mur, une vieille glace poussiéreuse, sans cadre, et toute rayée. Accrochés en ordre ou dispersés sur les deux établis, un tas d'outils, scies, rabots de toutes formes, équerres, mètres. Le menuisier est un gros homme qui fume une petite pipe en terre, et crache tantôt dans les copeaux, tantôt dans la cheminée. Son tablier est retenu, derrière, par une agrafe dorée qui représente un coq dressé sur ses ergots. Si un homme, désœuvré ou assoiffé, passe, s'arrête et l'invite, il va boire, en bras de chemise, à l'auberge la plus proche. Quand il faut aller dans un café, il prend son gilet. Pas-comme-les-autres est là pour garder la boutique.

D'abord il n'ose pas bouger. Peu à peu il s'enhardit. Comme elle est fine, la lame de ce rabot! Pour me couper proprement en biais le pouce, elle n'aurait pas besoin de s'y prendre à deux fois. Et si, faisant un faux pas, je me râclais le poignet sur les dents de cette scie ! Il tressaille. Ses mâchoires se serrent. S'il ne s'éloignait pas de la scie, peut-être serait-il obligé de faire ce faux pas. Il se rapproche de l'établi, prend le maillet, le soulève des deux mains. Il voudrait être aussi fort que le menuisier qui n'a besoin, lui, que d'une main. Il se roule dans les copeaux. Mais si le menuisier, resté à travailler, lui adresse la parole, il devient rouge de confusion, essaie de répondre, n'y arrive pas et se sauve.



Le pain bénit a, sur le pain quotidien, l'avantage de ne rien coûter à ceux qui le mangent : c'est pourquoi, sans doute, ils en ont si peu. Les paysans des villages, accoutumés au pain noir, le savourent comme du gâteau. Ils en prennent même plusieurs morceaux qu'ils donneront aux vieux qui n'ont pas pu venir à la messe. Pas-comme-les-autres, qui ne manque jamais de pain blanc, attend avec impatience la distribution. Il lui semble que le pain bénit est meilleur que l'autre, et, d'un seul coup, il avale sa part tout entière. Aussitôt il a honte.

— On va me prendre pour un gourmand, ou croire que je n'ai pas mangé depuis deux jours.

Joues gonflées, il mâche lentement, en affectant de regarder en l'air, comme s'il pensait à n'importe quoi, à tout, sauf au pain bénit.



C'est une habitude qu'il trouve ridicule et qu'il ne peut se décider à prendre, de dire à qui éternue :

— Que le bon Dieu vous bénisse !

Ces six mots, s'il les prononçait, lui écorcheraient la langue. C'est bien l'avis, d'ailleurs, des vieilles filles grincheuses qui ne se gênent pas pour dire à sa mère, lui présent :

— Quel drôle d'enfant !

et pour penser :

— Qu'il est donc mal élevé !

Il n'ignore point que sa mère sait qu'elles le pensent, et qu
cela lui vaudra, quand elles seront parties, un sermon, peut
être une gifle. Pourtant il aime encore mieux cela que de pro
noncer la phrase sacramentelle. Mais si, personnellement,
s'assoit n'importe où, au hasard, il n'oublie jamais, quan
arrive une de ces vieilles fâcheuses, de lui tirer sa chaise dan
un coin et de fermer les deux portes qui se font vis-à-vis
pour qu'elle ne soit pas dans un courant d'air.

★

Toutes les deux minutes, une rafale. Il va chez l'épicier, le
mains dans les poches, mais la droite prête à rattraper sa
casquette que le vent pourrait emporter. Et voici qu'il va
dépasser Mlle Eulalie, une de ces vieilles filles qui disent d
lui :

— Quel drôle d'enfant !

Un coup de vent. Elle va s'imaginer qu'il la salue. Attend
un peu ! Et, longtemps après l'avoir dépassée, il affecte de
garder la main à sa casquette qu'il tourne, enfonce, retourne
pour bien montrer qu'il est uniquement occupé à la remettre
d'aplomb de peur que le vent ne l'emporte, et qu'il n'a salu
personne.

—

VÊPRES D'HIVER

Au moins, ce n'est pas seulement pour obéir aux préceptes
liturgiques que l'on a sur l'autel allumé six cierges. Il fait s
sombre que, partout, brûlent des bougies supplémentaires
dans les stalles du chœur, et sur l'harmonium, parce que l
frère Théodore se fait vieux et qu'il est obligé, à chaque ins
tant, de regarder ses doigts. Encore, malgré les bougies, s
trompe-t-il, mais ce doit être la faute du froid : les mains trem
blent. Dehors la neige tombe. Elle forme, au bas des vitraux
des bourrelets blancs comme pour empêcher le vent d'entre
dans l'église où il ferait trop froid. Très peu de monde. Le
saintes filles, quelques dames. Toutes ont apporté leurs chauf
ferettes dorées où brûle du charbon de terre.

Il n'a pas besoin de tenir ouvert un livre pour chanter le
versets des Psaumes. Il les sait par cœur, depuis si longtemp
qu'il les répète. Les mains dans les manches de sa soutan

enfant de chœur, il se recroqueville contre le pilier, derrière harmonium, sur son tabouret. Les soufflets qui montent et descendent alternativement le font penser au vent qui gémit dehors. Avec des frissons à fleur de peau, heureux, il se dit :

— Plus tard, lorsque je serai grand, je me souviendrai de ces vêpres d'hiver.

Par anticipation, il y trouve du charme.

Blanc et noir, le dallage du chœur a l'air glacé. L'abbé Lemaître pose de temps en temps son bréviaire pour se frotter les mains. Ce serait un supplice, s'il y avait une procession, que de porter la croix ou les chandeliers de nickel. Les saints eux-mêmes, sur leurs socles, dans l'ombre qui envahit tout, semblent avoir froid, et saint Martin regrette d'avoir donné la moitié de son manteau.

Il songe à des vêpres dans une église plus étroite, plus vieille, une église où il fait sombre, même en été, comme celle d'Asnois, là-bas, au milieu du cimetière. Ce serait aujourd'hui la nuit complète. Il n'y aurait pas de dames à chaufferettes dorées : rien que des vieilles du village avec de gros sabots tout bosselés de neige. Il se trouve bien dans son coin obscur où personne ne le remarque. Il ne sent pas le froid, et voudrait passer là toute sa vie. Quand, les Vêpres finies, le moment vient de rentrer à la maison, où l'attend un bon feu, il frissonne, le cœur serré.

—

LA FÊTE

Un simple poteau. C'est tout ça, la limite d'un département? Ainsi l'on sort de la Nièvre pour entrer dans l'Yonne sans plus de difficultés ? Pourtant il ne dit rien, puisque personne ne fait de remarque. Ce doit être partout la même chose. A quoi bon montrer qu'il n'est jamais sorti de son arrondissement, presque de son canton ?

Dans la voiture avec lui, Mme Chauveau, sa fille, et ses deux nièces. Mme Chauveau connaît la route. Ce n'est pas la première fois qu'elle y passe. Elle dit :

— Tiens ? Voici une cabane de cantonnier qu'on a rebâtie.

On est en plein milieu des bois. Justine et Sophie, les deux nièces, arrivent de Paris. Sophie dit en grasseyant :

— Hein, Justine? Ce n'est pas sur les grands boulevards qu'il y a tant d'arbres !

Il voudrait bien demander comment c'est fait, « des grands boulevards ». Mais tout de suite Mme Chauveau, qui a passé voici quelque vingt ans, huit jours à Paris, ajoute :

— Pour sûr que non !

Il se contente d'approuver d'un sourire un peu niais. A quoi bon montrer qu'il n'est jamais allé à Paris ?

Et Justine :

— Qu'est-ce qu'il a donc, Louis? Il ne dit rien.

Il rougit jusqu'aux oreilles parce que Justine est une belle demoiselle qui sent bon. Allongeant ses mains entre ses genoux, il ne trouve rien à répondre, regarde à droite, à gauche, enfin baisse les yeux.

— C'est un bon enfant, dit Mme Chauveau, mais il n'est pas comme les autres. Il n'est guère parlant.

La voiture ne s'arrête pas. Des écureuils s'essaient à traverser la route en deux bonds. Le conducteur sifflote. On commence à voir des champs, des prés.

Sur le pont, Justine et Sophie s'exclament, l'une :

— C'est admirable !

L'autre :

— C'est merveilleux !

Jamais il n'aurait pu trouver cela, ni le dire. La rivière tombe de si haut entre des rochers broussailleux que, sur d'autres rochers nus, en bas, elle se brise en écumant. Mme Chauveau est si fière de montrer ce coin à des Parisiennes que, cette cascade, on dirait qu'elle est son œuvre.

— Et c'est mon frère, dit-elle, qui est bien placé pour la voir. Regardez sa maison, là-haut.

Si, trop curieuse, la maison se penchait un peu, tout de suite elle aurait le vertige.

— Chastellux ! Tout le monde descend ! crie le conducteur, heureux d'avoir trouvé cette bonne plaisanterie. Tandis qu'il va remiser à l'auberge, tous grimpent le long d'un sentier.

Oui, c'est vrai La maison donne en plein sur la cascade; seulement il n'y a, percée de ce côté, qu'une minuscule fenêtre dont l'unique carreau n'est jamais nettoyé. Sans doute, le frère de Mme Chauveau n'a-t-il pas de temps à perdre à contempler le paysage. Mais Justine et Sophie se précipitent vers

cette espèce de lucarne et déclarent la vue superbe. Mme Chauveau embrasse son frère, sa belle-sœur et les gamins. Pas-comme-les-autres est dans un coin, gêné, désemparé.

A la fin du repas, on mange de la galette aux pommes, parce que c'est jour de fête. Puis, Mme Chauveau donnant le bras à son frère — la femme reste à la maison à cause des enfants, — pour la deuxième fois « tout le monde descend ».

★

La fête bat son plein. Partout des voitures, brancards en l'air, des charrettes aux roues desquelles sont attachés des ânes. Les hommes ont des blouses bleues garnies, par devant, d'une foule d'inutiles petits boutons blancs. Les femmes, ennuyées de quitter leurs bonnets habituels ou de ne pouvoir rester nu-tête, ont, sur leur chignon, un minuscule chapeau : un bout de dentelle noire et trois ou quatre cerises artificielles qui semblent si peu faire partie d'une coiffure que Pas-comme-les-autres a envie de leur dire :

— Madame, vous avez des cerises dans les cheveux.

Quelques baraques où l'on vend des pipes rouges, en sucre, quelques tirs où l'on peut casser des pipes blanches, en terre. Roucoulades d'un manège. De temps à autre, pendant que les chevaux de bois s'arrêtent pour souffler et que l'on recharge les carabines, Pas-comme-les-autres écoute, au-dessus de la rumeur de la fête, le bruit des peupliers au bord de l'eau et de l'eau sur les rochers et les cailloux polis.

Justine et Sophie s'intéressent à tout. Elles ont un mot qu'elles répètent :

— C'est très chic.

Mme Chauveau dit à son frère :

— Regarde donc Justine et Sophie, comme elles s'amusent !

Marie Chauveau marche à côté de ses cousines, fière d'être avec des Parisiennes. Pas-comme-les-autres, tout seul, les suit comme il peut.

Ce n'est point parce que l'on vit toujours à la campagne qu'on est obligé d'être un paysan grossier. Le frère de Mme Chauveau dit, en faisant des manières :

— Entrez donc : c'est moi qui régale.

Une « ramée » : des piquets, enfoncés parallèlement, sont réunis, deux par deux, par des branches souples ployées en

demi-cerceau et recouvertes de draps rudes. Quand il pleut, la première lessive est faite. Quant il fait soleil, comme aujourd'hui, la toile paraît si jaune que l'on se croirait au Camp du Drap d'or.

Il continue :

— Qu'est-ce que vous allez boire, Mesdemoiselles?

— Je ne sais pas trop, répond Justine.

Et Sophie :

— Ma foi, moi non plus.

Pas-comme-les-autres, si on le consultait, le dirait tout de suite, lui, ce qu'il veut : un mélange de bière et de limonade. C'est délicieux, cette mousse qui pique. Mais on ne s'occupe guère de lui. Si quelqu'un avait l'idée d'en demander!...

— Du vin du pays ? propose Mme Chauveau.

— C'est cela : du vin du pays!

— Un litre de blanc, commande le frère de Mme Chauveau. L'aubergiste apporte des verres qu'il essuie, à cause des deux belles demoiselles que tout le monde regarde. Il essuie aussi, d'un revers de son tablier bleu, le fond de la bouteille.

— C'est très chic, la fête ici ! déclare Justine.

Mais Mme Chauveau précise :

— Certainement : c'est rustique.

Toutes choses que Pas-comme-les-autres ne pourrait ni trouver, ni dire. Mais le frère de Mme Chauveau n'est pas de cet avis.

— Ça ne vaut pas la foire aux jambons! déclare-t-il en allumant sa pipe. En réalité, cette fête l'amuse beaucoup. Jadis il n'a pu rester à Paris plus d'un mois ; pris de nostalgie, il est revenu tout de suite au pays. Mais il veut produire de l'effet sur les deux Parisiennes. Le voici qui parle, lui aussi, des grands boulevards. Pas-comme-les-autres songe :

— Décidément, il n'y a que moi, ici, à ne pas connaître Paris!

✶

Ils sont encore à la fête quand vient le crépuscule. Vingt fois ils ont passé devant les mêmes baraques. Il en a plein les jambes. Et voici qu'encore on descend vers le vieux pont. A cause des hauts peupliers il y fait presque nuit. Il y fait presque froid : on est si près de l'eau! Des hommes s'amusent à

tirer des coups de fusil sur une poule attachée par les pattes, en plein milieu de la rivière, sur une caisse.

— Ce n'est pourtant pas méchant, une poule! se dit-il. Pourquoi lui faire du mal?

Mais, mauvaises carabines, piètres tireurs, elle est encore debout. Il ne veut pas trop la regarder. De temps en temps de ses plumes s'envolent qui tournoient, avec des feuilles, au-dessus de l'eau.

Il s'en va un peu à l'écart. Il a peur. Il est ému. On continue à ne pas faire attention à lui. Justine, Sophie et Marie s'amusent. Mme Chauveau aussi, et son frère, pour faire le malin, prend une carabine, tire au hasard...

— Bien touché! crient des voix. Cette fois-ci, elle y est!

HENRI BACHELIN.

UNE FAVORITE IMPÉRIALE AU XVIe SIÈCLE

LA MÈRE DE DON JUAN D'AUTRICHE

—

On admire, sur la façade occidentale de la cathédrale de Bâle, deux belles statues de la fin du moyen-âge qu'on appelle le groupe de la *Tentation* et qui sont fort connues des artistes. L'une est celle d'un homme dont la chevelure, soigneusement bouclée, supporte une couronne, peut-être une couronne de fleurs, et nous devons sans doute reconnaître en ce personnage un viveur ou un débauché de l'époque, puisque, par un symbolisme hardi, une flamme d'enfer jaillit du sol entre ses pieds pour l'embraser de désirs charnels, tandis que des serpents ou crapauds visqueux rampent le long de ses hanches vers son épaule. — En face de lui, une forte fille, de type nettement germanique, écarte près de sa poitrine, en un geste provoquant, la tunique dont elle est revêtue. Sa tête se renverse en arrière, son corps robuste se cambre avec souplesse : un rire gaillard semble chanter sur ses lèvres! Conception d'un réalisme hardi, silhouette expressive qui n'est pas sans étonner au seuil du temple chrétien, là où l'artiste s'avisa de la dresser dans toute sa séduction redoutable. — Eh bien, à défaut du portrait authentique de la belle Barbe Blomberg, mère de Don Juan d'Autriche — portrait qui n'est point parvenu jusqu'à nous, — nous choisirions volontiers, pour évoquer au regard la curieuse physionomie à laquelle nous souhaitons d'intéresser un instant nos lecteurs, cette puissante effigie d'une de ses grand'mères sud-allemandes.

Rappelons ici que l'opinion publique est restée longtemps dans une ignorance presque absolue sur les origines de ce célèbre fils naturel de Charles-Quint, qui commanda les flottes alliées des puissances chrétiennes à la bataille navale de Lépante, en 1571, et qui mourut peu après à la fleur de l'âge, laissant derrière lui une durable légende d'ambition inquiète et d

fougueuse volupté. Dans les dépêches diplomatiques qu'il adresse à son gouvernement, l'ambassadeur de Venise près de Philippe II, Paolo Tiepolo, attribuait à la mère de Don Juan une assez basse origine, ce qui démontre que le secret de sa naissance avait commencé de transpirer en haut lieu. Mais Tiepolo resta seul parmi ses contemporains à exprimer aussi nettement sa conviction dans un document authentique. L'histoire officielle de la cour d'Espagne tendait au contraire à présenter la mère ignorée du grand capitaine comme une noble dame, afin d'en faire la digne génitrice du rejeton glorieux qu'elle avait donné à l'empereur-roi.

Quant à notre compatriote Brantôme, il hésite entre les diverses rumeurs qui sont parvenues jusqu'à lui sur ce point et il écrit que Don Juan fut le fils d'une « grande dame et comtesse de Flandre et non point d'une boulangère de Bruxelles ou lavandière, comme la plupart du commun l'a dict ». Encore ne croit-il pas même à la maternité authentique de cette belle comtesse, car il ajoute en parlant de l'empereur Charles : « De l'avoir bien aimée et caressée le faut croire, mais d'être mère de Don Juan, ce sont abus ! » — C'est que la superstition monarchique et le byzantinisme de cour allaient à cette heure jusqu'à réclamer pour une princesse de sang royal l'honneur d'avoir engendré le héros de la chrétienté. On chuchota donc que la raison d'Etat conseillait d'attribuer à Don Juan une mère supposée, afin de voiler le crime de son père, coupable de s'être choisi une favorite dans sa plus proche parenté !

Consacrant vers la fin du XVIe siècle une étude biographique à la gouvernante dévouée de Don Juan, Dona Magdalena de Ulloa, dont nous aurons à parler par la suite, le jésuite Juan de Villafranca nomme bien dans son livre une certaine Barbe de Blombes comme la mère putative du prince, mais il paraît soupçonner lui aussi dans cette maternité de commande une supercherie de source politique, parce qu'une si modeste origine est bien loin de satisfaire à son préjugé aristocratique. Enfin Saint-Simon donne encore le prince comme né d'une mère inconnue, bien qu'il écrive au milieu du XVIIIe siècle (1). Aussi les poètes et les romanciers ont-ils mis à profit de bonne heure le mystère qui continua de planer si long-

(1) Exactement en 1743 pour ce passage (édition Boislile, XXXIII, 26).

temps sur le berceau du vainqueur de Lépante. Le Silésien Hoffmannswaldau, dès la fin du XVIIe siècle, puis l'auteur allemand d'un roman anonyme fort lu vers la fin du XVIIIe, enfin, tout récemment, un écrivain très connu au delà du Rhin, Georg Ebers, ont pris tour à tour l'incertaine idylle impériale pour objet de leurs amplifications littéraires. Mais enfin les historiens ont pris la parole à leur tour, forts des révélations qu'ils tiraient des papiers d'Etat si largement accessibles désormais à la curiosité des investigateurs. C'est ainsi que l'espagnol Modesto Lafuente, le Belge Cachard et l'Allemand comte Hugo von Walderdorff avaient déjà contribué, avant le plus récent biographe de Barbe, M. Herre (1), à jeter quelque lumière sur l'irritante énigme des origines maternelles de Don Juan. Chose curieuse, la vérité s'est trouvée d'accord avec les préférences ou les prétentions de notre âge démocratique, car non seulement il est dès à présent certain que la mère de l'enfant fut bien une fille du peuple, mais peut-être en pourrait-on dire autant de son père, ainsi que nous le ferons pressentir. — En ce cas, n'en déplaise au sieur de Brantôme, le sang des Habsbourg ne serait donc pas même pour moitié dans la vaillance épique et dans les inspirations guerrières du trop heureux capitaine.

I

On a dès longtemps remarqué qu'entre les rejetons de l'empereur Charles-Quint deux enfants illégitimes ont seuls fait preuve d'une réelle valeur personnelle. Les conceptions politiques de l'époque accordaient d'ailleurs une certaine importance à ces fruits de l'amour et du hasard, qui germaient dans le secret des alcôves souveraines. Les fils passaient pour des collaborateurs d'une fidélité mieux assurée que toute autre dans le gouvernement des peuples : les filles semblaient des épouses très convenables à proposer à certains princes, d'importance un peu secondaire, mais dont on recherchait néanmoins l'alliance. Aussi bien les deux enfants dont nous venons de parler remplirent-ils en effet ces deux rôles typiques, puisque l'un fut Marguerite d'Autriche, qui épousa le duc de Parme, Alexandre Farnèse, et devint plus tard gouvernante

(1) *Barbara Blomberg*, Leipzig, 1909.

des Pays-Bas ; l'autre, don Juan d'Autriche, qui tint pendant quelques années les premiers emplois de la haute politique espagnole.

Ce dernier était de vingt-cinq ans plus jeune que sa sœur, car l'empereur Charles aima sincèrement son épouse légitime, Elisabeth de Portugal, et paraît lui être demeuré fidèle tout le temps que dura leur union. Toutefois, avant son mariage et presque adolescent encore, en 1521, il avait rencontré au château d'Oudenarde, chez le gouverneur de la ville, une accorte servante, fille d'un tapissier des environs, Jeanne van der Gheinst, qui devint la mère de Marguerite d'Autriche. Puis, un quart de siècle plus tard, après qu'il fut devenu veuf, il distinguait à Ratisbonne cette Barbe Blomberg, qui allait donner le jour à Don Juan.

Evoquons par la pensée le cadre de cette dernière idylle souveraine. Nous sommes au printemps de 1546 : la diète de l'empire doit trancher cette année-là de fort sérieux problèmes, car il s'agit de discuter l'opportunité d'une guerre contre les protestants d'Allemagne. Charles-Quint est descendu à l'hôtellerie de la « Croix d'or », héritage du patricien Bernhard Crafft, — ce monument qui reste debout de nos jours comme une précieuse relique de l'art tudesque aux plus belles heures de la Renaissance. — Là, tandis que diplomates et ecclésiastiques, juristes ou hommes de guerre se succèdent dans le cabinet de l'empereur, ses appartements intimes deviennent le théâtre d'un tardif et bref roman d'amour. Il a remarqué soit dans la rue, soit peut-être au cours de quelque office religieux, une enfant de dix-sept ans, fille d'un artisan de la ville, un passementier du nom de Plumberger (nom qui deviendra Blomberg une fois orthographié à la flamande), et le Faust impérial a fait amener près de lui sa Gretchen.

La vieille cité historique, qui voyait périodiquement affluer dans ses murs tant de princes souverains et de magnifiques seigneurs, ne s'étonnait guère aux aventures de ce genre, et les filles de modeste condition y avaient le plus souvent sous les yeux de fâcheux exemples. Si l'on en juge au demeurant par les dispositions d'esprit dont nous donnerons bientôt le spectacle, la jeune Barbe devait être dès son adolescence amie du plaisir facile, de la vie plantureuse et de la folle dépense. Il est même possible que, durant les quatre mois du séjour

de Charles dans sa ville natale, elle n'ait pas gardé une fidélité bien scrupuleuse à son galant couronné. Nous dirons, en effet, que la seule fois de sa vie où elle fut remise en présence de son fils, alors dans tout l'éclat de sa gloire et de sa puissance, elle s'emporta, dans le feu d'une dispute grossière, jusqu'à lui jeter à la face la plus odieuse invective. Il se trompait bien, lui criait-elle, entraînée par une basse colère, s'il se croyait le fils de Charles-Quint, son véritable père étant un humble subalterne, un valet, un fourrier de la maison impériale!

L'empereur eut-il dès lors quelque soupçon sur les mœurs de son amie? La vulgarité des goûts de la belle suffit-elle à le rebuter sans délai, ou bien la politique le reprit-elle aussitôt tout entier dans son implacable engrenage? Toujours est-il qu'il parut oublier entièrement la joyeuse Barbe au lendemain de leur courte aventure. Pourtant, lorsqu'il apprit qu'un fils était né de la jeune femme, le 2 février 1647, c'est-à-dire — par une coïncidence singulière, mais que l'intéressée sut peut-être feindre — au jour anniversaire de sa propre naissance, il fit recueillir et soigner provisoirement l'enfant par son tout-puissant valet de chambre et factotum, Adrien Du Bois, qui, avec le non moins influent huissier de la Chambre Impériale, Ogier Bodart, avait seul connu et servi cette fois les amours du maître.

A trois ans, don Juan est confié au violoniste impérial Francisco Massi, et élevé chez ce musicien jusqu'à l'âge de sept ans. Puis, Massi étant mort, l'empereur se décide à gratifier d'une éducation plus conforme à sa naissance cet enfant, qui, sans doute, annonce déjà ses hautes capacités futures. Juan est alors remis entre les mains d'une femme de mérite dont nous avons déjà prononcé le nom, Magdalena de Ulloa, épouse de Don Luis Mendès de Quijada, maréchal de la Cour royale d'Espagne. Cette grande dame devient dès lors la mère adoptive et l'éducatrice dévouée du prince enfant qu'elle croyait, dit-on, le fils de son propre époux et d'une mère allemande. Enfin, Don Juan atteint sa treizième année, quand son père, au moment de s'éteindre au monastère de Saint-Just, décide dans son testament qu'il sera désormais traité comme fils reconnu de l'Empereur et élevé en compagnie de Don Carlos, héritier du roi Philippe II, ainsi que du jeune Alexandre

Farnèse, fils de cette duchesse de Parme, Marguerite d'Autriche, dont nous avons précédemment rappelé l'origine. Son destin est ainsi fixé sur les sommets de la vie humaine, car Philippe II, respectueux de la volonté paternelle, le reconnaît ostensiblement et le présente aux Grands d'Espagne comme son frère; et ceux-ci n'auront pas trop de peine, au surplus, à le considérer comme tel, puisqu'à propos de Don Juan, précisément, Saint-Simon parle, dans ses Mémoires (1), de la quasi-légitimité des bâtards au delà des Pyrénées, vestige, dit-il, des mœurs et coutumes mauresques, c'est-à-dire de la polygamie musulmane.

II

Qu'était devenue cependant Barbe Plumberger, délaissée par son impérial séducteur? Comme c'est volontiers la ressource des personnages princiers en pareille occurrence, Charles-Quint l'avait mariée à un officier de sa suite, à un certain Kegel, qui, selon la mode de l'époque, avait traduit et latinisé ce nom allemand de Kegel, qui signifie cône ou *pyramide*, en celui de Piramus. Mme Kegel-Piramus devait recevoir en dot cinq mille florins une fois payés et jouir en outre d'une rente annuelle de quatre cents thalers, soit douze cents francs environ. Le revenu était maigre, même pour l'époque, et la somme principale ne fut réglée que près de vingt ans plus tard, à la veille du veuvage de Barbe. Par son testament daté de Saint-Just, l'Empereur-moine décidait, en outre, qu'une somme de six cents ducats d'or servirait à constituer pour la mère de Don Juan une rente viagère de deux cents florins : largesse modique encore une fois à l'heure même où il faisait de son fils un prince royal d'Espagne. On reconnaît par là jusqu'à quel point Charles s'était désintéressé du sort de son amie d'un jour. Le siècle n'est pas encore venu qui verra le triomphe des Pompadour et des Dubarry.

Nommé peu après son mariage inspecteur des régiments allemands cantonnés sur le territoire flamand, Piramus s'établit à Bruxelles dans des conditions d'existence assez modestes, semble-t-il, et Barbe lui donna successivement deux fils et deux filles. Fut-elle une épouse exemplaire au surplus? C'est ce

(1) Edition Boislisle, XXIII, 27.

dont il est permis de douter quand on connaît ses façons de faire avant et surtout après la période conjugale de son existence. Elle devint veuve en effet dès 1569, Piramus étant mort par accident, dit la version officielle de son décès, pour s'être enfoncé son épée dans le corps à la suite d'un faux pas dans la rue! Trépas au moins suspect à notre avis et qui laisse pressentir quelque drame, peut-être quelque tragédie domestique? A cette date, Don Juan vient de recevoir, à vingt-deux ans, le commandement en chef de l'armée espagnole envoyée contre les Maures révoltés de Grenade. Il se couvrira de gloire dans cette première campagne et son illustration guerrière, rejaillissant aussitôt sur sa mère lointaine, va faire entrer la vie jusqu'alors obscure de cette femme vulgaire dans le cercle éclairé pour la postérité par les rayons de la grande histoire.

Barbe était alors chargée de dettes, et, nous l'avons dit, sa réputation devait être médiocre. Aussi son veuvage la laissant désormais libre de ses actions, le duc d'Albe, gouverneur des Pays-Bas pour la couronne d'Espagne, est-il amené à se préoccuper des conséquences possibles d'une si regrettable indépendance. Il avise de la situation le jeune prince, qui, campé au cœur de la Sierra, examine longuement cette affaire délicate avec son chef d'état-major, don Luis de Requesens, et se montre disposé à traiter généreusement cette mère peu décorative dont il n'a jamais connu les caresses. — Albe entame donc des négociations avec Barbe, mais ses lettres au roi Philippe disent les difficultés qu'il rencontre à chaque pas dans ses relations avec cette femme avisée, volontaire et que nulle pudeur ou retenue naturelle ne viennent modérer dans ses exigences ou arrêter dans ses incartades.

On désire avant tout en haut lieu que les origines exactes de Don Juan restent ignorées du grand public, et, à cet effet, on invite tout d'abord Barbe à quitter Bruxelles pour s'établir dans quelque ville de moindre importance. Elle accepte cette combinaison à prix d'or, mais refuse péremptoirement le séjour de Mons, parce qu'elle parle mal le français. Elle préfère se transporter à Gand, ville riche et animée dont la langue est un patois bas-allemand et qui offre plus de ressources à ses hôtes étrangers. Dès ce moment, elle efface de sa vie le souvenir de Piramus et reprend son nom d'origine dont elle modifie toutefois l'écriture pour l'adapter à la prononciation flamande:

on ne l'appellera plus que Barbe Blomberg. — Elle exige en outre une tenue de maison quasi-princière, car elle entretiendra bientôt seize domestiques, dont deux demoiselles d'honneur, deux pages et un chapelain. Elle prodigue fêtes et banquets, jette littéralement l'argent par les fenêtres et se conduit en tout comme une femme du bas peuple qu'une bonne chance aurait inopinément pourvue de ressources. Aussi, — le duc d'Albe l'écrit bientôt avec amertume au roi Philippe, — aussi est-ce porter des subsides à la rivière que d'en gratifier cette créature. Deux fois vingt-quatre heures lui suffisent pour avoir tout dépensé en folies!

On songe alors à la transporter en Espagne où il serait plus facile de la tenir en bride : mais la rusée commère sait fort bien à quoi l'exposerait une semblable complaisance. Elle refuse péremptoirement d'habiter un pays où, dit-elle, on enferme trop facilement les femmes dans quelque monastère et elle ajoute énergiquement qu'on la couperait plutôt en morceaux que de la faire consentir au voyage! — Bien mieux, elle quitte Gand après quelques mois de séjour, pour rentrer aussitôt à Bruxelles, en dépit des conventions précédemment intervenues; puis elle se prend à mener aussitôt dans la capitale des Pays-Bas espagnols l'existence la plus désordonnée. D'une part, elle entend être traitée en princesse, être même qualifiée de ce titre par son entourage. D'autre part, elle conserve toutes les anciennes relations de la dame Piramus et non pas les mieux famées, par malheur. Elle en noue de plus suspectes encore, car elle fait son amie intime d'une certaine femme Frayken, entremetteuse avérée, ancienne tenancière de maisons mal famées sur le port d'Anvers, à coup sûr une experte matrone qui se charge de lui procurer des galants. Ses journées se passent donc en orgies plantureuses avec ses complaisants, ou en scènes de violence avec des serviteurs presque chaque jour renouvelés, car nul domestique ne se soumet, dit-on, pendant plus d'une semaine à ses algarades. Mais la bonne vivante se fait malgré tout maint ami dévoué parmi les officiers ou fonctionnaires espagnols et quelques-uns resteront jusqu'à la fin ses fidèles.

Ses commensaux se recrutent aussi parmi les Anglais catholiques à ce moment réfugiés dans les Pays-Bas en grand nombre. Elle distingue bientôt entre ces étrangers un aven-

turier de réputation louche, un certain Antoine Standen, qui prétend avoir sauvé la vie de Marie Stuart en cette tragique journée du 9 mars 1566, où la reine d'Ecosse vit massacrer sous ses yeux son secrétaire et favori Riccio. Standen a vécu par la suite à Paris, en espion, prenant de toutes mains, adonné aux plus viles besognes. Il a contribué à préparer la Saint-Barthèlemy en poussant le huguenot Genlis vers les Pays-Bas avec ses troupes, et en causant la défaite de ce partisan à force de trahison. Enfin il a joué en Espagne un rôle de même nature, toujours en relations secrètes avec le gouvernement anglais.

Plus jeune que Barbe de dix ans, cet édifiant personnage vit avec elle sur le pied d'une intimité si peu dissimulée qu'on les prétend mariés secrètement et que le duc d'Albe, exaspéré par ces scandales réitérés, songe enfin à faire enlever de vive force la veuve trop joyeuse pour l'interner dans quelque cloître castillan. Et pourtant lui, l'homme de fer, l'exterminateur des hérétiques, il redoute le tapage que ne manquerait pas de mener la virago menacée dans ses plaisirs et dans ses amours. Peut-être la superstition monarchique est-elle d'ailleurs si puissante au cœur du grand d'Espagne qu'il recule devant la perspective de porter une main sacrilège sur celle qui fut un instant distinguée par l'empereur Charles, de glorieuse mémoire, et qui demeure pour toujours auréolée du nimbe de cette surhumaine faveur!

Au surplus, le souvenir de son aventure illustre n'est plus seul à protéger désormais Barbe Blomberg. Don Juan est maintenant mieux et plus que le fils de Charles-Quint : il est devenu sur ces entrefaites, dès sa vingt-quatrième année, le héros de Lépante et l'espoir de la chrétienté, l'homme du lendemain, le brillant aventurier royal vers lequel tous les yeux se tournent parce que nulle ambition ne semble interdite à sa jeune valeur. Or don Juan, mal renseigné par des courtisans obséquieux sur les façons de cette mère qu'il n'a jamais vue, lui marque de loin une affection filiale et un dévouement chevaleresque, ne manquant jamais de s'informer de sa santé avec déférence auprès du duc d'Albe. Comment donc ce dernier ne se croirait-il pas tenu de conserver bon gré malgré quelque ménagement avec la terrible commère ? — Bientôt Luis de Requesens, le confident du Prince, remplacera le duc au

gouvernement des Pays-Bas et se verra contraint d'obéir aux mêmes scrupules après avoir été tenté lui aussi par les mêmes velléités d'énergie. N'avait-il pas élaboré pour sa part tout un plan d'adroite supercherie afin de placer enfin Barbe sous la surveillance directe et sous la main de la cour d'Espagne ? On devait lui proposer de visiter en Italie son fils, à ce moment vice-roi de Naples. Puis, l'ayant amenée jusqu'à Gênes par ce subterfuge, on l'aurait embarquée non pour l'Italie méridionale, mais pour la côte espagnole. — Requesens renonce pourtant à ce projet cauteleux et se contente de faire mettre Antoine Standen en lieu sûr.

III

Enfin, en 1576, Don Juan lui-même est nommé gouverneur des Pays-Bas. Il se trouve à cette heure au zénith de sa réputation européenne, à l'apogée de ses ambitions conquérantes. Déjà il a rêvé de se tailler un royaume en pays barbaresque, dans la régence de Tunis. Il vise plus haut encore à cette heure, car il négocie avec la curie romaine en vue de détrôner par la force la protestante Elisabeth Tudor et de réunir sur sa propre tête les couronnes d'Angleterre et d'Ecosse en épousant Marie Stuart. Il met en avant le pieux désir de ramener par ce moyen la Grande-Bretagne à l'unité catholique.

Or sa mère ne peut être pour lui qu'une entrave à ce tournant décisif de sa carrière. Dès qu'il a mis le pied en pays flamand, il a reconnu à ses dépens que cette riche et indépendante nation n'avait nullement les idées courtisanesques de l'Espagne sur l'éminente dignité des bâtards princiers. Déjà l'opposition protestante exploite contre lui le déplorable renom de Barbe ; on commence à chansonner son origine en de sanglantes satires et de virulents pamphlets. — C'est alors que se déroule la scène écœurante à laquelle nous avons fait allusion déjà. Le prince a mandé sa mère auprès de lui pour examiner avec elle les raisons qui militent en faveur de son éloignement. Loin de prendre en considération les intérêts évidents de ce fils qui est toute sa gloire et toute sa fortune, l'indomptable mégère refuse une fois encore de quitter pour l'aride plateau de Castille le pays des plantureuses ripailles et des lourdes orgies que devaient immortaliser peu après les pinceaux de Jordaens et de Téniers. Alors, dans le cours de la

discussion qui se déchaîne, elle s'emporte jusqu'à l'odieuse invective : elle ose dénier à Don Juan le privilège de son impériale naissance. — Il la fait provisoirement détenir dans un château du voisinage.

Là, se voyant moins libre qu'elle ne le serait sans doute en Espagne, désireuse aussi d'obtenir par un traité de paix avec son fils l'élargissement de son galant, Antoine Standen, qui est à ce moment sous les verroux, elle accepte enfin la transplantation qu'on lui propose. En mars 1577, elle est donc embarquée avec des honneurs presque royaux sur une flottille de six vaisseaux, qui,commandés par l'amiral Jean-André Doria, vont faire voile vers les côtes d'Espagne. On lui a donné pour l'accompagner un chevalier d'honneur dans la personne du capitaine comte de Falkenberg et elle aborde en ce pompeux équipage au petit port pyrénéen de Laredo, pour être aussitôt conduite près de Valladolid où l'attend,sur l'ordre du roi Philippe, la dame de Ulloa, cette tendre éducatrice de Don Juan, qu'on a priée de s'occuper d'elle. On l'installe peu après dans le couvent des dominicaines de Santa Maria la Real, à San Cebrian de Mazote ; le seigneur du lieu étant le marquis de la Mota, frère de Dona Magdalena.

Barbe passe quatre années dans ce couvent dont elle est assujettie à suivre la règle ; à tout le moins en principe, car il ne faudrait pas s'exagérer l'austérité de sa nouvelle existence. Bien qu'elle approche à cette heure de la cinquantaine, la gaillarde allemande a bientôt fait de se créer, sous la protection des saintes murailles, un train de vie à peu près conforme à ses habitudes et ses goûts. Elle conserve une assez luxueuse tenue de maison ; et, du majordome qu'on lui a donné dans la personne d'un ancien serviteur de son fils, Juan de Mazatebe, elle ne se contente pas d'emprunter des sommes importantes, elle fait, faute de mieux, son favori, au grand scandale de la communauté qui a dû lui donner asile. — Il faudra donc encore éloigner l'incorrigible ribaude du plus récent théâtre de ses frasques.

La chose se fera toutefois à moins de frais que par le passé, parce que Don Juan d'Autriche a succombé prématurément, dès 1578, à une maladie éruptive dont ses excès de tout ordre n'ont pas permis à sa robuste constitution de triompher. Aussi les fantaisies de sa mère intéressent-elles beaucoup moins la

raison d'État dorénavant. — En 1580, le roi d'Espagne permet donc à Barbe de s'établir à Collindres, près de Laredo, sur la côte de Biscaye. C'est par là qu'elle est entrée dans le royaume castillan et c'est en effet le lieu de débarquement le plus ordinaire pour les passagers qui arrivent de sa belle Flandre, aux voluptueux souvenirs. Elle sentira donc venir du large comme un souffle embaumé de sa jeunesse et se trouvera aussi rapprochée de sa patrie d'adoption qu'elle peut l'être en pays d'exil. On la voit en effet recevoir de temps à autre la visite de ses anciens amis Bruxellois, appelés en Espagne par leur devoir professionnel ou par leurs affaires. L'un d'eux, le Brabançon Charles de Tisnacq, d'une vieille famille bourguignonne, mourra même sous son toit pour n'avoir pu supporter les fatigues d'une pénible traversée.

Les allures de Barbe ne sont pas grandement modifiées par l'âge, au surplus, puisqu'au début de son séjour à Colindres, le maître d'hôtel Mazatebe, qui l'a suivie dans ce nouvel exode, demande à Philippe II d'être relevé de ses fonctions dont il ne saurait s'accommoder plus longtemps. Le fidèle domestique se plaint amèrement de ce qu'après vingt années de loyaux services dans la maison de Sa Majesté Catholique et dans celle du Seigneur Don Juan, de glorieuse mémoire, on lui ait donné pour récompense une « prison éternelle » en lui enjoignant de servir cette dame! — Décidément, Barbe n'a plus rien pour retenir et fixer désormais ses amis.

IV

Aussi les années vont-elles enfin produire leur œuvre d'apaisement sur ce tempérament sans frein. Eprouvée par les premières infirmités de la vieillesse, elle entre en relations amicales avec des familles considérées de la région, car les bons provinciaux qui l'entourent témoignent une déférence profonde à « la sérénissime mère du sérénissime seigneur Don Juan d'Autriche ». Elle fréquente aussi les ecclésiastiques du voisinage, ayant toujours été bonne catholique par les sentiments sinon par les actes, à la différence de sa famille allemande, qui est depuis longtemps passée tout entière au protestantisme. — Elle s'établit enfin en pleine campagne dans une petite habitation qu'elle possède à l'ouest de Colindres. Là, ses équipages de Bruxelles sont remplacés par un seul

vieux cheval, rejeton ignoré de l'illustre Rossinante ; la dame du castel entretient pourtant encore huit domestiques autour de sa personne.

Sous l'influence de la solitude champêtre, les scrupules religieux s'éveillent dans sa conscience aux approches de l'éternité : elle craint pour le salut de son âme et réclame par testament une grande quantité de messes expiatoires. Ce n'est pas que l'humilité chrétienne inspire toutes ses volontés dernières, car elle se prépare une somptueuse pompe funèbre. Des pauvres, habillés de neuf aux frais de la succession, porteront des cierges derrière sa dépouille mortelle et un monument s'élèvera sur sa tombe à la droite du maître-autel dans l'église des Franciscains de Laredo, — honneur qu'elle juge bien mérité par « la mère d'un si grand prince » !

Le roi Philippe qu'elle avait importuné toute sa vie par ses exigences et qu'elle eut la suprême effronterie de faire son exécuteur testamentaire, bien qu'elle ne laissât à ses héritiers que des dettes, était lui-même sur son lit d'agonie à l'Escurial lorsqu'on lui annonça le décès de Barbe, en 1597. Il confirma les dispositions du testament pour la cérémonie funèbre, mais ne prescrivit rien pour l'exécution du monument commémoratif. — Aussi Mme Piramus demeura-t-elle pour toujours là où ses restes avaient été provisoirement déposés, dans le couvent des Franciscains de San Sebastian de Hano. Ce monastère est bâti sur une petite île détachée des monts de Cantabrie, en un point de la côte où la mer de Biscaye pénètre assez profondément dans les terres pour former la baie de Laredo. Nulle inscription ne marqua même de façon durable le lieu de sa sépulture, qui est depuis longtemps ignoré. — Ainsi demeura sans accomplissement le dernier vœu de celle qui avait écrit sa vie sur le sable et n'aurait dû souhaiter que le total oubli de l'équitable postérité. Mais puisque sa mémoire a malgré tout survécu, on tirerait, n'est-il pas vrai, un curieux drame historique de cette existence déroulée successivement parmi les pittoresques décors de l'Allemagne bavaroise, de la Flandre et de la Castille. Et si, dans un jour de violence, la vérité sortit réellement de sa bouche au sujet des origines de son fils, si le père du héros de Lépante fut un valet de l'Empereur, à quelles réflexions philosophiques ne prêterait pas le double mensonge de ces deux destinées singulières?

Dans l'inventaire après décès de ses meubles et hardes, on remarque un portrait de Don Piramus, qui méritait bien cette marque de souvenir pour sa longanimité conjugale, puis l'image de Don Juan et celle de Marie Stuart, la compagne que le jeune prince avait rêvé d'asseoir auprès de lui sur le trône qu'il voulait dresser par la gloire à son fougueux appétit de puissance : enfin une toile dépourvue de cadre et représentant « la bataille navale », comme la désigne sans plus de précision le document notarié dont nous faisons usage.—Mais cette bataille-là ne saurait être que Lépante, la journée peut-être décisive pour le sort du monde qui, par une lointaine conséquence, tira pour jamais de l'ombre le nom de la femme sans frein dont nous venons de conter l'existence. — Vulgaire créature qu'un caprice du hasard put bien transformer en quasi-grande dame aux yeux de son entourage, mais laissa si parfaitement indigne en tous points de la faveur inespérée que lui avait consentie le Destin.

ERNEST SEILLIÈRE.

LA DERNIÈRE ŒUVRE DE WILLIAM MORRIS

L'IMPRIMERIE DE KELMSCOTT

—

Il nous a été donné d'exposer ici-même (1) quelques-unes des idées de William Morris sur l'art, de montrer comment son influence se retrouvait à l'origine de tous les mouvements de transformation artistique en Angleterre dans la seconde moitié du XIXe siècle, car sa prodigieuse activité s'était exercée dans tous les domaines où il est possible de créer de la beauté. Nous voudrions revenir aujourd'hui sur ce qui est peut-être la partie la moins connue de son œuvre et qui n'est cependant ni la moins intéressante, ni la moins féconde : la fondation de la Kelmscott Press et ses travaux comme maître imprimeur.

Le moment nous semble bien choisi pour tenter cette esquisse puisque l'on commence à se rendre compte de l'intérêt de cette tentative. Après une période d'oubli injustifié, les Anglais viennent enfin de rendre hommage au maître et dans l'exposition d'impressions modernes qui s'est tenue à Londres en octobre et novembre dernier (2), la place d'honneur avait été réservée aux productions des presses de Kelmscott, non seulement en raison de leur beauté propre, mais surtout parce qu'elles marquèrent une véritable renaissance dans l'art de l'imprimerie, qu'elles furent les modèles dont on s'est souvent inspiré depuis.

Nous nous efforcerons de faire revivre ici tout l'effort de William Morris, de retracer les idées qui le guidèrent dans l'établissement de son imprimerie, l'idéal qu'il s'efforça d'atteindre et les merveilleux résultats qu'il obtint. — L'imprimerie de Kelmscott ne fut établie qu'en 1890, mais depuis longtemps Morris rêvait cette transformation dans l'art du livre.

(1) Voy. *Mercure de France*, 1er juillet 1911.
(2) Organisée par la Medici Society.

Les éditions courantes d'alors lui semblaient en général odieuses ; poète et artiste il déplorait le commercialisme qui déshonorait les livres et s'indignait du manque de goût et de conscience des imprimeurs du XIXe siècle. Il se prenait à déplorer l'invention et l'emploi des machines à imprimer puisqu'elles ne servaient qu'à produire de la laideur. A maintes reprises déjà, il avait rêvé pour ses poèmes des éditions qui, par leur beauté, pussent encore magnifier ses vers et rappeler la splendeur des manuscrits enluminés ou des incunables, mais toujours il s'était heurté à l'incompréhension et la routine des éditeurs, ou à des difficultés matérielles qu'il ne pouvait vaincre.

Un commencement de satisfaction lui fut donné cependant en 1889, quand la maison *Whittingham* imprima pour lui à la Chiswick Press son poème *les Racines des montagnes* avec un caractère spécial imité de celui qu'employaient les vieux imprimeurs bâlois.

Dès qu'il le put, Morris résolut de devenir lui-même imprimeur et éditeur. De même qu'en 1861 il avait fondé sa maison de décoration pour réagir contre la laideur dans les arts industriels, de même il voulut que la Kelmscott Press ne fût pas seulement une entreprise commerciale, mais qu'elle servît à la fois la cause de la beauté et celle de l'intelligence. Il avait pour se guider l'exemple de Ruskïn qui, dès 1872 avait établi, à Orpington (dans le comté de Kent) une maison d'édition par manière de protestation contre les bénéfices scandaleux des éditeurs, scandaleux puisque ni les ouvriers, ni les lecteurs n'en profitaient.

Morris élargit un peu ce programme ; il se proposait de donner des éditions aussi parfaites que possible d'œuvres vraiment belles. Avec une liberté d'esprit qui lui fait honneur il sut choisir les œuvres les plus diverses parmi celles dont s'enorgueillit à juste titre l'esprit humain. Dans sa pensée il s'agissait donc de créer une collection de chefs-d'œuvre que l'on pourrait accroître presque indéfiniment en puisant dans la littérature de tous les pays et de tous les temps. Les éditions de Kelmscott comprennent des ouvrages aussi dissemblables que le *Roman de Renard* et les poèmes de Shelley, l'Utopie de Sir Thomas More et les poèmes de Rossetti, la *Légende Dorée* et les *Nouvelles de nulle part*, elles témoignent de la grande

compréhension de Morris, de l'ardeur et du sérieux avec lesquels il poursuivait cette besogne d'éducation qui lui semblait être le devoir essentiel de son temps. Le livre lui apparaissait comme un merveilleux moyen d'affranchissement, et l'imprimeur comme un semeur d'idées, qui ne devait pas les répandre au hasard, mais avait l'impérieux devoir de ne choisir que les plus belles et les meilleures.

Il fut vite familiarisé avec la technique du métier, mais la tâche était rude. Il avait à lutter contre de puissantes maisons d'éditions qui affectaient de traiter avec dédain et non sans hostilité ce littérateur et cet artiste ; il avait surtout à vaincre l'indifférence du public nullement accoutumé à se préoccuper de beauté dans les livres. Mais l'œuvre méritait d'être entreprise. Le but poursuivi nous a été résumé par Morris lui-même (1), et il nous apparaît comme un curieux mélange d'idéalisme et de sens pratique :

J'ai commencé à imprimer des livres dans l'espérance d'en produire quelques-uns qui seraient des œuvres de beauté en même temps qu'ils seraient aisés à lire et n'éblouiraient pas les yeux du lecteur ou ne troubleraient pas son intelligence par l'excentricité de la forme des lettres.

Mais tout était à créer. Très vite en Angleterre après Caxton et Wynkyn de Worde, les grands maîtres imprimeurs du xve et du xvie siècle, on avait cessé de considérer l'imprimerie comme un art pour en faire uniquement une entreprise commerciale. Le papier, les caractères étaient choisis au hasard, sans nul souci de beauté. L'effort même de Caslon au xviiie siècle ne donna guère de résultats, c'était un artisan probe et consciencieux, mais nullement un artiste, et ses éditions sont d'une correction honnête et froide. Quant aux imprimeurs du xixe siècle, ils semblent avoir une préoccupation unique à laquelle ils subordonnent tout : produire à bon marché. Evidemment ce serait louable s'il s'agissait de la diffusion des chefs-d'œuvre, mais encore ne faut-il pas exagérer et en arriver à faire « bon marché » synonyme de laideur.

Morris avait longuement étudié les incunables et les manuscrits, c'est là qu'il trouva ses modèles, notamment dans les livres de l'excellent imprimeur Nicolas Jenson, de Tours, établi

(1) W. Morris : *Note on the Kelmscott Press*. Publiée à la Kelmscott Press, 1898.

à Venise vers 1469, auquel il emprunta l'aspect général de ses caractères.

Ses efforts portèrent sur trois points principaux : le papier, les caractères, l'architecture du livre.

Il avait vite reconnu l'insuffisance des papiers alors en usage; il était bien évident que le papier de bois auquel on avait trop souvent recours n'avait ni la beauté, ni la résistance des papiers de chiffons. Pour ses éditions, Morris ne voulut employer que du papier d'excellente qualité, provenant uniquement de chiffons de toile. Il dut le faire fabriquer sur ses indications par M. Batchelor de Little Chart (comté de Kent).

C'est une idée qui lui était chère que celle d'absolue honnêteté en matière commerciale, et c'est pourquoi il proscrivit impitoyablement tous les papiers glacés, le glaçage n'étant le plus souvent qu'un trompe-l'œil, un moyen de dissimuler les imperfections du grain. Les mêmes scrupules de conscience, le même désir de ne rien produire que d'excellent qui l'avaient amené à teindre lui-même ses laines pour ses tapisseries, firent que Morris songeait à fabriquer lui-même son encre quand il mourut.

Dans le dessin des caractères, il amena aussi une profonde transformation. Ceux alors en usage étaient de dessin géométrique, d'aspect étriqué. « Une lettre, écrit Morris, doit avoir sa beauté propre, elle doit être dessinée par un artiste et non pas par un ingénieur (1). » Les caractères usuels sont comprimés grâce à une ridicule considération d'économie, on essaye de leur faire tenir le moins de place possible sans souci de la lecture facile de la page. Morris dessina donc des lettres larges, bien arrondies. Il donna à chacune un dessin particulier, car c'était à ses yeux une sorte de supercherie et une faute de goût que de considérer l'*n* comme un *u* renversé ou réciproquement, le *d* comme un *b*, etc...

Un exemple ferait mieux comprendre que des pages entières de commentaires le sens et l'importance de la réforme de Morris; un même mot prend un aspect très différent suivant qu'il est imprimé avec des caractères courants ou avec les lettres du type romain dessiné par Morris.

Un certain nombre de ces lettres sont empruntées à Nicolas

(1) W. Morris, *The Ideal Book*. Conférence faite devant la Bibliographical Society de Londres et publiée dans les Comptes Rendus de la Société. 1893.

Jenson, mais quelque grande que fût son admiration pour le vieux maître, Morris ne se crut pas obligé de l'imiter servilement ; il rejeta nombre des procédés des imprimeurs d'autrefois, comme par exemple les *s* en forme d'*f*, les abréviations, les lettres doubles, etc..., tout ce qui pouvait nuire à la clarté du texte.

Il dessina ainsi trois séries de caractères qui furent baptisés du nom du principal ouvrage qu'ils servirent à imprimer.

Caractère doré (romain), qui servit à imprimer la Légende Dorée.

Caractère de Troie (grand gothique), qui servit à imprimer le recueil des Histoires de Troie.

Caractère Chaucer (petit gothique), qui servit à imprimer les œuvres de Chaucer.

Il faudrait ajouter à cela un grand nombre de majuscules, d'initiales, de lettres ornées qui ne furent même pas toutes employées. Pour donner une idée de la persévérance et du soin avec lesquels Morris y travaillait, il nous suffira de dire qu'on n'a pas retrouvé dans ses cartons moins de 34 variétés de T gothiques. Il dessina aussi un très grand nombre de bordures, de cadres pour les illustrations, de frontispices dans lesquels on retrouve les admirables qualités de richesse et d'élégance à la fois de ses tapisseries ou de ses papiers peints (1).

Pour les illustrations proprement dites, il eut le plus souvent recours à Burne-Jones (2), mais occasionnellement aussi à d'autres artistes, comme Walter Crane ou A. Gaskin.

Enfin Morris apporta aussi d'importantes modifications dans ce qu'il appelait : « l'architecture du livre », c'est-à-dire la disposition des mots et des lignes dans la page, la fréquence et la place des illustrations, des bordures, des lettres ornées. Ce fut d'abord une leçon de simplicité qu'il donna.

Nous ne pourrions mieux faire que reproduire sur ce point ce que Morris dit lui-même dans sa conférence sur le « Livre idéal » :

En ce qui regarde l'aspect du livre, écrit-il, le sujet traité dans ce livre doit nécessairement nous limiter. Un ouvrage sur le calcul inté-

(1) Ses dessins ont été gravés sur bois par MM. W. H. Hooper, C. E. Keates, W. Spielmayer. Le cabinet des Estampes de la Bibliothèque du British Museum conserve un certain nombre de ces bois.

(2) C'est à Burne-Jones que sont dues les illustrations du Chaucer, gloire des presses de Kelmscott.

gral, un traité de médecine, un dictionnaire, le recueil des discours d'un homme d'Etat ou un traité sur les engrais, bien qu'ils puissent être élégamment et bien imprimés, ne devront pas recevoir cependant la même richesse d'ornements qu'un volume de poèmes lyriques, une œuvre classique ou un ouvrage analogue. Je pense qu'un ouvrage sur l'art nécessite moins d'ornement que n'importe quel autre genre d'ouvrage (« *non bis in idem* » est une bonne devise), de même je pense qu'un livre qui doit avoir des illustrations d'un caractère plus ou moins utilitaire (comme un traité d'histoire naturelle, par exemple, ou un manuel d'histoire de l'art) ne doit pas avoir d'ornement du tout parce que illustration et ornement ne s'accorderaient certainement pas. *Cependant quel que puisse être le sujet du livre, et si dépourvu d'ornement qu'il soit, il peut encore être une véritable œuvre d'art si les caractères employés sont beaux et si l'on a apporté quelque soin à l'arrangement général....... Je prétends qu'un livre sans aucun ornement peut être véritablement beau si la disposition architecturale en est bonne...* Voyons maintenant ce que cette architecture du livre exige de nous. D'abord les pages doivent être claires et faciles à lire, ce qu'on ne peut obtenir si les caractères employés ne sont pas bien dessinés ; ensuite les marges peuvent être petites ou grandes, mais elles doivent être proportionnées à la page écrite. On ne doit ménager que de très petits espaces blancs entre les lettres, car ce n'est pas ce rapprochement des lettres qui rend le livre illisible, mais plutôt la compression des caractères..... Une autre considération d'importance : c'est l'écartement des mots, on ne doit ménager que de petits espaces blancs entre les mots, juste ce qui est nécessaire pour les séparer clairement les uns des autres; si les blancs sont trop importants, c'est une gêne pour la lecture et cela enlaidit la page..... Pour qu'un livre soit facile à lire il faut que les blancs y soient vraiment blancs et les noirs, noirs, on ne saurait donc se montrer trop difficile pour la qualité de l'encre et du papier, rien n'est plus pénible et fatigant pour les yeux que l'aspect habituellement grisâtre des livres d'aujourd'hui... Quant à la position de la partie imprimée dans la page, il ne faut jamais oublier que l'unité en imprimerie n'est pas la page isolée, mais la double page que présente le livre ouvert, et par conséquent la marge intérieure (celle de la reliure) doit être la plus étroite, celle du haut doit être un peu plus large, la marge extérieure plus large encore et la marge du bas doit être la plus large de toutes.

Evidemment toutes ces idées de William Morris n'ont rien d'absolu et lui-même ne les considérait pas comme des dogmes, bien qu'il les présentât parfois sous une forme un peu sèche ; mais l'expérience a montré qu'il avait vu juste le plus sou-

vent. D'ailleurs, nous ne devons pas oublier que Morris ne fut pas un théoricien, mais plutôt un homme d'action et que c'est dans ses œuvres qu'il faut chercher la véritable signification de ses idées.

Certains pourront penser qu'il n'a rien apporté qui ne fût connu avant lui, que ses idées sont en somme assez banales. A ceux-là nous pourrons répondre qu'il a vraiment créé des œuvres nouvelles et que si ses idées nous paraissent banales. aujourd'hui, c'est que nous sommes persuadés de leur vérité, mais que c'est Morris qui nous a ouvert les yeux. Nous songeons trop à la beauté de certaines éditions d'art récentes et pas assez aux productions courantes vers 1890. Sans exagération aucune, on peut affirmer que la Kelmscott Press a eu une influence considérable sur l'imprimerie de la fin du XIXe siècle et que l'enseignement de Morris comme maître imprimeur est encore fécond. En Angleterre, notamment, il est bien certain que les tentatives les plus intéressantes qui ont été faites en librairie durant ces vingt dernières années en dérivent ; nous citerons par exemple les publications de l'imprimerie d'Essex House à Londres, puis à Campden (Gloucestershire).

Mais ce que nulle plume ne peut rendre, c'est l'impression de très grande beauté que donnent certaines des publications de la Kelmscott Press, le Chaucer notamment, ce Chaucer auquel Morris consacra ses dernières forces et dont il eut le temps de saluer l'apparition avant de mourir. Même les pages que n'adorne aucune illustration de Burne Jones, aucune bordure, ont une splendeur incomparable et il s'en dégage une impression de richesse et d'harmonie que nous n'avons pas coutume de rencontrer dans les livres. Elles nous permettent de comprendre et d'apprécier ce que Morris entendait par « l'architecture du livre ».

Les années pendant lesquelles Morris dirigea l'imprimerie de Kelmscott (de 1890 à sa mort, en 1896) furent pour lui des années heureuses de labeur intense enfiévré par l'apparition des nouveaux volumes. C'était chaque fois la même attente angoissée, inquiète, quand l'ouvrage allait sortir des presses, la crainte de ne pas le voir apparaître tel qu'on l'avait souhaité, puis la même joie délicieuse à le parcourir, à en détailler les beautés. Un regret s'y mêlait pourtant et nous savons

que Morris le ressentait très vivement. Les éditions de la Kelmscott Press coûtaient fort cher et n'avaient rien de démocratique. On sait quelles étaient les idées de Morris sur l'art vraiment populaire (1), mais là comme dans la fabrication de ses vitraux ou de ses tapisseries il était victime des conditions sociales, il ne pouvait produire ses livres à meilleur marché.

Il en souffrait, et c'est pourquoi il pouvait dire, non sans quelque mélancolie, en parlant de l'art de l'avenir : « Nous ne verrons pas cet art nouveau (je parle de ceux de ma génération), cet art qui doit exprimer la joie de vivre, la joie que l'ouvrier éprouve en son travail, cet art dont tous pourront jouir, et c'est pourquoi il faut m'excuser si, de même que d'autres artistes, j'essaye de m'exprimer en utilisant l'art d'aujourd'hui. »

GEORGES VIDALENC.

(1) Dans une de ses conférences sur les Arts Décoratifs, il dira : « Je ne demande pas l'art pour quelques-uns, pas plus que je ne demande l'éducation ou la liberté pour quelques-uns. »

L'ILLUSTRE FAMILLE

(*Suite*[1])

—

XI

LE COUAC

> Ne sifflez pas encor, je ne suis dans la pièce.
> Gardez, pour en cribler les endroits incongrus,
> Votre provision d'œufs durs et de fruits crus.
> THÉOPHILE GAUTIER : *Théâtre de poche.*

— Cette fois, ça y est ! dit M. Charmot en rentrant aux Roitelets. Joe Marsh a signé, Daisy, on va jouer *Isis!*

Mon père riait d'aise en annonçant cette bonne nouvelle, tout en essuyant son front moite, en lissant ses cheveux rouges aux petites boucles rebelles :

— Ça a bien marché... ça ne traîne pas avec ce sacré Joe. Braîne Letard me l'a bien dit, c'est un oseur...On répète dans huit jours...

On allait donc, aux Délassements Optiques, mettre en scène *Isis*, notre pièce mimo-dramatique avec ballet et musique. Mme Charmot-Desrolles avait imaginé la chose ; père y avait mis de l'ordre, lui qui n'avait pas la chance d'en jamais trouver chez nous.

Aucun événement de pareille importance n'avait jusqu'ici remué à ce point notre maison ; je crus que mes parents étaient devenus fous. M. Charmot prit Daisy par la taille et lui fit esquisser de force un balancé de cake-walk autour de la table à thé, à me faire craindre pour les frêles tasses.

— Claude, laisse-moi, non, laisse-moi — elle le tutoyait ! — raconte-moi tout, vite... vite.

La joie les avait transformés ; nous en étions, Lili et moi, béants, pâles d'intérêt, nous regardant stupéfaits. Qu'allait-il arriver, grands Dieux?

M. Charmot dansait.

(1) Voy. *Mercure de France*, nos 366 et 367.

Nous connaissions tous les personnages de la pièce, nos amis, nos héros; nous vivions depuis six mois en Egypte du temps de Rhamsès; nous en avions appris les usages, les mœurs, ses coutumes, ses dynasties, comme feu Champollion lui-même.

Daisy portait des scarabées à son chapeau, aux doigts et à la ceinture; M. Charmot en arborait un gros, bleu, à sa cravate :

— Sais-tu ce qui a décidé tout de suite Joe Marsh? C'est qu'il vient d'acheter pour rien le matériel d'un théâtre en faillite, qui renfermait, dans son stock, très à propos pour nous, les décors d'*Aïda* et les paniers de costumes...C'est selon lui la chose principale du théâtre... Le reste, ce n'est que de l'encre, tout le monde en verse, et quand les chevaux s'entendront, comme il dit, il faudra la forte somme pour se faire jouer. La loterie est belle, et les lots si gros que les billets pris par les auteurs n'auront plus de prix.

Joe a trouvé qu'*Isis* est très bien, très esthéfique; il va choisir des paires de jambes qui ne sont pas dans un sac!

Pour la musique on fera un rapide pot-pourri. C'est ton estimable beau-frère Hardilliers qui a la commande... Il sera prêt! Joe a notre affaire pour le prince d'*Isis*... un numéro unique!... Dame, comme conditions, c'est pas vertigineux... Il m'a demandé d'abord combien nous offrions?... puis il m'a fait sentir notre chance de tomber sur son affaire d'*Aïda* et promet mille francs pour la première et cinq pour cent sur la recette par la suite... C'est l'avenir ouvert... la chance... la fortune...qui sait?... A nous les autos de luxe, les voyages... et zut, pour la vache enragée!... »

M. Charmot reprit sa chorégraphie et zut... zut... zut... et Daisy, d'elle-même, empoigna sa jupe — ô contagion — et rentra en danse.

— Ah, je lui en ai promis une presse à Marsh... Si la critique ne marche pas pour une pièce comme la nôtre, il y aura les échos et les camarades...On peut tout faire passer sous la rubrique théâtres...On n'en verse jamais assez au public... Bientôt il faudra lui consacrer les deux premières pages du journal... Demain il passera déjà quelque chose dans *l'Écho de la Rampe*... en attendant les grands canards...!

Je m'arrête, car si je rapportais tout ce qui se dit ce jour-

là chez nous, je ne trouverais plus place pour mon récit. Pendant une semaine ce fut une longue fièvre. On oublia deux fois de faire le déjeuner.

Isis n'avait pas donné d'insomnies à Daisy pour l'invention. Elle avait choisi dans un bouquin le périple d'une initiation au grand temple de Memphis :

Un prince (travesti) se présente aux prêtres d'Osiris après avoir subi les fêtes publiques (ballet). Pharaon, lévites, officiers, maison du roi, pontifes à tiare blanche, joueuses de théorbe, etc... Marche d'*Aïda* truquée par Hardilliers (à cause des droits d'auteur à ne pas donner), petites amies appareillées, peuple, nègres et négresses.

L'abeille, le lion, le bélier, l'agneau (deuxièmes danseuses), toute l'Egypte et son train.

Le prince est introduit sous les portiques, traverse les cours, les cryptes mystérieuses, se trouve en face de la déesse Isis, une rose d'or à la poitrine (musique recueillie).

Le prince est si beau qu'Isis se dévoile (pas de deux... passion... baisers).

Isis, charmée, l'initie aux symboles sacrés, lui facilite les difficultés accumulées des épreuves, lesquelles donnent prétexte aux marcheuses à déployer leurs grâces et les paires de jambes « qui ne sont pas dans un sac ».

De lascives Nubiennes (divertissement) tâchent de détourner le héros de son devoir ; séductions diverses ; le prince risque la mort maintes fois.

Il reste vainqueur. Toutes les embûches et les voluptés offertes sont évitées.

Enfin, les mages vêtus de blancs s'emparent de lui, le revêtent de pourpre et il épouse Isis que l'on couronne du diadème à sept rayons, aux sons véhéments des buccins de triomphe couvrant même la tempête orchestrale.

Apothéose, feux et jeux.

Je connais à fond ce thème pour l'avoir recopié plusieurs fois avec des changements successifs, de ma plus belle ronde. Comment Joe Marsh aurait-il pu résister au génie de notre illustre famille ?

Les répétitions commencèrent.

Nous nous étions installés encombrants, presque à demeure, aux Délassements. Daisy ne quittait plus la scène et j'eus le loi-

sir de faire amplement connaissance avec Joe et ses procédés.

Je le vois encore sur le devant du plateau, tournant le dos à la salle vide, assis en bras de chemise, juste devant le trou



du souffleur ; un manche à balai à la main, il scandait les ordres à son armée de figurants, femmes en costume de ville ou de vélo, les cabots à l'aise en gilet, d'aucuns en pantoufles, en bains-de-mer.

A côté de Joe, une ex-ballerine, grasse et jaune, la Carpurello, au masque néronien, sacrait par tous les jurons de l'Italie aux moindres maladresses, mimait par les yeux, la bouche, le geste, avec l'entrain des filles lombardes ; et les grands mouvements d'ensemble s'entremêlaient dans le jour de cave qui règne dans une salle de spectacle pendant la journée.

Ah! les pauvres figurantes, elles ne comprennent rien, elles avancent gauchement leurs bras, leurs pauvres pattes ; il faut donner la vie à des empaillées et les premiers rôles, eux-mêmes, ne sont guère plus brillants. Jamais le public qui voit un résultat ne peut se douter du crétinisme de ceux qui représentent des princes ou des gueux, des fées ou des dames de la Halle.

Ma petite sœur Lili comprendrait dix fois plus vite un rôle, une attitude que Mlle Minner, sujet éminent, cependant chaque

jour citée par les courriers théâtraux. Les actrices de ce calibre-là devraient également payer cher pour être sur le tremplin, aussi cher que les auteurs, selon la méthode Joe Marsh. Il y a du vrai dans ce que dit ce diable d'homme.

En huit jours, ce clown de Joe et la Carpurello avaient transformé cette humanité. M. le directeur tutoyait tout un chacun, y compris Mme Charmot-Desrolles, qui, charmée d'être du bateau, ne s'en trouvait pas autrement fâchée. Le personnel adorait son directeur.

Chaque après-midi il faisait servir une collation à son monde :

— Yes, disait-il, une coupe de champagne, ça donne de l'aplomb à un petit chiffon qui n'a peut-être rien dans le cornet depuis la veille... que de l'amour !

Au théâtre c'est comme en Amérique, il y a les milliardaires et les autres !...

Joe riait de toute sa face brune, rasée, les yeux nuls sous un lorgnon fumé, et bien qu'il parlât admirablement le français, mon père persistait à le prendre pour un Yankee... Il s'en amusait :

— Je suis Américain par mes parents et pour les poires... Manager.. ça fait bien... Mais entre amis je suis de bien moins loin que ça... je suis des allées de Tourny... de Bordeaux... C'est là que j'ai éculé mes premiers talons... D'ailleurs, Bordeaux, c'est à moitié anglais !...

Ah, si je n'avais pas cette coûteuse passion du théâtre... il me faudrait si peu de chose pour vivre... J'ai une âme d'églogue...

« Nom de Dieu, là-bas... les joueuses de théorbe, un peu moins de potin, on ne s'entend pas ! »

Je disais donc que j'ai une âme d'églogue... Je vivrais loin de tout, dans une campagne perdue, entre un trou à fumier et mes poules — ici, en somme, il y a le souffleur et la volaille — j'aurais un petit bidet, pas bileux, qui me promènerait à moitié endormi parmi les labours fumants... Je vivrais de choux et de pâté de foie... La vie c'est quelques digestions entre deux sommeils. Mais le théâtre est là avec ses arbres en toile à sac, son ciel de carton... Cette nature, pour lors, me retient de toutes ses ficelles... Patience, Mme Charmot-Desrolles... peut-être, après *Isis*, pourrai-je vendre mes châteaux de papier,

mes ruisseaux de cotonnade et les morions des aïeux!...

Je ne sais si vraiment Joe Marsh aurait vécu de choux et de pâté de foie; mais, aux dîners auxquels il nous convia, il apprécia rudement les chères délicates, les bouteilles poussiéreuses, et il eut toujours avec lui, le pacha, une tribu des plus jolies filles des Délassements.

Il nous présenta le numéro unique, celle qui devait porter le travesti du prince, Mlle Rivolta, magnifique cavale hardie, rousse, aux yeux pas commodes, qui riva tout de suite son clou à ma chère mère lorsque celle-ci voulut faire observer les distances :

— Eh, cher auteur, dit-elle... vous avez là deux rares enfants... Est-ce un homme qui vous les a faits?...

Joe s'étouffa dans sa serviette et parla d'une arête de saumon froid... Elle ne passa qu'après quelques verres de Sillery.

Enfin, on répéta en costume avec la musique d'Hardilliers. Mlle Rivolta, travailla enveloppée d'une sorte de grand sarreau de toile rose; je n'assistais pas à cette cérémonie, mais il paraissait que sa voix donnait des inquiétudes à ma famille. Nous n'avions pas osé demander l'opinion du musicien, car nous étions en grand froid depuis le rapt d'objets d'art de la Roseraie, autrefois, et les discussions d'intérêt qui avaient suivi.

Heureusement, la partie chant de Rivolta se réduisait à peu de chose, quelques phrases par lesquelles elle modulait le cri de sa passion pour Isis.

Joe Marsh pensait que ça n'avait pas d'importance... Les jambes font tout!...

L'entrain du directeur avait donné le branle à tout le monde, des machinistes à la déesse. Cet homme, toujours entouré de jeunes femmes, semait dans chaque cerveau les imperceptibles graines d'espoir qui germent spontanément, recouvrait d'un voile magique les soucis de l'existence.

Il était le verseur d'illusions.

Un rien de plus, résumait M. Charmot en souriant, il pourrait être Mahomet ou Cagliostro!

Son optimisme et son manche à balai venaient à bout de toutes les difficultés ; d'ailleurs, un homme qui a fait danser

ensemble mon père et ma mère pouvait, s'il le voulait, boule-verser le monde.

Arriva le grand jour de la répétition générale, il n'était que



temps, nous tournions à la folie ; plusieurs de nos poules étaient mortes de faim ; Pif et Paf étaient restés trois jours sans boire ! Invitations, lettres, annonces, réclames avaient donné lieu à d'infinies discussions où Daisy eut toujours raison. L'affiche portait sous le titre d'*Isis* le nom de ma mère en gros caractères : DAISY CHARMOT-DESROLLES, et au-dessous, en tout petits, le pseudonyme de son mari. Je ne vis que ça en entrant aux Délassements.

C'était un après-midi à trois heures, « date historique » ; nous étions venus à l'avance des Roitelets pour recevoir dans le hall le ban et l'arrière-ban des amis, ennemis, et la famille !

— Ces messieurs de la famille ! dit M. Zède, goguenard. —

Les Salvator eux-mêmes étaient venus de la campagne, où ils venaient de se fixer tout à fait.

Nous avions dans notre loge l'Oiseau Bleu et Thérèse. Lorsque le rideau se leva, Lili et moi fûmes émerveillés. Ces décors, cette vive lumière, ces couleurs, la douce musique transformaient la cave des jours derniers en un paradis. Ces figurants d'hier, ces marcheuses aux vêtements douteux, formaient maintenant, le long des colonnades, sous les palmiers, l'étincelant cortège des Pharaons. On applaudit et, tout de suite, sur la préparation musicale, entrecoupée de coups de cymbales, surgit le travesti, Mlle Rivolta, aussi à l'aise sur les planches que moi dans mon lit.

Quel curieux prince, comme sa croupe est tendue, comme son sourire est bien peint et quelles jambes savantes!

Le major Rambach ne les quittait de vue que lorsque l'Oiseau Bleu le regardait. Le rose de la chair de Rivolta transparaissait dans le maillot, et c'était, parmi les robes blanches des pontifes, comme une pivoine dans la neige.

Comme j'ai donné tout à l'heure le scénario, je ne m'étendrai pas davantage. Il nous semblait que ça allait bien, les tableaux se succédèrent normalement.

Comme passèrent vite ces deux heures que nous attendions depuis si longtemps, et pour lesquelles nous vivions! Étais-je bien éveillé ou était-ce un rêve?

Tout allait si vite!

Je me souviens de deux choses : c'est que je fus frappé, si on peut être frappé dans notre famille, par la tendresse que se témoignaient les danseuses égyptiennes; nos études n'en faisaient pas mention. En outre, je fus tiré de ma torpeur par un ricanement presque général, lorsque le prince chanta sa strophe à la déesse. J'aurais voulu savoir ce qu'en pensait Hardilliers; à moi, il me sembla que les notes hautes s'en étaient allées à la dérive; mais Rivolta termina par un double jeté de jambes qui signifiait clairement... et allez donc!... ça n'a pas d'importance, un couac n'est qu'un chat!

Entre chaque acte, nous nous répandions dans les couloirs et au foyer; tout bourdonnait à mes oreilles; j'avais très chaud; certainement la musique sautillante m'atrophie. Je trimbalais avec Lili; je ne sentis même pas le baiser de Liette! L'ai-je vraiment vue ce jour-là? Ai-je vraiment vu le cher visage de

M. Salvator, sa barbe annelée de sculpteur et son petit chapeau de velours, la bouche juvénile de tante Suzanne, tous ces gens que citaient les journaux le lendemain et dont beaucoup m'étaient connus ? Ai-je vu la rose d'or d'Isis et la croupe renflée de Mlle Rivolta qui occupa la scène pendant près de deux heures d'horloge, aussi voyante que le soleil en plein ciel ?

Ai-je entendu pérorer au milieu du foyer, à très haute voix pour que personne ne perde rien de son esprit, le chroniqueur du « Tartufe », mort aujourd'hui ? Ai-je entendu un de nos intimes signifier cette raison que je ne compris pas, qui rendit mes parents furieux lorsque je la leur rapportai :

— C'est curieux, cette pièce égyptienne... Il y a tout Lesbos... et rien de Gomorrhe !

A la sortie, à la lumière du jour, finalement ai-je bien vu le cercle de nos relations enveloppant l'illustre famille ? Je suis certain que les sourires, félicitations, serrements de mains redoublés durèrent plus d'une heure. Nous attendions, Lili et moi, que ce fût fini ; nous ne nous doutions guère d'avoir tant d'amis ! Les femmes surtout se distinguaient par leur entrain complimenteur, à la cantonade, et leur coup d'œil circulaire. Jamais Mme Charmot-Desrolles n'invita autant de monde et ne garda le sourire pendant un tel laps de temps.

Joe Marsh vint déjeuner à la maison, le lendemain, plus emballé que nous-mêmes ; il annonça que devant le succès retentissant ce n'est plus cinq pour cent qu'il nous ferait toucher, mais vingt... Quant au couac de Rivolta, il l'attribua aux trois « whisky and soda » que la chère enfant s'était ingurgités pour vaincre son trac... On irait à deux cents représentations... ici à Paris... puis il y avait l'étranger... peut-être la grosse commandite à Londres où l'on met très bien un million sur un ballet, les tournées, les grands casinos, l'été... à Bucarest on payait moitié d'avance pour un mois... Sûrement, lui-même, Marsh, après la bonne série, prenait ses cliques et ses claques pour aller vivre tranquille au bord d'une rivière et tendre des verveux... Au lieu d'actionnaires, des perches, des brêmes, des anguilles, le vrai azur sous lequel bruissent sans fin les peupliers et l'eau qui court... C'est à tout cela qu'aspire son âme d'églogue...

Sur un signe, on nous laissa, ma sœur et moi, à la salle à manger avec tante Laurette ; mes parents passèrent au salon

avec Joe et là, en quelques minutes, au lieu de toucher les mille francs promis, on en prêta le double à cet excellent manager.

Mme Charmot prise à l'improviste n'osa refuser.

Elle les lui promit pour l'après-midi... C'était pressé et ce fut fait.

On allait être remboursé dans les huit jours et on toucherait vingt pour cent... Joe avait contresigné sa promesse sur notre papier.

La première eut lieu avec un succès malsain, non pas pour l'*Isis*, mais pour la Rivolta.

Un plaisant, après le couac inévitable, avec ou sans soda, de la chanson passionnée, imagina de pousser un double miaou... ou... mia... ou... si rauque que toute la salle reprit ces miaulements entremêlés de coups de sifflets, sans égards pour la croupe.

Le lendemain et pendant quinze jours les Délassements ne désemplirent pas ; la foule avertie accourait rien que pour mia... ouler et, armée de sifflets à roulette, mena un hourvari auprès duquel celui du « grand soir » ne pourra être que jeu d'enfant. La Rivolta devint célèbre ; seulement, comme il n'est si beau jour qui ne finisse, on joua ensuite pour les banquettes.

C'est dur de voir sombrer une œuvre d'art sur un couac... On en pleura de rage chez nous et l'on craignit la jaunisse pour Daisy; toutefois, la pensée consolante que Hardilliers, lui, le malin, était refait comme nous, la remit sur pied.

Joe Marsh était invisible, du moins pour mes parents ; quand ils venaient sur le plateau, il disparaissait entre les décors, des loges au foyer, aux sous-sols.

Joe s'était transmué en feu follet.

Après le quinzième jour, comme le succès de Rivolta avait pris fin, las sans doute de jouer à chat perché, il mit la clef sous la porte sans payer et fila avec les recettes et la joie secrète qu'ont certains hommes qui ont roulé les autres, en l'espèce ses actionnaires.

Notre famille toucha, treize mois plus tard, 17 fr. 75 sur la vente des décors et des costumes d'*Aïda* et justement cette rentrée tombait à une époque où le chiffre de nos mensualités n'était pas élevé.

La Carpurello toucha 2 fr. 20 en larmoyant... avec accent !

Nous apprîmes plus tard que Joe passait à Londres pour la deuxième ou troisième fois. C'était son habitude, après ses entreprises, d'attendre que le temps dangereux soit périmé en montant quelque autre affaire entre Charing Cross Road et Piccadilly Circus.

Mon Dieu, la prescription n'est jamais que de cinq ans !

Cet Américain des allées de Tourny tenait certainement plus de Cagliostro que de Mahomet, observa M. Charmot, amer, quelques jours plus tard en surveillant les galipettes de Fanfan dans le petit pré aux tessons.

XII

LA VIE DE CHATEAU

> Ce ne sont que festons, ce ne sont que couronnes,
> Bases et chapiteaux, pilastres et colonnes,
> Masques, petits amours, chiffres entrelacés,
> Et crânes de béliers à des cordons passés.
> GEORGES DE SCUDERY : *Alaric*.

Après dîner, nous discutâmes en famille sur diverses invitations pour notre séjour d'été. Il y en avait trois, dont deux sincères, l'une chez le sénateur Zède — plusieurs fois ministre,— l'autre chez le docteur Leminil. La troisième n'était pas très chaleureuse — ce n'est pas ce qui nous aurait arrêtés, — mais il y avait des frais de voyage assez lourds.Or tout ce que M. Charmot pouvait faire, c'est d'avoir un permis personnel de chemin de fer.

Il restait donc à se décider entre Zède et le docteur Mimi. Tout fut pesé : la dépense, les nouvelles connaissances, les relations à utiliser, ce que l'on pourrait tirer de l'un et de l'autre, notre commodité, etc... On parla un moment de diviser la famille, deux de nous iraient chez le sénateur, les deux autres chez le médecin... Plusieurs fois, les poids furent jetés et retirés de la balance.

Nous avions déjà fait deux séjours chez les Zède sans en tirer grand profit. Il promettait tout ce que l'on voulait pour avoir la paix et tenait rarement. Le terme n'est pas tout à fait juste, il promettait à tout le monde et quelquefois la même situation à quatre ou cinq personnes. Forcément, il ne se créait qu'un obligé, mais il faisait promettre le secret absolu sur son appui. Habitude néfaste de la politique ! La nourriture

y est bonne, sans rien casser, la propriété agréable, la Seine voisine pour nos bains, les invités nous connaissaient un peu trop et Mme Zède, beaucoup plus décorative que Daisy, lui dame le pion et retient pour elle les hommages.

Nous y étions libres, il est vrai, comme à l'hôtel, sans rien payer naturellement, mais c'est un luxe lourd que de perdre à peu près sûrement sa saison, après la tape d'*Isis*, de ne pouvoir amorcer quelque nouveau plan dû au génie de Mme Charmot, mis au point par mon père, ou bien une affaire à échéance, une de ces affaires à longue haleine qui vous bercent d'espoir, en vous tenant constamment compagnie.

C'est presque aussi nécessaire à notre vie que les repas.

Finalement, on opta pour l'invitation du docteur... Nous allions entrer dans l'inconnu... Tant pis, nous avions l'espérance avec nous.

Il faut ajouter que Leminil avait fait depuis quelques mois un coup de dés royal, tel que l'on n'en réussit pas plus de cinq ou six par siècle.

Le docteur, d'abord, avait fait de mauvaises affaires; son luxe l'avait mis sur le carreau. Est-ce raréfaction pour lui d'opérations chirurgicales ou parce qu'il y a dix médecins où il devrait y en avoir un, ce qui est certain, c'est que Mimi, couvert de dettes, avait dû liquider. Les autos qui boivent l'essence et dévorent le caoutchouc furent vendus, les domestiques renvoyés, les parterres de bégonias abandonnés ainsi que le voisin, l'entrepreneur de pompes funèbres.

Leminil accepta de reprendre la clientèle d'un de ses amis, médecin en province, dont l'esprit s'en allait ailleurs. Peut-être y aurait-il moins de concurrence, il connaissait l'endroit; peut-être y avait-il quelques vues?

De cette clientèle, s'érigeait au premier rang Mme Barte, veuve d'un trusteur de l'alimentation, qui lui avait laissé deux fils jumeaux, une fillette de quatorze ans, Renée, et une fortune incalculable, des rues entières de Paris, des intérêts d'affaires puissants qu'elle avait réalisés peu à peu pour des valeurs de maniement plus facile, un hôtel avenue Kléber, deux villas à Nice et une propriété en Seine-et-Marne, hors pair « la Seigneurie de la Heuse », qui avait appartenu pendant quelques années au maréchal de Villars.

Une grandiose demeure Louis XIII au milieu de son parc,

séparé du hameau par une rivière. Orangeries, serres froides et serres chaudes, statues de bronze dans la cour d'honneur, rien n'y manquait. La magnificence et la solennité du château venaient de la sextuple allée d'ormes centenaires qui, de plus d'un kilomètre de la route, venait aboutir au perron ; chaque avenue était séparée de l'autre par de larges bassins d'eau vive, limités de lourdes bornes garrottées de fer et reliées entre elles par de lourdes chaînes; aussi trois vastes miroirs d'eau reflétaient les façades enchâssées de brique rose, les très vieux arbres et des morceaux de ciel cassé toujours mouvants.

Le docteur Leminil avait soigné M. Barte. Il avait eu la chance, lui inconnu, de se trouver là, le cas étant pressé. Les mauvaises langues de la région affirmaient qu'il était devenu l'amant de Madame dès avant l'agonie. Qu'en savaient-elles?... Quelles affirmations peut-on baser sur des ragots de larbins au bureau de tabac-buvette du village de « la Seigneurie » ou à la boucherie?

En tous cas, le docteur répara, car trois jours après les termes légaux il épousait la veuve; mais il ne put amadouer les deux grands jeunes gens, des jumeaux, devenus ses beaux-fils et ses ennemis irréductibles.

Mme Leminil, de quinze ans plus âgée que le docteur, est obèse à ne pouvoir passer par la portière d'un wagon et avare jusqu'à acheter, en le marchandant, du papier à confiture pour écrire ses lettres après l'avoir coupé en carré. Sa figure empâtée est assez belle, elle a une tête d'empereur romain et de beaux yeux doux de génisse.

Mme Charmot allait aborder un nouveau champ de manœuvres !

Il restait avant notre départ une difficulté, la ménagerie. Mon père écrivit à son ami; il nous répondit par courrier qu'il nous destinait, si nous le préférions, un pavillon de garde au bout du parc.

Ça nous allait.

Je partis avec Daisy chez la marchande à la toilette pour acheter un ou deux costumes à effet. Je portais les paquets. Un souci opprimait Daisy :

Le docteur enfermerait-il ses chiens? Miarko III, Pif et Paf pourraient-ils vivre en paix pendant notre villégiature ou serions-nous forcés de les enfermer ?

Je ne décrirai pas une seconde fois le voyage de la ménagerie Charmot ; il fut à peu près pareil aux précédents, sauf qu'au bout du chemin, presque à l'arrivée à la Seigneurie, nous rencontrâmes un particulier, maquignon ou petit propriétaire, assis sur un minuscule break attelé de deux ânesses minuscules.

Fanfan fit palpiter ses narines, flaira le macadam sur lequel venait de passer l'attelage, gratta la place de son sabot après avoir allongé ses oreilles le long de son cou et, ouf, s'y laissa choir tout harnaché ! Il se roula sur la place qu'il jugeait parfumée, cassa un brancard, les deux boucles de son collier et se releva aussi vite qu'il s'était couché.



Nous entrâmes ensuite sensationnellement dans la cour d'honneur de « la Seigneurie de la Heuse », avec un âne gris de poussière et la voiture du duc de Beuchtenberg raccommodée avec de la ficelle.

Là, Fanfan salua les altières statues mythologiques d'un hihan fracassant, comme pour appeler la domesticité — la racaille — comme l'appelle Mme Charmot.

Le docteur en personne vint nous recevoir et prit notre coursier par la bride pour nous conduire à notre pavillon. Le mariage l'avait changé ; la teinte jaune de sa figure s'était évanouie ; nous devions constater qu'il n'avait pas de maladie de foie ; c'était donc l'ambition... guérie.

Sans parenté, fût-ce inavouée, le docteur avait invité la plupart de ses amis ; la vie est brève, tous les poètes l'ont dit ; il faut jouir des biens de ce monde. Mme Leminil avait comme invités une amie, une Américaine, et son fils Harry. Cousine Liette et sa mère étaient déjà conviées... On n'avait pas envoyé de carton à tante Laurette, car le vicomte Braine-Letard avait accepté de venir. Il y avait Thérèse Dedreux et son fils. Les autos amenaient d'autres invités et quelque jeunesse.

Braîne-Letard avait, dès la premièresemaine, tapé avec succès son ami le docteur ; sa saison se trouvait déjà payée. Nous l'apprîmes de Thérèse qui avait surpris un bout de conversation ; aussi ma mère avertit, illico, M. Charmot. Elle l'informa de la poche ouverte de l'amphitryon.

Je fus ravi de revoir mon petit cousin ; il avait grandi, le baiser de sa mère effleurait maintenant ses cheveux. On allait s'amuser.

La Seigneurie fut en liesse : excursions, pique-nique, charades, courtes comédies, chevaux, tout fut mis en jeu, et le golf et le lawn tennis, où Liette excellait et battait tout le monde, sauf Harry.

M. Charmot à son tour était accouru ; il devait incessamment parler à Leminil d'une combinaison d'avenir pour laquelle il nous fallait vingt mille francs. Il guettait l'occasion ; mais la gueuse ne vous attend pas. On le verra.

Ce qui retarda d'abord l'emprunt, ce fut une très grave scène qui éclata entre Mme Leminil et ma mère. Je n'ai jamais su pour quelles raisons ; mais je vis, dans le petit salon particulier de notre hôtesse, Mme Charmot-Desrolles lui demander pardon à genoux devant son mari et le sien.

J'en fus bouleversé pour quelques jours ; je la croyais capable de tout, sauf de s'abaisser... Je connais son caractère indomptable, fait d'un entêtement formidable qu'elle prend pour de la fermeté ; mais elle, la fille du colonel, se jeter aux pieds d'une parvenue, qu'elle estimait lui être bien inférieure, se prosterner devant ce Bouddha qu'était Mme Leminil, je ne pourrais le croire, si je ne l'avais vu. C'est un mystère qui ne m'a jamais été révélé et que je n'ai pu percer.

D'autres événements vinrent détourner mes pensées ; il y eut un grand dîner pour la fête de Mme Leminil. L'immense salle à manger boisée flamboya, les grands lustres envelop-

pés de guirlandes de roses rayonnèrent au-dessus de la table qui attirait tous les regards par ses surtouts fleuris, les coupes de fruits, son argenterie notoire et ses cristaux.

Les deux fils de Mme Leminil n'étaient pas venus!

Aussitôt après le dîner compliqué et luxueux, un feu d'artifice, tiré près de la rivière, fleurit le ciel noir de gerbes de flammes ; de longues fusées serpentines montèrent aux nues, qu'elles éclaboussaient d'étoiles tonnantes, dont l'eau doublait l'effet. Pour le bouquet, une cascade d'or, au milieu de laquelle se détachaient, tournoyantes, les initiales de notre hôtesse, sema dans l'eau ses pierreries, ses émeraudes et ses saphirs, tandis que des brûlots représentant des cygnes étaient emportés lentement par le courant dans une fumée rougeoyante pour aller s'évanouir dans la nuit.

Quand tout fut éteint, les deux lettres tournèrent encore pendant un instant et la dernière bluette s'éclipsa à nos yeux éblouis de clartés.

L'avarice de Mme Leminil n'avait pas tenu devant la prodigalité de son mari.

Les grandes personnes rentrèrent dans les salons et le reste de la jeunesse s'égailla dans le parc. Je restais seul, j'étais un peu énervé, énervé à pleurer ; la nuit, douce amie, me posa sa main fraîche sur le front.

J'atteignais mes seize ans et jamais je ne ressentis autant d'émotions diverses que ce soir-là. Tout s'ouvrait devant moi sous des aspects inconnus ; un flot de poésie émanait de mon cerveau, me transportait dans un monde nouveau. Des joies courtes et véhémentes succédaient à mes pleurs. J'entendais le chant des jeunes filles dans le parc obscur. Elles tournaient sans cesse en se donnant la main et leurs refrains lointains caressaient mon cœur. Il en était de très alertes et répétés, d'autres languissants que l'écho du bois reprenait en sourdine.

Je reconnaissais quelques-unes des voix.

Ensuite les ritournelles furent menées de façon plus alerte, tandis que les répons graves leur succédaient.

Le parfum des tilleuls en fleur régnait.

Je m'étais à demi couché dans l'herbe, ma joue brûlante reposait sur ma main ; j'aurais voulu que cette soirée fût éternelle.

Enfin, un désir me leva, j'approchai de la ronde ; je voyais

aux furtives lueurs venues de la terrasse de la Seigneurie les robes s'éclairer une seconde, puis disparaître.

Celle qui m'attirait n'était pas ma cousine ; une autre amie était venue, une autre plus grande que moi, aux yeux bleus, doux comme des pervenches, dont le catogan brun dans la danse battait la nuque ombrée. Un léger duvet brun couvrait ses bras...

C'était Renée, la fille de Mme Leminil ; j'avais senti que je lui plaisais.

Je lui pris la main et entrai dans la ronde... Si j'avais donc pu la garder toujours ! Je n'aurais pas hésité à cette époque... mais plus tard !

C'était pour cette jeunesse le flirt général ; ma cousine Liette, avec un sens très juste de son pouvoir pour ses seize ans passés, avait mis hors de lui Harry, athlète de vingt-trois ans ; elle coquetait en mondaine achevée. Sœur Lili elle-même, pas plus haute qu'une botte, se disait amoureuse folle de Braîne-Letard, qui, pour suivre la mode, rasait ses moustaches après avoir conduit les cotillons pendant deux lustres. Il aurait pu être son père !

— Allons... allons... hop... reprit Liette, la vieille chanson :

Compagnons de la marjolaine...
Qu'est-ce qui passe ici si tard ?

Tout s'éclaira dans mon émoi, tandis que je marchais dans le rang à la rencontre des Chevaliers du Roi, j'étais devenu le compagnon de la marjolaine, et marjolaine est celle dont le visage est fleuri de deux pervenches.

Soudain un coup de feu tiré à la Seigneurie arrêta nos jeux... Une minute ne s'était pas écoulée qu'un bruit de course retentit.

Quelqu'un avait sauté de la terrasse.

Qui est-ce qui passe ici si tard ?...

Ce quelqu'un, c'était le docteur Leminil ; il vint sur nous et passa essoufflé déjà. Je le reconnus à sa tournure... il n'avait pas de chapeau et il faisait trop sombre pour distinguer sa figure. Il était à peine entré sous la futaie que deux hommes parurent le poursuivant, les jumeaux, les fils de Mme Leminil. L'un d'eux, tout près de nous, demanda en cachant quelque chose dans sa poche :

— Où est-il passé ?...

L'autre, sans s'arrêter, répondit pour nous; il criait en forcené :

— Arrive vite... le renard file sous le taillis !

Et ils reprirent leur course... le bois engloutit leur ombre comme auparavant celle du docteur.

Nous restions aux écoutes...

Alors retentit dans la nuit un cri sinistre après un nouveau coup de feu... puis une chute dans l'eau.

Ils l'avaient tué comme une bête, au moment où Leminil, au coude de la rivière, détachait un bateau pour fuir au village, à la place même où s'étaient éteints, une heure plus tôt, les feux qui dessinaient les initiales de leur mère.

Les jeunes gens ne reparurent plus devant nous.

On accourut à nos cris, on alluma des falots d'écurie. Au premier coup de gaffe, on eut le corps.



Pauvre docteur Mimi !

Ce qui arriva plus tard me révolta également, peut-être parce que j'étais bien jeune et que je raisonnais simplement. On en jugera après le prochain chapitre.

Comme oraison funèbre, dans une conversation avec mon

père, Daisy insinua que c'était la guigne noire. Le docteur allait marcher ce soir-là pour les vingt mille. Comme si on n'aurait pu attendre le lendemain pour le tuer !...

M. Charmot fut touché de la fin prématurée de son Labadens :

— Le pauvre bougre n'a pas fait long feu comme seigneur de la Heuse.

On ne touche pas impunément à de pareils intérêts !

Daisy pensait en outre que les Leminil nous auraient cédé une auto dont ils ne se servaient plus. Elle dut, pour le moment, renoncer à ses plans. D'autre part nous allions être forcés de rentrer aux Roitelets.

Chez M. Zède, tout cela ne serait pas arrivé! Elle le fit sentir à son mari.

Il ne répondit rien. On sait qu'il voulait la paix chez lui, à n'importe quel prix, et il ne la trouvait jamais.

La mort de son ami l'affecta pendant longtemps. On avait appris qu'avant d'atteindre le fleuve, Leminil, surpris par la venue des deux frères, après une discussion passionnée et le premier coup de feu, s'était enfui ; il avait été arrêté par la grille du domaine et vainement, comme dans un rêve sinistre, il avait tenté de l'escalader.

C'est alors qu'il avait couru au-devant de sa dernière minute.

XIII

L'AVOCAT

Nous avons grandi ensemble comme deux cerises jumelles, en apparence séparées ; mais dans leur séparation unies et sortant de la même tige.

SHAKESPEARE : *le Songe d'une nuit d'été.*

Mme Leminil fit prier mon père, évoquant le souvenir de son ami, de rester quelques jours pour la soutenir dans ces douloureux moments.

Les jumeaux après leur fuite étaient revenus à Paris se livrer. L'histoire du drame avait éclaté ; les journaux publiaient colonnes sur colonnes, leurs reporters accouraient à la Seigneurie en même temps que les parents des châtelains. Mme Leminil sentait fortement une perte cruelle, et dans quelles conditions! Comme mon père connaissait tous les

interviewers, ça allait encore de ce côté... mais les parents!

Répondre à tout le monde, organiser les funérailles, tenter de remonter Mme Leminil, ce n'était pas une sinécure.

Nous nous retirâmes, ma mère, Lili et moi, dans le pavillon de garde pour organiser notre vie comme à l'auberge. Le jardinier nous fournit de légumes et la basse-cour d'œufs et de volailles, le tout arrosé d'eau claire; nous n'avions pas d'argent à dépenser.

La ménagerie était nourrie aux frais de la Seigneurie et Fanfan, très en train, excursionna aux environs et au village où nous connaissions quelques habitants. Je voyais fort peu Renée, mais je pensais à chaque instant à elle.

Les paysans m'ont toujours intéressé et amusé; je tiens sans doute ce goût des Salvator, de mes séjours chez eux à Chanteloup, en rase campagne. Il me semble toujours qu'un rustre, dans la conversation, joue une courte pièce pour moi seul. Il s'est déguisé et tient son rôle à merveille; jamais de fausse note dans ce qu'il énonce, dans l'allure ou le geste. Ce n'est pas comme Mlles Rivolta et Minner! Lorsqu'il connaît son monde il se déboutonne aisément.

Je me rappelle, à ce propos, les réflexions de la vieille Rose Pinçon du hameau de la Seigneurie, sur la mort du docteur; nous avions arrêté Fanfan pour la saluer.

Rose Pinçon a quatre-vingt deux ans, toutes ses facultés, la figure du ton d'une noix et ses rides. Il lui restait deux dents du devant qui seules gênaient son bonheur en l'empêchant de bien mâcher. Elle s'avouait, à part ça, très heureuse.

Je la vois encore encadrée de deux touffes de giroflées, accoudée sur le pas de sa porte, devant sa bicoque grise aux rideaux bien blancs, tendus sur de vieilles vitres irisées, une maigre chatte noire sur les genoux :

— Oui, c'est bien triste tout de même... Ce bon môssieu si bon et si jeune... tirer dessus comme sû un lapin... mais je vous dis moë que j'en ai tant vu... tant vu...

Y faut tous y aller au trou, avec les dents en l'air... ah! j'en ai t'y vu passer... des parents, des amis, des gens ben plus jeunes que moë... et moë, je suis encore là à manger ma soupe, à mon soûl... »

Je pensais ici à Mme Jeff qui devait avoir pareil plaisir en digérant nos déjeuners!

Et toute souriante d'aise d'être encore là, avec sa minett
Rose Pinçon continua :

— Moë... je vous dis que c'est point comme on le raconte.
c'est pas l'esquelette avec une grande faux qui vous emporte.
ça n'arrive point comme ça... avec la faux on coupe les an
dains par rangées... tout y passe en même temps et en ordre.
on couche tout sur le pré du même côté... non, c'est pas vra
l'esquelette... c'est ben plutôt comme la courte rougeaude d
mère Carbotte la fermière... a prend son couteau... a va au
jardin en pensant à rien... alle entre dans un carré de choux..
alle choisit un jour un des plus beaux... un chou de roi pou
son pot au feu... le lendemain un moins beau pour la voi
sine... eune autre fois, c'est un tas de petits malvenus pou
les lapins... a ne choisit quasiment pas... pis alle essuye so
couteau sû son tablier et s'en va... qu'a n'y pense déjà plus..

Y en a qu'in qui ait mon âge... c'est le petit Zobo, la gross
tête... vous le connaissez ben... le journalier des Mahulots..
vous savez, le nabot, qu'a une oreille aplatie sur la joue...l'au
tre décollée comme le volet de mon cargneau... qu'on dirai
quasiment quand il fait du brouillard... que sa tête est un
marmite qu'a l'anse cassée... ben, on l'a trouvé à l'âge de troi
mois noyé dans l'eau... comme défunt Moïse...on l'a rescapé..
à six ans y brûlait en entier comme un fagot de deux ans..
ben, y s'en est tiré avec des échauboulures... pis y a eu un
balle, pendant la guerre, qui lui a traversé le nerf du haut d
la fesse... pis il est tombé d'un noyer... et de haut... pis u
coup de pied de cheval... pis une pierre tremblette lui a ch
sur le casaquin... pis un vélo l'a crasé... et ben... y vit tou
jours... même que celui qu'était dessus... un beau jeune hom
me qu'avait le chic anglais... le fils de l'adjoint, du mêm
coup, s'a cassé la tête à mort sur la berge du trottoir et qu'il
le plus beau mausolée au cimetière.... non.. je vous dis, tan
que la mère Carbot n'a pas coupé le chou, on vit encore !..

Mme Charmot, qui s'efforçait de tourner court à la série d
malheurs du nabot Zobo, dut la subir.

— Et que dites-vous, Rose Pinçon, de Mme Leminil ?

— Ben... madame Leminil... on l'appelle ici Mme Bart
du nom de feu son premier époux... je ne dis rien... c'es
comme les autres... voyez la dame du château des *Claire*
pas loin d'ici, quand alle a perdu son premier homme alle

hurlé comme un chien à la lune... a sa coupé ses longs cheveux vermeils et les lui a attachés aux mains :

« Tiens, qu'alle lui a dit, puisque tu les aimais tant !... »



Même, qu'a s'est pas rendu compte que c'est toujours en dessous de la bière que Birbeaut le menuisier cloue ses mauvaises planches... moi j'y ai déjà une fois fait un rabais pour l'avoir pincé... y croit qu'on retourne pas ces meubles-là !...

Alle était jeune cette dame-là et fleur mincette... et ben, a s'a remariée ben vite avec l'estituteur de ses enfants...alle lui a acheté de la noblesse auprès de monseigneur le pape... non... je vous dis moë... plus une femme crie, moins son chagrin dure...quand je vous le dis...c'est comme une bourgeoise qu'accouche... plus alle geint... plus l'enfant vient bien !...

Quand une veuve a ben hurlé, sûr et certain qu'alle se remariera bientôt !...

Lorsque ma mère vit que la langue de Rose Pinçon ne remuerait plus pour Mme Leminil, elle lui tira sa révérence ; elle ne put rien apprendre des autres paysans, mais on nous

parla beaucoup du docteur... On nous questionna sur les jumeaux :

— Sûr, qu'ils s'en tireront avec leurs écus et un bon avocat !

On regrettait Leminil ; lui autrefois si dur, si avide, si décidé aux opérations, avait été changé, en bien, du jour au lendemain, par la fortune. C'est le seul de nos amis pour lequel nous l'ayons constaté. Le fait est assez rare pour être noté.

Au village, en un an, il avait fondé, à ses frais, une crèche, distribué des livrets de caisse d'épargne aux enfants, acheté le magnifique presbytère bâti par le plus célèbre des évêques, couché aujourd'hui sous les dalles de la cathédrale de Meaux, pour le transformer en maison de refuge pour les vieillards de la région... Et nous ne savions pas tout !

Mme Charmot n'en revenait pas. Certainement nous aurions eu la somme si son mari n'avait pas tant tergiversé !...

Nous quittâmes enfin la Seigneurie. Mme Leminil ne voulut pas revoir maman; elle remercia vivement mon père et lui fit remettre au moment de son départ une très belle bague que le médecin avait portée... Et en route pour le Raincy.

Je ne devais plus revoir Renée, mais je ne l'oublierai pas. Pendant les six mois qui suivirent le drame, je vins cinq ou six fois en bicyclette jusqu'aux murs du parc sans oser entrer et sans apercevoir sa robe de deuil. J'accomplissais, entre deux repas, ce parcours de plus de quatre-vingts kilomètres et je dormai par là-dessus comme une brute. J'y gagnais de fortes palpitations de cœur qui ne me quittèrent que lorsque j'abandonnai le vélo. La première passion d'un enfant est aussi délicate que la fleur d'un fruit et dure cependant autant que celui qui l'a conçue; celles qui suivent ne l'effaceront jamais ! J'aurai toujours présent le souvenir de deux pervenches qui furent les yeux de Renée.

Quand je dis que je ne revis plus Renée, ce n'est pas tout à fait juste; le hasard me fit rencontrer plus tard une dame épousée pour sa forte dot ; elle ne répandit que du venin sur ceux que nous avions connus et ses yeux étaient pareils *aux miens !* Je n'oublierai pas non plus la vipère, mais je ne la confondis jamais avec Marjolaine!

Il ne nous arriva rien de saillant jusqu'au moment où les frères Barte passèrent aux assises. Les avocats se les disputèrent; ils n'en voulaient choisir aucun.

L'un des plus fameux, Malter, celui qui avait obtenu le divorce de Mme Hardilliers, put s'imposer.



Du drame, rien ne demeurait caché; toutefois l'accusation se heurta à un fait singulier. Chacun des frères s'accusait d'avoir tiré! Rien ne put leur faire avouer la vérité. On n'abolit pas leur volonté qui ne varia pas une minute, bien qu'on les eût tenus séparés.

En dépit de la circulaire de M. le garde des sceaux, la salle des assises fut assiégée bien avant l'heure. On dut faire des barrages pour refréner le public, dit d'élite. Les journaux citèrent les noms des plus huppés privilégiés admis dans la salle.

Parmi les témoins figuraient le vicomte Braîne-Letard, tante Suzanne et nous-mêmes, c'est-à-dire mes parents.

Le premier regard allait aux accusés, aux deux frères corrects, en jaquette bien coupée, les cheveux lisses à raie impeccable, rasés à l'américaine et si pâles!...

Ils se ressemblaient d'une façon si étrange que, dans leur jeune âge, la mère, elle-même, ne les distinguait qu'en soulevant une boucle de cheveux cachant un signe au front de l'un d'eux.

On avait la sensation d'êtres nerveux et impulsifs, bandés de tout leur courage; leur regard similaire se fixait en même temps sur les témoins.

Le président prit contact avec les accusés. Il insinua, après l'exposé de leur vie et de leur caractère, que le coup fatal était dirigé par la cupidité. Il ne voulait pas croire au geste spontané.

Rien ne porta ; ni les récits des témoins, ni l'interrogatoire des accusés. Mon père et Braîne-Letard furent très bien et Mme Charmot pas mal, avec deux insinuations méchantes à la veuve absente, ce qui fit se lever un murmure indigné et la menace de faire évacuer la salle.

Le fait seul que les frères s'accusaient chacun d'être l'unique coupable rendait un verdict sévère impossible. L'amour de l'un pour l'autre, sans aucun calcul de leur part, les sauvait.

M. Malter, devenu le fameux avocat, avait jugé le jury au premier coup d'œil ; il joua sur le velours, certain de l'acquittement. Cependant, pour en être sûr, il prit cette tactique étrange de renverser l'ordre des choses, il accusa le docteur Leminil pour innocenter le meurtrier :

« Si, dit-il, en hypnotisant le jury, les accusés ont agi « comme l'a dit éloquemment M. l'Avocat général, ils sont in- « dignes de notre pitié et nous les abandonnerons aux rigueurs « de la loi souveraine ; mais, s'ils ont agi emportés d'un coup « de folie soudaine, au nom du fier amour qu'ils portent à « leur tendre mère comme les chrétiens pour la Vierge Marie, « si c'est de douleur de voir leur père si bassement rem- « placé, écoutez-moi !... Ecoutez-moi !... »

Alors ce fut sinistre, cette vie du pauvre Mimi mise à nu, dépouillée de tout ce qui la relevait, les débuts misérables au Quartier Latin, les leçons pour continuer à vivre, les premières aventures, les indignes filles de brasserie, qui, au dire de l'avocat, avaient pourri les quelques bons sentiments qui restaient au carabin. Son installation avec de l'argent prêté ; ses opérations chirurgicales douteuses rappelant le « chacal qui mord le moribond avant la fin finale » — la « faillite », ses dettes payées plus tard avec l'argent des accusés, cet argent amassé par le travail et l'intelligence du vrai père des accusés!

Il affirma alors, sans autres, que M. Barte, « cet homme exquis, ce héros du travail, ce qui en vaut un autre, n'était

« pas très malade lorsque le docteur vint à son chevet, amener « le rapide vent de la mort...

« A qui cette mort, pourrai-je dire providentielle, devait- « elle profiter?...

« Le fait du mariage dans les délais légaux du médecin équi- « voque et d'une noble femme, qui aurait presque pu être sa mère, « répondra pour moi...Et sous quel régime?...celui qui lui sera « le plus favorable!.. La dilapidation, la vie désordonnée sui- « vent immédiatement la cérémonie, alors que Mme Barte avait « toutes les qualités d'économie et de sérieux qui ont créé notre « grande bourgeoisie, et les vertus de la femme française! »

« Si Leminil avait eu des enfants, la plaidoirie de M. l'avocat leur eût laissé, comme il arrive souvent, un beau lot en héritage! Faire du bien à tous ceux qui l'entouraient, créer des crèches, prêter à ses amis, hospitaliser des vieillards, répandre sur une région une partie de l'imméritée fortune créée par l'agio, c'était pour M. l'avocat de la dilapidation, alors que c'est à l'emploi de sa fortune qu'on reconnaît l'homme.

« Et maintenant, messieurs les jurés, conclut le maître, jugez « avec votre cœur, avec votre raison d'hommes libres que l'on « n'influence pas. Pensez à celle à qui vous devez le jour, à ce « que vous ressentiriez si, après votre trépas voulu par les for- « ces supérieures, vous pouviez revenir et voir assis au foyer, « — à votre place accoutumée, — un être indigne venu suborner « sournoisement la veuve et priver vos enfants du pain conquis « par votre vie de travail et d'intelligence!... Ayez la pitié... la « qualité surhumaine qui prime toutes les autres!... Jetez dans « les bras de la malheureuse mère ce qu'elle a mis au monde « simultanément, avec tant de douleurs, ce qu'elle a bercé de « tout son amour... tout ce qui lui reste ici-bas...

« Rappelez-vous, en votre grandeur d'âme, que, si vous frap- « pez un coup double, un innocent périra et que, si vous n'en « frappez qu'un seul, le survivant périra également!

« Souvenez-vous des deux épouvantables fils d'Œdipe, qui « s'entretuèrent; la mort assouvit si peu leur haine que l'on vit « la flamme du bûcher consumant leurs corps se séparer d'a- « bord en deux grandes langues de feu qui frémirent pour « s'entre-dévorer de nouveau sous le ciel pur de l'Hellade.

« En condamnant, n'opposez pas pour la postérité une nou- « velle légende à l'ancienne, en voulant que dans notre nouvelle

« Athènes l'amour de deux frères l'un pour l'autre les force à « offrir chacun leur cou...pour une seule tête...au fil du glaive! »

Et l'avocat, le front moite, joignit ses douces mains qui n'avaient jamais tenu que le stylographe, les tendit liées aux juges et tournant sa barbe blonde du côté de ses clients qui laissaient enfin couler leurs larmes, cria dans un sanglot :

« Ils ont expié... grâce... grâce... »

Alors éclata le fracas des applaudissements comme la grêle sur le toit.

Le jury, encore tout remué, revint après une délibération de dix minutes rapportant un verdict d'acquittement. Si le docteur Leminil eût encore existé, nul doute que ce ne fût lui qui, en cet instant, eût été condamné.

Je ne soutiens pas autrement M. Leminil, mais je sais maintenant que la jeunesse de l'éloquent avocat vaut encore moins peut-être que celle qu'il venait d'essayer de flétrir.

Au Quartier, dès ses brillants débuts, il avait abandonné sans secours une honnête fille et ses deux enfants, les siens, pour un mariage habile, après qu'il eût fait rompre les fiançailles contractées entre son ami intime et une jeune fille riche, actuellement Mme Malter.

En outre, sa perfidie est telle que, sur sa route, il a brisé, on le sait, plus d'une carrière, dans la crainte de probables rivaux.

J'ai beau faire, je ne puis m'empêcher, ô enfantillage, de penser qu'un homme qui condamne ou acquitte doit être hors d'accusation...Et maintenant, lui aussi, notre ami Leminil est « hors d'accusation », il n'est même plus « le petit enfant » des heures d'angoisse humaine.

XIV

LA CASCADE

> Danse mon cœur, et fais voler
> tes jupes jusque par-dessus ta
> tête.
>
> ACHIM D'ARNIM : *Isabelle d'Egypte.*

L'année suivante, grand'maman Desrolles, en villégiature aux Sables d'Olonne, nous invita à la venir voir et pour nous décider nous envoya l'argent du voyage.

A ce moment-là, car tous les semestres, ou à peu près, on

me choisissait une autre carrière, j'étais élève dans une école spéciale de sciences mécaniques. Salvator nous l'avait conseillé ; il pensait que l'avenir pour un garçon presque sans fortune, était là. Daisy n'avait aucune idée sur cette question.

Ces études me plaisaient davantage par la manipulation des instruments que par la technique. Elles me permettaient de toucher au moteur des aéros et des autos : j'appris à les connaître.

Me voilà donc rêvant automobile ; les miens également. Nous en parlions constamment et M. Charmot m'apportait les publications nouvelles qui s'y rattachent ; je devenais un petit personnage. Il n'y a rien d'ailleurs qui étonne autant les gens et les incite à vous prendre pour quelqu'un, que de connaître certains termes techniques et de compliquées mécaniques. Voyez opérer un géomètre au milieu de paysans lorsqu'il est penché sur son viseur. Dieu le père ne lui va pas à la cheville !

Je me sentais un peu géomètre, moi aussi ! Chez moi, on ne boude pas la mode, on m'encouragea à trouver une occasion, puisque nous n'avions pu, hélas, hériter du teuf-teuf des Leminil.

J'eus vite découvert notre affaire, une machine d'occasion pas chère ; le moteur fonctionnait ; les pneus tenaient encore ; elle offrait deux places, au besoin trois avec le marchepied !

Je me souviens de notre entrée sensationnelle au Bois, ma mère coiffée d'une casquette de jockey à son mari, ennuagée de trois mètres de mousseline, moi porteur d'une paire de lunettes de bazar, ma silencieuse sœur Lili en lapin sur le montoir.

Quels victorieux coups de sirène au moindre chien ; que de puanteurs nous laissâmes pour offusquer l'odorat de nos concitoyens !

On brûla pour trente-six sous d'essence !

— C'est horriblement cher, conclut Daisy.

Mais le chic fit taire ses calculs et nous répétâmes notre promenade le lendemain et plusieurs fois encore, pas trop vite, car à chaque détour Mme Charmot mettait la main sur le volant..... le trac !

Ensuite, pour ne pas courir à la ruine, on laissa notre ferraille reposer sous le hangar du jardin ; et je creusai une fosse

au-dessous pour pouvoir réparer ; ma mère put montrer l'auto à nos amis.

Elle oublia de la déclarer à l'enregistrement.

Dès le reçu du mandat postal de grand'mère, accompagnant l'invitation, Mme Charmot fut résolue à partir pour les Sables d'Olonne. Nous gardions l'argent de Mme Desrolles et allions faire la randonnée en auto ; on s'en tirerait avec quelques litres d'essence !

Mon père resterait aux Roitelets, il soignerait la ménagerie ; puis sa collaboration à la revue de M. Pumpernickel, celui qui parfait ses paiements en timbres belges, exigeait sa présence. Il reçut des instructions spéciales et réitérées pour le bonheur de Fanfan.

Nous allions goûter économiquement du nouveau mode de transport.

Le matin du départ, je me levai à cinq heures, et Lili, exubérante par exception, vint se pincer les doigts dans les bandages en voulant m'aider ; nous gonflâmes les gros pneus, on nettoya la carrosserie en astiquant les rares cuivres, ça me connaît !

J'eus soin d'étendre une couche d'huile sur notre numéro. Un mécano m'en avait donné le conseil :

— Après dix minutes de route, la poussière se colle sur ton numéro, et vas-y, tu peux bousculer une vache ou écrabouiller un « beurgeois », ni vu ni connu !

Comme nous n'avions pas de phare, je pris la lanterne à acétylène de mon vélo et la vissai sur la machine. A huit heures, lorsque Daisy descendit avec M. Charmot, le cigare au bec et des châles sur le bras, tout avait bon air. On ne reconnaissait plus le monstre bruyant et puant du Bois de Boulogne. M. Charmot nous fit ses adieux entremêlés de recommandations, et la trompe, rauque et joyeuse, réveilla les voisins.

Ce départ fut un triomphe ; l'auto bondissait par-dessus les caniveaux et j'accélérai l'allure, dès que le sacré pavé de la banlieue fut « bu ». L'air frais du matin nous enveloppait, s'acharnait sur la traîne de mousseline de Daisy ; nous abattions, éberlués, des kilomètres, à croire que nous voyagions portés par un nuage.

Ça dura… jusqu'à la panne naturellement !

Une petite pièce cassa à la descente de la Ferté-Alais, une petite pièce de deux francs cinquante. On allait, dans cette petite ville, trouver une boutique pour la remplacer.

— Pas de magasin, ordonna Mme Charmot... les boutiquiers vous volent... Trouve un maréchal ferrant, puisque tu dis que ce n'est rien... que tu peux facilement raccommoder... Nous t'attendons sur la route.

Me voilà en recherche ; je trouve mon bonhomme, mon sauveur ; quelle excellente figure, il me prête des outils, fait chauffer ma pièce cassée pour la braser... Ça n'allait pas tout seul... il me fallut quatre heures. Lorsque j'eus fini, le forgeron réclama neuf francs quatre-vingts pour son temps et l'usure de son matériel.

C'était un autophobe. Il fallut payer !

Depuis Passade, de Chanteloup, « je vais te botter le... », les industriels de campagne m'ont toujours intimidé.



Je rejoignis ma mère qui venait de finir son pique-nique ; elle brodait un col en m'attendant. Lili dormait, heureuse de reposer ailleurs que sur son marchepied. On m'avait gardé ma part; pour la digestion je me mis à plat ventre sur la route et disparus sous le monstre afin de remettre la pièce... et enfin en route...

Nous passâmes devant le maréchal, dont l'oreille parut écorchée par une injure de maman.

Lili, toujours en lapin, reprit son somme ; la randonnée recommençait alerte, lorsque, paf, près d'Orléans, la chambre à air éclate, la machine fait une embardée qui lance ma sœur sur un talus et maman dans la capote...

Allons, pas de mal... ni l'une ni l'autre ! L'enveloppe par contre est blessée à mort.

On tint conseil sur la route, au bas d'une côte. On décida qu'on ne pouvait coucher ici, la ville, d'après nos cartes, ne pouvant être éloignée.

Hardi, on se mit à pousser l'auto ; Mme Charmot corsetée serrée comme toujours, la croupe exagérée, Lili et moi... ça allait moins vite que tout à l'heure... et la montée est dure...

Je vis poindre une limousine renfermant deux jeunes gens, je leur fis signe. En hommes de sport, on dédaigne les piétons, mais on s'aide parfois ! Ils m'emmenèrent à la ville prochaine... je ne me souviens plus du nom... ce n'était pas Orléans... Je n'eus pas la chance d'y trouver de quoi regarnir ma roue... Ces messieurs eurent l'obligeance de me ramener où ils m'avaient pris et après des souhaits cordiaux filèrent à belle allure... après nous avoir donné le sentiment que leur auto, à eux, ne connaissait pas la panne et qu'ils n'avaient jamais digéré sous lui un quelconque veau froid !...

Il fallut reprendre notre pénible jeu...

Le soir venait lorsque nous atteignîmes, éreintés, la ville dont je venais. On télégraphia à M. Charmot de nous envoyer, de suite pneu et chambre à air, telle grandeur, telle auberge.

Le lendemain, rien, que la mauvaise humeur générale. Le surlendemain, tard, le colis était en gare, nous déballons... sacrebleu... père s'était trompé ! Le pneu n'était pas de mesure, on le renvoya aussitôt ; le second envoi suivit, bref nous fîmes une villégiature forcée de cinq jours, à nos frais, dans une petite ville, où, à sept heures, tout est éteint...

Mais l'auto repartit... Nous connûmes Orléans.

Là, définitivement, notre berceuse refusa d'aller plus loin ; elle était disloquée de partout. Il aurait fallu un fameux chirurgien pour la remettre sur pied ; Plaquet lui-même, le maître du docteur Leminil, y eût renoncé !

On la laissa en garde, et cette fois, sans tarder, sans déjeu-

ner — pas de petites économies, — nous prîmes nos billets aux guichets de la gare pour les Sables, où nous arrivâmes le soir.

Le trajet de Paris à Orléans nous coûta trois cents et quelques francs, y compris l'enveloppe, le pneu neuf, les réparations et l'hôtel. Ce n'était pas cher pour un premier voyage... économique... sans compter les huit cent cinquante francs de la belle occasion, plus les frais de garage qui nous incombèrent lorsque nous nous décidâmes à la faire revenir aux Roitelets, par chemin de fer !

Grand'mère Desrolles ne nous attendait plus ; sa Savoyarde nous informa qu'elle était au Casino. Ma mère et Lili, brisées de fatigue, se couchèrent de bonne heure ; je fais toilette et je sors.

Sur le port, la forte senteur du poisson et des goemons m'incommode d'abord, puis le charme de la nuit chaude prime mon odorat. Je rencontre sur e quai un groupe de Sablaises qui se donnent le bras, en chantant ; elles scandent le refrain de coups de sabots. Ces belles filles découplées ont la robe courte découvrant leurs belles jambes ; la brise de mer joue avec les rubans blancs de leurs bonnets.

Les barques de pêche dorment au pied du môle comme bercées par le carillon de l'église des Chaumes ; les jetées sont frappées par les grandes vagues de l'Atlantique aux constructions infinies qui s'effondrent en cascades toujours renouvelées.

Au loin les phares clignotent ; ils envoient aux navires la lueur de leurs feux mystérieux ; c'est, de temps à autre, un rayon rigide d'émeraude coupant circulairement les ténèbres.

La forte brise marine avive mes sensations. Je descends sur la plage, attiré comme une phalène par les girandoles du Casino ; certainement le vieil Océan a déposé sur le sable un bracelet de pierreries aux pieds de madame la Terre.

Une minute après avoir goûté la nuit, le merveilleux de l'infini, je me trouve dans une salle de concert ; c'est toujours amusant, les contrastes.

Paris étend jusqu'à la mer ses musiques, ses joies, ses chansons et le parterre étrange que forment ses groupes de femmes. Salle presque pleine, monde connu ou entrevu, musique également.

Cependant, l'orchestre, après un entr'acte, débuta par quelque mélodie nouvelle et rare; l'œuvre d'un inconnu que le programme intitulait : *la Cascade du Jardin.*

Dès les premières mesures, je vis apparaître sur la scène une jeune personne qui ressemble à cousine Liette... Elle fait même plus que de lui ressembler, c'est elle !

J'ai déjà tant vu de choses que je ne m'étonne pas outre mesure. Liette m'a habitué à d'autres surprises.

Ah, la petite gueuse ! Ses dix-huit ans en paraissent quinze. Au lieu d'être habillée à la mode et de se vieillir, elle exagère son allure jeune fille ; robe écourtée, simple, à rayures grises. Il ne lui manque que le charmant tablier à bavette des pensionnaires. Ses cheveux blonds volés à une poupée font le halo autour du ruban mauve qui les ceint.

Elle a beaucoup grandi, elle évoque je ne sais quoi de pas très sain, quelque chose comme une rarissime orchidée que chérissent certains amateurs blasés. Elle doit avoir le corps de l'adolescent Bacchus du Louvre « au diadème de lierre ».

Décidément les sports violents ont créé une race nouvelle de souples athlètes féminins.

Le plus parfait des anciens poisons italiens portait le nom de « petite chanson », Cantarella! Ce nom incitait presque à en prendre!

Quel toupet de chien! Liette entame son air, fait des mines comme si elle est née sur les planches, garde ses mains immobiles, mais sa figure retient l'attention... et quelle autorité dans ses roulades, en récitant le poème :

« C'est la cascade du jardin, le soleil la transperce, la colore de toutes les couleurs du prisme ; de la vasque où elle choit fusent mille jets sous la coupole du ciel, qui ascendent, s'égrènent et remontent, ils chantent la joie de l'eau, ils éclaboussent de gouttelettes des parterres de fleurs d'autrefois ». — Pareillement, la voix de Liette suit le mouvement du poème, choit et monte; au plus haut elle se brise en éclats infinis, ici et là, comme un pur cristal pour se reformer, s'apaiser et recommencer.

On ne l'applaudit pas, ce n'était pas pour ce public, sauf dans un coin de la salle où l'on claque des mains d'enthousiasme.

Je suivis le sourire de Liette.

Le groupe auquel elle l'adressait est composé de Mme Desrolles — beau chaperon — du major Rambach, de Harry, son flirt de la Seigneurie, dont je ne reconnus pas tout de suite la fière tournure de joueur de base-ball.

C'est donc ça. Liette débute sous l'égide de l'Oiseau Bleu; grand'mère ne nous a pas avertis. J'allai les rejoindre et ma cousine vint quelques minutes plus tard.

Elle m'embrasse, m'emmène auprès d'Harry qui ne la quitte pas de l'œil, sauf le temps de me donner un shake-hand à me faire contorsionner. Imaginez-vous une sardine prise dans la pince d'une langouste.

— Ça va, cornichon chéri?... me dit Liette. Je t'annonce que grand'maman a refusé ce soir pour la quinzième fois la main du major et, moi, pour la première celle d'Harry! Il ne sait rien de rien, ce grand nigaud... Dans quel roman a-t-il lu que l'on aime son mari?... non... non, pas de fil à la patte!..

— No... qu'est-ce que fil à la patte? interrompit Harry.



— Comment, reprit-elle, va la lunatique Lili?... Gratte-t-elle toujours du jambonneau — allusion à la mandoline de ma sœur — et ma tante, la mère de tant de bêtes... sans vous compter?... Ouisti fait-il saluer sa sœur Liette?... oui, je vois d'ici son charmant sourire et ses yeux vifs... et comment se porte le patron, le maître à tous... Fanfan la Tulipe... le seul qui ait su mater ma chère tante Charmot?

Elle ne me laissait pas le temps de répondre et Harry semblait apprécier de la confiture...

Tout en l'écoutant, je vis, la moitié d'une seconde, son regard virer sur un monsieur assis à deux rangées de chaises des nôtres, un monsieur de quarante-cinq à cinquante ans, ma foi très bien, à longue barbe blonde taillée en pointe. J'eus la sensation qu'ils se connaissaient.

J'allais reconduire après le concert mes amis et je restais bientôt seul, avec Liette, dans la vérandah.

Avant de rien nous dire elle me caressa en lissant mes cheveux; la mer roulait des vagues phosphorescentes sous des nuées obliques qui escaladaient le ciel: elles se succédaient sans fin, tandis que s'allumaient des lueurs aux crêtes de l'eau.

— Eh bien... que dis-tu de ça?

— De quoi... de ça?

— De mes débuts sensationnels, comme dit « l'Avenir des Sables ». Je chante ici depuis quinze jours... Inutile de parler morale... ça ne porte pas... Il y a ceux qui l'ordonnent, la morale...et ceux qui la pratiquent...Ce ne sont pas les mêmes...

Je lui dis, à Liette, tout ce que je pensais, bien qu'elle se bouchât les oreilles :

— Penses-tu que je vais attendre un freluquet bégayant qui demandera ma main dans toutes les règles... pour palper une dot problématique et m'ensevelir dans le triple tombeau d'une mesquine vie, quand ces demoiselles du « Servatoire », qui n'ont rien de ce que je possède... tact, éducation, raffinement, sont prises dès leur début par les puissants du monde et dodelinées dans la soie, les dentelles, des autos sensationnels?... Non... mille fois non..

L'existence de ta mère ou de la mienne ne me tente pas... A mon âge, j'ai vingt ans devant moi pour me marier... Il faut le trouver soi-même, son mari... savoir le choisir... et encore on se trompe... Qui achète un cheval sans s'y connaître se fait rouler... En toute chose au monde c'est pareil... étoffes, meubles, objets d'art, maison, tout... tout... Il n'y a que les jeunes filles qui achètent les yeux clos sans rien savoir... Les parents... ah oui... ils voient clair, les parents !... Non... non... chacun sa vie.. moi, j'aurai celle que je veux...

Qu'avait Liette? Je ne l'avais pas encore vue dans cet état d'exaltation.

— Alors, Liette, Harry te donnera ce que tu exiges?

— Harry... il s'agit bien d'Harry!... Il est riche... vingt-sept ans... mais c'est un gosse... C'est un flirt charmant... je l'aime plus que tu ne crois... je l'aime comme cela... Il en est qui ont un chien mordant ceux qui les touchent... moi, j'ai Harry, n'en parlons plus... chapitre réservé... Je ne sais pas encore ce que j'en ferai... mais je le garde!

— Alors, est-ce la belle barbe blonde du casino?...

Et j'observai Liette.

Ses prunelles, tout à coup fuyantes, répondirent enfin oui, malgré elle, en s'immobilisant.

Elle resta un instant silencieuse... et répondit franchement :

— Oui... c'est un ami également... C'est M. Malter, l'avocat de ma mère, celui qui a fait acquitter les frères Barte... Tu le connais de nom, il me semble ?

— Oui, je le connais !

Liette resta silencieuse... Je la laissai à ses réflexions, puis elle reprit :

— Chacun croit que son destin est fixé... On ne le change pas, dit-on !... Te rappelles-tu ?... tu as dis que j'étais un bouton de rose un brin flétri... Crois-tu que la vie du bouton est fixée quand le sécateur crée la branche sur laquelle il naîtra?...

Il en est que le ver attaque dans sa robe verte avant qu'elle soit entr'ouverte sur sa chair... d'autres sont hachés par la grêle... le suivant est cueilli entr'ouvert, vit et brille avant d'être rejeté ou flétrit sur un sein fiévreux ou s'épanouit, se défeuille, ses pétales jonchent les pelouses... Il en est, enfin, qui, cueillis avec d'autres, se macèrent en de lentes chimies et restent roses, puisqu'ils gardent à jamais le pouvoir secret de la rose... C'est en quoi ils se mueraient tous s'ils avaient la volonté d'éviter grêle, sécateur et passion...

Moi... je veux garder ce secret pouvoir... Et maintenant va te coucher, cornichon !

La phosphorescence de l'océan avait gagné toute la baie, et, sans fin, des bornes de l'horizon, montaient de longs cirrus bordés d'étain, qui masquaient la lune au passage...

Liette baisa mes yeux interloqués :

— Va dormir... et pense à Renée Barte.

Le lendemain, nous fûmes reçus, ma mère, Lili et moi, par l'Oiseau Bleu.

Grand'mère semblait heureuse sans rien qui annonçât l'événement qu'elle nous fit connaître un peu plus tard et qui nous stupéfia :

Liette était partie... partie, tout à fait... le matin même... avec le célèbre avocat... cette âme d'élite !

Mme Charmot se fâcha, mit solennellement en jeu l'honneur de la famille, la mémoire du colonel, et demanda ce qu'allait penser Suzanne.

Grand'mère pouffa de rire :

— Mais, petite dinde... Suzanne enviera sa fille... elle a, pour le moment, d'autres chats à fouetter... Qu'est-ce qu'il te faut donc en fait d'hommes?... On ne pouvait mieux choisir... Au fond tu es fâchée de ce que Liette s'est montrée plus intelligente que vous trois !...

— Mais, reprit ma mère, M. Malter est marié !...

Raison de plus, mon enfant, reprit Mme Desrolles... Il a tout à craindre et elle... rien !

Et elle se mit à fredonner l'air de la Cascade du jardin !

(*A suivre.*)

RICHARD RANFT.

REVUE DE LA QUINZAINE

ÉPILOGUES

Des pas sur le sable...

A Na....s

Le Dieu qui pourrait être, je me le figure comme un personnage humble. Les hommages ne le touchent plus, il ne se sent pas aimé, il a fait trop de malheureux et au fond de lui-même il souffre de son impuissance. « Je suis, dit-il, avec un sourire pitoyable, le raté de l'infini. »

— L'écrivain, l'artiste créateur de beauté ne crée jamais pour lui-même. Il est trop en dehors de la perspective pour en jouir.

— La toilette des femmes,à quoi bon ? Les jolies le sont toujours les pas jolies également, et les hommes ne s'y trompent pas.

— Ce qui fait ma valeur, peut-être, disait M..., c'est que je ne comprends pas seulement les idées, mais que je les ressens ; et que je n'éprouve pas seulement les sentiments, mais que je les comprends.

— Il n'y a pas de critique des vivants. On fait quelquefois celle de ses ennemis, celle des autres, jamais.

— Si j'avais été femme, je n'aurais peut-être aimé que dès femmes. Pourtant, un cœur d'homme, c'est quelque chose. La beauté des yeux d'homme, aussi.

— Il est quelquefois beau de mentir aux autres. Il est plus beau de se mentir à soi-même.

— L'hypocrisie est si facile aux ecclésiastiques qu'ils n'y ont vraiment aucun mérite.

— Avoir ce que j'appelle l'intelligence de l'émotion, ou l'émotion intellectuelle, tout vient de là. Le talent seul, celui du rhéteur, n'a aucun intérêt.

— La maladie, la vieillesse, la mort : trois grandes humiliations pour l'homme.

— De la noblesse des courtisanes. Il y a des courtisanes dans tous les milieux : dans tous les milieux, elle est supérieure à son milieu. En d'autres termes, la courtisane est toujours une aristocrate.

— « Vous avez connu beaucoup de femmes ? — Oui, je me suis connu à travers beaucoup de femmes. »

— Motifs. Les motifs n'ont aucune valeur. Ils se substituent très docilement les uns aux autres.Ce ne sont que des explications vaines.

— Un homme était dévoué au roi. Vient la Révolution, il se dévoue à la Révolution ; l'Empire, il se dévoue à l'Empire. On cherche les motifs successifs : il avait besoin de se dévouer, voilà tout. C'est le même homme et c'est le même motif.

— On ne doit jamais chercher les motifs des actes en histoire. C'est une grande puérilité.

— Les motifs ne sont rien. Pourtant l'homme tient plus aux motifs qu'il donne à ses actes qu'à ses actes même.

— Analyse des motifs. La suite de nos actes, agis ou pensés, est une chaîne sans fin. Nous la divisons en sections auxquelles nous donnons le nom d'un motif. Cela n'a aucune importance. La chaîne marche toujours et marcherait toujours du même pas, si nous intervertissions les motifs qui ne sont que des étiquettes arbitraires.

— Exemple de motifs arbitraires. Il est peu d'êtres qui osent donner à l'amour qu'ils éprouvent son vrai motif. C'est l'âme, c'est l'intelligence, ce sont des qualités spirituelles, c'est le dévouement, mille autres causes qui peuvent être vraies, mais secondairement. Voyons donc clair en nous-mêmes : le motif de l'amour, de tout amour, c'est l'attraction sexuelle.

— 1912. En France, seules les classes ouvrières ont une vie politique.

— Je n'aime que les gens qui recèlent de l'infini.

— Don Juan : Comme tu m'étreins ! Tu m'aimes donc ? — La Mort : Plus que tout, créateur de vie. Tu as tant travaillé pour moi !

— Dans la science, il y a beaucoup de choses à trouver. Il y en a davantage à ne pas trouver.

— M... disait : « On ne finit jamais mes phrases. Vous prétendez donc deviner ce que j'allais dire ? Je ne le sais pas moi-même. »

— La cinquantaine nous surprend à faire des projets d'avenir. Et au fait, pourquoi pas ?

— Réflexions stendhaliennes.

> — Le roman d'un jeune homme pauvre, qui donc l'a fait le premier et le mieux, sinon Stendhal, avec Julien Sorel et Mathilde de la Mole ?
>
> — Le génie n'est pas ridicule, quand on sait le porter.
>
> — Stendhal a bien vu la variété de l'amour dans le monde et son peu d'influence sur le ton des relations sociales.
>
> — Le vrai monde sera toujours celui où on sait s'ennuyer.
>
> — Le *R. et le N.* est peut-être le seul roman qui puisse avoir de l'influence sur le caractère d'un jeune homme, sur l'humeur même d'un être froid.

— L'amour est au besoin sexuel ce que le goût est à la faim.

— La vérité est une représentation et non un fait.

— La virginité, les roses, les larmes, toutes choses exquises à cueillir dès qu'elles sont formées.

— Le travail de la femme, c'est l'oisiveté de l'homme. Autres termes : Quand un sexe travaille, l'autre se repose. Et encore : A femme travailleuse, mari parasite.

— Dieu est toujours l'être que l'on fabrique soi-même, avec ses mains, avec son esprit, et que l'on sait vrai et que l'on aime, à cause de cela.

— Il faut avoir beaucoup de génie pour ne pas sombrer dans la popularité.

— La discipline chrétienne habitue l'homme à ne considérer dans les actions que leur utilité. Elle désenchante.

— Tout croyant est l'esclave de sa croyance.

— Il y a des transformateurs d'énergie. Il y a aussi des transformateurs de sensibilités.

— Le bonheur est personnel. Il faut le faire soi-même de ses propres mains et ne pas l'attendre tout fait des mains d'autrui.

— M... disait : La vie finit toujours par vous apprendre qu'il n'y a rien et que tout est inutile. Seulement, chez moi cela arrive un peu tôt.

— Ne désirer que l'impossible.

— Une tête de Luini au profil mal accentué, mais de face délicieuse. Agréable dessin de la bouche arquée comme d'un enfant. Les mains très blanches. Les seins menus, un peu longuets, encore jolis. Gracile, une Lombarde de Marseille. Elle disait... Et l'obscénité prenait sur ces lèvres mignardes je ne sais quel air ingénu et tout naturel.

— Surhomme, cela ne veut peut-être dire qu'homme supérieur par l'esprit, par l'activité, par un bel ensemble de dons humains. Si c'est cela, bien. Mais si c'est autre chose, si l'on entend un être à la fois homme et au-dessus de l'humanité, cela est absurde.

— L'anormal est en germe dans le normal.

— On a étudié l'anormal pour comprendre le normal. Mauvaise méthode qui fait bientôt perdre de vue le fait quotidien dont le fait exceptionnel n'est que le développement logique.

— D'anciennes habitudes de langage, qui furent en leur temps un grand effort d'analyse, nous imposent une distinction entre les faits physiques et les faits moraux, qu'il vaudrait mieux appeler spirituels, comme tenant plus particulièrement à l'esprit, à l'imagination, à la représentation. En réalité, il n'y a que des faits physiques. Il n'est pas un mouvement de l'esprit sous lequel il n'y ait un changement d'état physique, chimique ou mécanique.

— C'est dans l'ennui, le profond ennui que nous goûtons le mieux notre existence.

— Il y a toujours quelque chose de supérieur dans l'être qui sait s'ennuyer.

— Plutôt l'ennui qu'un plaisir médiocre.

— Il y a des plaisirs profonds, émouvants, déchirants. Ceux-là seuls valent la peine qu'on sorte de l'ennui.

— O délices de mon ennui, que valent près de vous les amusements des hommes ?

REMY DE GOURMONT.

LES POÈMES

Henri Hertz : *Les Apartés* ; éditions de la Phalange, 2 fr. — P.-J. Jouve : *Présences* ; Georges Crès et Cie.

Si les poètes se plaisent volontiers à rassembler en un même volume des poèmes fort divers et témoignant des plus décisives évolutions, il faut reconnaître qu'ils n'en facilitent pas plus pour cela la besogne critique et qu'ils s'appliquent parfois à dérouter celui qui les considère avec méthode. Tel place, logiquement, au terme de son livre, les pièces qui, de son propre aveu, en forment la conclusion. Celui-ci dissimule traîtreusement ses plus récentes intentions entre deux chapitres nourris d'idées anciennes ; alors que celui-là dispose bien en vue, dès les premières feuilles, le fruit à peine mûr d'une sensibilité renouvelée. Dans tout volume de vers — je parle de ceux qui méritent lecture — cherchez les pages où l'auteur rappelle son précédent ouvrage et celles dans lesquelles il amorce son futur recueil. Quel poète et quel poète jeune pourrait ne pas procurer cette impression de mouvement, de déplacement, de progrès ?

Voici devant moi un livre auquel Henri Hertz a donné ce titre mystérieux et narquois : **Les Apartés**. S'il m'est facile de reconnaître là l'auteur des *Mécréants* et de *Quelques vers*, il m'est également possible de discerner, au ton de certaines pièces, une transformation qui intéresse moins la manière adoptée jusqu'ici par Henri Hertz que la nature même de l'émotion poétique. Ou je me trompe fort, ou les poèmes réunis au début du livre, dans ce chapitre intitulé *le Cadran*, expriment les découvertes faites dans ces derniers temps par le poète. Mais il n'importe. Il me plaît de voir dans toute cette première partie des *Apartés* la conclusion de l'ouvrage entier, et c'est pour légitimer cette disposition critique que je parlerai tout d'abord des pièces qui composent tout le reste du volume.

Dans un recueil de notes sur la poésie contemporaine, j'ai déjà cru devoir dire, au sujet de Henri Hertz : « C'est une face nouvelle du

symbolisme qui m'apparaît, illuminée dans l'œuvre lyrique ou dramatique de ce poète. » Je ne pense pas que ces propos aient perdu toute actualité : Il y a dans *les Apartés* un grand nombre de pièces où règne encore en maîtresse cette vertu charmante, pratiquée à ravir par certains de nos aînés directs, j'entends la fantaisie.

Sommé, par les plus pressantes nécessités littéraires, de trouver dans la vie immédiate un objet nouveau de lyrisme, Henri Hertz abandonne à regret tous ces thèmes lointains, aimables, généreux qui, pendant si longtemps, se prêtèrent de bonne grâce à la virtuosité des poètes. Henri Hertz quitte le théâtre où, couverts d'une poussière nostalgique, restent encore plantés les décors du parc et rangés les accessoires de la féerie. Son livre est un adieu ému aux vieilles légendes, aux vieux héros, à la complainte, à la romance marine, à l'allégorie et au madrigal

La première pièce des *Légendes survivantes* s'appelle : *De profundis des Légendes*. Ce titre justifie à lui seul mon interprétation des textes. Non sans ennui, Hertz reconnaît que le temps est fini de tous les « rêves éveillés ».

> Les mendiants fériques, s'ils frappent à ta porte
> Ne leur ouvre pas.
> Car si tu ouvres, tu ne verras
> Que la grande nuit vivante qui est morte.

Mais il convient d'honorer d'un adieu lyrique tous ces personnages touchants d'une poésie qui, déjà, s'éloigne dans l'ombre. Et Henri Hertz s'y emploie, avec le ton et l'émotion désirables.

Hertz est un poète marin, comme Tristan Corbière. On le sent poursuivi par des rêves de haute mer, de tempête, d'épaves. Le langage pittoresque des matelots enrichit son vocabulaire ; son imagination tourne et retourne les mots de hune, de hamac, de vigie, de misaine, d'écoutille ; il est tout enivré par l'odeur du goudron, de la caque et des vieux filets.

Il cède volontiers aux sollicitations de cette muse vagabonde et nautique qui consola de tout temps les poètes d'une existence désespérément terrienne.

Henri Hertz aime le madrigal dont Laforgue lui a dûment enseigné le secret. Il sait mêler l'ironie fine et tranchante à la plus sincère mélancolie ; il donne à ce *madrigal des conditions* un ton fort nouveau, mais n'omet pas non plus d'en appeler au charme sûrement poignant de cet *orgue de Barbarie* qui règne solitaire au fond du souvenir de tout homme.

On trouve, dans *les Légendes survivantes*, deux contes : *Escamp* et *les Frères*, qui donnent de la personnalité de Henri Hertz une idée complète et juste.

Presque rien du chant de l'ancienne poétique ne subsiste en de tels vers. On a, dès l'abord, l'impression d'une incoordination métrique complète; la rime seule veille, toujours présente, tenace, souvent clownesque. Les quantités syllabiques semblent ne jouer aucun rôle; un sens singulier des qualités syllabiques a sans doute guidé le poète. A la longue, l'oreille s'accoutume à cette cadence pleine de soubresauts, de détours et de résolutions brusques. On éprouve alors l'impression d'un chant populaire, mélange de rudesse et de naïveté, et qui n'emprunte, de temps en temps, les mesures familières que pour les désarticuler brusquement, avec des ironies musicales, si j'ose dire, bien faites pour souligner tout ce qu'il y a déjà d'ironique dans le choix des sujets, le choix du ton, le choix du vocabulaire.

La rime ajoute à cette poésie, certes ; elle en exagère l'humour cruel, elle exagère le sourire, parfois jusqu'à la grimace ; qu'on en juge par ces quatre vers extraits d'un conte :

Sa science eut faim bientôt
De découvertes et de vérités.
Dans les églises, il maraudait les ex-vôto.
Son sacrilège fut ébruité.

Qu'on ajoute à ce souci parfois burlesque des consonances et des assonances, l'usage drôlatique et inattendu des inversions et de cent autres procédés d'écriture qui contribuent à donner à maints poèmes de Henri Hertz l'aspect de patientes improvisations ou encore de minutieux impromptus...

Mais dans ce livre, je l'ai dit, d'autres accents se font entendre. Tant dans la partie intitulée *le Cadran* que dans celle à laquelle Henri Hertz a donné le titre d'*Emigrations ;* j'aperçois tout à coup un homme exilé des légendes et qui cherche dans l'âcre vie contemporaine un objet à sa méditation et à son chant. Là, le sourire est moins crispé, mais détendu et presque imperceptible. Des soucis nus se laissent entrevoir ; une face humaine sans masque de velours, une main nerveuse et inquiète, sans gant ni mitaine. Les poèmes s'appellent : *Levers de tous les jours, le Jour se lève, l'Aube ennemie...* Les vers gardent ce rythme capricieux propre à Henri Hertz, mais sont empreints d'une gravité que rarement des souvenirs de littérature altèrent. J'écoute Henri Hertz dire :

Si, paresseux, j'hésite à me lever
C'est que je vais aller vieillir...
. . . .
Le jour s'est levé sans que je l'aie vu.
Il est entré, en rampant, dans les rues.

Voyant alors un homme mélancolique sans apprêt et inquiet sans

attitude, je prête une oreille entièrement sympathique et j'ouvre large un cœur gagné.

§

Après divers essais poétiques, dont les plus récents forçaient l'attention, Pierre-Jean Jouve publie une complète et homogène série de poèmes, sous ce titre : *Présences*. Beau et bon titre, en vérité, qui donne, du livre et des intentions de l'auteur, une fort exacte idée et qui, dès l'abord, assigne un point de vue au lecteur, à l'adversaire.

Pierre-Jean Jouve a réuni les poèmes composés pendant ces deux dernières années, et les a réunis dans un ordre probablement conforme à l'ordre chronologique, au moins dans les grandes lignes. Il s'ensuit que la lecture régulière de cet ouvrage permet de juger sainement d'une évolution à laquelle je ne saurais refuser mon assentiment.

Tous les poèmes de ce livre forment comme autant d'*actes de connaissance*.

J'emprunte, ici, à Claudel cette définition de la *connaissance :* « La connaissance vient de nous-mêmes, elle est la lecture à tout moment de notre position dans l'ensemble. » Il s'agit là, bien évidemment, de la connaissance vitale, mais la connaissance poétique n'est qu'une forme de la connaissance vitale et la définition ne cesse pas d'être précieuse, opportune, propice.

Un homme sort de chez lui, traverse le jardin, descend au bord d'une rivière, saute dans une barque et se laisse entraîner, au gré du courant, entre les paysages des rives. Voici le thème adopté (je ne dirai pas choisi) tout d'abord, par Pierre-Jean Jouve. Comme on le voit, le poème est, ici, réduit à sa forme la plus simple, la plus élémentaire, la moins dramatique ; emporté par le courant calme et impérieux, le poète entreprend de lire et de noter à tout instant « sa position dans l'ensemble ». Tout se passe au présent ; tout s'exprime en fonction de la première personne ; images ou notations, tout contribue à traduire la réaction de l'individu sur le monde extérieur. A proprement parler, il ne s'agit pas de poèmes, mais *de moments poétiques*. Pour parvenir à sa fin, pour connaître cet univers qui lui est offert, l'homme, attentif, procède à une analyse minutieuse des objets, de lui-même, et de l'image que les objets réfléchissent en lui-même.

Pierre-Jean Jouve pouvait prolonger cet exercice poétique. Mais, après l'avoir poursuivi pendant quelque temps, il a soupçonné des nécessités lyriques plus profondes, sinon plus urgentes.

Toutefois, cette première partie du livre donne déjà de précieuses indications; elle nous révèle un homme actif, offensif même, plus préoccupé de donner que de recevoir, non replié sur soi-même, mais multiplié par le jeu de cent tentacules agiles et inquisiteurs. A cette

minute, le courant est de l'homme vers les choses, en attendant qu'il soit des choses vers l'homme et que la contemplation succède à l'observation ou, mieux, à la curiosité expérimentale.

Jouve écrit, par exemple :

La barque peinte en jaune et rouge
Emplit le cœur sec des roseaux.
Je descends l'herbe ; puis d'un pas
Je me donne selon mon poids
Dans le milieu du plancher chaud.

Certes, l'offensive est patente. Elle s'accuse jusque dans le choix des mots, dans le système d'écriture, dans la notation sèche d'une série de faits à peine commentés, à peine coordonnés entre eux, mais signalés, simplement, avec rigueur, comme successifs dans le temps.

— Je passe volontairement sous silence tout ce qui a trait à la métrique, tant il est vrai que Pierre-Jean Jouve, en vue d'une expression immédiate de soi-même, semble avoir choisi le mode oratoire le plus simple, le plus fruste.

Ce régime poétique, absolu dans toute cette partie du livre intitulé *Heures du matin*, dure encore dans le chapitre suivant qui porte, proprement, le titre de *Présences*. Parti à la découverte du monde, le poète ne songe point encore à distinguer ce qui est *sujet* de poème de ce qui ne l'est point. Il est à cette période admirable où il suffit d'ouvrir les yeux pour aussitôt parler et de parler pour produire *du poème*... Mais, déjà, la connaissance sensuelle accepte des rectifications incessantes d'un ordre plus interne. Il n'est plus seulement procédé à la lecture d'une position dans un monde physique, mais encore à la détermination d'une « position » dans le monde moral des sentiments et des idées.

Les images associent des vérités plus intérieures, les notations s'adressent à des détails plus profondément significatifs, plus substantiels, moins transitoires. Je lis :

L'air est jaune. Les arbres pensent
Dans l'emmêlement de leur bois.

. . . .

Un enfant siffle dans la cour.
Il a l'aspect de mon enfance.

. . . .

Le bruit gravé dans l'air acide
Est si fort sur ma face ouverte
Qu'il a le goût du silence.

Certes, il persiste une certaine roideur dans l'expression : plus de violence que de persuasion, plus de brutalité que de force. Mais on

devine que, déjà, le poète se ramasse; il *entend* plutôt qu'il n'écoute, il *voit* plutôt qu'il ne regarde. Le courant reflue, hésite, mais, pendant de longues minutes, il est de l'extérieur vers l'homme, il entre par toutes les portes et s'écoule en cataracte dans l'âme recueillie qu'il déborde.

Il y a, dans cette partie du livre, une pièce intitulée *Retour* et que je tiens à signaler : Avec elle, Pierre-Jean Jouve découvre, me semble-t-il, la valeur dramatique du poème. A compter de ce moment, pour lui, le poème va former un système clos, il ne sera plus un *moment poétique*. Aux exercices lyriques doivent donc succéder les *poèmes* proprement dits.

Le poème est un organisme tel que la connaissance d'une de ses parties doit permettre de préjuger, dans une certaine mesure, des dimensions, des proportions, de la forme, de la masse, des raisons, somme toute, de l'ensemble.

— De même, un fragment de mâchoire amène Cuvier à l'identification, à la reconstitution d'un animal complet. —

Un poème a une forme dans le temps et dans l'espace. Autrement dit, un poème présente une courbe que quelques points doivent suffire à déterminer. Les dix premiers ou les dix derniers vers d'un poème qui est vraiment un poème ne nous laissent jamais sans renseignements sur l'ampleur, le ton et la signification du reste. Rien, davantage qu'un poème, ne doit nous faire songer à un vase harmonieux, stable, solide et transparent, pesant sur sa base et aérien par sa forme.

C'est l'intuition de toutes ces choses qui a guidé Pierre-Jean Jouve dans la composition de la dernière partie de son recueil, celle qu'il appelle *Etre*. Le monde des sentiments s'est ouvert à sa pénétration. Voici qu'il s'y aventure avec une âme scrupuleuse et dévouée. Il apprend que la communion avec les choses est l'étape préparatoire de la communion avec les êtres, de la communion de l'homme avec les autres hommes...

Et comme je le vois franchir ce seuil, je m'arrête, plein de confiance, plein de certitude.

GEORGES DUHAMEL.

LES ROMANS

Paul Margueritte : *Les Fabrecé*, Plon, 3. 50. — Maurice Dekobra : *Les Mémoires de Rat-de-Cave*, Ambert, 3.50. — Mme Stanislas Meunier : *La Princesse ennuyée*, E. Flammarion, 3. 50. — Jules Puech : *Les Jeux de la politique et de l'amour*, B. Grasset, 3.50. — Strarbach-Baudenne : *Sao-Tiampa, épouse laotienne*, B. Grasset, 3.50. — H. Plieux de Diusse : *La Mulotte*, B. Grasset. 3.50. — M. F. Lesoc : *Les deux Voies*, B. Grasset, 3.50. — Raymond Labruyère : *Le Sel de la Terre*, B. Grasset, 3.50. — Henri Moro : *La Première étape*, B. Grasset, 3.50. — Maurice Garçot : *L'Entrave*, B. Grasset, 3.50. — Alfons Maseras : *L'Arbre du*

bien et du mal, E. Figuière, 3.50. — A. Penin : *Cœur d'Apôtre*, E. Sansot, 3.50. — Gaston Strarbach : *La Ruée*, E. Figuière, 3.50.

Les Fabrecé, par Paul Margueritte. Que de crimes on a commis, de tous temps, au nom de cette institution : la famille ! C'est avec ce grand mot que l'on a toujours mené le bourgeois français aux pires sacrifices et c'est sur ce modèle qu'on a conçu les plus redoutables des gouvernements. Si on y regardait de très près, on s'apercevrait pourtant que la famille n'existe pas. C'est un préjugé. Et, comme tous les préjugés, il repose sur une théorie, très belle en soi, mais absolument inapplicable. Un homme et une femme s'unissent avec amour ou sans amour. Dès que le couple amoureux se reproduit dans ses enfants il affaiblit la qualité de son amour en le remplaçant par un sentiment moins vif qu'il appelle l'affection. Voilà donc une famille fondée sur une dégénérescence de sentimentalité. Quant au couple s'unissant dans l'unique but de la reproduction, il se rapproche de l'animalité, et un instinct ne peut certainement suffire à remplacer la passion de son semblable poussée jusqu'à l'abnégation. Il n'existe pas de père et de mère claivoyants. Ils aiment leur progéniture malgré eux, jamais pour des raisons définies. Alors il leur est impossible de calculer jusqu'où les mènera leur aveuglement. Dès que les parents raisonnent froidement, ils ne consentent plus à oublier leurs propres intérêts pour ceux de leurs enfants et par conséquent réduisent l'esprit de famille à la portion congrue, disant à leurs héritiers : j'agirai selon tes actes. Puis il y a les préférences et les passe-droit. Je ne pense pas qu'un homme et une femme cessent d'être des humains ordinaires parce qu'ils sont chefs de famille. Quelle est la mère capable d'aimer également ses deux enfants ? Quel est le père qui refuse de choisir entre l'enfant du premier lit et celui du second ? Le dévouement à la famille c'est le dévouement à ses intérêts. Un dévouement est-il méritoire s'il est imposé par un besoin ? En outre la famille nuit toujours au développement de l'individu. Un frère ou une sœur peut être sacrifié au bonheur de la famille. Le père et la mère font eux-mêmes tous les sacrifices désirables pour l'aîné ou l'aînée à moins que leur tendresse ne se reporte, totale, sur le benjamin au détriment des autres. Les mères ont généralement une prédilection marquée pour leur fils, sentiment maternel transposé en vague dilection amoureuse, et tel père qui ne voyait pas sa fille en jupe courte ne verra plus qu'elle dès que celle-ci deviendra femme. En France, le sentiment de la famille existe surtout en façade. On en parle beaucoup et comme on a peu d'enfants il se restreint à un égoïsme de bon ton : j'élève mon fils ou ma fille dans mes idées, pour mon bonheur sinon pour le sien ! Maintenant, si, vraiment, il y eut, chez le bourgeois français, un esprit de corps, un amour de l'intérieur poussé jusqu'à la dignité d'un sentiment, si la famille, en

un mot, fut la plus noble invention de sa médiocrité cérébrale, on se demande pourquoi il admit la possibilité du divorce ! Un préjugé entouré de lois draconiennes et de mystérieux sacrements peut tenir lieu de divinité durant des siècles, mais il ne faut pas renverser l'idole pour montrer longuement ses dessous obscurs, illuminer sa charpente de bois vermoulue en espérant la remettre debout après ce brutal coup de lumière et quelle torche plus furieusement embrasée que le divorce jeté dans les unions les plus indissolubles, disjoignant les anciens comme les nouveaux couples? A présent les enfants de sept ans eux-mêmes ne doivent plus croire à l'institution ! Ai-je besoin de vous dire que l'œuvre de Paul Margueritte ne m'a pas inspiré seule ces réflexions amères? L'auteur, sans parti pris, nous montre une très belle, très honorable famille française fondée par un couple paysan, car il a voulu puiser les fortes racines de cette souche féconde en glorieux rejetons dans la terre même que cultivent les bons dynastiques, non pas ceux qui possèdent le plus de terre, mais ceux qui l'ont toujours travaillée de père en fils. Il nous fait pénétrer dans l'intimité des Fabrecé par le récit des réprimandes de l'aîné aux cadets. C'est le principe de l'autorité royale. L'héritier mâle, premier du nom, dirige ses frères et sœurs sans aucune contestation et les établissements de la vaste imprimerie. « Autoritaire et tendu, il était faible au fond (lisez mortel) et dissimulait les passions qui le dévoraient : l'ambition, la richesse et le plaisir; il les maintenait dans les grandes lignes qu'exige le respect de soi, malgré son âpreté positive, plein de noblesse et d'honneur au sens usuel de ces mots. » C'est bien là le portrait d'un bourgeois de tous les temps. Le père et la mère, plus indulgents parce que d'une humeur plus tendre et peut-être parce que plus impeccables sous tous les rapports, se reposent sur lui du soin de morigéner les jeunes. Celui qui doit leur succéder doit aussi hériter de leur autorité morale en dépit de ses défauts. Jean-Marc, *le gouverneur*, ne vaut pas mieux que Florent, le turbulent benjamin. Mais où en arriverait-on sans le respect de la hiérarchie familiale? Les cadets, les sœurs, les brus, cachent leurs larmes et on obéit avec assez d'ensemble pour donner au public de l'usine l'illusion de la vie de famille la plus parfaite. Quand le père, à son tour, blâme le gouverneur, lui reproche ses infidélités conjugales, l'aîné n'oublie pas qu'avant d'apprendre à sévir il a dû courber le front sous les remontrances et que sa morale de surface procède naturellement de la morale foncière du Fabrecé qui le mit au monde par véritable amour, probablement. Ces illustres chefs d'une imprimerie célèbre ayant créé leur maison et leur gloire tiennent à leur honneur comme jadis les suzerains d'une contrée tenaient à leur bannière, qui n'était pourtant pas tout à fait celle du roi. Lorsqu'arrive l'incident regrettable, la perspective du divorce de leur fille avec

un Russe, monomane dangereux, ils ont peur, car ils sentent que n'importe quelle avanie secrète est préférable à l'horreur de dissoudre un contrat, de séparer deux corps que la loi a unis. L'absurdité même de la loi leur vient en aide, puisque deux conjoints ne peuvent divorcer pour la seule cause de folie. On a le droit d'invoquer une incompatibilité d'humeur, mais point l'humeur noire par excellence, l'aliénation mentale. Tout s'arrange, parce que ce ne serait pas la peine d'être un romancier de talent si on n'arrivait pas à arranger les choses d'une manière plus ou moins vraisemblable. On ne divorce pas, le mari meurt, pris à son propre piège, les enfants sacrifiés trouvent des parents d'adoption (la famille adoptive serait peut-être la seule dont l'affection aurait la chance de ressembler au parfait amour!) et le gamin turbulent se découvre un héros dans une apothéose où le feu de bengale n'est, hélas ! pas épargné puisqu'il tombe en aéroplane au milieu de l'incendie de son usine. Que conclure? L'auteur a certainement voulu magnifier l'idée de la famille en choisissant pour cela le meilleur terrain d'entente, c'est-à-dire un fragment pur du grand prisme de la société bourgeoise. Mais sa fidélité même aux bons principes du naturalisme nous rend sa vision inquiétante. Plus ces honnêtes gens sont aperçus d'après nature, dans toute l'étendue de leur honorable égoïsme, et plus ils nous font peur. Quel est le penseur, le cerveau libre, qui voudrait vivre sous leur toit et sous leur joug? C'est pourtant cela l'élite de la nation française. Je crois même que c'est son portrait plutôt embelli. Alors? La famille? C'est un beau rêve de poète.

Les Mémoires de Rat-de-Cave, par Maurice Dekobra. Ceci est l'envers de la bonne société; mais on peut se demander, lorsqu'on songe à la façon dont les Bonnot prennent des notes pour servir de leçon aux gendarmes, si ce n'est pas une aristocratie nouvelle qui se prépare à détrôner l'autre. Le cambrioleur, personnage isolé, c'est le vulgaire criminel; dès qu'on l'enrégimente et qu'on lui prête une tactique, voire une certaine moralité dans la manière d'opérer, dès qu'il fait école enfin et qu'il forge des lois comme un chef de bande émérite, il inspire une sorte de respect ou de curiosité sympathique. *Rat-de-cave* est instruit, lettré, humoriste à ses heures, les femmes raffolent de lui, il est bien près de devenir un héros. L'auteur n'a même pas abusé de la situation en la teintant d'anarchie. Il vole sans aucune idée de la reprise individuelle et, honnête jusqu'à la sincérité, il ne prétend pas être plus probe pour ça. Rat-de-cave est un brave garçon qui a reçu de son père un enseignement plutôt regrettable. On ne peut guère le blâmer d'avoir trop bien écouté sa famille et puis il a tellement d'esprit!

La Princesse ennuyée, par Mme Stanislas Meunier. Ce roman fournirait un excellent scenario d'opéra comique. Cette prin-

cesse qui court le monde et se laisse suivre par des étudiants au quartier latin est une personne un peu truquée, très, trop légende moderne pour qu'on la prenne au sérieux; mais son cousin, le travesti de petite bonne, plairait au public des vieux messieurs qui n'y regardent pas, de si près. Agréable passe-temps et jeux des princes. Ah! S'ils étaient aussi drôles que cela même quand ils s'ennuient!...

Les Jeux de la politique et de l'amour, par Jules Puech. Où l'on parle politique après dîner pendant que les jeunes filles lisent Romain Rolland. On passe en revue les nombreux non-sens de nos gouvernants actuels et l'on se découvre de nouveaux partis pris, pires que les anciens. Un certain M. Justamon, au milieu de ces énergumènes, paraît un type à la fois doucement philosophe et naturellement malheureux. La politique et l'amour ne sont pas des choses amusantes, mais les hommes aimeront toujours à jouer leur destinée contre ces enjeux défendus.

Sao Tiampa, par Strarbach-Baudenne. Plus je lis des histoires coloniales, vraies ou fausses, plus je m'aperçois de l'insigne faiblesse de l'homme blanc devant la femme de couleur. Elle possède sans doute une animalité très supérieure à la... sociabilité du français et le roule, sous ses pattes de velours noir, comme une pauvre pelote de fil. L'épouse laotienne me semble pratiquer l'adultère tout aussi volontiers que l'épouse parisienne et je finirai par croire que c'est la faute du mâle. Il est beaucoup trop persuadé de sa supériorité morale, laquelle ne vaut pas l'autre aux yeux des amantes de n'importe quel pays.

La Mulotte, par H. Plieux de Diusse. Une négresse qui singe (le mot n'est pas poli, mais il est plus nègre) la femme blanche grâce à l'éducation de son époux, officier français, et elle est tellement dans la peau de son personnage qu'elle sert le thé, se coiffe, raisonne comme une petite mondaine. Malheureusement la fièvre jaune met un terme à l'idylle. Un enfant naîtra qui restera au compte de la belle nature, et c'est en souvenir de cette pauvre amante trahie par le sort que ce livre fut écrit.

Les Deux voies, par F. Lesoc. Deux femmes, la tante et la nièce, se donnent de nobles tâches à la fois artistiques et humanitaires. La plus âgée y sacrifie ses joies possibles d'amoureuse, la plus jeune cherche l'homme qui sera digne de l'aider. Le littérateur jouisseur et ambitieux lui paraît insuffisant, malgré la passion qu'il témoigne; elle choisira le cultivateur, plus humble, dont l'âme vibrera mieux à l'unisson de la sienne toute remplie de sa mission. Ces femmes sont un peu bien pédantes pour être heureuses en ménage. Que de discours sur la méthode!

Le Sel de la terre, par Raymond Labruyère. La conversion d'un homme qui arrive peu à peu à se détacher de toute préoccupa-

tion mondaine. Celle qu'il aurait pu aimer se consacre aux bonnes œuvres. Son père, le libre penseur, s'efforce de l'attirer vers les combats sociaux, mais ni les amours faciles ni les situations compliquées ne peuvent plus le ravir à sa constante inquiétude. Un jour il entendra la voix mystérieuse qui lui signifie enfin son devoir. Il fait partie du sel de la terre, selon l'écriture. Il en représente, en effet, toute l'amertume.

La Première étape, par Henri Moro. Les indécisions d'un jeune homme qui s'efforce vers le bien sans connaître autrement le mal que par de très vagues aspirations. Elevé par un père triste qui pleure toujours sa femme sans s'occuper de l'homme qu'elle lui a donné à former, Pierre ayant vaincu le démon, c'est-à-dire l'envie de succéder à un camarade dans le cœur très ouvert d'une créature quelconque, se décide pour les fiançailles pieuses. C'est un peu prématuré. Cette première étape est presque une fin, d'ailleurs une bonne fin.

L'Entrave, par Maurice Garçot. Valclair est un jeune lieutenant très naïf qui se laisse lier pieds et poings par une maîtresse assez nulle. Moitié fille, moitié petite bourgeoise, elle le trompe pour de l'argent et ensuite semble le regretter dans une lettre de rupture où elle se sacrifie à son avenir, où elle le désentrave. Souhaitons de l'avancement à ce jeune conscrit de l'amour.

L'Arbre du bien et du mal, par Alfons Maseras. Œuvre poétique où l'on voit se coudoyer des gens qui ne sont pas faits pour vivre ensemble et tâtonner vers une plus pure lumière d'amour des amants effrayés de leurs libres impulsions. Un ascète prêche, en dehors de toute église, le droit à l'impulsion religieuse sans contrôle et un beau libertin est tué par un jaloux inconnu. La fatalité antique poursuit tous ces héros modernes sur une terre chaude, généreuse en fleurs et en fruits qui en vit d'autres devenus dieux.

Cœur d'apôtre, par Auguste Penin. Roman de début d'un homme qui mourut en 1888. Il est curieux de remarquer que déjà des préoccupations de socialisme chrétien hantaient la plume de cet écrivain. Le héros de son roman est lapidé par la foule qu'il voulait enseigner comme sont lapidés ou crucifiés pas mal d'apôtres semblables dans des romans beaucoup plus modernes.

La Ruée, par Gaston Strarbach. Un adultère peut-il faire tout l'état d'âme d'un peuple et le malheur d'un mari est-il le malaise d'une nation? Je crois que cette histoire, en somme assez intime, ne suffirait pas à justifier son énorme titre. Sa morale serait peut-être qu'il ne faut pas se marier trop jeune, le premier bonheur étant toujours celui qu'on doit payer le plus cher.

RACHILDE.

LITTÉRATURE

Chateaubriand et l'Hystérie : Les « Menteries » de Chateaubriand, par le Dr Potiquet, 1 vol. petit in-18, 1,50, Laisney. — *Une amie inconnue d'Eugénie de Guérin : Coraly de Gaïx, Correspondance et Œuvres, publiées avec notes et portrait* par le Baron de Blay de Gaix, Introduction par Armand Praviel, 1 vol. in-8, 3,50, Champion. — Maurice Guyot et X... : *Comme on dirait*, 1 vol. in-12, H. Oudin. — Gabriel Clouzet et Charles Fegdal : *La Vie anecdotique et pittoresque des grands écrivains : Lamartine*, 1 vol. in-12, 2,25, Michaud. — Ernest Flaubert : *Les Poèmes à dire* (*Théâtres et Salons*). 1 vol. in-18, 3.50, « Librairie des Annales ».

D'un essai de psychologie morbide : Chateaubriand et l'Hystérie, le Dr Potiquet nous offre ce fragment : **Les « Menteries » de Chateaubriand**. Le mensonge est une des caractéristiques de l'hystérie ; or, dit-il, du peu de sincérité dans les *Mémoires d'Outre-Tombe*, les exemples abondent. Le seul mensonge retenu ici pour cette thèse de l'hystérie de Chateaubriand est celui de sa démission de ministre de France près la République du Valais, lors de l'exécution du duc d'Enghien. L'indignation politique ne fut qu'un prétexte ; le véritable motif fut sa crainte d'être rejoint par Mme de Chateaubriand, sa femme, et son désir de retrouver Mme de Custine. Mais il sut faire valoir son héroïsme, le magnifier « avec tant d'art et tant d'obstination que, pendant plus d'un demi-siècle, la postérité prit, bouche bée, cette vessie pour une lanterne ». En vingt endroits de ses mémoires, il fera allusion à ce geste de 1804, s'en fera un titre à la reconnaissance des Bourbons : « Comme j'ai tout perdu pour leur couronne, gémit-il, il serait assez juste qu'ils me nourrissent. »

Voici maintenant l'explication médicale de cette attitude : « Les sujets qui ne sont pas hystériques, écrit P. Hartenberg, mentent simplement, tranquillement... Ce qui confère au mensonge son caractère hystérique, c'est la fabulation sensationnelle et superflue. » Ce qui s'applique, n'est-ce pas, aux Mémoires. P. Hartenberg ajoute encore (*l'Hystérie et les Hystériques*) : « La richesse de la fabulation mise au service de la vanité, voilà encore la marque hystérique... » On se souvient à ce propos des rectifications de l'Abbé de Mondésir, au sujet du voyage en Amérique, et aussi du journal de Julien, le valet de chambre du Vicomte : « J'écris ces menteries incroyables, dit l'Abbé de Mondésir, parlant des hâbleries du chevalier de Chateaubriand, à son retour de l'île Gracieuse, dans la crainte qu'elles ne se lisent plus tard dans une œuvre posthume de l'auteur, dont nous sommes déjà menacés de son vivant. Avis donc aux lecteurs futurs ! »

Le Dr Potiquet excuse ces mensonges de Chateaubriand en disant qu'il était poète, et, comme tel, ami des légendes. Mais voici que, suivant M. Ch. Le Goffic, Chateaubriand était né mystificateur, proba-

blement dupe de ses mystifications; il faudrait le placer à la suite d
l'auteur d'*Ossian*, de nombre d'écrivains bretons, parmi les mytho
manes du Dr Dupré, dans le voisinage de Mme Humbert : « Une race
écrit-il, paraît avoir élevé la supercherie littéraire à la hauteur d'un
genre national, et cette race, je rougis de l'avouer, est la race celtique
Il n'en est point chez qui on trouverait plus de mystificateurs, qu
aient poussé plus loin, et soutenu plus longtemps leurs mystifica
tions. » Que cette critique soit un hommage au rêve et au mensonge
et puisqu'il s'agit des mystifications des Celtes, on a envie ici d
joindre au nom de Chateaubriand celui de Villiers de l'Isle-Adam
qui eut, lui aussi, le don merveilleux de transmuer en rêve la réalité
Ce besoin de mystification, conscient juste ce qu'il faut pour lu
conserver son ironie, c'est une sorte de bovarysme, un besoin de tou
embellir et de tout magnifier : le songe se mêle au réel et le recti
fie. Mais la réalité, pour ces êtres mystiques, c'est bien ce mélange
du rêve et du réel. Chateaubriand s'est certainement voulu tel qu'i
s'est décrit, et c'est cela le vrai Chateaubriand et non celui que
refont les historiens. Les mensonges et la qualité de ces mensonges
sont significatifs de la qualité de l'homme, et c'est vraiment naïf, de
la part de M. Jules Lemaître, de reprocher à l'auteur du *Génie du*
Christianisme de n'avoir jamais pratiqué la simplicité et l'humilité
chrétiennes, qui n'étaient pour lui que motifs à poésie. Il le déclare
un « superbe comédien », oubliant que les grands comédiens pleurent
de vraies larmes.

Qu'on démonte donc les mensonges de Chateaubriand pour en étudier le mécanisme physiologique ; c'est bien. Mais il faudrait encore reconstituer la synthèse psychologique de ce grand écrivain, qui n'a trouvé que tristesse dans les plus grandes joies de cette vie : l'amour, la gloire et l'ambition, et a écrit sur ces vanités des pages si belles et si orgueilleuses. Peut-être le détail est-il inexact ; mais il y a là une vérité plus humaine que la petite réalité des faits, puisqu'il nous donne une vision du monde à travers une sensibilité exceptionnelle, taillée à facettes comme un diamant.

Mais il ne faut pas se méprendre sur la signification du qualificatif « hystérique » ; il a sa noblesse et peu d'écrivains en sont dignes. Fénelon, malgré Mme Guyon, n'atteint pas la rêveuse névrose, ni Musset, pourtant si sensuel, et Michelet n'a fait que côtoyer cette hystérie sacrée, mère des déséquilibres et des passions obsédantes. Le Dr Potiquet écrit :

La neurasthénie (étymologiquement faiblesse des nerfs) est assurément voisine de l'hystérie. Mais tandis que celle-ci est comme une modalité fonctionnelle du système nerveux, celle-là en exprime l'épuisement... Le bouillant chevalier de vingt-trois ans, en qui la vie surabonde et déborde,

est aux antipodes de la faiblesse nerveuse, et il paraît bien difficile de faire de lui, dans sa maturité, un simple neurasthénique.

Mais, et cette petite note très importante servira de conclusion à ces lignes, M. Potiquet observe : « De même que le génie peut exceptionnellement loger sous le même toit qu'une névrose, il n'est point une névrose ; il n'est point la névrose et aurait pu exister sans elle », ce qui rejoint la nouvelle doctrine du Dr Voivenel, exposée si péremptoirement dans son volume : *le Génie littéraire*.

§

Le baron de Blay de Gaïx et M. Armand Praviel nous révèlent aujourd'hui une amie inconnue d'Eugénie de Guérin qui, comme la sœur de Maurice, écrivit son journal intime et d'aimables lettres : **Coraly de Gaïx**. Eugénie de Guérin qui la rencontra, déjà vieillissante, nous la montre comme une sainte : « Je cherchais les pas de Mlle de Gaïx, je l'aurais toujours voulue avec moi, je l'aurais mise dans ma poche. Enfin nous nous aimons. » Elle voudrait la revoir, mais « il est de ces rencontres qui ne se présentent plus dans la vie... En voilà jusqu'en paradis peut-être ? »

Mais Mlle de Gaïx avait été jeune et spirituelle et ironique, et c'est le récit de son enfance passée dans un vieux château aux tours romantiques, aux salles énormes ornées de tapisseries à grands personnages et de vieux portraits, aux corridors sombres et obscurs, aux escaliers tournants — qu'elle nous a laissé dans ses *Souvenirs de mon jeune Age*. Une âme s'y révèle, l'âme infiniment aimable, bonne et naïve, qu'avait découverte Eugénie de Guérin. Mais, explique M. Armand Praviel, ce qui l'emporte sur la révélation sincère de cette âme, c'est « l'évocation du cadre où s'épanouit Coraly de Gaïx, dans les calmes et fécondes années de la Restauration. Grâce à ces *Souvenirs de mon jeune Age*, à ces lettres tout intimes, nous voyons apparaître devant nous un fragment de notre vie provinciale d'il y a cent ans, avant les chemins de fer, les automobiles et les aéroplanes». Il y a, en effet, dans le récit de cette vie à la fois simple et grave, amusée et douloureuse, un charme émouvant; il y a aussi, comme l'observe M. Praviel, une évocation de la vie de province à cette époque déjà lointaine où chaque province était un petit pays presque tout à fait fermé. Pourtant, il est curieux d'observer avec quelle ferveur Coraly et ses amies se laissent pénétrer par les nouvelles idées romantiques : Chateaubriand est leur Dieu, et on trouve, dans le journal et dans les lettres, des « morceaux » directement inspirés par l'enchanteur. Quand elle « dépeint la fenaison, ou la première communion des petits paysans, ou un sermon en plein air, ou encore le transport du Saint Viatique au lit d'un mourant, toutes choses qu'elle note parce qu'elle les a vues et qu'elle pourrait transcrire

directement, nous sentons très bien que Coraly de Gaïx interpo
toujours entre elle et son modèle quelque vision de Chateaubriand

Mais cette hantise de Chateaubriand devait se manifester pl
directement encore et voici la lettre que Coraly et l'une de ses amie
Léontine de Villeneuve, écrivirent au célèbre vicomte. Cette lett
d'ailleurs ne fut jamais envoyée.

Monsieur le Vicomte,

Nous n'avons l'honneur de vous connaître que par la beauté de vos o
vrages et votre dévouement à la cause royale. Vous serez très éton
quand vous saurez que nous n'avons que quatorze à quinze ans, mais l'e
thousiasme qu'inspirent vos ouvrages est commun à la vieillesse et à l'e
fance. Nous vous avouons franchement que nous n'avions pas beauco
de goût pour le genre descriptif, mais votre style enchanteur nous l'a f
aimer.

Les preuves de fidélité que vous avez données au Roi sont connues,
ayant partagé vos sentiments, nous nous faisons gloire d'avoir dans no
parti un auteur aussi distingué. Tout cela réuni nous a donné un vif dé
de vous connaître. C'est pourquoi nous serions très flattées si, quelq
jour, vous honoriez nos châteaux de votre présence.

Nous ne pourrions pas vous présenter les rosiers de Jéricho, ni les p
mes de Cadès, ni les ruines de ces antiques tours qu'ont illustrées tant
pieux chevaliers. Mais vous y verrez des chênes qui ont vu vieillir n
pères et qui leur ont survécu... Au milieu d'une prairie s'élève un temp
couvert de mousse, entouré de cyprès et de tombeaux; à travers des b
antiques, l'on arrive à des ruines qu'ont habitées nos aïeux.

Elles n'existent plus, ces tours!... Ils sont épars, ces creneaux!... que
ques pierres restent encore et nous rappellent le néant des grandeurs h
maines. Nous allons y rêver sur les vertus qu'ont pratiquées nos aïeux
quelques fleurs qui croissent çà et là à l'ombre de ces vieilles murailles,
hibou qui fait entendre son cri plaintif, des pierres qui s'écroulent, vo
le tableau qui se déroulera à vos regards, et votre muse mélancoliq
trouvera là des sujets dignes d'elle.

Après vous avoir exposé les beautés que vous trouverez à Gaïx et à Ha
terive, nous oserons, Monsieur, vous engager à venir illustrer par vo
présence les lieux qui nous sont si chers et qui nous le seront bien dava
tage quand votre souvenir s'y rattachera.

Agréez, monsieur le Vicomte, les sentiments de reconnaissance qui sero
bien vifs si vous daignez accomplir les désirs de vos dévouées admiratrice

CORALY DE GAÏX.

LÉONTINE DE VILLENEUVE.

Je trouve que cette lettre est un document très curieux sur
mentalité des jeunes filles à cette époque. Et quel hommage à Ch
teaubriand!

§

A la manière de... est devenu un genre et le pastiche un mo
de critique et de récréation littéraires. Maurice Guyot et X... s'y so

exercés et nous donnent dans ce petit livre : **Comme on dirait**, d'amusants pastiches, dont quelques-uns sont réussis, des auteurs les plus connus d'hier et d'aujourd'hui. Pourtant au Jules Laforgue il manque ce je ne sais quoi d'hamlétique... au Jules Renard, cette déformation des images... au Francis Jammes, malgré l'évocation des îles, la vraie nostalgie des palétuviers. Mais le jeu a son charme. Ainsi que Coraly faisait naïvement du Chateaubriand, les jeunes élèves en littérature s'exercent d'abord à imiter leurs aînés ; et c'est davantage un hommage qu'une critique. Je ne sais pas si Mme de Noailles reconnaîtra sa manière dans cette poésie dont j'ai beaucoup aimé la grâce ironique et pourtant émue :

LE POT AUX ROSES

Les enfants qui font la dînette
Mangent des pétales par jeu :
Pour moi, ce soir, je veux qu'on mette
Cuire un bouquet à petit feu.

Dans le vieux pot d'argile rose
Prêt pour les navets et les choux,
Composez-nous avec des roses
Un bouillon précieux et doux.

Dédaignant les rares épices
Ecloses sous d'autres climats,
Plongez-y de simples calices
De pervenche et quelques lilas.

Et pour colorer le potage,
Pur repas de mouches à miel,
Vous attraperez au passage
Un rayon doré de soleil.

De la soupière aux larges hanches
Où sont peints des coqs de couleur,
Montera dans les vapeurs blanches
L'haleine des étés en fleur,

Et, sœur légère des abeilles,
Ivre de sucre et de parfums,
Je sentirai grandir mes ailes
Pour m'envoler sur les jardins !...

§

La *Vie anecdotique et pittoresque* de **Lamartine**, que nous racontent MM. Gabriel Clouzet et Charles Fegdal, dépasse l'anecdote littéraire : c'est ici non seulement la vie d'un grand poète qui porta « plus complètement que Hugo, tout le siècle dans sa tête », mais la vie d'un homme politique qui fut un instant le maître de la France.

Les auteurs ont pu sans exagération faire évoluer autour de sa personnalité la révolution de 1848 et nous montrer le poète et le tribun fournissant à ses collègues toutes leurs idées sociales, idées qui ont encore cours aujourd'hui. On trouvera encore ici le roman de Graziella et d'Elvire, et le triste roman de la vieillesse du poète abandonné. Lamartine fut « admiré, vénéré comme un apôtre, adoré comme le père d'une génération qu'il sut bercer de ses chants... A lui seul dans l'histoire littéraire, il a été donné de faire jaillir une source nouvelle d'émotion affective et spontanée ». Sainte-Beuve écrivait à Verlaine, le 19 novembre 1865 :

« Non, ceux qui n'en ont pas été témoins ne sauraient s'imaginer l'impression vraie, légitime, ineffaçable, que les contemporains ont reçue des premières *Méditations.* »

§

Sous ce titre : **Les Poèmes à dire**, M. Ernest Gaubert a réuni un choix de poésies anciennes et toutes modernes qui renouvelle ce genre de recueils. A côté de grands noms d'autrefois comme Corneille, Chénier, T. Gautier, Musset, Hugo, Vigny, etc., on lira ceux de Samain, de Rodenbach, Pierre Louys, Henri de Régnier, Gérard d'Houville, Paul Fort, Remy de Gourmont, Charles Guérin, Louis le Cardonnel, Stuart Merrill, Hélène Picard, etc., représentés par leurs poèmes les plus émus. Félicitons M. E. Gaubert de cet essai de vulgarisation de la vraie poésie, que quelques poèmes d'une qualité inférieure feront encore mieux ressortir.

JEAN DE GOURMONT.

HISTOIRE

Baron R. de Bouglon : *Les Reclus de Toulouse sous la Terreur*. Troisième fascicule : *Les Citoyennes recluses dans la ci-devant maison de Saint-Sernin*. Toulouse, Imprimerie et librairie Edouard Privat, 5 fr. — Leon Dubreuil : *Le Régime révolutionnaire dans le district de Dinan*. Honoré Champion, 7 fr. 50. — François Vermale : *La Franc-Maçonnerie Savoisienne à l'époque révolutionnaire, d'après ses registres secrets*. Preface de M. Albert Mathiez. Ernest Leroux, s. p. — F. Uzureau : *Le premier généralissime de la grande armée catholique et royale de la Vendée*. Paris, Arthur Savaète, 0 fr. 25. — J. Loutchisky : *L'Etat des classes agricoles en France à la veille de la Révolution*. Honoré Champion, s. p. — Léon Dubreuil : *La Vente des Biens Nationaux dans le département des Côtes-du-Nord (1790-1830)*. Honoré Champion, 15 fr. — Paul de Pradel de Lamase : *Une Famille française sous la Révolution*. Perrin, 5 fr. — Otto Karmin : *La Question du Sel pendant la Révolution*. Honore Champion, 7 fr. 50. — *Procès-verbaux de la Commission temporaire des arts*, publiés et annotés par M. Louis Tuetey. Tome I. Imprimerie Nationale, s. p. — Ewan Gwesnou : *Antée, les Bretons et le Socialisme*. Guingamp, imprimerie Touelec et Geffroy, 0 fr. 30. — Memento.

A la série des monographies locales qu'il nous faut signaler dans cette revue des récents ouvrages sur la Révolution, il faut ajouter les suivantes, que nous groupons ici, sans pouvoir donner mieux que

quelques lignes à chacune d'elles. M. le Baron R. de Bouglon publie le troisième fascicule de son recueil documentaire concernant **Les Reclus de Toulouse sous la Terreur**. Ce troisième fascicule donne, d'après les registres officiels, le tableau des « Citoyennes recluses dans la ci-devant maison de Saint-Sernin ». On y trouve, outre des indications sur la situation sociale de ces femmes, des renseignements sur leurs opinions politiques aux diverses époques de la Révolution, renseignements complétés par de copieuses notes biographiques et historiques. Mais l'essentiel de l'ouvrage consiste, à vrai dire, dans l'Introduction. Les extraits des registres ne semblent, en vérité, qu'un prétexte. Cette longue étude, de 280 pages, ne s'occupe qu'accessoirement des Recluses de Saint-Sernin, à propos desquelles elle a été écrite. Mais l'auteur, remontant dans les faits pouvant expliquer l'arrestation de ces femmes, est amené à montrer « tout un côté » de l'histoire de la Révolution à Toulouse, de juillet 1789 à septembre 1794. Tout un côté, et un peu aussi l'ensemble. Propagande de l'Assemblée Nationale (contre le Parlement de Toulouse, d'abord), formation des Clubs et des sections, dictature jacobine et timidité des administrations et pouvoirs locaux, essais de fédéralisme et répression, Terrorisme, réaction thermidorienne, — ce processus se reproduit à Toulouse comme un peu partout en France. C'est ce que le nombre croissant des monographies permet d'établir. Sur cette trame commune, chaque région dispose les faits qui lui sont particuliers ; les faits, les nuances, les différences et les ressemblances. L'étude de M. de Bouglon marque, d'un point de vue qui n'est pas précisément celui d'un moderne jacobin, la participation de Toulouse.

M. Léon Dubreuil étudie **le Régime révolutionnaire dans le district de Dinan** (25 nivôse an II-30 floréal an III). C'est, comme ci-dessus, une publication de textes avec une introduction et des notes (1). Nos monographistes usent volontiers de ce cadre documentaire. Les textes donnés ici reproduisent la correspondance du Directoire du District de Dinan avec les Comités de Salut Public et de Sûreté Générale de la Convention Nationale. Il y a quatre-vingt-quatre pièces, dont une bonne partie se compose des Comptes-rendus décadaires des opérations du Directoire : on y distinguera ceux où il est question de la Chouannerie, de la Vente des Biens Nationaux et du Fédéralisme. D'autres pièces de cette Correspondance sont des adresses ou des rapports aux deux grands Comités de la Convention. Rédigée au lendemain du coup d'Etat du 31 mai et du 2 juin, la première de ces adresses loue, pour son acte, la Convention. Pour ce Directoire comme pour bien d'autres Directoires, pareille attitude ap-

(1) J'oubliais d'ajouter que c'est une thèse complémentaire d'agrégation. Nous analysons plus bas la thèse principale : *la Vente des Biens Nationaux dans le département des Côtes-du-Nord*.

probatrice fut invariablement observée à l'égard de tous les pouvoirs qui se succédèrent pendant la Révolution : Girondins, Terroristes, Thermidoriens, Fructidoriens. Nous venons de voir les félicitations sur la chute des Girondins. Voici, après Thermidor, de non moins obligatoires félicitations sur la chute de « l'infâme Robespierre ». En somme, ces directoires locaux (directoires de département et directoires de district) n'avaient pas plus de personnalité propre, en matière d'opinion, que, par exemple, aujourd'hui, nos préfets et sous-préfets. C'est là un trait dont il faut se souvenir, en général, je crois, dans l'examen de l'histoire des Directoires locaux, et qui peut aider à déblayer le terrain. Du reste, des épurations successives les mirent toujours au diapason voulu (dans le district de Dinan, épuration par Le Carpentier sous la Terreur, épuration par Boursault après Thermidor). Reste l'activité administrative. Comme administrateurs, les Membres du District de Dinan, constate M. Dubreuil, ne méritent que des éloges. « Telle fut, dit-il, leur énergie, que, dans ce district, dont l'immense majorité des habitants réprouvait sans conteste *tout* le mouvement terroriste, la tranquillité ne fut jamais sérieusement troublée. » Cette administration est, dans l'Introduction, l'objet d'un examen spécial.

Avec ses études sur **La Franc-maçonnerie Savoisienne à l'époque révolutionnaire**, « d'après les registres secrets », M. François Vermale élucide sensiblement, pour cette partie de la France, la question du rôle joué par la Franc-Maçonnerie dans les événements de la fin du XVIIIe siècle. Le titre de la première étude : « Joseph de Maistre franc-maçon », ne doit pas étonner. Recrutée dans toutes les classes, et en notable partie dans les hautes classes, la Franc-Maçonnerie d'avant 1789, celle dont faisait partie Joseph de Maistre, ne formait pas un parti politique. Son libéralisme était assez anodin, et plutôt, pour elle, une cause de duperie. Il est piquant de considérer ce libéralisme-là chez le futur théoricien de la théocratie romaine : cela fait du moins comprendre la vigueur de la revanche prise par ce dernier. La seconde étude : « Les dames de Bellegarde et la Franc-Maçonnerie savoisienne à la veille de la Révolution », porte sur celui des groupes maçonniques savoisiens, le groupe du « rite français », qui, par la suite, eut seul quelque action sur les événements. Composé surtout de bourgeois, de roturiers, d'hommes d'opinions avancées, ce groupe résista au roi lors de la fermeture des « loges » en 1790, facilita l'arrivée des Jacobins (Hérault de Séchelles), contribua à l'annexion à la France et à l'organisation du nouveau département du Mont-Blanc, — toutes choses important trop aux intérêts de la classe bourgeoise et commerciale où se recrutait le groupe savoisien du « rite français », pour qu'elles ne se fussent point faites de toute façon, avec ou sans le concours des

« Loges ». La troisième étude, enfin, nous montre la Maçonnerie savoisienne rangée, comme partout ailleurs, sous l'autorité du Premier Consul. En appendice, des documents maçonniques, datés de 1752 à 1801, intéresseront les spécialistes d'histoire maçonnique.

M. F. Uzureau, directeur de *l'Anjou historique*, à qui l'on doit d'utiles contributions à l'histoire de l'Ouest pendant la période révolutionnaire, reproduit deux documents sur **Le Premier généralissime de la Grande Armée catholique et royale de la Vendée,** lequel était, comme on sait, Cathelineau. La première pièce est un discours prononcé, lors du service funèbre célébré à la mémoire du général vendéen, quelques semaines après sa mort (14 juillet 1793), dans l'église du Pin-en-Mauges. L'orateur de cette cérémonie, Jaques Cantiteau, alors curé réfractaire de cette localité, a laissé aussi, sous forme de lettre, des notes très curieuses sur les débuts de Cathelineau et sur les tout premiers commencements de la guerre vendéenne. M. Uzureau reproduit également ce document.

§

Nous réunissons ci-dessous, en un autre groupe, quelques récents travaux relatifs à l'histoire économique de l'époque révolutionnaire. M. J. Loutchisky, professeur d'histoire à l'Université de Kiew, nous offre, en une centaine de pages, les prémices de ses recherches, effectuées un peu partout dans nos archives départementales, sur **l'état des classes agricoles en France à la veille de la Révolution**. D'après M. Loutchisky, au cours du XVIIIe siècle, les possessions foncières de la classe paysanne n'avaient pas diminué ; dans la deuxième moitié de ce siècle, elles avaient même augmenté. D'autre part, le servage n'était plus qu'un lointain souvenir (l'on montre notamment ce qu'il faut penser des fameux « serfs » du Jura) ; la corvée elle-même n'était plus qu'une forme très douce de prestation fiscale : et, en se détachant de la glèbe, les paysans l'avaient néanmoins conservée, cette glèbe, sous une forme ou sous une autre. Au moins pour un bon tiers, calcule M. Loutchisky. Sous ce rapport, et sous d'autres, les populations rurales françaises, vers la fin de l'ancien régime, étaient certainement plus avantagées que celles de la plupart des autres pays d'Europe.

D'où vint donc, dans la classe rurale, le mécontentement qui fut une des causes principales de la Révolution, — car les constatations précédentes n'empêchent pas l'auteur de trouver que les paysans possédants étaient, à la veille de 89, dans un « état misérable » ? Ce mécontentement provint des conditions de la grande propriété foncière dans les hautes classes. Cette grande propriété seigneuriale continuait à être organisée féodalement. Il ne s'ensuivait nullement que les paysans fussent, on l'a vu, assujettis au servage, ni que le ter-

ritoire fût, pour la plus grande partie, la propriété des seigneurs ; mais des charges qui, selon le cas, pouvaient être fort lourdes, grevaient, de ce fait, la propriété paysanne. Par exemple, l'ancienne « mouvance » féodale, l'ancienne « tenure », tout en étant devenue une fiction, pour le plus grand avantage des paysans, qu'elle n'empêchait point d'être, en fait, des possesseurs, restait, même pour les nobles dont la seigneurie avait cessé d'être réellement assise sur des terres (et à plus forte raison pour les autres, pour ceux qui avaient conservé un domaine personnel, un « domaine proche », comme on disait), un titre auquel demeuraient attachées maintes prérogatives onéreuses pour les paysans : droit de monopole ou de banalité, droit de mainmise sur les successions vacantes, de rachats sur les héritages, de lods et ventes sur les terres vendues ou échangées, aveux exigés des tenanciers, péages, etc. Toutes ces prérogatives devinrent d'autant plus lourdes vers les dernières années de l'Ancien Régime, que cette époque, constate M. Loutchisky, fut marquée par un « mouvement de réaction seigneuriale ». Nous ne pouvons suivre l'auteur dans les autres détails de son exposé. Ils se dégagent parfois assez mal, d'ailleurs, d'une étude restée à l'état d'ébauche (1). Mais nous croyons avoir indiqué, d'après M. Loutchisky, le fait principal. Souhaitons la publication prochaine de l'œuvre définitive. (Il me souvient, en terminant, que, d'après M. de Lavergne, les privilèges féodaux avaient, en pratique, si bien cessé, au contraire, que c'est tout juste s'il resta, dans la nuit du 4 août, à abolir, en fait, les droits de colombier. D'après M. de Lavergne. D'après M. Loutchisky, ce n'est pas précisément cela, on vient de le voir. Lequel a raison ?)

M. Léon Dubreuil, à qui l'on devait déjà des études locales sur la Révolution, que nous avons signalées en leur temps, et dont nous examinons plus haut un ouvrage sur le district de Dinan, publie encore une monographie sur **la Vente des Biens Nationaux dans le département des Côtes-du-Nord** (1790-1830). C'est, en son genre, un travail à vrai dire capital, un modèle d'enquête spéciale et définitive. Tout y est solide, documenté, avec quelle abondance et quelle précision ! aux sources mêmes. M. Dubreuil a reproduit le mouvement complet, intégral, et les conditions totales des ventes de biens nationaux dans un département donné. C'est un procédé d'une simplicité, d'une candeur et d'une efficacité irrésistibles. L'auteur du travail le plus remarquable, avant celui-ci, sur les Biens

(1) Notamment, M. Loutchisky parle de deux phénomènes qui auraient eu une influence très fâcheuse sur la condition des paysans du XVIIIe siècle : « la diminution des corvées » et « l'absence d'une classe spéciale de travailleurs agricoles » (de journaliers et non possesseurs libres). Ceci manque de développements. On n'arrive pas à voir en quoi consistait cette influence fâcheuse. L'auteur fera bien d'élucider ce point dans son œuvre définitive. La comparaison avec les autres pays d'Europe est une excellente chose. Il faudra développer ce côté de l'étude.

Nationaux, M. Marion, initiateur de cette sorte d'études, étendait encore son enquête à deux départements, la Gironde et le Cher (1). M. Dubreuil a, lui, à la fois élargi sa documentation et resserré son sujet. Aussi est-il arrivé à un résultat qu'on peut considérer comme définitif, disons-nous. Si l'on avait, pour chaque département, un travail comme celui-ci pour les Côtes-du-Nord, l'histoire des Biens Nationaux se trouverait écrite une fois pour toutes.

Comme son prédécesseur M. Marion, M. Dubreuil s'est attaché aux conditions de la vente ; il a dénombré les procès-verbaux d'adjudication, discuté les conclusions des experts, étudié les vicissitudes de la législation, retrouvé le personnel acquéreur, montré l'état du stock foncier vendu. Il a, de plus, précisé les faits particuliers, qui, dans ces opérations, appartiennent au département des Côtes-du-Nord, c'est-à-dire la Chouannerie et l'existence d'un « domaine congéable ». La Chouannerie a, dans les Côtes-du-Nord, sensiblement retenu, quant aux acquisitions, le paysan, qu'elle intimidait. Pour le domaine congéable (domaines dépendant de deux propriétaires, l'un pour le fonds, l'autre pour les bâtiments et toutes « superfices », ce dernier susceptible de recevoir « congé »), ce fut une autre condition qui tourna aussi contre la classe paysanne occupant ces terres congéables (domaniers), et dont une législation finalement restrictive fit une classe de simples fermiers. Aussi, dans des conclusions générales, qui portent de préférence sur les conséquences économiques et sociales, M. Dubreuil estime-t-il que, dans les Côtes-du-Nord, « aucune influence notable ne fut exercée par la vente des Biens Nationaux sur la classe paysanne ». Tout aussi peu heureux furent le clergé et la noblesse. « Le haut clergé disparaît et les nouvelles fabriques ne récupèrent que les débris de la fortune de celles qu'elles remplacent. » La noblesse, tout en éprouvant des pertes moins grandes, a subi « une diminution au point de vue social. » La véritable bénéficiaire des ventes fut la bourgeoisie, devenue, de révolutionnaire, « résolument conservatrice ». Quant à l'utilité financière pour l'Etat, M. Dubreuil constate avec M. Marion, mais sans en éprouver autant de regret que lui (2), qu'elle fut fort amoindrie (dépréciation énorme des assignats et prix fictif des ventes). Nous ne pouvons qu'indiquer sommairement ces conclusions générales. Ce que nous avons dit de l'excellence de cette monographie garantit leur solidité.

Dès les premières lignes de sa Préface à son livre sur « le pillage des Biens nationaux », pillage dont il veut montrer un exemple par l'histoire d'**Une Famille française sous la Révolution**,

(1) *Mercure de France* du 1er novembre 1908 : compte-rendu des travaux de MM. Marion, Vialay et Lecarpentier.

(2) Il fait, d'ailleurs, des réserves sur les idées de M. Marion à cet égard.

M. Paul de Pradel de Lamase appelle « crime » la translation de propriété alors effectuée. Elle ne fut pas un crime. M. de Pradel de Lamase en croira peut-être un contre-révolutionnaire notable, M. Charles Maurras, lequel range le transfert des propriétés parmi ces « événements naturels et, en quelque sorte, physiques, qui, doux ou violents, accomplis sous l'orage ou sous le beau temps, se sont accomplis ». M. Maurras, dans un article subséquent de *l'Action Française*, fait des réserves sur certaines classes d'acquéreurs, mais son opinion même subsiste. L'absurdité, dans la Révolution, c'est sa métaphysique sociale, c'est cet odieux mensonge sans esprit. Mais la physique sociale que fut la vente des Biens Nationaux, quoique à l'occasion fort rude, ne fut point nécessairemant sophistique ni funeste. Dans le domaine du physique pur, on peut toujours s'entendre. M. de Pradel de Lamase, il est vrai, a, pour le dissuader de toute entente, de poignants et respectables souvenirs de famille, dont ce livre est, proprement, destiné à nous faire part. Ils sont infiniment intéressants, ces souvenirs, et ils montrent, certes, jusqu'où, dans certains cas, put aller la proscription. Mais qu'y faire ? La politique agraire de la Révolution est indestructible ; la Révolution a basé, par là, la transformation sociale au moins sur *un* fait positif, qui, comme tous les faits positifs, mérite considération. Après cela, il me reste à recommander le livre de M. Paul de Pradel de Lamase comme illustrant de façon toute vivante l'histoire de la Vente des Biens Nationaux. Quelque Le Play tragique ferait tout juste cela. Et surtout que l'auteur ne me croie pas insensible, ni sous le rapport humain, ni même sous le rapport de la doctrine, aux éclats de justesse et de justice qui ne manquent point non plus dans sa colère.

On peut être curieux de savoir ce que devint, sous la Révolution, une des questions économiques les plus typiques de l'Ancien Régime, la question de la gabelle, du « gabelou ». C'est ce que M. Otto Karmin a recherché dans cet ouvrage sur **la Question du sel pendant la Révolution**. Après un coup d'œil sur le régime du sel à la veille de 89, et sur les essais impuissants de réforme le concernant, l'auteur expose les circonstances qui précédèrent et amenèrent le vote de la loi d' « adoucissement du régime des gabelles » (23 septembre 1789), — « solution incomplète, hybride, hesitante » (obtenue à travers maints et maints tiraillements en divers sens), « qui ne satisfit personne ». Les suites immédiates de cette législation furent telles qu'il fallut bientôt abolir définitivement la gabelle, en la remplaçant par un impôt. A ce moment (1790), les prix du sel marin, dans les ci-devant provinces de grandes gabelles, accusaient une baisse à peu près générale et une certaine unification. La législation, remontant du produit à la production, dut s'exercer ensuite sur les salines. De l'examen de M. Otto Karmin il ressort que cette législa-

tion fut protectionniste : c'est ainsi que les salines de l'Est furent autorisées à fournir du sel à la Suisse, alors que les projets d'importation de sels étrangers étaient ajournés. « Leur discussion semble ne jamais avoir eu lieu. » En revanche, à l'intérieur, le monopole d'Etat fut virtuellement aboli. Les sels de l'industrie particulière se vendirent librement. Enfin l'impôt de remplacement de la gabelle dut être rapporté. Après ces faits, les prix variaient, pour le sel blanc, entre 4 livres le quintal, dans le nord-ouest de la France, et 6 l. 13 s. 4 d., dans le midi. Cette solide monographie, très sommairement analysée par nous, donne en appendice tous les textes législatifs.

§

Compris dans la « Collection des Documents inédits sur l'histoire de France », formée par les soins du ministre de l'Instruction publique, les **Procès-Verbaux de la Commission temporaire des arts**, dont M. Louis Tuetey a publié, avec annotations, en un premier tome, une série s'étendant du 1er septembre 1793 au 30 frimaire an III, — seront, dans l'histoire documentaire de la Révolution, comme le département des arts, lettres et sciences. Département restreint, où tout se ramenait à un unique et difficile effort : conserver. Créée à la suite de la suppression des Académies, la Commission temporaire des arts eut pour tâche de dresser l'inventaire et d'assurer la conservation des « objets » confiés à ces Académies, c'est-à-dire toutes productions et tous instruments artistiques, littéraires, scientifiques. Sous le contrôle du Comité conventionnel d'instruction publique, elle fut, en somme, la surintendance des beaux-arts de la Révolution. L'extension de ses attributions fit qu'on lui adjoignit, par la suite, sous le nom de « Directoire de la Commission des arts », un bureau spécialement chargé de la correspondance et de la comptabilité. Dès le début, une institution rivale, la Commission des Monuments, avait été supprimée en sa faveur. Les attributions qu'elle hérita d'elle comptent certainement parmi ses plus importantes, car c'est en s'acquittant de celles-là que la Commission temporaire des arts put sauver du vandalisme révolutionnaire de nombreux édifices et monuments publics. (Soit dit en passant, les prétentions de Grégoire sous ce rapport sont réduites à leur juste valeur.) Citons seulement : Chantilly, l'église et la porte Saint-Denis, la tour Saint-Maclou à Nantes, le Château de Praslin, qui renfermait des tableaux de Lebrun, le château d'Ecouen, où une galerie avait des vitraux exécutés d'après les cartons de Raphaël, etc. Modestes sur ces services, les rapports de la Commission semblent plutôt les dissimuler. On dirait que les hommes commis à la préservation des richesses artistiques et intellectuelles du pays se cachaient pour sauver des

« objets » ayant souvent le tort de rappeler des traditions religieuses ou monarchiques. A cet égard, ils eurent à lutter non seulement contre le vandalisme démagogique, mais même contre certains Conventionnels du Comité d'instruction publique. La Commission fut supprimée, en même temps que ce Comité, à la fin de 1795. Si le patrimoine artistique de la France put traverser, sans y sombrer, des temps furieux, c'est à ce groupe d'hommes que, de toute évidence, on le doit.

§

M. Ewan Gwesnou, qu'on me dit être le plus intime ami et un « pays » de M. Emile Masson, fait de méritoires efforts pour replacer la patrie bretonne dans sa vraie tradition historique. **Antée** de cette terre bretonne, un contact intime avec elle entretient toujours jeunes ses forces, et il lui rend le bienfait en luttant pour elle sans trêve. Lutte clairvoyante. D'ailleurs les armes en sont ce qu'elles peuvent. M. Ewan Gwesnou les emprunte à la panoplie du socialisme. Pour pénétrer jusqu'à l'âme bretonne, il faut percer jusqu'au peuple breton : et seul, ce peuple breton, le socialisme peut le retrouver. Du reste, il y a socialisme et socialisme. « Le socialisme sera, en Bretagne, l'éveil de la *conscience* de notre peuple, — ou bien le socialisme avortera en Bretagne. » La fin de la phrase implique un correctif heureux, en indiquant virtuellement quelle rectitude spéciale, délicate et imperturbable un tel socialisme doit avoir. Pas un socialisme de politicien! C'est là plutôt et uniquement le socialisme du *Barde* populaire, du Barde qui n'est socialiste que parce qu'il exprime et arme, en son chant, la conscience d'un peuple. De ce Barde tant attendu, attendu depuis toujours, M. Ewan Gwesnou prépare comme il peut la venue, Comme il peut : en parlant la langue bretonne, d'abord ; et en la parlant au peuple, cette langue éveilleuse des énergies ancestrales. Plus de langue savante, plus de langue d'école et de cabinet, plus de langue abstraite, molle d'avoir été tant remâchée ; plus de « palabres *secondaires* et *primaires*. *Où* les mandibules académiques et jésuitiques ont claqué, il ne demeure rien que des *déracinés*, des *déclassés* et des *énervés*. » D'autre part, le socialisme, — ici sens suprême du découvreur de peuples, — en retrouvant l'âme bretonne, retrouvera l'unité bretonne, refera l'unité bretonne, cachée là-bas, il faut le dire, sous une multiplicité d'individualismes ethniques et linguistiques. Et toujours M. Ewan Gwesnou revient sur cette idée : le socialisme, en Bretagne, doit procéder et l'emporter par la voie bretonne. « Le socialisme ne vaincra que s'il se propage par la langue du pays, et elle aura par lui un avenir plus glorieux qu'elle n'eut jamais. Si le socialisme l'emporte par la voie française, il ne s'établira en Bretagne que par la méthode jacobine, *autoritaire* », poli-

ticienne, « et ne trouvera pas racine en ces âmes indomptables qui ne reçurent le catholicisme même qu'en le façonnant à leur farouche image ». Passons sur ce qu'il peut y avoir de désobligeant pour la « voie française », en faveur du désintéressement lucide, de la rectitude délicate comme je disais, délicate et efficace, dont témoigne cette façon de prendre les intérêts d'une province. C'est ce qui me rassure, et en me rassurant me réjouit doublement, dans cette aspiration vers un renouveau celtique. Mais que, par la séculaire porte rouverte, M. Ewan Gwesnou n'aille pas voir passer, au moins, — se faufilant à sa suite, — en même temps que la radieuse fée Viviane, la vieille et cadavéreuse fée Politique.

Memento. — Osmond et Henri Provins : *La Légende de Naundorff. Esssai de critique et d'histoire en réponse à M. le docteur Tschirch* (H. Daragon, 2 fr. 50). — Otto Friedrichs : *Petites Remarques de Otto Friedrichs sur « Petites Histoires » de M. Frédéric Masson* (H. Daragon, 2 fr. 50). — Boissy d'Anglas : *La Question Louis XVII. Réponse à M. Frédéric Masson, de l'Académie Française, et à quelques autres. Suivie de la troisième édition du Rapport présenté au Sénat, sur la pétition de Charles-Louis de Bourbon, et du Discours de M. Boissy d'Anglas au Sénat, le 28 mars 1911* (H. Daragon. Edition de propagande, 1 fr. 25). — André Pillet : *Recherches faites en Allemagne sur l'horloger Charles Guillaume Nauendorff, prétendu fils de Louis XVI et de Marie-Antoinette. I. L'acquisition du droit de bourgeoisie à Spandau* (Alphonse Picard et fils, s. p.). — Henri de la Perrière : *Le Roi légitime. La loi de Dévolution du Trône dans la Maison de France* (Erudit exposé de la loi successorale de la monarchie française. « Si Naundorff était Louis XVII, ses descendants sont les seuls rois légitimes. » (H. Daragon, 5 fr.)

EDMOND BARTHÈLEMY.

SCIENCE SOCIALE

Erasme de Majewski : *Théorie de l'homme et de la civilisation*, Le Soudier, 8 fr. — Fernand Mommeja : *Enquêtes économiques*, Guilmoto, 4 fr. — Docteur Grasset : *Les Humanités et les médecins*. A. Fayard, 1 fr. — Eugène Dupréel : *Le Rapport social*, Alcan, 5 fr. — E. Bourgeois : *La Solidarité*, 7e édition, A. Colin, 5 fr. — Roussel Despieres : *La Hiérarchie des principes et des problèmes sociaux*, Alcan, 5 fr. — Memento.

La sociologie a deux faces, l'une, tatouée de chiffres, qu'elle tourne vers les faits, l'autre, mâchurée de mots, qu'elle incline vers les idées; c'est pourquoi s'acheminent vers elle, en longues théories, aussi bien les statisticiens, peuple sec et aride, que les philosophes, nation verbeuse et satisfaite d'elle-même. Seulement, les circumconsidérations qui sont de mise pour la fuligineuse dispute du sensualisme et de l'idéalisme finissent par impatienter un peu quand il ne s'agit plus de peser des œufs de mouche dans des balances de toile d'araignée. Voilà M. Erasme de Majewski, par exemple, qui écrit une **Théorie**

de l'homme et de la civilisation, beau sujet, certes ! mais pour arriver à prouver quoi ? Ceci : « Ayant découvert *in principio* l'existence d'un lien social, nous avons fait de laborieux efforts pour trouver ce lien ; et par des recherches méthodiques, nous sommes parvenus à nous convaincre que c'est le langage humain. » Parbleu ! Et les considérations de la même fulgurance se poursuivent jusqu'à celle-ci, presque finale : « Qu'il nous suffise pour le moment d'avoir acquis la conviction qu'il y a quelque chose de supérieur à l'individu qui fait l'homme homme : la conviction que notre âme découle de *l'intermens* D » (dans le jargon de l'auteur, D c'est la civilisation, comme C l'organisme). Et cette découverte peut suffire, en effet, si on ne préfère dire que c'est la civilisation qui découle des âmes. Que de bouillie pour les chats ! Je donnerais vraiment toutes les savantes marmelades de l'auteur pour sa simple formule pittoresque et frappante : « L'animal ne naît qu'une fois, l'homme naît deux fois », faisant allusion, à l'importance repétrissante du facteur social, ou pour sa citation, touchante de la part d'un Polonais, du beau vers de Mickiewicz : « Moi et ma patrie nous ne faisons qu'un. » Oui, la terre des ancêtres vit en nous et a droit à tous nos sacrifices, mais pourquoi, au lieu de dire simplement que l'homme doit mourir pour sa patrie, s'exprimer ainsi : « Qu'importe une vie infirme de C, quand il s'agit de la grande vie de D ? »

§

En comparaison de ces grandiloquences au fond simplettes, comme il est difficile, précis et quotidien, le problème que se pose M. Fernand Momméja dans ses **Enquêtes économiques**, que publia *le Temps*. Sur le prix de la viande de boucherie combien gagne l'intermédiaire ? Il faut à l'enquêteur des ruses d'apache, paraît-il, pour faire parler les intéressés. Voici ses conclusions : un bœuf 1re qualité de 841 kilogs, vendu au marché de la Villette 857 fr. 82, est payé par les consommateurs 1.149 fr. 72 dans le Xe arrondissement, 1.483 fr. 52 dans le IIe. Son prix est donc majoré de 33 o/o, ou de 72 o/o, et le bénéfice des intermédiaires, depuis le commissionnaire et le chevillard jusqu'au boucher de quartier, s'élève à 277 fr. et 611 fr. suivant le quartier. Savoir ces petits faits vaut bien connaître la théorie de la civilisation D sur C ; aussi j'avoue avoir lu avec autant de plaisir toutes les autres enquêtes de M. Momméja. Voici par exemple une comparaison socio-économique entre quatre pays qui est intéressante. Si on donne à l'Angleterre le coefficient 100, on voit que, pour le coût de la vie chez une famille ouvrière, ce coefficient s'élève à 118 en France et en Allemagne, et s'abaisse à 93 en Belgique. Et pour l'explication de ces différences, il n'est pas inutile de savoir que la cherté de la vie en France tient surtout au protectionnisme, une en-

quête de l'auteur sur la hausse du blé le prouve, et à son frère le politicianisme, une autre enquête sur la façon dont on a conçu et voulu les lois dites sociales le démontre également.

§

La *Ligue pour la culture française* continue sa campagne contre la sous-culture primaire, et cette fois c'est le célèbre docteur Grasset, de Montpellier, qui, dans une substantielle brochure, **Les Humanités et les médecins,** essaie de convaincre non pas les politiciens de la Chambre et de la Sorbonne, ces gens-là ont leur siège fait, mais le public, que le médecin digne de ce nom a besoin de cette éducation *inutilitaire* qu'on reçoit en rhétorique et en philosophie. Pour bien saisir la question, il faut savoir qu'autrefois les bacheliers ès lettres seuls étaient inscrits à la faculté de médecine, mais que depuis la réforme de 1902, aggravée par les décrets du 28 avril 1910, on peut devenir docteur sans avoir jamais lu un mot de latin, de grec ou de philosophie. Il est à peine besoin de dire qu'en ouvrant largement ainsi les facultés de médecine aux titulaires du simple brevet supérieur de l'enseignement primaire ou du bénin diplôme de fin d'études de l'enseignement secondaire des jeunes filles, les sous-vétérinaires au pouvoir n'ont eu en vue l'intérêt ni des malades ni des guérisseurs, mais celui de la bonne clientèle électorale, le métier de médecin ayant remplacé dans les ambitions des jeunes couches démocratiques celui jadis de curé, et naguère d'instituteur. On peut donc prévoir que d'épaisses colonnes de primaires vont monter à l'assaut d'une profession déjà encombrée et qui n'est plus ce qu'elle était (à Paris, le nombre des médecins a presque doublé depuis 15 ans, et est actuellement d'un pour 700 habitants). La situation préoccupe tellement les intéressés que, nous assure M. Sauzède dans la *Revue des Français*, « l'idée salutaire de la limitation du nombre des docteurs s'implante de jour en jour dans les milieux médicaux ». A vrai dire, je crains que ce moyen artificiel ne présente de gros inconvénients, mais entre créer un monopole et supprimer à peu près toutes les garanties, il y a des moyens termes. D'ailleurs il ne s'agit pas de démolir et reconstruire le temple d'Esculape, mais simplement de répondre à la question : Est-il bon qu'un médecin sache comprendre le vocabulaire d'ailleurs assez pédant de sa science, lire les ordonnances de ses confrères étrangers qui sont rédigées en latin, éclairer son savoir technique par la connaissance de la psychologie et de la morale, bref faire partie de l'élite intellectuelle d'un pays ? A cette question il n'y a qu'un électoculilingue qui soit capable de répondre : Non.

§

Le livre de M. Eugène Dupréel sur le **Rapport social** procède directement des ouvrages de Gabriel Tarde. Ce grand penseur aurait

pleinement approuvé la thèse de l'auteur qu'un rapport social existe entre deux individus dès que les états psychologiques et les actes de l'un influent sur les mêmes états et actes de l'autre. Mais je crois qu'il aurait protesté contre l'assertion trop timide de M. Dupréel que la sociologie ne peut arriver qu'à une connaissance confuse de son objet. Je sais bien que le professeur bruxellois prend ce mot confus dans le sens que lui donnent les philosophes quand ils disent : « L'idée du beau, l'idée de la liberté morale, celle de Dieu sont des idées confuses. » Mais qui délivrera la sociologie de tout le verbiage philosophique? Les problèmes sociaux ne comportent que des solutions approximatives, soit, mais claires. Les réalisations de l'idée aristocratique ou de l'idée démocratique seront peut-être complexes, combinées, contradictoires, tout ce qu'on voudra, elles ne seront jamais confuses. D'ailleurs la confusion dans les sciences ne provient guère que de l'intrusion des philosophes qui feraient bien mieux de rester dans leur royaume du brouillamini. Allez dire à un artiste que l'idée du beau est confuse, vous verrez de quel rire à la fois dionysien et apollinien il vous recevra! Et les philosophes, yeux mi-clos, vous nasilleront sans doute que les sculpteurs ou les architectes ne sont que de bonnes brutes; mais, tout de même, ne vaut-il pas mieux être capable de mettre sur pied un beau portique ou une belle statue qu'avoir appris à ébranler la croyance à la réalité du monde extérieur? Que M. Dupréel n'abuse donc de la logomachie scolaire et qu'il prenne ici aussi exemple sur le grand Tarde, qui laissera dans l'histoire de la pensée même philosophique une autre trace que tous les professeurs et agrégés de la Sorbonne réunis!

§

On sait que la **Solidarité** est à la fois la grande découverte de M. Bourgeois et le grand cheval de bataille des orateurs de réunions électorales; aussi ne s'étonnera-t-on pas que le livre soit parvenu à sa 7e édition revue et augmentée; *atténuée* serait d'ailleurs plus juste peut-être, si j'en juge par les dernières pages (juillet 1909) sur « les limites sociales de la solidarité ». M. Bourgeois est en effet trop intelligent pour ne pas avoir vu que l'enthousiasme de certains de ses lecteurs dépassait la mesure. Solidarité dans le sens juridique du mot, c'est-à-dire responsabilité de tous pour chacun, même basée sur un soi-disant quasi-contrat social qui n'a jamais épaté que des licenciés de philosophie, c'est de la niaiserie, et de la niaiserie dangereuse de par les taxes et les corvées que les ubus-rois peuvent en tirer. Solidarité dans le sens d'interdépendance des hommes entre eux, c'est autre chose; mais franchement ce n'est pas neuf, et dès le premier coup il y a quelque dix mille ans, on est allé, avec le péché originel, beaucoup plus loin que M. Bourgeois! Et de plus ce n'est

pas échauffant. On dépend des autres beaucoup plus pour les choses désagréables que pour les plaisantes ; la maladie est contagieuse et pas la santé, et il vaudrait beaucoup mieux que nous n'ayons aucune solidarité ni avec nos parents si tuberculeux ou alcooliques, ni avec nos patrons si égoïstes ou incapables, ni avec nos ouvriers si déloyaux ou maladroits, ni avec nos gouvernants si vils, durs ou sots. Donc, on peut dire, à l'inverse des caudataires de M. Bourgeois, que la civilisation consiste, d'une part, à accroître la solidarité matérielle et naturelle (le blé d'Amérique a fait disparaître les famines d'Europe) et d'autre part à diminuer la solidarité sociale et politicienne, celle devant qui se prosternent les sorbonicoles et les scrutinicoles. En somme, du moment qu'on ne peut pas se soustraire à la force des choses externes, c'est sa force individuelle qu'il faut développer. L'homme le plus fort est l'homme le plus seul, disait Ibsen. Et un livre comme celui de M. Roussel Despierres sur **la Hiérarchie des principes et des problèmes sociaux** qui met l'individualisme à sa vraie place, la première, et qui lui subordonne tout le reste, me semble autrement noble de conception et efficace d'application utilitaire que les hymnes à la solidarité, lesquels ne sont, le plus souvent, que des apologies du parasitisme et de l'exploitation sociale.

Memento.— Comte Léon de Montesquiou : *L'œuvre de Frédéric Le Play*, Librairie nationale, 3, 50. Cet ouvrage a été rédigé dans un esprit qui ne plaira pas à tout le monde, mais que tout le monde doit connaître et étudier avant de le condamner ; il est suivi de pensées choisies, de Maistre, Bonald, Comte, Balzac, Taine et Renan, dont aucune n'est négligeable. — F. Garcia-Calderon : *Les Démocraties latines de l'Amérique latine*. Flammarion, 3. 50. Etude d'ensemble, tout à fait remarquable, et plaidoyer en faveur d'une fédération de toutes ces républiques sous les auspices de l'Angleterre, de la France et de l'Italie, pour éviter l'absorption par les Etats-Unis ou la corrosion par le Japon. L'auteur prévoit que le flambeau de la civilisation (démocratique et libérale) passera de Paris à Buénos-Ayres ou Rio de Janeiro, comme il passa jadis de Rome à Paris, et d'Athènes à Rome. — Robert Lavillier : *Les Origines argentines*, Fasquelle, 3, 50. Nous sommes portés à croire que la République Argentine est une simple copie de la nôtre. Ce livre met bien en lumière le caractère spécifique de ce grand peuple naissant. Il faudra compter dans quelque temps avec le jingoïsme argentin. — L. Maisonnier et G. Lecarpentier : *L'Irlande et le Home rule*, M. Rivière, 7 fr. Il y a déjà sur l'Irlande un très beau livre de M. Paul Dubois, le gendre de Taine, dont il a été rendu compte ici. Celui-ci ne fait pas double emploi, puisqu'il se borne à traiter la question politique de l'autonomie irlandaise et il le complète très utilement. — Paul Louis : *Le Travail dans le monde romain* F. Alcan, 5 fr. Vue d'ensemble, très lumineuse et très intéressante, d'un des problèmes les plus importants de l'histoire : l'évolution du travail servile au travail libre. L'auteur a eu raison d'éviter tout appareil pédantesque, mais néanmoins il aurait pu étoffer un peu sa bibliographie, qui comprend les Œuvres de L. Figuier et ne comprend pas le grand Manuel de Mommsen

et Marquardt, pas plus d'ailleurs que les livres de Dureau de la Malle, Belot, Deloume, Baudrillart, etc. — L. A. Gaffre : *La Loi d'amour* VI. *Les Restaurations sociales de l'esclave à l'ouvrier*, A. Tralin, 3.50. C'est un peu le même sujet, mais traité du haut de la chaire, d'où des mots qui surprennent parfois un peu, ainsi « la méthode sociale de Jésus ». Mais ce qui surprend plus encore, c'est de voir M l'abbé Gaffre prendre l'expression évangélique « pauvres d'esprit » dans le sens d'imbéciles. C'est la première fois que je vois ce pataquès cher aux laïcs commis par un ecclésiastique. — J. Paillole. *Présidences Faure, Loubet, Fallières*, Roanne, imp. Rouivan, 1.50. Je comptais lire avec soin ce précis d'histoire contemporaine où j'avais déjà appris, dès le premier coup d'œil furtif, que Mac-Mahon était « prince de Solférino », quand j'ai remarqué cet avis en épigraphe : « Défense aux catholiques de lire cet ouvrage, à moins qu'ils ne veuillent aller en enfer, ce qui change le tout au tout. » Alors, vous comprenez, je cours encore. — Pierre Galichot : *Le Fermier de l'île Jersey*. 2 fr. Science sociale. Curieuse monographie mettant en lumière les efforts des Jersiais pour conserver leur caractère local ; jusqu'ici ils se défendent assez bien, et l'obligation de servir dans la milice de 16 à 60 ans détourne de plus en plus les Anglais de venir se fixer dans l'île. Il convient d'ailleurs de ne pas oublier que ce n'est pas l'Angleterre qui possède Jersey, c'est Jersey qui possède l'Angleterre et que ces quelques paysans, derniers vassaux du duc de Normandie, sont au fond les suzerains les plus puissants du globe.

HENRI MAZEL.

ARCHÉOLOGIE, VOYAGES

Georges Hardy et Alfred Gandilhon : *Bourges et les abbayes et châteaux de Berry*. Laurens, Collection des Villes d'art célèbres. 4 fr. — C. Leroux Cesbron : *Aux portes de Paris*. Emile Paul, 5 fr. — F. Uzereau : *Andegaviana*, 11e série, Alph. Picard, 4 fr. — H. D. Sisson : *La République Argentine*, Plon, 3 fr. 50. — Rudyard Kipling : *Chez les Américains*, P. V. Stock, 3 fr. 50.

La collection des Villes d'art célèbres de M. Laurens s'est augmentée d'un très bon ouvrage sur **Bourges et les châteaux et abbayes du Berry**, dû à MM. Georges Hardy et Alfred Gandilhon. Je veux dire de suite que c'est un livre particulièrement soigné, informé congrûment, et dont les auteurs avaient du reste à mettre en valeur une des villes de France qui ont gardé une collection d'édifices, civils et religieux, pouvant bien être regardés comme de tout premier ordre. C'est la cathédrale ; le palais de Jacques Cœur ; les restes du palais du duc Jean de Berry ; le petit lycée (ancien Hôtel de Ville); nombre de maisons particulières, souvent précieuses et presque toujours pittoresques, — ensemble dont bien des villes, même anciennes et artistiques, ne pourraient montrer l'équivalent. — A Bourges, la ville Gauloise dominait d'une trentaine de mètres un site marécageux que traversent ou entourent cinq rivières. La colline qui la portait communiquait avec la terre ferme par une chaussée dont le passage est à peu près indiqué par la rue Na-

tionale, et vers le Sud-Est par une sorte d'isthme, sur l'emplacement du faubourg du Château. La muraille, flanquée de tours en bois couvertes de cuir, avait 40 pieds d'épaisseur, et Bourges, ville de forgerons et d'orfèvres, fabriquait des épées, des fibules, des torques, des bracelets, des vases, etc. — La cité romaine s'éleva surtout au Sud-Ouest du site primitif, — où se trouve la préfecture ; la place de l'Arsenal était le « Marché-Vieux », dont la rue du Vieux-Poirer garde le souvenir. En contre-bas du Forum, on a mis à nu des restes de thermes, fontaines, théâtre ou basilique. L'amphithéâtre se trouvait vers la rue des Arènes et probablement sur la place de la Nation ; il subsista jusqu'en 1619. — Après l'invasion des Vandales (ve siècle) on construisit un rempart avec des débris de monuments abattus ; il en a subsisté des parties apparentes dans le palais bâti par Jacques Cœur (sur la place Berry) ; tous les 40 m. se dressait une tour dont un bon nombre ont subsisté. La ville Gallo-Romaine en somme est surtout connue dans son périmètre, et se retrouve encore dans les caves qui permettent d'établir qu'à Bourges plusieurs villes se sont superposées.

Il faut du reste arriver au Moyen-âge pour trouver des constructions comme la cathédrale romane, dont deux portails ont subsisté dans l'église actuelle. Saint-Aoustrille, du ve siècle, fut alors en grande partie refait, mais, saccagé et détruit par les huguenots du xvie siècle, il n'en est guère resté que des fragments, dont une jolie porte aux ornements géométriques. On peut voir aussi un portail de la vieille église Saint-Ursin, reconstruite aux xie et xiie siècles et abattue en 1799 ; ce portail, dont le tympan figure des scènes de chasse et un calendrier, a été encastré dans les murs de la préfecture ; fait assez rare, il donne le nom du sculpteur : *Giraldus fecit istas portas.* — Du xiie siècle encore, très probablement, est une cheminée, dans la cure de la cathédrale, rue Molière, où paraît avoir été une habitation des Templiers. Le tracé de l'enceinte, construite sous Louis VII, fut élargi sous Philippe-Auguste, qui fit élever encore une énorme forteresse, la Grosse Tour, — supprimée en 1653 par Mazarin, à la demande des habitants. — Mais le monument gigantesque de Bourges, c'est la cathédrale, plusieurs fois rebâtie et qui s'appuie comme il est fréquent sur le mur romain. On sait que d'un édifice du xie siècle, il est resté un caveau sous le chœur ; d'un autre du xiie sont les deux portails latéraux. La cathédrale de Bourges date surtout du xiiie siècle, mais au xvie, on y travaillait encore. C'est, dominant toute la ville de ses deux tours inégales, une église à cinq nefs, qui a la curiosité, comme celle de Vienne, en Dauphiné, de ne pas posséder de transept. Saccagée par les huguenots en 1561, incendiée en 1589, restaurée au xixe siècle, elle possède une décoration précieuse de sculptures, surtout à la façade occidentale ; une

vitrerie de tout premier ordre (XIIIe, XIVe et XVIe siècles) et des cryptes où l'on peut voir le tombeau du duc Jean de Berry, un Saint-Sépulcre du XVIe et des fragments du jubé, tandis que dans les chapelles hautes se trouvent la statue du maréchal de Montigny et celles des Laubespine. — A côté de la cathédrale, une grange aux Dîmes du XIIIe siècle est restée debout, mais ne semble pas avoir l'intérêt de celle de Provins, et l'église de Saint-Pierre le Guillard (XIIIe-XVe siècle) garde un précieux tableau (XVIe siècle) figurant la conversion d'un juif. Du palais des Ducs, dont on peut regretter la Sainte Chapelle, abattue en 1757, il n'est resté en somme que des bribes, surtout des manteaux de cheminées ; une partie des constructions fut englobée dans la préfecture et refaite sous le ministère de Necker. — La merveille de Bourges, cependant, c'est surtout le palais de Jacques Cœur ; mais nous ne pouvons davantage nous étendre sur les indications que fournissent les auteurs de ce livre et le mieux est d'y renvoyer le lecteur. De même, les autres curiosités de Bourges, — l'ancien hôtel de ville ; l'hôtel Cujas (Musée) ; l'hôtel Lallemant, ou de vieilles maisons, — maison Pelvoysin, maison de la reine Blanche, maison de Bastard ; l'hôtel-Dieu, ainsi que l'église Notre-Dame, l'église Saint-Bonnet, le couvent des Augustins, etc., de vieux hôtels des XVIIe et XVIIIe siècles, ou dans la partie moderne la très belle statue de Louis XI par Jean Buffier — lui méritent hautement le titre de ville d'art, qui a été donné à nombre d'endroits, très souvent avec infiniment moins d'à propos.

Le volume de MM. Hardy et Gandilhon, excellent de tenue et discuté soigneusement, est complété par des notices sur les abbayes et châteaux de Berry : Plaimpied, Massay, Noirlac, Saint-Satur, Valençay et le très beau château de Meillant, construit par la famille d'Amboise.

§

M. Leroux Cesbron, de la *Commission municipale de Neuilly-sur-Seine*, a publié chez Emile Paul : **aux Portes de Paris**, un volume de souvenirs historiques sur la banlieue occidentale, — Longchamp, Bagatelle, Madrid, Sablonville, Neuilly, Villiers, etc. C'est un livre surtout anecdotique, et qui passe en revue les curiosités et les personnages plus ou moins célèbres de la région. On y trouvera des traits curieux sur le baron de Saint-James, dont la « folie » sur l'avenue de Madrid est toujours debout ; sur le général Louis de Villiers ; lord Seymour, à propos de Sablonville ; la princesse Borghèse (Pauline Bonaparte) — comme sur l'abbaye de Longchamp, célèbre sous Louis XIV, et dont il n'est resté qu'un moulin et le nom du Champ de Courses ; Fleuriau d'Armenouville, qui habitait la Muette ; les Sénac, propriétaires du château de Villiers ;

les duels du Bois de Boulogne ; les séjours de Marie-Antoinette ; la mort du duc d'Orléans (15 juillet 1842), tué dans un accident de voiture route de la Révolte et transporté dans une pauvre boutique d'épicier depuis remplacée par une petite chapelle qu'on peut voir encore « écrasée contre les échafaudages de cette foire des fous qu'on appelle Luna Park ». — La période révolutionnaire, il fallait bien s'y attendre, a laissé de médiocres souvenirs de ce côté. C'est l'affaire des Suisses, casernés à Courbevoie, et dont les survivants, après la défense des Tuileries, le 10 août, furent massacrés dans les prisons de l'Abbaye; et il y a aussi une histoire de cambriolage, — cambriolage légal — du domicile de Thomas Blaikie, sujet anglais, dont le logement était à l'Etoile de Chaillot, qui en dit long sur les douces habitudes de l'époque.

§

Sous le titre d'**Andegaviana**, M. l'abbé Uzereau réunit une suite d'articles et relations qui se rapportent à l'histoire civile, et surtout ecclésiastique, de l'Anjou. Le présent volume, qui se trouve le 11e de la série, ne contient du reste que très peu de pièces ayant trait aux périodes anciennes de l'histoire française; mais je puis y signaler avec plaisir des pages sur la vieille faculté de médecine à Angers ; sur l'abbaye de Fontevrault et ses maisons provinciales jusqu'à la suppression de 1790; sur la célèbre « Croix de Saint-Laud », autrefois dans la citadelle, et que révérait Louis XI ; des notes sur les Mœurs et usages des Angevins ; de curieuses relations de voyage dans la province en 1636 et 1780 ; un récit des persécutions exercées sur les sœurs hospitalières de Beaufort pendant la Révolution ; des souvenirs de guerre durant la Chouannerie ; les Cent-Jours en Maine-et-Loire ; le Coup d'Etat à Angers, etc... Le volume contient une liste des monuments historiques classés, à côté de très nombreuses biographies intéressant surtout l'histoire moderne, des personnages ecclésiastiques, ou d'articles, relatant de pieuses cérémonies. C'est surtout un recueil, — recueil d'articles, parfois même de divers auteurs ; mais le travail de M. l'abbé Uzereau a l'avantage de conserver des documents nombreux et qui serviront sans doute aux historiens à venir.

§

A la librairie Plon, M. H.-D. Sisson a donné sur **la République Argentine** un livre coloré, presque enthousiaste, et, on peut le dire, dont l'intérêt surprend, — travail du reste très complet et qui présente le tableau du sol, des productions, des habitants, des mœurs comme des ouvrages d'art et de la production intellectuelle. La République Argentine, — on peut ne pas l'ignorer — occupe la partie Sud-Est du continent sud-américain, de la Bolivie à la Terre de

Feu et longeant la chaîne des Andes, — montagnes d'une splendeur minéralogique presque fabuleuse. Au témoignage de l'auteur dont nous reproduisons ici les dires, c'est une terre de lait et de miel, — la « terre promise » bien autrement que la Judée pierreuse, qui n'a jamais été qu'un pays de Bédouins. Il faut ajouter qu'on y rencontre des régions très différentes : la Pampa infinie dans son étendue rectiligne; des provinces aussi qui semblent d'une Suisse pittoresque ; des chutes d'eau sur les fleuves, comme la Niagara de l'Iquazou, dont le rideau s'étend en demi-cercle sur une longueur de 2500 m. et 80 m. de haut ; des rivières comme le Parana, qui transportent de véritables îles flottantes, arrachées au rivage avec leurs arbres et leur population. — M. H.-D. Sisson parle ensuite des peuplades indigènes, civilisées autrefois par les P. Jésuites mais depuis redevenues quasi à l'état sauvage, et donne la physionomie curieuse du gaucho, — comme il décrit la capitale, Buenos-Ayres, les provinces, la vie à l'estancia, et passe en revue les systèmes politiques et judidiaires; décrit le caractère argentin, la société argentine, sa vie sociale, — même la vie mondaine; donne des détails sur l'immigration, l'instruction publique et l'avenir de ces territoires immenses qui commencent seulement a être mis en valeur, car ils furent trop longtemps désolés par la guerre civile. — Une dernière partie du volume traite justement de l'histoire argentine, et nous conduit de l'émancipation, en 1810, jusqu'à la période actuelle.

§

De l'anglo-indien Rudyard-Kipling, M. Alb. Savine a traduit un volume d'excursions aux Etats-Unis : **Chez les Américains**, dont le premier aspect doit être assez déconcertant pour qui n'est pas habitué à cette littérature. De fait, c'est un livre plutôt décousu, sautillant, et dont l'écriture de même est toute en culbutes et pirouettes. Le narrateur fait un tour, puis un autre, rit et montre un pied de nez, passe d'un sujet à un sujet différent avec désinvolture, le plus souvent sans même paraître s'en apercevoir, et nous raconte parmi des gaudrioles les choses les plus sérieuses du monde. C'est l'humour anglais, et quand on ferme le livre on se demande si l'on n'a pas fait un cauchemar, ou s'il n'y a pas là le fait du diable malin qui s'est moqué de nous. — Pourtant, à la longue, on peut s'y faire, s'attacher même à ces visions de kaléidoscope, dont le contraste amuse. Sarcastique et blagueur, ensuite débonnaire et même indulgent à ses semblables, Kipling, après avoir séjourné à San Francisco et gagné Portland, s'en va pêcher à la truite en compagnie d'un bizarre escogriffe nommé Californie. Il visite les curiosités naturelles du parc de la Yellowstone, traverse les Montagnes Rocheuses, le pays des Mormons auxquels il consacre des pages de

haute bouffonnerie, et finit par se noyer parmi les horreurs de Chicago. — J'abrège cet itinéraire, on peut le croire, préférant m'en tenir à des remarques qui dénotent un esprit matois : « L'Américain, dit-il, garde un prodigieux avantage, celui de s'admirer lui-même ; les gogos ensuite l'admirent de confiance. L'audace chez lui passe avant le sens commun et nul autre qu'un ingénieur Yankee n'aurait l'idée de lancer, comme on le fait journellement là-bas, des trains à toute vapeur sur « des ponts bâtis avec des épingles à cheveux et des allumettes ». Le miracle, en effet, c'est que cela ne dégringole pas tous les jours, car il y a une Providence. — L'Américain du reste n'est pas anglais ; il parle l'anglais, sans doute, « mais avec un accent spécial dont on peut rendre responsable la maîtresse d'école, le cidre et la morue salée ».

C'est ainsi d'un bout à l'autre de l'ouvrage, et l'on peut croire qu'avec de pareils tours d'équilibriste la besogne du traducteur ne dut pas être précisément aisée.

CHARLES MERKI.

QUESTIONS MILITAIRES ET MARITIMES

Cap. Hulot : *La Manœuvre de Laon*, Chapelot, in-8. — Cap. L. Blaison : *Le Premier siège de Belfort et le Commandant Legrand*, Chapelot, in-8. — Baron de Blay : *Lettre du baron de Castelnau*, officier de carabiniers (1728-93), avec préf. d'A. Chuquet, Champion, in-8. — Memento.

Feu H. Houssaye a donné sur la campagne de 1814 un ouvrage devenu très vite populaire et que le vif attrait de ses qualités nombreuses a pu faire considérer un instant comme définitif. Son énorme succès aurait pu avoir pour conséquence de dissuader les écrivains militaires de revenir sur le même sujet. Il n'en est heureusement rien, car il n'est pas de livre définitif. A la vérité, l'œuvre de H. Houssaye, malgré son incontestable valeur, présente encore des parties bien sommaires. Voici une étude de détail, — j'espère que d'autres suivront, — due à un officier de notre armée, le capitaine Hulot, sur la période la plus féconde en enseignements de cette campagne, et, peut-on dire, la plus dramatique, puisqu'elle aboutit à l'échec définitif de la manœuvre napoléonienne, alors qu'au cours d'une période précédente, plus vive et plus passionnante peut-être, cette même manœuvre avait été couronnée de brillants succès. Le capitaine Hulot, qui est un élève du G. Bonnal, intitule son travail : **La Manœuvre de Laon**. C'est, en effet, au pied de la vieille citadelle capétienne que vient échouer l'effort des troupes de l'Empereur, après quinze jours d'une poursuite acharnée sur les traces de Blücher. Au lendemain de la bataille de Laon, le charme est rompu ; on n'assiste plus qu'aux derniers soubresauts de cette lutte d'un génie opiniâtre aux prises avec la mauvaise fortune. On éprouve

même une sensation de malaise devant ces dernières convulsions ; l'esprit critique n'a plus de peine à reconnaître qu'il touche à l'instant des résolutions désespérées, voisines de la démence. Le bel équilibre des facultés napoléoniennes est évanoui.

L'étude du capitaine Hulot embrasse la série d'opérations, qui se déroulent entre la Seine et l'Ardon, sous-affluent de l'Aisne, du 23 février au 10 mars. A la date du 23 février, l'Empereur est au contact avec les armées de Bohême et de Silésie devant Troyes. La soudaineté des coups, le caractère foudroyant des manœuvres napoléoniennes, marquées par les succès de Champaubert, de Montmirail, de Vauchamps, ont décidé le vieux Blücher, qui avait d'abord pensé à galoper vers Paris, pour son propre compte, à venir se jeter à la rencontre de Schwarzenberg. Sa jonction est faite avec son collègue autrichien. Mais celui-ci, refoulé de Troyes au delà de la Seine et de la Ligne de l'Aube, rétrograde, avec son état-major d'empereurs et de rois. Blücher hésite à le suivre ; il faudrait accomplir une marche de flanc en présence de Napoléon. Puis, le tempérament de Schwarzenberg lui est antipathique ; ses lenteurs, ses finasseries de diplomate, ses atermoiements l'exaspèrent. Il prend prétexte de sa honteuse dérobade pour se dérober lui-même dans une direction opposée. D'ailleurs, les corps de Winzingerade et de Bulow, qui avancent, l'un venant de Lorraine, l'autre descendant de la Belgique, l'incitent à se joindre à eux, pour reprendre au plus tôt sa marche sur Paris, ce Paris qui excite sa haine de vieux luthérien et qu'il appelle le « chancre de la France ». Dans la journée du 23 février, il se dérobe à l'abri du rideau de sa cavalerie et prend la direction du Nord. Sa manœuvre est éventée de suite. Il ne règne de l'incertitude que sur la direction qu'il a prise. C'est à ce moment précis que se noue la partie stratégique que le capitaine Hulot s'est attaché à suivre jour par jour, heure par heure jusqu'à son dénouement. Il s'y est employé avec un irréprochable souci d'exactitude, avec une sécheresse voulue, dédaigneux de tout développement pittoresque ou émotif. Il poursuit la solution d'une épure, rien de plus. Le lecteur, seul, y apporte sa passion, son émotion ; car il est impossible de s'abstraire complètement des sentiments violents qui animèrent les hommes mêlés à cette crise.

Les journées des 24, 25, 26 février sont employées par l'Empereur à recueillir des renseignements, à masser ses troupes, à improviser un dispositif, destiné à contenir l'armée de Bohême pendant qu'il sera occupé à détruire l'armée de Silésie. Le 27 au matin, définitivement fixé sur la direction prise par Blücher, il déclanche la manœuvre et s'élance sur ses talons. Le vieux feld-maréchal a quatre journées d'avance sur lui ; mais Napoléon compte bien que les corps de Marmont et du duc de Trévise, intercalés sur la route de Blücher, le

contiendront,le retarderont le temps de le joindre. Je renvoie à l'étude du Cap. Hulot ceux qui voudront suivre, par le détail, les péripéties de cette poursuite de titans. Cette fois, l'Empereur, trahi par la fortune, va frapper dans le vide ; mais peu s'en fallut que le succès ne couronnât cette fois encore la constance d'une force morale que rien jusque-là n'avait paru ébranler. Il a suffi, en effet, de la présence d'une ganache à Soissons, comme commandant d'une place de guerre en un moment critique, pour rompre la continuité et l'harmonie, si l'on peut dire, de la manœuvre napoléonienne. Une ganache est généralement considérée comme inoffensive ; mais dès qu'elle a un rôle important à remplir, son inoffensivité peut se traduire en calamité. C'est toute l'histoire de la capitulation de Soissons, au moment où il importait le plus que cette citadelle jouât son rôle d'obstacle sur la route de l'adversaire. Il a suffi encore, à Athies, de la lassitude et du dégoût d'un maréchal de France, plus pressé d'aller chercher un gîte pour la nuit, dans un château voisin, que de vérifier les mesures de sécurité prises par ses chefs de corps, au contact de l'ennemi, pour priver en quelques instants l'Empereur du tiers de ses forces et détruire ses combinaisons.

Ainsi, la manœuvre de l'Empereur n'avait chance de réussir, étant donnée la disproportion des forces en jeu,qu'à condition de ne compter sur aucune trahison de la fortune. Napoléon avait coutume de n'espérer qu'en ses faveurs ; il serait cependant puéril de dire qu'il ne faisait fond que sur elles. Il y eut, au contraire, en lui, à ce moment un constant appel à tous les ressorts de sa volonté. Il n'est rien de plus saisissant, dans l'histoire militaire, que l'attitude de cet homme que rien ne démonte, qui ne désespère jamais et qui garde une sérénité effrayante, comme s'il était privé de toute sensibilité, au milieu du désarroi général, des récriminations des corps élus, de la lassitude de ses maréchaux, des pires coups du destin. Sa liberté de pensée et la promptitude de sa décision restent intactes. C'est dans cette attitude que réside la leçon, par excellence, qu'on doit tirer de l'étude de cette campagne. D'autres enseignements, d'un caractère plus technique, sont mis en lumière par le Cap. Hulot. C'est avec raison qu'il attire l'attention sur « l'ampleur avec laquelle Napoléon distribue ses avant-gardes et les immenses étendues de terrain qu'il maîtrise, tout en conservant son armée réunie, c'est-à-dire capable de se concentrer à temps sur le point où il s'agit d'attaquer ou de résister ». D'une manière générale, ce qui reste remarquable, exceptionnel dans l'art napoléonien à ce moment, c'est le mode d'exploitation, à la limite, des forces qu'il a à sa disposition. Le Cap. Hulot n'est toutefois pas suspect de fétichisme à l'égard de l'Empereur. Il discute sévèrement sa manœuvre ; il déplore sa faculté d'illusion. Il lui reproche d'avoir perdu le sens des réalités, comme si ce n'était

pas grâce à cette force d'illusion, admirable don d'une jeunesse qui se prolonge, qu'il avait pu réaliser des miracles d'activité, et mener à bien ses plus déconcertantes combinaisons.

Voici, toujours sur la campagne de 1814, une curieuse page d'histoire locale,due au cap. L. Blaison : **Le premier siège dè Belfort et le commandant Legrand**. Le 24 novembre 1813, lorsque Belfort se vit tout à coup investie par un corps bavarois, appartenant à l'armé de Schwarzenberg, la place avait pour commandant d'armes un vieux soldat de la Révolution, le commandant Legrand, qu'une ancienne blessure avait obligé de quitter le service actif. Il y avait quatorze ans que Legrand remplissait ces modestes fonctions dans la petite cité Belfortaine. Il y était employé, surtout, à des besognes administratives, car Belfort, pendant les guerres de l'Empire, avait été un lieu de passage incessant de troupes, rejoignant les armées ou regagnant leurs dépôts. En particulier, pendant la campagne de 1813, elle servait de gîte d'étapes sur la ligne de communication de l'armée, qui passait par Mayence. Belfort avait même pris un peu plus d'importance à ce moment, car la place servait de dépôt à deux régiments, le 63ᵉ de ligne et le 14ᵉ chasseurs. Malgré ce rôle, relativement important, qui était ainsi devolu à la petite cité alsacienne, Legrand, simple chef de bataillon du corps des places, n'y tenait que le rang d'un petit fonctionnaire guère plus élevé que le procureur impérial, le percepteur. Et le voici, tout d'un coup, par le fait que la place se trouve investie et en vertu des règlements, non seulement commandant en chef de toutes les troupes qui se trouvent dans l'enceinte, mais encore le premier magistrat de la cité. Il ne se trouve plus d'autorité au-dessus de la sienne. On imagine toutes les difficultés qui surgirent autour du vieux soldat, dans cette cité provinciale, déchirée par les coteries, les jalousies mesquines, les disputes de préséances. Il y avait, de plus, dans la place, le colonel Kail, du 63ᵉ de ligne, blessé à Kulm, et qui se traînait encore sur des béquilles. Mais aucune difficulté ne vient de celui-ci, malgré la supériorité de son grade : Kail se trouva être l'auxiliaire le plus précieux et le plus dévoué du commandant Legrand. Il y avait aussi un capitaine du génie en route pour l'armée, qui avait vingt-quatre ans de grade, il devint du coup directeur du génie, tout en restant capitaine. Tous ces militaires montrèrent un entier dévouement à Legrand, y compris le directeur de l'artillerie, le cap. de Lalombardière, un exalté, qui, devant les récriminations de la population civile, ne parlait de rien moins que de brûler la ville pour concentrer la défense au Château. Legrand, prenant appui seulement sur le sentiment le plus élevé de son devoir, réussit à triompher de toutes les résistances ; malgré la disette, le bombardement, et la mortalité effrayante de la population, il soutint un siège de 113 jours. Il ne

rendit la place, le 10 avril 1814, aux conditions les plus honorables, que lorsqu'il connut avec certitude l'abdication de l'Empereur. La conduite de ce vieux soldat, pendant ce siège, méritait d'être mise en lumière. Elle peut servir de modèle, en effet, sinon pour les opérations militaires qui furent forcément peu importantes, bien que Legrand ait fait tout ce qu'il y avait de judicieux à cet égard, du moins pour tout ce qui concerne les rapports d'un commandant d'armes avec les autorités civiles pendant un siège : levées de contributions en argent, réquisitions de vivres, police intérieure de la ville, visites domiciliaires, ventes de vieilles matières aux domaines, règlements sanitaires, etc. En 1870, le colonel Denfert-Rochereau, enfermé dans Belfort, s'inspira des actes de Legrand. Le cap. Blaison a restitué cette page d'histoire, en s'aidant de documents originaux restés jusqu'ici inconnus. Il a dépouillé, aux archives municipales ou dans les trésors des vieux papiers de famille, de savoureux journaux du siège écrits au jour le jour par des notables belfortains. Il a pu nous donner ainsi une vision colorée de cette action de guerre mémorable qui reste un sujet d'orgueil pour la vieille cité alsacienne.

§

Les **Lettres du baron de Castelnau**, officier de carabiniers (1728-89), que publie M. de Blay de Gaix, sont à la fois agréables et instructives. Elles ont surtout une délicieuse couleur du temps. De bonne noblesse gasconne, mais cadet de famille, autant dire sans un écu vaillant, le baron de Castelnau entre au service à 18 ans, en qualité de cornette au régiment des carabiniers du Roi. Sitôt en campagne, il écrit d'abondance à son frère aîné, resté au château paternel, et le ton d'affectueuse familiarité avec lequel il le traite permet à son tempérament de se déployer. Il se montre, dans ces lettres, d'une franchise débridée, plein de verve, frondeur, avec même une pointe d'impertinence, quoique imbu de principes rigides sur certains chapitres. Au lendemain d'une affaire malheureuse, il écrira à son frère : « Tu auras appris la cacade de M. Chevert ; elle est étoffée. » Ce carabinier du roi s'exprimait en dragon. Avec de telles qualités, Castelnau était marqué d'avance pour n'avoir qu'une carrière modeste. Il reste quinze ans cornette, malgré deux blessures devant l'ennemi. Lieutenant à 33 ans, il est capitaine à 41 et reste vingt ans dans ce grade. De guerre lasse, il prend sa retraite en 1789, avec la croix de Saint-Louis pour tout profit, et quatre ans plus tard, il portait bravement, encore très vert, sa tête à la guillotine. Sauf ce dernier trait, voilà une carrière qui ressemble étrangement à celle de beaucoup d'officiers de la Troisième République. Castelnau avait cependant la passion de son métier ; il ne rêve que d' « escadronner ». Il peut s'en donner à cœur joie pendant sept années de

campagne sur le Rhin. Malheureusement, sauf à Corbach, Castelnau n'est mêlé qu'à des affaires « sans honneur » pour nos armes. Il assiste aux bagarres de Crevelt, où son régiment est écharpé, de Minden, de Willingshausen, de Grebenhem, où toujours nos troupes sont bousculées par l'ennemi. C'est le temps des petits-maîtres, précoces ganaches, que le caprice de Mme de Pompadour a improvisés généraux d'armée. Dans ses lettres familières, notre cornette de carabiniers ne mâche pas ses expressions à leur sujet. Après la déroute de Minden, il s'indigne : « L'armée dit hautement que M. de Broglie est resté inactif afin que M. de Contades fût rappelé et qu'on jetât les yeux sur lui. » Cela ressemble à de l'histoire contemporaine. Son dévouement absolu au Roi lui fait émettre plus tard cette terrible appréciation de la conduite de ses chefs : « Le bien public ne touche nos généraux qu'autant que le leur s'y trouve compris en entier et ils ne comptent pour rien les torts qu'ils font aux affaires de notre maître, la perte de tant de braves gens et la ruine d'une armée, pourvu qu'ils parviennent à leur but. » Il serait entendu, aujourd'hui, qu'un tel jugement ne peut être appliqué qu'aux généraux de la monarchie. C'est notre plus ferme souhait. Il faut lire ces lettres, débordantes de sincérité, d'un officier d'ancien régime ; elles aident à faire mieux comprendre les événements même de notre temps. Les détails, pleins de saveur, qu'elles nous donnent, d'un ton enjoué et d'autres fois avec une extrême vivacité, sur les plaisirs de garnison, les intrigues d'un corps d'officiers, obligés à de hauts patronages, les misères matérielles, enfin les précisions apportées sur les opérations des deux interminables campagnes du Rhin, tout cela constitue, en son ensemble, un tableau complet et vivant de la vie militaire aux armées, sous Louis le Bien-Aimé, aux derniers jours de la monarchie.

Memento. — *Journal des Sciences militaires*, Chapelot (1er août) : G. Palat : Le Rôle du Xe Corps au 16 août 1870. — Quelques idées sur l'artillerie. — Col. Gory : L'Apprentissage de la guerre, etc. — (15 août) : P. Lehautecourt : Le Rôle du Xe corps au 16 août 1870. — L'Evolution de la guerre. — C. d'Osia : La Campagne de 1813. — Col. Sainte-Chapelle. Etude sur la discipline, etc.

JEAN NOREL.

QUESTIONS COLONIALES

Robert Arnaud : *L'Islam et la politique musulmane française en Afrique occidentale*. Publications du comité de l'Afrique française. — Memento.

M. Le Châtelier, dans ses remarquables études sur l'Islam, a jadis constaté que cette formule religieuse, au Soudan, progressait dans la paix et régressait dans la guerre. Avant notre installation en

Afrique, la propagande islamique bien qu'entreprise, en principe, dans un but de piété, ne poursuivait, dans la pratique, qu'une fin, l'esclavage. Le conquérant musulman était, avant tout, un négrier. Dans ces conditions, l'œuvre d'islamisation ne pouvait être profonde et durable. Mais, quand *la paix française* s'imposa aux populations soudaniennes, cette œuvre s'affermit d'autant que l'Islam ne froisse en rien les mœurs des fétichistes. Le Noir, entré dans le merveilleux par le Fétichisme, demeure encore dans le merveilleux avec la religion de Mahomet. Les progrès de l'Islam dans notre Afrique Occidentale, M. Robert Arnaud s'est préoccupé d'en dresser le bilan, d'où cette étude, **l'Islam et la politique musulmane française en Afrique occidentale**. Dans la première partie de cette étude, l'auteur jette d'abord un coup d'œil d'ensemble sur la politique de l'Islam en Afrique occidentale. Il constate ainsi que la réaction indigène contre notre œuvre civilisatrice est assez minime. Le Noir apprécie la paix française et les mesures tutélaires que nous prenons en vue d'améliorer ses conditions d'existence. M. Arnaud passe en revue les quelques événements provoqués depuis 1905 par la survivance de l'esprit guerrier musulman, le meurtre de Coppolani à Tidjikja (12 mai 1905), la révolte et l'arrestation d'Alfa Yahia en Guinée, les troubles du Djerma méridional en 1906, la tentative de complot du sultan de Zinder, les troubles du Mossi en 1908, l'assassinat de M. Bastié en Guinée dans le cercle des Timbis. Ces événements étaient, en général, l'œuvre d'illuminés se donnant comme « mahdis annonciateurs des derniers jours du monde ». Mais, à côté de ces illuminés, et de leur action isolée et transitoire, il faut tenir compte de l'opposition sourde des vieilles familles musulmanes dont la richesse consistait principalement en esclaves. Nous libérions leurs esclaves, nous satisfaisions les aspirations des captifs. De là, une hostilité latente de quelques mécontents, se posant en défenseurs des droits abusifs de l'aristocratie en cherchant à exciter la masse des indigènes contre notre autorité. Mais M. Arnaud constate que « l'immense majorité des Noirs », préoccupée, de plus en plus, de ses intérêts matériels, ne subit guère l'ascendant moral des derniers représentants des vieilles coutumes ». Pas davantage, l'action des *confréries religieuses* n'offre un caractère redoutable. La tendance des Noirs au particularisme religieux le plus étroit se manifeste même dans l'organisation de ces confréries : « celles-ci, loin d'être vraiment fraternelles et de préparer la fusion des races et des castes dans le sens de l'Islam, se ramifient constamment en petites sociétés dont chacune est à la dévotion de tel ou tel individu ». Quant aux *grands marabouts*, bien qu'ils aspirent encore à jouer un rôle politique, ils dissimulent leurs visées tantôt en affectant de se désintéresser de notre présence, tantôt en

s'efforçant de nous témoigner leur sympathie. C'est ainsi que plusieurs cheikhs religieux du désert nous ont rendu dans notre œuvre de pacification des services éminents. D'autres, par contre, et parmi eux Ma el Aïnin, ont cherché à traiter avec nous d'égal à égal. Ma el Aïnin, après avoir subi un échec en tentant de gagner Fez par la route de la Chaouia, revint sur ses pas et mourut. Son fils El Hiba continue, à l'heure actuelle, au Maroc, sa politique d'hostilité violente vis-à-vis de la France. Quoi qu'il en soit, aujourd'hui, il ne subiste plus dans le Haut Sénégal et Niger, où furent jadis créés de puissants royaumes musulmans, aucune individualité susceptible de représenter et de diriger les destinées de l'Islam. L'action des marabouts est paralysée par notre politique qui supprime, autant que possible, les intermédiaires entre les autochtones et nous, supprime les différences de castes, abolit les différentes formes de servage de traite, de case ou agraire, et s'efforce de faire évoluer chaque race dans son milieu ethnique propre. Les études musulmanes sont moins en honneur qu'autrefois dans la vallée du Niger et l'Islam semble perdre de sa force en recrutant des adeptes chaque jour plus nombreux. Nos établissements scolaires, en se multipliant, arriveront à neutraliser sinon à supprimer l'enseignement stérile des marabouts. *La propagande musulmane* dans notre Afrique occidentale est cependant fort active et reçoit chez l'indigène un facile accueil : « L'Islam pour lui, dit M. Arnaud, n'est pas une croyance qui « remplace une autre croyance ; c'est tout simplement une croyance ; « il est, devant elle, vierge de toute foi antérieure ; il n'a, pour l'a- « dopter, ni conflit de conscience à surmonter, ni raisonnements à « tenir. Il lui suffit de comprendre les dogmes très simples qui lui « sont présentés avec naïveté par des gens de sa couleur et de sa « race ; ces dogmes ne changeront ni sa manière de vivre, ni ses cou- « tumes, ni sa foi dans les amulettes. Aucune des bases de sa vie « sociale ne sera modifiée. »

De là, la rapidité avec laquelle l'Islam se propage en Afrique occidentale depuis notre installation. Le Noir devient musulman, insensiblement, « par imprégnation ». Aucun scrupule, aucun remords ne l'entrave au cours « de cette marche à Dieu ». Il prend goût à la mystique et, ses besoins matériels satisfaits, s'adonne avec frénésie aux exercices de l'ascèse. Incontestablement donc, « l'Islam « fait tache en Afrique occidentale. Il affecte les populations de races « et de mœurs les plus diverses, il finira, tôt ou tard, par être la re- « ligion du plus grand nombre de nos ressortissants dans cette partie « de notre empire colonial ». Abordant *la psychologie du noir musulman*, M. Arnaud constate qu'à autant de coutumes, c'est-à-dire, à autant de races, correspondent autant de formes particulières de l'Islam. Chaque groupe ethnique conserve son caractère sociologique

spécial et se crée à son usage « une âme musulmane qui n'est nul« lement celle du groupe voisin ». En dehors de l'aristocratie et de quelques petites collectivités groupées autour de marabouts hostiles, le Noir musulman ne nous déteste pas. Il a le respect de notre force « et tant qu'il nous supposera forts, tant que nous ne lui dirons pas « que nous sommes moins puissants qu'il ne l'imagine, il n'écoutera « pas les provocations venues de l'étranger et ne verra pas en nous d'in« supportables tyrans ». Quelques madhis, fous mystiques, ont bien opéré en Afrique occidentale, tentant de fanatiser les indigènes. Mais leur action s'est heurtée à l'extrême division des races, cette division qui donne à l'Islam africain sa physionomie particulière et grâce à laquelle « il n'y a point une question musulmane, mais autant de ques« tions musulmanes qu'il y a de groupements musulmans dans le « pays ». En présence de ces questions musulmanes diverses, quelle a été *notre politique?* C'est ce qu'étudie M. Arnaud dans le second chapitre de son intéressant ouvrage. Notre action, d'abord, ne s'est assigné pour but ni de détruire les cultes ni de nuire aux intérêts matériels de leurs fidèles, mais bien de maintenir l'égalité entre toutes les confessions. Elle s'est bornée à lutter contre *l'esprit de caste de l'aristocratie et des marabouts,* et, suivant l'excellente expression du gouverneur général Ponty, « à défendre nos sujets contre le maraboutisme clérical, contre les gens qui veulent exploiter l'Islam à leur profit, contre les fauteurs de troubles ». L'administration des potentats noirs avait été sommaire. Ils ruinaient le pays pour s'enrichir. Nous avons mis fin à ces pratiques, et la circulaire de M. Ponty, du 22 septembre 1909, a substitué à la politique des grands commandements la politique de races assise sur le concours des représentants autorisés des divers groupes ethniques. Nous avons *supprimé les grands marabouts* qui se présentaient comme les maîtres de conscience de l'Islam, ou mieux nous avons nettement limité leurs sphères d'influence, et cette politique d'affaiblissement des commandements maraboutiques a eu pour résultat immédiat la constitution de *l'Islam de races*, qui assure la liberté de conscience de chacun, le bon ordre et la sécurité pour tous. Ainsi, « nous dégageons l'avenir « de chaque peuplade, nous préparons la fusion lente mais assurée « de l'esprit de race et de la religiosité islamo-fétichiste, nous par« ticularisons l'Islam ».

Enfin, dernier terme de notre action, nous avons, le plus possible, favorisé *l'expansion en Afrique Occidentale de la culture et de la langue françaises.* L'âme des Bédouins qui est l'âme de la littérature arabe est étrangère au Noir. Au contraire, l'indigène éprouve une grande facilité à apprendre et à prononcer le français. De là, une assez rapide diffusion de notre langue grâce à la multiplication des écoles publiques qui en assure « la connaissance objective et prati-

que ». En même temps étaient créées à Djenné, à Tombouctou, à Saint-Louis, des *médersas* où l'étudiant en théologie étudie concurremment le français et l'arabe. « Ces médersas, dans la pensée qui « a présidé à leur création, doivent être le lieu de rencontre et de conciliation de l'esprit coranique et de l'âme moderne. » Les conclusions de la belle étude de M. Arnaud sont les suivantes : 1° innocuité pour notre souveraineté de l'Islam africain encore à demi fétichiste ; 2° nécessité d'écarter de l'indigène les influences extérieures des réactionnaires, des illuminés et de guider son évolution naturelle vers des conceptions favorables à notre action ; 3° opportunité d'une politique musulmane appropriée à chaque milieu, à chaque race ; 4° développement de la culture française qui, par son expansion, contribuera à l'évolution de l'Islam africain.

Cette critique de l'œuvre de M. Arnaud, je l'ai voulue *la plus objective* possible, et plutôt qu'une critique c'est un simple exposé. La question qui en fait l'objet est, en effet, des plus complexes et a servi de prétexte à la publication de nombreux travaux, dont les plus connus sont ceux de MM. Binger, Le Châtelier, Henry de Castries, Alain Quellien et Delafosse. La matière traitée est tellement spéciale et réclame, pour être bien connue, des études si approfondies et une telle expérience du sujet qu'il serait vain de lui appliquer un jugement *a priori*. Je constate toutefois que, en ce qui concerne les questions musulmanes, une forte doctrine commence à se constituer et les esprits les plus éminents qui se sont consacrés à leur étude sont d'accord sur un certain nombre de principes directeurs. On ne saurait se dissimuler la valeur de cet accord à l'heure où la France apparaît comme la grande puissance musulmane de l'Afrique du Nord. En Algérie, en dépit de quelques détracteurs, notre œuvre est fortement assise. En Afrique occidentale elle est fermement ébauchée. Au Maroc, nous en sommes encore à la période de la conquête. Il n'est pas douteux que de toutes les études poursuivies jusqu'à ce jour, et, parmi ces études, celle de M. Arnaud au premier plan, se dégage une *utilité pratique* incontestable pour les actes et les initiatives à venir. C'est là assurément le jugement le plus significatif et le plus flatteur qui se puisse porter sur une œuvre de l'esprit. J'ajoute que ce me fut une grande joie de rencontrer pareille œuvre conçue par un homme qui, sous le nom de Robert Arnaud, est un administrateur avisé et énergique et, sous le nom de Robert Randau, le littérateur qui a écrit *les Colons*, *les Explorateurs*, *le Commandant et les Foulbé*, *les Algérianistes*, quatre beaux romans à allure d'épopée et ces vers, *Autour des feux dans la brousse*, qui sont le poème de la vie saharienne. Voici enfin un littérateur, un homme de lettres vraiment digne de ce nom, qui consacre aux questions coloniales des études dogmatiques sérieuses et près du fait. Randau a trituré la

pâte administrative, paperasses et hommes. Il a vécu avec les indigènes dont il parle non pas seulement la langue, mais les dialectes. Ce n'est pas le publiciste montmartrois qui se découvre un jour une âme coloniale après une visite au jardin de Nogent-sur-Marne et part en guerre pour ou contre notre politique indigène. Algérien, Randau a dit les mœurs rudes et savoureuses des colons au milieu desquels il avait vécu. Saharien endurci, Randau a assisté à la mort de Coppolani et nous en a donné le tragique récit.

Sous la tente, il s'est longuement entretenu avec les marabouts soudanais. Nul mieux que lui n'était qualifié pour dire ce que c'est, au vrai, que l'Islam.

L'Islam, avec ses romans, avec ses vers, il nous en avait peint la poétique, vivante et colorée réalité, il nous en avait évoqué l'étrange et mystérieuse grandeur.

Avec ce nouvel ouvrage dogmatique, il nous en a révélé tous les ressorts politiques, religieux, économiques et sociaux. Ceci complète cela et voici un admirable exemple de ce que devrait être le véritable écrivain colonial, un analyste pénétrant, un érudit doué de l'esprit scientifique, un homme d'expérience qui a vécu, souffert et agi dans les pays lointains, et un poète.

Memento. — L'éditeur Emile Larose vient de publier un superbe ouvrage, *les Jungles Moï*, par Henri Maître. L'auteur, de février 1902 à mars 1911, a parcouru en Indochine près de 5800 kilomètres en prenant comme point de départ et de retour Saïgon et comme ligne principale de son trajet Kratié, le Darlac, les massifs montagneux du Donnaï, le plateau central de l'Indochine méridionale, le Cambodge, Phantiet, le Mékong et le Langbian. M. Stéphen Pichon, ancien ministre des Affaires étrangères, qui a préfacé le livre de M. Maître déclare justement : « Vous y trouverez çà et là, au « milieu d'indications techniques, des notes qui révèlent une sensibilité « mise en éveil par la beauté de la nature, le souvenir toujours vivant de « la patrie lointaine, le goût de l'indépendance et de la solitude, une ima- « gination qui s'enveloppe de doute et de tristesse sans cesser d'être attirée « par le spectacle changeant qu'elle aperçoit : « On a la sensation, dit-il, « d'être ignoré, oublié dans un pays de rêve d'où l'on ne sortira peut-être « jamais. »

Heureusement, M. Maître est sorti du pays de rêve. Il en est sorti même sans y avoir trop rêvé, puisqu'il en a rapporté les éléments de cet énorme volume de 600 pages in-4, luxueusement édité, et qui constitue une contribution de premier ordre aux études géographiques sur l'Indochine. Le texte, fort intéressant, est commenté et complété par les images de 145 phototypies dont chacune est un chef-d'œuvre d'art. A voir la reproduction des pins et des gorges de Djirin à Phantiet, on excuserait tous les rêves de l'auteur : c'est aérien, fin, exquis. M. Henri Maître n'est pas seulement un vaillant voyageur et un observateur précis, un savant, c'est un parfait artiste.

— Chez Guilmoto, M. Joseph Dautremer a fait paraître *Une colonie*

modèle, la Birmanie sous le régime britannique. La Birmanie est évidemment une possession exemplaire. Jamais la métropole ne se mêle de ses affaires intérieures. Elle est riche grâce à la culture du riz et a fourni à l'Inde en 1911 une subvention de plus de cinquante millions. Le commerce de la France avec la Birmanie (vins, liqueurs, vêtements) pourrait prendre un développement plus considérable s'il était fait directement par des maisons françaises. Mais la Birmanie est une colonie modèle et tout le commerce est entre les mains de commissionnaires anglais. M. Dautremer donne à cet égard de judicieux conseils aux Français exportateurs. Hélas !....

— J'ai reçu de M. Henry Hubert une note intéressante (comptes rendus de l'Académie des sciences) *sur les gîtes aurifères coloniaux en Afrique occidentale.* — Dans *le Courrier Européen* du 25 juillet dernier, M. Lucien Deslinières a exposé *Un projet de colonisation socialiste au Maroc.* Je reviendrai sur ce projet, qui mérite d'être pris en considération.

CARL SIGER.

LES REVUES

La Revue : clubs excentriques de Londres. — *Le Double bouquet :* un poème de M. Charles Grolleau. — *Les Marches de Provence :* numéro consacré à Tristan Corbière ; fragments empruntés à MM. Martineau, le Dr Chenantais, H. Streutz, F. Carco, Ch. Morice, Jean Aubry, A. Verdier. — *La Revue de Paris :* M. le lieutenant-colonel Debon : les causes de la révolte de Fez, en avril dernier. — Memento.

Mme Marguerite Coleman entretient les lecteurs de **la Revue** (15 septembre) des « Clubs excentriques de Londres ».

Le « Nobodies Club », autrement dit le *Club des isolés*, dans South Molton Street, est également de fondation toute récente. Son but est d'accueillir ceux qui, dans la vaste cité — et ils sont nombreux à Londres, — souffrent de l'isolement, de la solitude. Aucun droit d'entrée, aucune cotisation ne sont exigés, l'œuvre étant essentiellement philanthropique. On désire seulement, avant de les admettre sous ce toit hospitalier, que les femmes soient âgées d'au moins vingt-cinq ans.

Chaque matin, un courrier extrêmement volumineux apporte à South Molton Street des nouvelles émanant de tous les coins du monde, car le cercle est cosmopolite par excellence ; ses adhérents appartiennent à tous les pays, à toutes les croyances. Le premier banquet des Nobodies eut lieu il y a quelques semaines au Holborn Restaurant. Ce fut une réunion fort curieuse. Ici voisinaient hommes et femmes, non seulement des positions les plus diverses, mais encore des origines les plus disparates. Un peintre italien, au costume bariolé, prenait place à côté d'un correct gentleman avocat au barreau de Calcutta. Une jeune dactylographe avait, à sa droite, un professeur de persan, à sa gauche, un authentique descendant de Behanzin. Plus loin, un musicien hindou dînait entre une danseuse égyptienne et l' « editress » d'un magazine canadien. Au dessert, des speeches furent prononcés avec enthousiasme, dont quelques-uns en langage incompréhensible. Mais la joie se lisait sur tous les visages et le plaisir rayonnait dans tous les yeux...

C'est le professeur Bickerton qui a été nommé président provisoire du

Nobodies. Parmi les membres du comité, on relève les noms des écrivains les plus en vogue, des préconisateurs de l'eugénique et de tous ceux qui s'intéressent aux questions pédagogiques. Si, comme tout porte à le croire, cette institution devient florissante, des clubs analogues seront fondés non seulement dans les principales villes d'Angleterre, mais encore dans le monde entier. Ce serait là une belle œuvre de solidarité.

Le *Six O'clock Club*, *l'Everlasting Club*, *l'Abduction Club* qui favorisait les enlèvements, furent des cercles fondés dans une intention bizarre. Le dernier, établi en 1766, fut dissous en 1802, non sans que plusieurs de ses membres eussent été condamnés à mort et pendus.

Pour le présent, le goût de l'originalité inspire les Anglais comme naguère. Quelquefois, ils copient les Américains, — dans ce cas, par exemple :

On parle cependant, dans les milieux bien informés, de l'ouverture prochaine à Londres, et cela pour favoriser les unions légales, d'un Club du Haricot noir, sur le modèle de celui de New-York, si peu connu d'ailleurs que nous pensons en révéler ici l'existence.

A l'instar de nos académiciens, les membres de ce club original sont au nombre de quarante, tous célibataires, et doivent payer un droit d'entrée de 250 francs. Leurs réunions secrètes, à New-York, n'ont lieu qu'une fois par an ; au cours de ce meeting, le président du cercle fait circuler un petit coffret contenant trente-neuf haricots blancs et un haricot noir. Celui qui tire ce dernier s'engage à se marier dans l'année ; les autres, sous la foi du serment, doivent rester célibataires jusqu'à la prochaine réunion.

C'est la caisse du club qui prend à sa charge tous les frais de la noce de l'heureux gagnant. De même le cercle règle les achats de meubles du nouveau ménage et paie le voyage — qui dure trois semaines — de la lune de miel.

Il y a le *No Nose Club* (cercle des Sans-Nez) et le *Nose Club* fondé par feu Henry Pitt qui avait un énorme nez, le *Ugly Faces Club*, dont tous les membres présentent quelque malformation du visage, présidé par un portrait d'Esope. Le *Surly Club*, ou cercle des « hargneux », tient ses séances près du marché aux poissons de Billingsgate, chaque semaine :

Ce groupe peu banal est composé exclusivement de cochers, de chauffeurs et de matelots venus là pour s'exercer dans la science du grossier langage et pour s'invectiver à qui mieux mieux. Il est évident que des oreilles délicates goûteraient mal ces injures ; par contre, l'Académie y pourrait glaner mainte expression forte et pittoresque, mainte locution curieuse... D'ailleurs, la grossièreté est ici de rigueur. Tout membre qui s'aviserait d'être courtois, ou même poli, serait considéré comme traître au règlement, il devrait d'abord subir l'amende, puis serait exclu du groupe.

Ces gens bruyants n'ont rien de commun avec les adeptes du « Humdrum Club », *Club des Maussades*, dont la mauvaise humeur s'exprime

par un silence complet. Une fois réunis dans leur local peu élégant, ils s'emparent chacun d'un escabeau, bourrent leur pipe et la fument sans mot dire. A minuit, on se sépare avec un désagréable *Good night*, pour se retrouver le lendemain vers huit heures. Et ainsi les jours suivants.

§

Un poème de M. Charles Grolleau, publié par **le Double bouquet** (septembre) :

RECUEILLEMENT.

J'ai tout abandonné pour vous, heure céleste !
Mes mains jointes n'ont rien de plus à vous offrir
Que la simplicité candide de leur geste
Vers celles qui viendront doucement m'accueillir.

Tous mes livres ont clos leurs pages désolées.
Vainement j'ai voulu, pour vivre et me calmer,
Attiédir dans mon cœur leurs paroles gelées,
Aucun n'a le secret que je voudrais aimer.

Loin de l'obsession, de l'espace et du nombre,
Je cherche à m'oublier moi-même. Sous mon front,
Mes pensers sont pareils à des miroirs dans l'ombre
Où des reflets avec des ailes passeront.

Je suis peut-être encore ébloui du mirage...
Non, j'ai dit sans faiblir l'adieu qu'il a fallu.
Océan de la paix, je suis sur ton rivage ;
Un autre cœur a pris mon cœur irrésolu.

Je suis la coupe vide où tu vas, goutte à goutte,
O prière ! tomber comme un baume puissant.
Vous pouvez me parler, Seigneur ! mon âme écoute
Par delà tous les mots, hors du frisson des sens.

Je consens au départ de tout ce qui m'enivre.
Rien ne demeure en moi, vaine image ou vain bruit.
Mes yeux se sont fermés au mirage de vivre ;
Ouvrez-moi votre cœur, ô lumineuse nuit !

Le mien s'est embaumé de roses de souffrance ;
Ce n'est plus lui qui pleure et qui palpite en moi.
Emportez-le, Seigneur ! tout mon être s'élance
Vers l'abîme du Ciel que m'entr'ouvre la Foi...

Des ailes, donnez-moi des ailes, ô silence !

§

Les Marches de Provence (août-septembre), « fascicule spécial sur Tristan Corbière ».

M. J.-Aurélien Coulanges donne une complète esquisse biographique du poète. M. Léon Durocher l'évoque, au « Chat noir » de Salis.

M. René Martineau raconte l'anecdote ci-après :

Un jour Corbière, plus flegmatique que jamais et coiffé de son large chapeau gris sur lequel s'étalait en gros chiffres la date de son voyage en Italie, s'assit en compagnie de son chien Pope — je ne sais si c'était Pope ou Tristan, ni même si le chien appartenait à Corbière, — sur un coin de la jetée de Roscoff, à l'endroit le plus fréquenté du port.

Là, le poète commença par provoquer, avec un air de vielle, un rassemblement de mousses, de pêcheurs et de mendiants auxquels se joignirent quelques désœuvrés, et lorsqu'il jugea la foule assez épaisse et suffisamment attentive, il procéda à une opération singulière... Il se mit à fabriquer, avec de la graisse et du pain, des boulettes de moyenne grosseur dans lesquelles il introduisit — en s'y prenant de telle manière que son geste n'échappât point aux spectateurs — une pièce d'or de 10 francs.

Puis, appelant Pope... ou Tristan, peu importe :

— Tiens, fit-il, attrape !!!

Le chien ouvrit la gueule et engouffra la boulette. Deux, trois boulettes eurent le même sort. Enfin, Corbière fit avaler à son chien le plus grand nombre possible de boulettes.

Puis il se leva et partit, longeant la jetée, revint ensuite vers la rue du port, traversa tout Roscoff toujours accompagné de son chien. Et ceux qui avaient vu confectionner l'étrange pâture formèrent avec eux un cortège nombreux.

De quel laxatif Corbière avait-il assaisonné les boulettes ? On l'ignore, mais l'effet fut immédiat et l'on vit bientôt les Roscosvites se bousculant sur les traces du chien, à la recherche des pièces d'or qu'ils l'avaient vu ingurgiter.

Corbière, hautain et dédaigneux, regardait froidement la scène.

Cette anecdote ressemble à un conte cruel. N'a-t-elle pas quelque analogie avec *le Plus beau dîner du monde*, de Villiers de l'Isle-Adam ? Ces Bretons avaient une même manière d'ironiser.

M. le Dr Chenantais (Pol Kalig), cousin de Tristan Corbière, écrit :

Corbière, mon cousin, est tout entier dans son œuvre. Mais il faut y chercher sous la « pose » l'âme vraie du pauvre garçon disgracié par la nature, dissimulant une sensibilité très affinée, dont j'ai recueilli les preuves, sous les dehors volontairement sceptiques ou fumistes. A 25 ans, on ne décrit que soi, et son moi est complexe et ne peut s'expliquer que par les rapports de Corbière avec son milieu. Lisez *les Gens de Mer* et vous y trouverez l'âme rêveuse du Breton ; lisez *les Raccrocs* et vous y trouverez les sarcasmes du Breton déraciné, mis au contact de la vie parisienne. *Le Poète contumace* est un chef-d'œuvre de désespérance.

Il a connu la souffrance physique qui l'a admirablement préparé à la souffrance morale.

Sa langue est parfois sèche, rabougrie, émaillée de concetti, mais toujours nerveuse. Dans la pastorale de Conlie, elle s'élève cependant très haut. Il travaillait ses petites pièces jusqu'à la minutie pour obtenir un maximum de condensation. Sa prose était remarquablement fluide et colorée et il est regrettable qu'on ne puisse publier ses lettres à des intimes, pleines

d'une fraîcheur de sentiment qu'on serait loin de soupçonner chez l'auteur des *Amours jaunes*.

Il se para de sa laideur, l'accentua avec frénésie ; s'imaginant un paria, il se drapa dans des loques et persista dans cette attitude jusqu'au moment psychologique où il aima, et alors : revirement complet. Mais il était un peu tard et il ne tarda pas à succomber en s'écriant : « Si c'était à recommencer ! » Il se dupa lui-même, tout en se figurant n'être pas dupe, et il s'en aperçut à la fin.

Barbey d'Aurevilly se drapa dans des sentiments magnifiques qui furent siens, car il ne se démentit pas un instant. Corbière, dans l'intimité et en mourant, laissait de côté toute pose. Son masque, du reste, était criblé de fissures, comme on peut le voir dans son œuvre.

« Poète français, âcre et plein », « Raté de génie », « Un de nos frères les plus déchirants », « Mon héros le plus solitaire », « Cygne noir », « Frère douloureux au cœur vraiment mâle »,—écrit M. Henri Strentz :

O rêveur en mal d'action, que n'as-tu rencontré Rimbaud ? Tu n'étais pas de beaucoup son aîné ; tous deux vous couriez la même aventure. Gabier-aristocrate, dégoûté du commun et de toute servitude, assoiffé aussi de « mers virides », que n'as-tu rencontré Rimbaud ! Il t'aurait conduit aux pays où l'on brûle comme un damné et où, désespéré de l'Europe veule, on ne pense plus qu'aux étourdissants trafics.

Un même enthousiasme inspire M. Francis Carco :

Villon — notre plus grand poète — Verlaine et Rimbaud forment avec Tristan Corbière une sorte de même génie, à la fois trouble et conscient, inquiet, plaintif et révolté qu'on définira toujours mal, mais dont rien n'altérera jamais la prodigieuse expression. Le malheur les a créés et les a longtemps façonnés... « Je ris en pleurs », disait Villon. Verlaine a-t-il fait d'autre sorte ? Rimbaud, plus dur, lui, s'est longuement débattu ; il désarme enfin. « Le meilleur est un sommeil bien ivre sur la grève », soupire-t-il. Et encore :

« Prenez mon cœur, qu'il soit sauvé ! »

... Verlaine ne pouvait entendre le poème, dont ce dernier vers est tiré, sans en être, paraît-il, profondément poigné. On sait comment il découvrit Rimbaud.

On sait peut-être moins qu'en 1883, huit ans après la mort de Corbière, Léo Trézenic, directeur de *Lutèce*, remettait à Verlaine un exemplaire des *Amours jaunes*. D'où l'article fameux : « Tristan Corbière fut un Breton, un marin et le dédaigneux par excellence... etc... »

C'est ainsi que Corbière entra dans la Gloire. Cette « manière » était bien pour plaire à celui qui désira si fort

« Obscur, un nom à tout casser ! »

... Son influence sur notre génération n'a pas été très étendue. Quelques isolés, dont le beau talent orne le nom comme une rose ardente, l'ont connu et admiré de bonne heure. André Salmon a écrit :

« Aimons-le, ce poète, qui, le cœur dévasté, savait se consoler d'un : « Je

suis laid ! » Il n'a point porté de main sacrilège. Il eut souvent la toute pureté et presque atteignit à la suprême sagesse. Son rire jamais n'a réveillé la « morne caricature ». Et c'est pour moi une joie, une délivrance et l'orgueil d'un devoir dont je me libère que de crier à tous l'un de ces deux noms qui tonnèrent en mon esprit si formidablement : Corbière!... Rimbaud! »

Les autres se taisent. On pourrait les démasquer. Pourquoi?... Je suis heureux de proclamer très haut, à mon tour, quel admirable exemple j'ai trouvé chez Corbière et quel amour, fait de reconnaissance, je ne cesserai jamais d'avoir pour lui...

M. Charles Morice a dit, conférencier :

J'ai eu le bonheur, en compagnie avec mon ami Léo Trézenik, — un écrivain charmant, prématurément mort et injustement oublié, — de faire connaître *les Amours jaunes* à Paul Verlaine. Cette nuit de l'hiver de 1883, durant laquelle nous lûmes, Trézenik et moi, tour à tour, le précieux volume, de sa première à sa dernière page, au maître de *Sagesse*, est un des plus chers souvenirs de ma carrière littéraire.

Quelques vers, cités de mémoire peu auparavant, avaient excité la curiosité de Verlaine. Comme Trézenik ne voulait pas se séparer de l'exemplaire qui lui avait été prêté par le docteur Chenantais, c'est Verlaine lui-même qui sollicita une lecture en commun.

Inoubliables heures! Du commencement à la fin — notez bien ce trait singulier — Verlaine ne cessa de rire, et, aux passages les plus émouvants, les plus poignants, son rire nous interrompait : du rire où il y avait des larmes. Et ce rire, expression naturelle de l'enthousiasme chez cette âme toute de prime-saut et divinement enfantine, était si beau que nous l'admirions lui-même comme un poème.

A coup sûr, Verlaine reconnaissait en Corbière un frère de son génie.

M. G.-Jean Aubry évoque ensemble Corbière et Laforgue :

Tous deux sont morts jeunes — et, l'un et l'autre atteints de ce mal, le plus angoissant et le plus spiritualisé qui soit : la phtisie, cet épuisement du corps dont la fièvre épure l'âme et qui semble n'abréger la vie que pour en accroître l'ardeur.

Tous deux Bretons, et comme tels, pénétrés de la ferveur rythmique et du sourire de l'esprit qui ont fait la grandeur aussi de Renan, de Hello et de Villiers de l'Isle-Adam.

De l'un à l'autre pourtant quelle distance! Corbière, fruit sauvage de la rêverie, genêt piquant et âpre, poussé en plein rivage.— Laforgue, esprit nourri d'une stupéfiante culture où se sont rencontrées toutes les nuances de la curiosité moderne.

Tristan Corbière, né de soi-même, se limite à soi-même ; son œuvre, c'est une cabane de rêveur dont la fenêtre laisse voir un coin de terre bretonne et l'horizon marin. Laforgue est comme un phare tournant vers tous les horizons de son temps et laissant sur tous la trace inaffaçable de son feu.

M. A. Verdier s'exprime ainsi :

De sa race, il est de sa race. Chanteur, il a chanté comme Aubanel pour enchanter son mal. Pour un peu, il dirait ainsi que dans cette Habanera espagnole d'air prenant et de paroles symboliques :

Mes peines et mes joies sont comme les vagues de la mer!...

Ah! sa muse est une étrange femme! Il l'a parée de charmes, lui a consacré des rythmes souverains, l'a aimée, adorée, exaltée, s'est donné à elle à corps perdu, mais Elle, avec ses lits de goémon et de varechs, ses odeurs sexuelles de marée, ses râles et ses sanglots, ne lui a-t-elle pas, en échange, communiqué l'ivresse la plus troublante, la plus savoureuse, et la plus déconcertante?...

§

On n'a pas divulgué, croyons-nous, la cause des massacres qui, les 17, 18 et 19 avril dernier, ont coûté la vie à 14 civils, 15 officiers et 40 hommes de troupe, à Fez. M. le lieutenant-colonel Debon — **La Revue de Paris** (15 septembre) : « Troupes indigènes et Révolte de Fez », — attribue ces « vêpres marocaines » à notre hâte à constituer une armée chérifienne et à notre ignorance des mœurs de l'indigène.

Le 1er mars, les 3.000 hommes de l'ancienne mission militaire française étaient remplacés par des troupes marocaines au nombre de 6.000, qui devaient être doublées à la fin de l'année. « Grosse imprudence », remarque M. Debon.

Il poursuit :

Par *tabor*, c'est-à-dire par bataillon d'infanterie marocaine, il n'y avait que des officiers et sous-officiers marocains. Un capitaine, deux ou trois lieutenants français étaient uniquement affectés à titre de *conseillers* pour l'instruction du tabor; ils ne commandaient pas effectivement. Pour le même effectif de tirailleurs algériens nous avons : 11 officiers, 22 sous-officiers et 12 caporaux français.

De plus, nos instructeurs français étaient dans l'ignorance de la langue de leurs soldats ; sans cela ils auraient été renseignés sur le mécontentement de leurs hommes ; ils auraient compris les remarques que ceux-ci se faisaient entre eux, au camp, en marche, à l'exercice. Quant à la mentalité et aux coutumes du soldat marocain (de l'*askri*), ils n'en avaient aucune idée.

Nos officiers, à peine arrivés au Maroc, voulaient faire porter le sac aux Marocains. Ils ignoraient que porter un fardeau sur ses épaules est une déchéance pour le guerrier chérifien ; c'était, à ses yeux, l'assimiler aux bêtes de somme, qui transportaient le *barda*, c'est-à-dire la charge. Un Marocain porte ses armes et ses munitions: c'est tout. Quand les nouvelles troupes chérifiennes virent arriver les sacs, elles furent exaspérées, et l'on n'osa pas les leur faire porter.

Les *askris* étaient engagés par un contrat qui fixait leur solde journalière à vingt-cinq sous. Suivant leurs habitudes, à la manière d'ailleurs de nos tirailleurs sénégalais, les soldats marocains vivent par petits groupes de huit à dix, avec leurs femmes et leurs enfants. Les femmes font la cuisine et la solde de l'*askri* fait vivre toute sa famille.

A partir du 16 avril, leur solde était portée à trente sous par jour, mais l'autorité militaire leur faisait une retenue de vingt sous par jour, afin de les faire vivre à *l'ordinaire*, comme une jeune recrue de l'armée française. Il leur restait donc dix sous pour acheter leur tabac, thé, sucre, et faire vivre leur famille. De plus ils devaient manger tous ensemble, et ne plus passer leur temps de repos avec leurs femmes, ni former à leur guise, pour les repas, des groupes sympathiques.

Cette dernière mesure acheva de les exaspérer : le 17 avril, vers midi, ils se soulevèrent et mirent à sac la ville de Fez. Les officiers et sous-officiers français sont massacrés, torturés ; les civils sont pourchassés et fusillés. Les *askris* pillent la banque, de nombreux établissements publics et privés... La seule cause de ces vêpres marocaines, ce sont les fautes commises par nous.

CHARLES-HENRY HIRSCH.

LES JOURNAUX

Sur Tristan Corbière (*Le Temps*, 3 octobre). — Au pays de Corbière (*Je dis tout*, 9 septembre). — Les Tijé (*Intermédiaire*, 30 septembre).

Morlaix vient de célébrer la gloire de Tristan Corbière, et Emile Bourdelle, nous dit dans *le Temps* M. Jean Lefranc, « travaille à fixer dans une pierre durable la figure de l'adolescent qui s'appliqua pendant sa courte vie à ne laisser voir qu'une caricature de lui-même ».

Les marins bretons l'appelaient *an Ankou*, ce qui veut dire la mort. Car le pauvre enfant était déformé par les rhumatismes et défiguré par la phtisie qui devait le tuer à trente ans. Il vécut à Roscoff, où ses parents possédaient une habitation d'été. Il accomplissait sur son cotre, *le Négrier*, des évolutions qui déconcertaient les plus hardis marins.

Adieu, rouleur de cotre,
Roule, mon *Négrier*,
Sous les pieds plats d'un autre
Que tu pourras noyer.

L'hiver, sa famille ayant regagné Morlaix, il installait son canot dans le salon de la maison et y dormait tout vêtu. L'été, il abandonnait la villa confortable pour l'auberge de M. Le Gad, où il connut des artistes parisiens qui venaient là en villégiature. Il imaginait des farces d'un goût déplorable dont on n'a pas perdu le souvenir à Roscoff. Il aimait cependant la vieille cité :

Trou de flibustier, vieux nid
A corsaires ! — dans la tourmente,
Dors ton bon somme de granit,
Sur tes caves que le flot hante...
Ton pied marin dans les brisans,
Dors : tu peux fermer ton œil borgne
Ouvert sur le large et qui lorgne
Les Anglais depuis trois cents ans.
Dors, vieille coque bien ancrée,
Les margats et les cormorans,
Tes grands poètes d'ouragans,

Viendront chanter à la marée...
Dors : sous tes noires cheminées
Ecoute rêver tes enfants,
Mousses de quatre-vingt-dix ans,
Epaves des belles années.

Il peignait et dessinait aussi. L'ouvrage de M. René Martineau contient son portrait par lui-même, caricature coloriée, extraordinairement expressive (1). On conserve dans le pays quelques autres de ses œuvres qui sont, paraît-il, fort intéressantes. Dans la caricature que nous avons vue, son visage est orné d'un nez énorme. Un affreux chien le suit, son chien fidèle à qui il avait donné son propre nom. Car il s'est complu à la dérision : il a dit : « Je suis si laid ! » et il a aggravé sa laideur et sa faiblesse sans doute par une sorte de fière et malencontreuse pudeur. Un jour, une femme élégante et belle passa à Roscoff. Ce qui complète l'étrangeté de la vie de Tristan Corbière, c'est cette aventure-là. Le monstre aime la déesse et la déesse aime le pauvre être difforme et sarcastique. Mais l'amoureux se sentait couvert de la honte d'être laid et il ne put aimer sans souffrir et, dit-on, sans faire souffrir.

Mon amour à moi n'aime pas qu'on l'aime.

Et ce ricanement désespéré ne dit-il pas toute son angoisse de martyr orgueilleux :

J'ai pris pour t'appeler ma vielle et ma lyre
Mon cœur fait de l'esprit — le sot — pour se leurrer.
Viens pleurer si mes vers ont pu te faire rire,
    Viens rire s'ils t'ont fait pleurer...
Ce sera drôle... Viens jouer à la misère,
D'après nature : Un cœur avec une chaumière —
Il pleut dans mon foyer, il pleut dans mon cœur feu.
Viens ! ma chandelle est morte et je n'ai plus de feu.

Il fut à Paris pour la revoir. Il fréquenta les cabarets littéraires. Il publia son livre chez les frères Glady. Il collabora pendant quelques mois à *la Vie parisienne*. Puis, un matin, on le trouva étendu sur le sol de sa chambre nue, en costume de bal. *Elle* le soigna avec un dévouement de vraie femme. On l'installa à la maison Dubois, d'où il écrivit à sa mère ce mot lamentable et cruel : « Je suis à Dubois dont on fait les cercueils », et enfin on le transporta agonisant à Morlaix. Là, ayant fait remplir sa chambre de brassées de bruyères odorantes, il mourut le 1er mars 1875. Il avait trente ans.

Pour plus de détails, on fera bien de se reporter à la biographie parue ici même de M. Martineau. C'est une des plus pittoresques que je connaisse.

§

C'est à propos de Tristan Corbière que Laurent Tailhade, dans un des derniers numéros de **Je Sais Tout**, esquissa cette autre eau-forte de la chapelle Sainte-Anne et des cérémonies qui s'y déroulent :

(1) Qui n'est qu'une variante coloriée de l'extraordinaire eau-forte-frontispice des *Amours jaunes*. Pour affoler les bibliographes, disons qu'il y a de cette eau-forte des exemplaires à grandes marges, d'un très beau tirage ; j'en ai trouvé un. — R. B.

La dune sablonneuse, de Pen-Trez à Ploaré, domine sur le golfe de Douarnenez. Au loin, dans un brouillard nuancé de mauve et de rose, le *Cap de la Chèvre*, puis, en découpures indécises, *la Baie des Trépassés.* La chapelle Sainte-Anne, abritée par un vallonnement des coups de mer et des tempêtes, n'offre au passant rien que du banal. Restaurée, à ce qu'il semble, par des maçons ivres de platitude, elle n'excède aucunement le pittoresque d'un bureau d'omnibus. Un vicaire oléagineux pédale, sur un petit harmonium, l'harmonium de toutes les paroisses indigentes, tels cantiques nasillards et dévots que reprennent en chœur des commères assez peu transfigurées. C'est au palud — attestent les guides, les loueurs de pataches et les bateliers de Rosnoën — que se tiennent les dernières assises du luxe bas-breton. Surcots papelonnés de broderie et de canetille, coiffes aériennes, palpitant comme des ailes, vestes héréditaires où, tour à tour, splendissent au milieu du dos le vol d'un perroquet et le saint sacrement, le jais, le clinquant, les points d'aiguille reluisent à Sainte-Anne, bouquet de fleurs antiques sur la vivante fleur humaine, versicolores et nitides, comme l'arc-en-ciel.

Au long des grèves dont la morte-eau dénude les sables jaunes et soyeux par les falaises qui déclinent et penchent vers la mer, quand la procession déroule sa fantasmagorie ancestrale de costumes, de bannières et de cierges tremblotants, l'on peut, sans trop d'effort et d'imagination, rétrograder vers les siècles illusoires où, sous les chênes druidiques, Viviane, mal exorcisée encore, menait aux étangs de perdition les hommes du roi Gralon et de Conan Meriadeck.

A vrai dire, on ne rencontre guère à *Santez-Anna* d'autres costumes que ceux dont la vue est si coutumière. Le drap, la futaine bleue avec çà et là des agréments écarlates ou jaune serin, quelques rubans de velours ponceau et force guimpes de mousseline blanche représentent l'effectif des splendeurs indigènes. Seuls, deux ou trois portefanion qui marchent autour de l'évêque, un lourdaud mal harnaché, ont arboré des toilettes somptueuses, les costumes d'antan, mais si peu harmoniques, si drôlement ajustés à ceux qui les portent qu'on les croirait venus en location de chez quelque Babin sous-préfectoral.

Grand, osseux, mal bâti, coiffé d'une mitre à soufflet rouge, pareille aux sacs à prâlines des moins illustres épiciers, le « cuistre violet » ne bénit pas avec toute l'élégance désirable. Pour exercer honnêtement son industrie et bonifier son attitude, il devrait obtenir quelques leçons de Mounet-Sully, répéter ses pas avec Mme Stichel.

A l'issue des vêpres, le cortège se reforme et prend, malgré l'averse opiniâtre, le chemin de la mer. C'est un remous de parapluies aux ombelles uniformes, assimilant de point en point la boueuse théorie à ces ballets de champignons ou de cucurbites que le Châtelet fait d'habitude reluire vers dix heures et demie du soir. Le ciel gris, d'un vilain gris fumeux et sale. Des nuages encapuchonnent le *Menez-Hom ;* la procession barbote dans une fange liquide, tous les pèlerins sont plus ou moins éclaboussés ; lés fonds d'or et d'outremer noyés dans la bruine ; « le temps sinistre », comme le disait, non sans quelque emphase, le passeur de *Dineault*, qui, dès l'aube, transportait dans son bac les voitures et les promeneurs du Faoü.

Le spectacle n'est point à l'église. Les romances bêtes, la procession vulgaire, l'épiscope très inférieur aux choristes de *l'Africaine*, vitement expédiés, reste la fête véritable, la kermesse, la ducasse, la *vervena*, la réjouissance canaille, enfin, quel que soit le nom dont il vous plaira de la nommer.

Au milieu des tentes où graillonnent maints ragoûts pestilentiels, attablés à des tréteaux boiteux, des hommes boivent, mangent, écorchent le renard avec l'aisance de *Bruscambille* ou de *Sancho Pança*. Une toute jeune fille, sous le chaperon éclatant de Pont-l'Abbé, mord à même les os de sa pitance, le menton lubrifié de graisse et d'échalote. Une odeur d'évier, de peau humaine, de spiritueux, de caporal et de papier d'Arménie offusque l'odorat. Des ivrognes, le dos plaqué de boue, à la façon des ruminants, s'effondrent sur le chemin dans les flaques de vase. D'autres chantent, vavacrent et se gorgent d'eau-de-vie à chaque reposoir, dans les cabarets de feuillage, dont la verdure tient encore, grâce à l'ondée inépuisable. Une tribu de romanichels, vieilles grimaçantes, jeunes hommes hautains comme des dieux, bohémiennes aux regards luisants, à la peau couleur de cuivre neuf, mioches pouilleux et superbes, occupe le champ de foire tout entier. Les femmes exercent le métier de somnambules pour l'édification des gobe-mouches, à qui sainte Anne elle-même ne suffit pas. Les mâles tiennent des jeux de baraques, des têtes de turc, des « massacres » et des tirs aux macarons. D'autres, et ce sont les mieux achalandés, exercent le bonneteau avec une maîtrise que ne surpassent en aucune manière les apaches dans les trains de course, les *Sundaymen* au Point-du-Jour. Après avoir quitté Paris, ses ergastules et ses vapeurs fiévreuses, les lampes Popp et le pavé de bois, habité un coin perdu, un coin érémitique des Cornouailles ; avoir fait en carriole et par des routes exécrables un nombre imposant de lieues ; avoir franchi à gué des rivières et supporté les grains tenaces qu'apporte le suroit ; avoir, des limites du souvenir, mandé un poème de Corbière, pour trouver en face du sanctuaire, et parmi les ajoncs de la palud, ce même guéridon où les voyous du dimanche rançonnent leurs victimes dans les sites frituriers !...

J'abrège, à mon grand regret. Mais où sont les vieilles onctueuses descriptions des pardons de Bretagne ?

§

L'Intermédiaire a publié la question suivante, qui fera bien rire les Stendhaliens :

Tijé. — Dans l'article : Stendhal, candidat à Polytechnique, paru dans *l'Opinion* du 14 septembre courant, je lis la phrase suivante :

Je faillis tout quitter. Un adroit et bon tijé aurait pu me convertir à ce moment en commentant cette maxime :...

Le *Grand Larousse* dit, au mot tijé : nom indigène du manakin noir huppé, et au mot manakin : genre de passereaux dentirostres d'Amérique. On dit aussi : manaque.

Le sens de ce qui précède et de ce qui suit la phrase citée ne me paraissant pas s'accorder avec la définition ci-dessus du mot tijé, je demande à

l'Intermédiaire quelle signification doit être donnée à ce mot, tel que l'emploie Stendhal. »

NAUTICUS.

M. Paupe y a fait l'amusante réponse suivante, dont il me communique la copie :

Réponse

TIJÉ. — (*LXVI, 394*). — Sans manquer le moins du monde au respect que je lui dois, mon vénérable confrère Nauticus me pardonnera-t-il de lui dire que sa question, agrémentée de ses reherches, va causer une douce gaieté aux stendhaliens ? Il faut n'avoir pas lu une ligne de l'autobiographie d'Henri Beyle pour ignorer que *tejé* (imprimé tijé par erreur) est l'anagramme, employé couramment par Stendhal, pour désigner un *jésuite*, genre d'oiseau n'ayant rien de commun avec le « manakin noir », même « huppé ».

A. PAUPE.

Autre renseignement stendhalien : Boblu n'est pas le pseudonyme de M. Paupe, comme on l'avait cru. Ce n'est pas non plus celui de M. Chuquet, de l'Institut.

R. DE BURY.

THÉATRE

ODEON : *Andromaque*, tragédie de Racine, pour les débuts de Mlle Guintini, premier prix du Conservatoire. *Le Menteur*, comédie de Corneille, pour les débuts de M. Pierre Bertin (24 septembre). *La Reine Margot*, drame en 5 actes et 12 tableaux, d'Alexandre Dumas père et Auguste Maquet (25 septembre). *Le Malade imaginaire*, comédie-ballet en 3 actes, de Molière. Musique de Charpentier, restaurée par M. Camille Saint-Saëns (3 octobre). — Memento.

L'Odéon ne chôme pas. En moins de quinze jours, il nous a offert trois spectacles. On travaille dans ce théâtre comme dans aucun autre. Je l'ai déjà dit. Je le répète. C'est en effet pour moi un émerveillement. Je ne sais si mon impression sera comprise : M. Antoine ne me fait pas seulement l'effet de ce qu'il est : un directeur remarquable, un homme de théâtre extraordinaire. Il me fait aussi l'effet d'un amateur de théâtre si passionné qu'il se donne, pour ainsi dire, des spectacles à lui-même, sans guère de préoccupation, qu'on ne pourrait pourtant pas absolument lui reprocher, de suivre le goût du public et de remplir sa caisse. Imaginez un homme de lettres qui écrit les livres qui lui plaisent, qu'il croit beaux, sans s'inquiéter s'ils se vendront ou non. M. Antoine est cela au théâtre. Il nous dit tout le long de l'année : « Tenez, voici une chose intéressante. Je vais vous la montrer. Venez voir ça. » On n'y va pas toujours. Il en est quelquefois pour sa peine. Mais c'est nous qui avons tort. Les directeurs de théâtre comme M. Antoine sont rares. Nous devrions en profiter. Je m'en voudrais aussi de ne pas associer dans ce petit prologue de bienvenue au commencement de l'année théâtrale tous

les artistes de l'Odéon, du premier au dernier. Leur patron les fait travailler comme des nègres, c'est évident. On dit, dans le métier militaire, que les années de campagne comptent double. On pourrait dire, dans le métier d'acteur, que les années d'Odéon comptent double aussi. Ils sont là une bonne dizaine qui sont de chaque spectacle, tragédie, comédie, drame, pièce en vers ou pièce en prose. Quel entrain ils montrent, cependant, quelle ingéniosité, quelle diversité, toujours sachant leurs rôles à la perfection ! Tous ont du talent, certains en ont beaucoup. Eux aussi, ce sont de vrais gens de théâtre. Chez aucun, rien de l'amateur, du mondain, encore moins du pontife de la scène. Jamais non plus la moindre lassitude. On sent que c'est là leur vie, et non seulement leur vie, mais leur plaisir, pour tout dire, qu'ils aiment leur métier. Ils sont tous extrêmement sympathiques.

Ce petit couplet lu, vous vous regardez en souriant, d'un air malin. Je vous étonne. Vous n'êtes pas habitué à me voir si aimable. Eh ! bien, vous vous trompez absolument. Je n'ai aucune pièce à placer. Je serais même bien embarrassé d'en écrire une, et entre parenthèses, c'est pour moi un sujet de quelque réflexion, qu'ayant tant et tant fréquenté le théâtre je sois si incapable d'écrire... quelque tragédie, par exemple. J'ajouterai ceci : que je ne suis jamais entré à l'Odéon que par la porte du public et que je n'y connais personne, de même que personne ne m'y connaît. Faut-il que le monde soit méchant pour qu'on ne puisse dire un peu de bien de quelqu'un ou de quelque chose sans être aussitôt soupçonné d'un intérêt quelconque !

L'Odéon a fait sa réouverture avec **Andromaque**, pour les débuts de Mlle Guintini, premier prix du Conservatoire. J'y suis allé. Peut-être encore ici vous vous étonnez ? La tragédie n'est pas mon fort, je l'ai en effet dit souvent. Mais il y a tragédie et tragédie. Je vais encore manquer de respect aux chefs-d'œuvre, mais c'est un petit travers qu'il faut me passer. J'entendais surtout la néo-tragédie, celle où s'illustrent de nos jours quelques écrivains que l'originalité et la sensibilité ne dévorent pas. J'entendais encore la tragédie de Corneille, un des auteurs dramatiques qui me sont le plus antipathiques, mis à part son *Menteur*, qui accompagnait justement *Andromaque* à l'Odéon. Mais Racine, je le supporte très bien. Je l'ai assez pratiqué. A beaucoup d'endroits il me touche. Je sais de lui par cœur, sans les avoir jamais appris, des morceaux entiers. Je dirai même que je n'avais jamais apprécié *Andromaque* comme je l'ai fait l'autre soir. Une tragédie, cela ? Pas au mauvais sens du mot, en tout cas. Une tragédie par l'époque, les noms des personnages, le meurtre de Pyrrhus. Mais cela mis de côté, — et je n'oublie pas la définition d'une œuvre en tant que tragédie, — bien plutôt une comédie psychologique, une pièce sur l'amour, et une pièce parfaite,

d'une analyse profonde, d'une éloquence extrêmement pénétrante dans sa simplicité. Et dire qu'on a rapproché, — des éminents critiques comme MM. Léon Blum et Gustave Lanson, — le théâtre de M. de Porto-Riche du théâtre de Racine, sous la même dénomination de *Théâtre d'amour!* Hélas! le pauvre Racine n'a point ces beautés qu'on voit chez l'auteur du *Vieil Homme.* Il n'a peint que l'amour vrai, humain, dans lequel chacun de nous peut retrouver un peu de lui-même, et il l'a exprimé avec les mots de tout le monde, dans les formules les plus simples. M. de Porto-Riche, lui, a inventé un nouvel amour, extrêmement particulier, qu'il nous montre dans un milieu tout spécial, avec des personnages tout spéciaux, et qu'il exprime dans une langue qui n'appartient qu'à lui. Ce n'est pas du tout la même chose. D'un côté, il y a un chef-d'œuvre. De l'autre, le contraire.

Vous connaissez le sujet d'*Andromaque.* Un homme aime une femme, et, s'en voyant repoussé, joue à en aimer une autre. Cette autre, qui aime cet homme, le voyant, en dépit de son jeu, épris ailleurs, quand enfin il épouse sa rivale le fait assassiner par un autre homme qui l'aime et qu'elle n'aime pas et à qui elle a promis son amour en récompense de son crime. Et celui-ci commis, quand l'auteur lui en vient donner la nouvelle et réclamer le prix, elle n'a pas assez de mots pour le détester et lui reprocher son forfait, jusqu'au moment où elle se tue elle-même pour rejoindre dans la mort celui qu'elle aimait. Relisez *Andromaque*, et faites abstraction, comme je le disais plus haut, de l'époque, de la qualité des personnages. N'est-ce pas là, tout uniment, une pièce sur l'amour, une comédie psychologique? Il ne faudrait même pas de grandes modifications dans son texte pour qu'on puisse la jouer en costumes de nos jours, tant il est vrai, en dépit des innovations de M. de Porto-Riche, qu'on ne s'aimait pas différemment, pour les sentiments, sous Louis XIV que sous M. Fallières. Je sais d'ailleurs pourquoi j'ai pris tant d'intérêt l'autre soir à *Andromaque.* C'est qu'on la joue à l'Odéon de la manière la plus simple. C'est merveille, vraiment, d'entendre, par exemple, M. Desjardins dans le rôle de Pyrrhus, notamment au quatrième acte, dans sa dernière scène avec Hermione. Allons, je sens quelquefois que c'est moi qui ai raison de détester toute emphase. Un acteur qui cherche les nuances plutôt que les effets, qui ne veut que l'éloquence de la voix et du ton sans les gestes, qui met tout son art à chercher l'expression naturelle, et voilà la vie et la vérité et l'émotion redonnées à des choses que la solennité, la déclamation et la gesticulation nous ont tant gâtées, dont elles nous ont tant éloignés. Je sais bien qu'il y a une école pour prétendre que la solennité et la déclamation sont le propre de la tragédie, que l'emphase de la voix et des gestes lui convient, et qu'à les perdre elle n'est plus la tragédie. Ma foi, tant

pis ! Je ferai toujours bon marché des théories et des traditions d'école quand il s'agit d'être vrai et d'exprimer la vérité.

Je m'aperçois que je n'ai pas encore dit un mot de Mlle Guintini, la débutante. C'est que je n'ai pas grand'chose à en dire. Je ne songe pas à reprocher à Mlle Guintini son inexpérience de la scène, sa timidité, ni la rapidité monotone de son débit, qui fait qu'on a peine à la suivre et à l'entendre, ni même d'être bien jeune et bien fluette pour représenter la veuve d'Hector. Mais elle joue Andromaque avec des attitudes de Japonaise, les bras sans cesse tendus en avant, les mains dressées grandes ouvertes. C'est une nouveauté à laquelle je ne m'attendais pas.

M. Pierre Bertin, lui, que M. Antoine a, paraît-il, remarqué dans une société d'amateurs, en province, débutait dans *le Menteur*, rôle de Dorante. Il s'en est fort bien tiré.

Nous avons eu ensuite, à l'Odéon, une reprise de **la Reine Margot**, un drame, — un vieux drame, et même un mélodrame ! — d'Alexandre Dumas père et d'Auguste Maquet. C'est un peu loin de nous, je veux dire un peu loin de nos goûts. C'est romantique, c'est sombre, très « cape et épée », plein d'amour, d'aventures et de dangers. On écoute sans être très ému. On est plutôt un peu étonné. Les grands passages amusent, font sourire. N'importe. Je ne vois pas du tout que M. Antoine ait eu tort de faire cette reprise. *La Reine Margot* est une suite assez colorée de tableaux historiques. Songez-donc : Charles IX, Catherine de Médicis, le futur Henri III, le futur Henri IV, et la reine Margot, et La Môle et Coconas, les deux rivaux devenus les deux inséparables jusque sur l'échafaud, et la nuit de la Saint-Barthèlemy, et Caboche, le bourreau sympathique ! C'était là le théâtre de nos pères, de nos grands-pères, si vous préférez. Pourquoi ne le reverrions-nous pas de temps en temps ? Cette reprise rentre par ailleurs en quelque sorte dans l'histoire du théâtre, et je crois que c'est un côté auquel a dû penser M. Antoine. Cela aussi fait l'intérêt du travail qu'on accomplit à l'Odéon. J'ajouterai que *la Reine Margot*, — fort bien jouée et mise en scène — pour un peu démodée qu'elle soit, n'est pas une seule minute une pièce ennuyeuse, et c'est, il me semble, chose qui compte.

Enfin, nous avons eu aussi à l'Odéon, et c'est un spectacle qu'il faut voir, **le Malade Imaginaire**, en comédie-ballet, tel qu'on le jouait au temps de Molière. Il faut grandement complimenter M. Antoine pour cette restitution. Il a donné à l'œuvre de Molière un cadre vivant, vrai : la chambre même d'Argan. Nous avons devant nous un véritable intérieur. A gauche, l'alcôve avec le lit d'Argan, et le secrétaire où il ira chercher sa cassette ; la porte de la cuisine par laquelle va et vient Toinette ; au long des murs, des meubles qui servent, qu'on touche, dans les tiroirs desquels on prend tel

ou tel accessoire, et, çà et là, des deux côtés de la cheminée avec ses flambeaux, les portes qui ouvrent sur les autres pièces du logis, dont on devine de loin l'intimité. Que cela est loin, avantageusement, du froid décor en usage à la Comédie-Française! M. Antoine a également replacé dans la pièce les intermèdes qui en font partie : l'intermède de Polichinelle, — une chose délicieuse — entre le premier et le deuxième acte, et plus loin le divertissement de danseurs égyptiens que Béralde offre à son frère pour le mieux disposer à l'écouter, les deux sur la musique de Charpentier, qui avait, dans cette partie, succédé à Lulli, alors brouillé avec Molière. Enfin, M. Antoine a fait jouer Argan par M. Vilbert, et Toinette par Mlle Allems, deux artistes de café-concert. Là surtout, il nous fait bien rentrer dans la tradition moliéresque. Il ne faut pas oublier ce que sont des œuvres comme *le Bourgeois gentilhomme, le Malade imaginaire*. Certes, par leurs côtés essentiels, des comédies de caractères, quelquefois même assez cruelles, comme *le Malade*. Mais aussi, par bien d'autres côtés, des farces, des bouffonneries, en même temps que des prétextes à divertissements, à grand spectacle. Il faut songer aussi à ce qu'étaient les comédiens qui les jouaient aux côtés de Molière, et à ce qu'était Molière lui-même. Il n'y avait pas de Conservatoire, en cet heureux temps, ni de professeurs sociétaires. Molière, comme comédien, s'était formé lui-même, d'après ce qu'il voyait aux représentations de l'Hôtel de Bourgogne. Il fut aussi, dit-on, élève de Scaramouche, le bouffon italien, et des gravures du temps le montrent prenant ses leçons, un miroir dans une main, pour mieux s'assurer de bien reproduire les mines de son maître. Il passa d'abord longtemps en province, vivant dans la société des comédiens de cette époque, qui étaient bien plutôt des artistes de tréteaux, des acteurs de farces, jouant sur des théâtres de foires. Molière, avec ses pièces, changea sans doute moins le ton et l'allure que l'objet de leur comique, qui n'était fait alors que de bouffonneries, de farces un peu rudes, assez vulgaires même, et qu'il basa, lui, sur l'observation, la peinture amusée des travers humains. Représentez-vous cela, et voyez si on était loin alors des sociétaires de la Comédie-Française, de leur ton et de leur allure guindés, sacerdotaux, et si ce n'est pas M. Antoine qui est dans le vrai en appelant pour jouer du Molière des artistes ayant conservé du naturel, le sens du comique spontané, et même un peu de la libre fantaisie de la farce, quelque chose d'un peu populaire, oui, c'est bien le mot. Il suffit d'ailleurs de voir *le Malade* à l'Odéon et de juger de toute la vie qu'il reprend par cette nouvelle présentation pour approuver pleinement celle-ci. Voulez-vous un seul détail? Vous savez qu'à un moment Toinette a l'idée de s'habiller en médecin et de se présenter comme tel à son maître, après l'avoir prévenu de l'étonnante ressemblance

qu'il va constater. A la Comédie-Française, Toinette a une perruque faite exactement pour elle, qui cache complètement sa chevelure, qui ne laisse rien deviner, par là, de sa supercherie. On ne peut même que penser que la simple fille qu'est Toinette a dû avoir dans la coulisse un coiffeur pour lui ajuster si bien sa perruque. Voyez au contraire à l'Odéon. Toinette paraît. Prise entre les nécessités de son service et sa supercherie, elle n'a eu que le temps tout juste de mettre sa perruque, sans trop y regarder. Aussi, sous les boucles blanches, une de ses boucles noires passe-t-elle un peu. La brave fille a fait de son mieux. Elle s'est attifée ainsi derrière la porte, en se cachant. Elle n'a pas fait attention à la boucle imprudente. Qui sait, d'ailleurs, si la perruque, faite pour une tête d'homme aux cheveux courts, n'est pas un peu juste pour elle? Ce seul détail ne vous montre t-il pas combien on a mis, à l'Odéon, plus de vérité dans *le Malade*, et aussi quelque chose de mieux dans le ton un peu farce, par endroits, de la pièce? M. Antoine a eu raison de dire que beaucoup de spectateurs, en voyant cette représentation, s'apercevraient qu'ils ne connaissaient pas encore le vrai *Malade*. J'ai été enchanté, pour ma part, de le voir jouer ainsi au complet, dans un décor et dans un ton exactement adequats à l'œuvre. M. Vilbert est parfait dans Argan, à la fois fin et benêt, selon les endroits. Quel plaisir ce doit être de jouer des rôles de ce genre! Je le sens quelquefois, moi qui ai eu dans ma jeunesse, passagèrement, le goût du théâtre. Ce sont ces rôles que j'aurais aimer jouer, les rôles comiques, même un tantinet grotesques, si l'on veut, bien plutôt que les grands rôles romanesques, phraseurs, héroïques. Ces rôles sont vrais, ils sont bien nous-mêmes, nos portraits à peine forcés pour l'optique du théâtre. Ils font rire, c'est entendu, mais comme ils nous touchent aussi, par leur humanité. Les autres n'ont rien de cela, vaine et ennuyeuse et artificielle litterature. Mlle Allems aussi a été plaisante dans Toinette. Tout au plus lui manque-t-il quelque chose dans le débit, un peu plus de clarté, mais qu'elle acquerrait vite. Je ne sais quels compliments faire à M. Desjardins dans Béralde, à M. Desfontaines dans Thomas Diafoirus, à M. Jean d'Yd dans Diafoirus, à Mlle Kerwich dans Béline, à M. Maupré dans Cléante et à Mlle de France dans Angélique. Tous aussi ils sont excellents. On a un peu reproché à M. Denis d'Inès, — un comédien de ressources extrêmement variées, — ses fantaisies au dernier acte, dans le rôle du Prœses. Mais non! Nous sommes là en pleine farce, que tempère à peine le côté un peu majestueux du défilé des comédiens. Du temps de Molière, quelle arlequinade ce devait être, il me semble. Quant à Mlle Jeanne Marnac, comédienne, chanteuse et danseuse dans l'intermède de Polichinelle, avec son merveilleux costume, c'est un enchantement.

Memento. — Théâtre Réjane : *La Princesse et le Porcher*, fantaisie

rimée en deux tableaux, tirée d'un roman d'Andersen, par Mme Jacques Terni. musique de M. Henry Février. *Les Yeux ouverts*, pièce en 3 actes, de M. Camille Oudinot (20 septembre). — Théâtre impérial : *Son vice*, pièce en un acte, de M. Léon Xanrof. *Salomé la danseuse*, vision d'art, de M. André Avèze, musique de scène de M. Edouard Mathé. *La petite Jasmin*, comédie en 3 actes, de MM. Willy et Georges Docquois (21 septembre). — Renaissance : *Patachon* (première à ce théâtre), comédie en 4 actes de MM. Maurice Hennequin et Félix Duquesnel (1er octobre). — Capucines : *Potins et Pantins*, revue en 2 actes, de M. Hugues Delorme. *Flirt pour deux*, pièce en un acte, de M. Maurice Hennequin. *La Mèche fatale*, pièce en un acte, de M. Jean Gusky (3 octobre).

MAURICE BOISSARD.

ART

Le Salon d'Automne. — Pourquoi les décorateurs ne sont-ils jamais prêts ? Pourquoi ne commencent-ils pas à s'occuper de leurs ensembles à temps pour montrer les surprises de leurs œuvres aux vernisseurs émerveillés ? Pourquoi ont-ils besoin, impérieusement, de briser l'attention des visiteurs des premiers jours à coups de marteau ? Pourquoi se laissent-ils désirer ? Pourquoi exigent-ils de la critique et du Tout-Paris un second déplacement, un voyage spécial ? Pourquoi font-ils bande à part ? Pourquoi ce Salon à deux premières, quand il serait si simple de se présenter tous ensemble à l'admiration publique ? Depuis quelques années que les maîtres de l'art décoratif arrivent toujours les derniers, avec l'ampleur que comportent ces arrivées tardives critiques, on pourrait croire qu'ils le font exprès, qu'ils veulent leur jour, leur jour à eux, leur vernissage, qu'ils s'écartent du peintre ou du sculpteur, et que, non contents d'avoir obtenu tous leurs droits, c'est-à-dire une existence parallèle et égale à ceux des peintres et sculpteurs, ils veulent actuellement davantage, et qu'après l'autonomie ils recherchent un particularisme. Puisque Metthey, André Mare, Massoul sont prêts, pourquoi les autres ne le seraient-ils pas ? il leur suffirait de se souvenir à l'heure des dates d'exposition et de sacrifier à la beauté totale leurs coquetteries particulières.

§

La rétrospective de cette année consiste au Salon d'Automne en un accrochage de quelque deux cents portraits du XIXe siècle. On y amalgame deux séries principales, les portraits de gens célèbres peints par de bons artistes, et les portraits de gens obscurs peints par des artistes célèbres ou qui pourront le devenir. On n'a pas été complet, on ne s'est pas donné grand mal pour arriver à faire quelque chose de très important. Ce n'est pas un bon ensemble documentaire sur les gens célèbres du XIXe siècle ; ce n'est pas non plus un

choix rigoureux et complet de bons portraits ; c'est simplement une réunion de bonnes toiles presque toutes connues ; certaines même sont représentées avec insistance à toutes les occasions commémoratives ou récapitulatives, à toutes expositions particulières ou universelles ; l'ensemble de cette rétrospective évoque l'idée d'une très belle collection particulière réunie par un amateur de portraits. Parmi cette anthologie de portraits, quelques beaux artistes se trouvent partiellement représentés ; il y a des allusions à Delacroix, à Géricault, à David, à Devéria, il y a un Bonnat-Delaunay et deux Boldini, et deux petits Fantin-Latour. Il y a une *famille Besnard*, d'Albert Besnard, qui est de sa meilleure veine, d'une bonne intimité avec de l'attention pour les luminosités de l'ambiance ; il y a le *Goncourt* de Bracquemond et un *Barbey d'Aurevilly* de M. Carolus Duran fatal et vieillot, des Carrière, un Degas, deux Cassatt. Le *Cézanne* de Cézanne et celui d'Hermann-Paul voisinent avec un *Cézanne* de Pissarro fortement construit ; il semble qu'on construisait fortement à ce temps de l'Impressionnisme ; on connaissait déjà le Poussin, on ne prêchait pas en son nom et rien n'en allait plus mal, pas même la peinture de portraits. Il y a des Gauguin, des Guillaumin et deux admirables Raffaëlli. Mais Raffaëlli peintre de portraits ne serait représenté complètement que si, à ces belles figures de jeunes filles, on juxtaposait des pages plus sévères, comme son *Clemenceau* ou son *Goncourt ;* les Renoir sont d'un charme floral et les Ribot d'une belle et forte austérité. On a eu raison de nous faire revoir ici une *femme au chapelet* de Cézanne, fort belle peinture et qui est sans doute le portrait d'une vieille femme. Que d'études ne sont point autre chose que des portraits d'après un modèle et que de tableaux pourraient entrer dans une exposition de portraits ; il y a aussi des Aman-Jean, des Amaury-Duval, des Bonnard et des Vallotton, un Bosnanska, et des Maurice Denis (portrait sous trois aspects d'un futurisme passéiste), de bons d'Espagnat, une jeune fille de Charles Guérin, un *Charles Guérin* familier de M. Jules Flandrin très pittoresque d'allure, un sage Othon Friesz, deux Ernest Laurent très connus, un portrait léger et élégant de Mme Marval, de beaux Corot, le magnifique *Vallès* de Courbet et un *Léon Cladel* très vigoureux aussi, deux portraits superbes de vie intelligente de Mlle Breslau, des Carriès vigoureux, un bon Cals, le célèbre portrait de Chassériau par lui-même, très intéressant comme document, très et trop vanté peut-être comme peinture, un bon portrait d'Henry Cros par lui-même et son Coppée, une ébauche admirable du Berlioz de Daumier (on sait que le grand tableau est contesté, il eût été intéressant de le placer à côté de l'ébauche, qui semble incontestable). Il y a des Dehodencq, et le peintre Debon en costume de bourreau, et d'Espagnat en mousquetaire, et des Valtat

d'autrefois et un bon portrait de Jeauron, un Zak, un petit Whistler... Je vous cite tout cela sans ordre, un peu comme cela a été présenté (et comment le faire autrement sans pédantisme) par M. Desvallières, qui a là un très beau portrait de femme, et M. Baignières qui accroche un beau portrait calme, simple, d'une émouvante sincérité. Les sculpteurs sont quelque peu représentés : Bourdelle par son *Carpeaux* et, dans le passé, Préault par un médaillon de David d'Angers. La série des médailleurs est d'ailleurs bonne et assez serrée. Les graveurs tiennent bien leur place. Pierre Vibert avec son Verlaine et son Boecklin, P.-E. Colin avec *Anatole France* et *Jules Renard*.

§

Passons aux contemporains. Les *Capucines à la Danse* d'Henri Matisse m'échappent, et je le regrette. Son *intérieur* est de la plus intéressante harmonie. La logique régente, dit-on, ces toiles d'une façon absolue ; j'y verrais plutôt le plus ingénieux des caprices colorés et des jeux d'accords. Van Dongen voisine avec cet art-là, mais avec sa nature paradoxale logique et tenace. Ses belles images tendent à étonner. On voit bien vite quelle savante et harmonieuse gradation de tons s'échelonne aux lignes très simples de cette invocation « aux marins, aux voyageurs et aux saltimbanques » et de la présentation de ce havre qu'il leur promet. Il est impossible de ne point se plaire au contraste de cette imagination violente, de cette simplicité de mise en page et de cette finesse de gradations colorées. Son tableau des *Colombes* n'est point sans rappeler Beaulieu, qui romantisait autrement, mais pas plus. Charles Guérin a de beaux portraits solides et harmonieux. L'étude de plein air de Jean Puy est séduisante. La grande page d'Othon Friesz a des qualités et des lourdeurs.

L'envoi de Picart le Doux est excellent, de belles figures, de la couleur volontairement éteinte, des sacrifices à la synthèse, sauf en un éclatant paysage : de belles études d'Henry Ottmann, notamment une femme en jupe rose, d'un beau mouvement. Urbain est moins intéressant que l'année dernière. Avec beaucoup de talent MM. de Vlaminck, Laprade, Lacoste, Lavilléon, Lombard, Morrice, Peské, Jean Plumet, Boggio, Dethomas, Flandrin, Barnolf, Challié, Renefer, Asselin, Bacqué, Boggio, Déziré, Manzana-Pissarro, André Barbier, Durenne, Fergusson, Chauchet-Guilleré, Mutermilch, Parecels, Nathan, Vallotton, Mainssieux, Seyssaud, Kaufmann, Spiro, Hassenberg, Bouche, Boudot-Lamothe, Deverin, Fornerod, Beaubois de Montoriol, Altmann, Lopigisch, Paul Madeline soutiennent leur réputation, défendent leurs esthétiques diverses par des œuvres intéressantes, mais qui ne témoignent point qu'ils cherchent dans des sentiers nouveaux pour eux. Les poètes du Salon d'Automne, Tristan Klingsor et Henri Ghéon, sont d'excellents peintres et cette

année le Salon d'Automne a son romancier en la personne de Richard Ranft, dont vous lisez avec joie *l'Illustre famille* et qui, à ce Salon, enveloppe la fuite de Galathée du plus délicat des paysages et évoque les pourpres sombres et les ors d'un ballet d'Armide. Pourquoi faut-il que les placeurs l'aient flanqué, comme d'un sévère rappel à la nature cézanienne et Salon-d'automnale, de deux paysages d'un vert dur et rugueux à plaques de feuilles sur tôles d'arbres? Autre peintre écrivain : Mme de Saint-Point avec un curieux portrait d'homme. Les deux tableaux de Chapuy sont de la plus jolie grâce. Une verve très artiste, une intelligence du nu, un grand goût du décor, une émotion devant le paysage s'y décèlent. Il y a aussi de la grâce dans les images de Mme Marval; la raideur disparaît dans ses pages harmonieuses, mais des bizarreries de dessin y demeurent, dont on voudrait mieux comprendre le sens et la nécessité. Autres recherches de grâce : les personnages lestes et colorés de comédie italienne de Brunelleschi moins capricieusement éclatants que de coutume trop de sagesse! jolie page de Mme Marte Galard, avec des attitudes féminines pleines de joliesses et un peu fixes. Méfaits de la synthèse !

Parmi les impressionnistes, à côté de Maufra, robuste et alerte, d'Espagnat, très en progrès, de beaux portraits et une toile, *le Bain des jeunes filles*, claire, légère, amusante, avec du vrai plein air, de la belle couleur, un vrai nu, autant de synthèse qu'il en faut et pas de déformation. C'est une bonne route, et solide, et c'est là la vra ie tradition : à côté de l'art plus lyrique, résolument imaginatif, d'un Matisse et d'un Van Dongen, un bon réalisme tenant compte de toutes les vérités, de toutes les luminosités, de toutes les correspondances et de tous les reflets, poussant le peintre à traduire et non pas à équarrir dans la nature, sous prétexte de simplifier, cela a son prix.

Parmi les idéalistes, M. Gaudissard s'impose à l'attention par une très vaste composition qui semble placée un peu bas et peser sur le décor de la salle, pourtant spacieuse, qu'elle contourne. Mais sans doute cette impression d'écrasement clair se dissipera à la mise en place de l'œuvre; la salle où elle figurera ne sera pas vide et les murs seront disposés pour la recevoir entre les marges d'une coloration ou d'une chaleur de tons appropriés. Un motif sculptural est au centre de cette décoration (M. Gaudissard était surtout connu comme sculpteur). Cette décoration avec des décors pâles, des héros clairs, des fonds attiques est pure de lignes, elle a de la noblesse, elle a de l'agrément. Impossible, par contre, de ne point songer à Puvis de Chavannes et d'être trop fortement distrait de l'œuvre présentée par ce souvenir qui, peut-être, s'atténuerait à la mise en place de l'œuvre.

Ces ensembles de peinture et de sculpture ouvragés par le même artiste vont-ils devenir à la mode? M. Dusouchet, qui a du style et de

la volonté, s'y essaie; son œuvre est de bon art hellénisant et un peu bœcklinisant. Hellénisant aussi M. Enkell, Finlandais, avec un bon triptyque. La peinture religieuse a ici pour représentant et très autorisé, M. Desvallières. Violent et coloré, M. Marcel Lenoir a des colères et des rêves lyriques, très littéraires et très émouvants. La peinture de M. Girieud est mystique et païenne. Ses *trois Grâces* sont des grâces méditatives et même sévères. Sous le beau ciel calme et dans la nature à la fois riche et dure où elles se dressent, longues et peut-être sans charme, elles font plutôt songer à des vertus théologales qu'à des Grâces : elles sont des Grâces dans ce sens bizarre et arbitraire des commentateurs découvrant la théologie sous des formes de nymphes ou d'amoureuses en des poèmes pastoraux et passionnés. C'est d'ailleurs intéressant. Par la noblesse de l'attitude et un beau style, M. Blanchet relève un sujet anecdotique jusqu'à la belle peinture. Citons en passant de très amusantes pages de M. Camoin, une roulotte verte sous un beau ciel paradoxalement et joliment vert, le petit port avec des vagues bleues montant vivement à l'assaut de ses berges : il y a quelques expositions que M. Camoin n'avait rien montré d'aussi bon ; mais il y a tant d'expositions que c'est peut-être l'année dernière qu'il était encore excellent. M. Chenard-Huché montre de vigoureux paysages d'une Provence verte et rude, M. Dufrénoy fréquente la Vénétie, M. Peccatte le Parnasse, M. Diriks a de belles notes norvégiennes, M. Olivier de bons coins de Provence, M. Francis Jourdain fait éclore la féerie vraie des jardins bien plantés de belles essences d'arbres aux tons divers.

Les Japonaises de Mme Agutte se meuvent avec aisance dans leur clair décor. Les paysages de rue de M. Utrillo sont intéressants. Ceux de M. Oberteufer offrent de jolies finesses. M. Taquoy dramatise sa *Buse prise au piège* et lui donne par l'ampleur du paysage un bel aspect. M. Synave a un joli et menu style dans son grand triptyque « Joies puériles ». M. Surida demeure notre meilleur orientaliste. M. Koopman est un beau coloriste. Les *maternités* de M. Tarkhoff sont émouvantes. Il y a de la verve et de la fraîcheur chez M. Thomas-Jean, notamment dans ses Bords de la Marne. M. Verhœven est violent et curieux. Zak est toujours sincère et chercheur. M. Solana eût ravi Huysmans par son faire amusant et paradoxal.

Les Cubistes préparant une exposition générale très prochaine, nous ne ferons ici que mentionner leurs envois curieux et volontaires ; ce sont toujours les mêmes exagérations de synthèse, les mêmes sculptures des volumes, le même mépris de la vérité apparente au profit d'une vérité plus abstraite et proclamée plus profonde, et le même agrément général du ton, la même saveur neuve de la couleur dans l'*Homme au Balcon* de M. Albert Gleizes, dans la *Lutte d'ours et de montagnards* de Le Fauconnier, la *Danseuse* de Metzinger, la

Dame en bleu de Léger, le *Ciboure* de Tobeen, les *Quais de Paris* de Verdillian. Les recherches parallèles de M. Lhote vers l'imagerie sont curieuses. Un homme qui a montré beaucoup de talent, M. Kupka, déconcerte en exposant de simples arabesques. Mais nous reverrons trop prochainement tous ces artistes et nous aurons une trop bonne occasion de les étudier d'ensemble, à leur exposition spéciale qui va ouvrir ses portes, pour en traiter partiellement aujourd'hui.

Il nous faudra revenir, en notre prochain article, au Salon d'automne, les décorateurs n'ayant point été prêts; et ce sera aussi le jour où nous verrons les envois très intéressants des sculpteurs, des graveurs et des céramistes. Est-il utile de mentionner ici que d'honorables personnes veulent faire excommunier Frantz Jourdain par le sous-secrétaire des Beaux-Arts au nom de la ligne, de la couleur et de la morale? Les indignations ne sont que le signe d'une réelle vitalité du Salon d'Automne et de l'éclectisme qui est sa qualité principale.

GUSTAVE KAHN.

LETTRES ALLEMANDES

Alfons Paquet : *Li oder Im neuen Osten* ; Francfort, Literarische Anstalt, 3.50. — Martin Buber : *Chinesische Geister-und Liebesgeschichten* : Francfort, Ib., id., M. 6.50. — Karl von Perfall : *Denn das Geld* : Berlin, Egon Fleischel u. C°, M. 4. — F. von Zobeltitz : *Drei Maedchen am Spinnrad*: Berlin, ib., id. M. 6. — *Insel. Bücher*, 10 volumes à 0,50 M. — *Aus berühmten Handschriften und seltenen Drucken in bayerischen Bibliotheken*; Munich, Carl Kuhn.

Li oder im neuen Osten. — M. Alphonse Paquet, ou plutôt Alfons Paquet, car ce descendant de réfugiés français a donné une forme à son prénom, selon une nouvelle orthographe allemande qui écrit *Büro* au lieu de *bureau* — le néo-germanisme se permet de ces fantaisies-là, — M. Alfons Paquet, puisque Alfons il y a, est un de ces écrivains cosmopolites qui apportent partout où ils vont les visions particulières à leur terre natale et les conceptions de chez eux. N'est-il pas curieux de noter en passant que ce sont précisément les Allemands dont l'origine n'est point germanique qui résistent le mieux à l'influence étrangère, lorsqu'ils vivent en dehors de leur pays et qui, à l'encontre des Allemands de race pure, se laissent le plus difficilement dénationaliser? Nous l'avons vu, dans *Kamerad Fleming*, se complaire aux descriptions du mouvement révolutionnaire parisien et lancer son héros dans l'agitation de la C. G. T. en véritable idéologue allemand. Idéologue impénitent nous le retrouvons dans un récit de voyage en Extrême-Orient, où, parmi tant de détails pittoresques, de traits de mœurs notés en observateur sagace, l'auteur n'oublie pas de contribuer pour sa part à l'expression germanique, en accomplissant la mission qui est celle de tout Allemand d'aujourd'hui et qui consiste à aider au négoce de la mère-patrie.

La découverte économique de la Chine qui s'accomplit actuellement est la découverte d'un dernier monde nouveau. Quand elle sera achevée commencera seulement pour nous, ce qui est l'essentiel ; alors notre esprit devra se tourner vers les choses intellectuelles. Alors le *Li* reviendra de nouveau en honneur, le *Li* qui est le respect de l'homme pour l'homme, du prochain pour le plus lointain, ce sentiment d'une dernière inviolabilité et de la mesure qu'il convient d'observer d'un peuple à un autre.

Et, après avoir donné cette formule de la politesse chinoise, l'auteur ajoute :

Il n'y a qu'un moyen pour supprimer peu à peu l'oppressante obscurité qui pèse, à l'est et à l'ouest du grand Lointain, au sujet de l'essence de ce Monde si différent et pour favoriser d'une façon active — ceci pour ce qui en est du côté pratique de la question — les intérêts allemands en Chine. Il s'agirait tout d'abord pour les sciences de s'occuper beaucoup plus étroitement de la Chine, et que le résultat de ce travail se fît sentir dans ses écoles. Le service des affaires chinoises devrait être developpé ensuite, conformément à des vues très larges, par l'Office des Affaires étrangères. Il faudrait entendre par là une réforme complète de notre représentation en Chine. Jusqu'à présent nous possédons trois agences placées sur le même pied : l'Ambassade à Pékin, le Consulat général à Schanghaï et le Gouvernement de Tsing-Tan. Il serait temps d'ériger en consulats généraux les consulats actuels de Tien-Sin, Canton, Hankeou et Moukden, qui enveloppent en partie des territoires qui ont chacun l'étendue, en population et en force de production, de l'Allemagne et de les soumettre en même temps que le domaine de Kiaou-Tschong, d'une façon uniforme, à l'Ambassade de Pékin ; de placer enfin à la tête de cette Ambassade un homme qui connaît la Chine à fond et qui serait en même temps un politicien et un savant. L'Angleterre, la Russie et le Japon savent pourquoi ils n'envoient à Pékin que des ambassadeurs doués de ces qualités.

Nous avons traduit ce long passage pour montrer quelles sont les préoccupations de derrière la tête d'un écrivain qui voyage en amateur et en dilettante, qui décrit les mœurs, les coutumes, les paysages des régions qu'il traverse et qui ne trouve d'autres conclusions à son récit, si attachant par bien des côtés, que cette exhortation au patriotisme pratique de ses compatriotes. Un Loti voyageant au Japon et en Chine nous laisse de tout autres visions et nous le voyons difficilement engageant une controverse économique, pour montrer quelle serait la meilleure façon de développer en Extrême-Orient le commerce français. M. Arthur Eloesser a bien vu par quel côté il pourrait intéresser les Allemands à la productivité littéraire de M. Alfons Paquet, quand, après avoir donné dans le *Literarisches Echo* (1er octobre) une étude générale sur son œuvre, il le qualifie dans *la Gazette de Voss* (16 octobre) d'« émissaire du germanisme », en montrant au grand public que cet auteur nouveau n'est pas un simple amuseur, mais un champion de la cause chère à tous les Allemands.

Un autre petit livre, publié par le même éditeur, nous conduit également en Chine et il semble bien faire partie de ces manuels que M. Paquet propose d'introduire dans l'enseignement supérieur pour faire mieux connaître le pays où il propose à ses compatriotes d'aller s'enrichir. Les **Chinesische Geister-und Liebesgeschichten** ont été recueillies par M. Martin Buber, qui connaît à fond la littérature orientale, qu'elle soit juive, arabe, hindoue, ou chinoise. Ce sont de courtes paraboles, des contes ou des anecdotes où des scribes anonymes ont résumé la sagesse de l'Empire du Milieu. Les textes sont empruntés à un recueil du XVIIe siècle et on les lira certainement avec un vif plaisir.

§

Denn das Geld. — M. Karl von Perfall, l'écrivain rhénan dont l'Allemagne vient de célébrer le soixantième anniversaire, excelle à peindre les milieux de la grande bourgeoisie allemande. Ses ouvrages sont quelque chose comme du Georges Ohnet d'outre-Rhin. Les préoccupations matérielles, le désir de réaliser aussi vite que possible le bonheur d'ici-bas, qui consiste à avoir de l'argent et de la considération, tiennent la première place dans une série déjà longue de romans, où les maximes d'une philosophie optimiste émaillent agréablement des pages de descriptions et de dialogues. *Car l'argent!* son titre même l'indique, rentre très exactement dans le cadre assez restreint que s'est tracé l'auteur. Une gouvernante d'aspect agréable, point rouée, mais jouissant de ce bon sens qui fait réussir dans la vie, parvient à capter la confiance d'un millionnaire déjà âgé dont elle a élevé les enfants et qu'elle finit par épouser, après un bon divorce. Le bonhomme s'appuie sur le « droit du cœur » pour réaliser cette union disparate. Mais, tandis qu'il converse avec l'habile personne, ses enfants ont grandi et sont allés dans le monde. Son fils fait la noce à Berlin et c'est pour M. de Perfall un prétexte à nous initier aux mœurs de la capitale. Il y a beaucoup de personnages accessoires, des intrigues secondaires et quelques anecdotes de coulisses qui ne sont pas sans saveur.

Drei Mædchen am Spinrad. — Nous voici dans une société plus huppée. Les trois jeunes filles que M. de Zobeltitz nous présente « au rouet » sont trois authentiques comtesses qui veulent faire le bonheur de leur mère, tout en poursuivant le leur. L'auteur passe en Allemagne pour un humoriste distingué. En décrivant les hautes sphères où se meuvent ses personnages il a recours à une terminologie moitié française moitié allemande qui nous divertit infiniment. C'est ainsi qu'il parle du « meublement » de la chambre qu'occupera son personnage au grand Hôtel de Londres, à Vérone. Nous notons aussi *Dejambirung* dont la formation singulière nous a plongé dans la joie. On est ultra-moderne dans les romans

de M. de Zobeltitz, et M. Kainer a dessiné exprès pour la couverture des *Drei Mædchen am Spinnrad* le portrait des trois petites comtesses en jupes entravées. Comment feront-elles donc, les pauvres, pour « déjamber » ?

§

Insel-Bücherei. — Sous ce titre, les éditeurs de la *Insel* ont eu l'excellente idée de lancer une nouvelle collection qui, malgré le prix modique de chacun de ses volumes, offre une typographie parfaite sur un fort beau vélin. Chaque ouvrage forme un tout et n'est mis en vente que sous un élégant cartonnage. Une première série de 12 volumes vient d'être mis en vente au prix de 50 pfennigs chacun. Nous y trouvons à la fois des réinpressions d'auteurs allemands modernes, des pages de littérature classique et quelques chefs d'œuvre étrangers. Parmi ces derniers, il est significatif que l'on ait choisi, pour débuter, les *Hymmes à la vie* d'Emile Verhaeren, dans une excellente traduction de Stephan Zweig (n° 5), la *Légende de Saint Julien l'Hospitalier* de Flaubert (n° 12) et cet exquis *Mogens* de Jens Peter Jacobsen (n° 11). La collection s'est ouverte par trois nouvelles de Rainer Maria Rilke (n° 1), qui permettent assez bien de se faire une idée du talent de cet écrivain tourmenté. Enfin, la littérature politique n'est pas oubliée dans la série. Des écrits de Frédéric le Grand sont traduits par M.K. Zuchardt (n° 6). Bismarck figure avec quatre discours prononcés du Reichstag, dans des moments particulièrement solennels de la politique impériale : après la signature du traité de Francfort, avant la convocation du Congrès de Berlin, au moment de l'établissement du premier budget colonial et lors de la demande de crédits pour les armements connus sous le nom de septennat (n° 4). Signalons, pour finir, un recueil de lettres de jeunesse de Goethe à la comtesse de Solberg (n° 10). Espérons que la collection sera continuée avec le même éclectisme.

Berühmte Handschriften. — A l'occasion du Congrès des bibliothécaires qui s'est tenu à Munich l'été dernier, la maison Carl Kuhn, de cette ville, a édité un magnifique album contenant des reproductions de manuscrits rares, de miniatures et d'estampes conservés dans différentes bibliothèques bavaroises. Le même éditeur a la spécialité des reproductions en facsimile par quoi il fait honneur à la librairie allemande.

HENRI-ALBERT.

LETTRES ANGLAISES

Herbert Perris : *Germany and the German Emperor*, 7 s. 6 d. Andrew Melrose. — Sidney Whitman : *German Memories*, 7 s. 6 d., Heinemann. — Hilaire Belloc : *On translation*, dans *The Academy*, 7 septembre. — Edmund Gosse : *Andrew*

Lang, some personal impressions, dans *The Bookman*, septembre. — Edmund Gosse : *Swinburne at Etretat*, dans *The Cornhill Magazine*, octobre.

Les Anglais sont fort préoccupés par les Allemands et par ce qui se passe dans l'Empire Germanique, et cette préoccupation se manifeste en ce moment par la publication d'un grand nombre de livres sur l'Allemagne. Il n'est pas inutile de les signaler ici, au moment même où, en France, on témoigne d'un identique désir de se renseigner sur le véritable état d'esprit de nos voisins d'Outre-Rhin, et sur leurs intentions pacifiques ou belliqueuses. Chez nous, comme outre-Manche, les brutalités diplomatiques de l'Allemagne déconcertent comme des incartades de personne malapprise dans une société de gens bien élevés. On s'en inquiète, on se demande si ce sont là simplement des rodomontades, du bluff, destinés à faire céder un adversaire supposé pusillanime, ou bien si ce sont de vraies menaces, des provocations dont on désirerait voir surgir un « casus belli ». Comment discerner, dans tant d'incohérence, ce qui est sincère et ce qui est artifice ? Chaque fois qu'on leur pose des questions précises sur leurs intentions, les Allemands protestent de leurs sentiments pacifiques, de leur admiration, de leur affection, autant pour la France que pour l'Angleterre. A les en croire, si le plus harmonieux accord ne règne pas entre eux et leurs voisins, la faute en est uniquement à leurs voisins, qui se méprennent sur les avances qui leur sont faites continuellement. La récente enquête de M. Georges Bourdon, dans *le Figaro*, est à ce sujet fort typique, surtout si on la rapproche des déclarations que font les Allemands à tous les interviewers anglais. « La guerre? Que voulez-vous dire? — s'écrient-ils quand on les interroge. — Vous avez des idées bien saugrenues pour venir parler d'un sujet pareil chez nous, qui sommes les gens les plus pacifiques du monde. » Voilà la note. Elle sonne faux, c'est évident, surtout quand on constate le vote des armements nouveaux, de la nouvelle loi militaire, et toutes les ambitions à la suprématie mondiale que traduit à tout instant la politique allemande. D'une part, l'Allemagne exprime le désir de s'entendre avec tout le monde, affirme la nécessité de la paix pour assurer sa prospérité, et, d'autre part, ses actes sont des provocations, des intimidations, des menaces imprévues et hargneuses parfois, de brusques agressions comme de quelqu'un qui, manquant de perspicacité et de savoir-vivre, a peur tout à coup, soupçonne son concurrent et cherche à lui en imposer par des attitudes offensives et offensantes. Ces contradictions et ces attitudes créent un réel malaise en France et en Angleterre, inspirent à l'opinion publique une défiance obstinée, une hostilité parfois d'autant plus dangereuse que les adversaires se connaissent mal ou pas du tout, ou se trompent également dans leurs appréciations réciproques.

Nous avons essayé vraiment, en France, de savoir ce que sont les

Allemands. De M. Victor Tissot, au lendemain de la guerre, jusqu'à M. Jules Huret, à la veille de celle que nous promettent des esprits chagrins, — ou clairvoyants, peut-être, — nous avons pu lire de nombreux ouvrages consacrés aux gens et aux choses d'Outre-Rhin, ou nous allons nous-mêmes en Allemagne voir ce qui se fait et entendre ce qui se dit. Si louable que soit cet effort, si profitable que soit, pour une élite, cette volumineuse littérature, il faut bien convenir que nous sommes mal renseignés sur nos voisins. Prenez quelqu'un du commun, *the man in the street*, et mettez la conversation sur l'Allemagne : vous serez stupéfait de son ignorance, de ses préjugés, de ses illusions. Il en est de même, et pire, peut-être, en Angleterre. C'est pourquoi il faut souhaiter que le nouveau livre de Mr Herbert Perris : **Germany and the German Emperor**, ait le plus grand nombre possible de lecteurs. Avec une impartialité remarquable et une admirable lucidité, l'auteur réussit une esquisse de l'Allemagne ; à très grandes lignes, avec netteté et précision, il décrit, après une explication géographique, les diverses transformations subies par les peuples allemands au cours des siècles, depuis les premiers contacts avec les Romains jusqu'à l'heure actuelle. Selon Mr Perris on n'arrive à comprendre l'Allemagne qu'au moyen d'une interprétation historique. Il y consacre la première moitié de son travail, notant au passage les différences profondes qui distinguent le Nord et le Sud, l'Est et l'Ouest ; il décrit l'organisation féodale, le démembrement qui suit la fin du moyen âge et qui est le fait essentiel dans l'histoire de l'Allemagne ; il esquisse le développement des arts et du savoir pour démontrer que le caractère du génie germanique fut déterminé par les vicissitudes historiques du pays, pour étudier aussi, d'une manière plus générale, les rapports du génie avec la dégénérescence sociale; puis, après un bref résumé de la période de convalescence, il montre comment Bismarck survient, impose sa direction, suscite les trois guerres, que couronne la proclamation de l'Empire d'Allemagne. La Real-Politik triomphe, la presse reptile, soudoyée par le Chancelier, trompe et corrompt l'opinion publique, et un nouvel esprit national, fait d'arrogance et de crainte, se forme. Ensuite, il examine les principaux problèmes contemporains qui occupent la politique intérieure et extérieure de l'Allemagne, et il conclut que la nation est à ce point divisée contre elle-même, son gouvernement et son administration à ce point encombrés de survivances surannées et stupides qu'une transformation politique est inévitable. C'est du reste l'opinion que le peuple a exprimée lors des élections de 1912 au Reichstag. Seule une guerre entraverait, reculerait cette conséquence, mais l'auteur donne maintes raisons convaincantes pour soutenir sa conviction qu'un conflit armé est des plus improbables. Toutefois, il admet que le gouvernement impérial

actuel ne saurait donner cetté sécurité de paix qu'imposerait fatalement une Allemagne démocratique. On essaiera de réfuter les idées très originales émises dans ce beau travail, mais la tâche sera malaisée. Peu importe, d'ailleurs ; l'essentiel est qu'il soit lu beaucoup. Le style facile et simple de Mr Perris est agréable autant que son exposé est clair et ses idées judicieuses et sagaces. Il nous faudrait un livre semblable écrit d'un point de vue français, pour le public de France.

§

Les auteurs les plus germanophiles s'accordent en général pour reconnaître qu'il est difficile de comprendre le caractère allemand, et si le livre de Mr Perris peut servir d'introduction à l'étude de l'Allemagne, il ne faut pas néanmoins s'en tenir à ce seul ouvrage. Il sera bon de consulter les travaux de ceux qu'une longue intimité a mis à même de présenter les gens et les choses sous un jour exact. Cette longue intimité, Mr Sidney Whitman la possède. Il commença ses études dans une école allemande il y a plus de cinquante ans ; il fut depuis lors en relations d'affaires constantes avec les Allemands ; il a publié maints volumes tels que : *Imperial Germany*, 1888 ; *Realm of the Habsburgs*, 1893 ; *Teuton Studies*, 1895 ; *Story of Austria*, 1898 ; *Conversations with Prince Bismarck*, et *Life of the Emperor Frederick*, 1900 ; *Personal Reminiscences of Prince Bismark*, 1902, etc. Un de ses ouvrages : *Conventional Cant*, a été traduit et a reçu en France un excellent accueil ; l'auteur y dissèque un curieux aspect des mœurs anglaises, car c'est à connaître bien les étrangers qu'on apprécie plus nettement ses compatriotes.

Mr Whitman intitule son présent livre **German Memories**, et les souvenirs qu'il relate dans ces pages justifient pleinement l'épigraphe empruntée à Renan : « La mémoire des hommes n'est qu'un imperceptible trait du sillon que chacun de nous laisse au sein de l'infini. Elle n'est pas cependant chose vaine. » Il espère que cette suite, ce supplément à ses précédents ouvrages, sera un nouvel effort sympathique qui aidera à connaître mieux les Allemands. Les circonstances ont singulièrement favorisé l'auteur et il a eu des facilités exceptionnelles pour examiner la vie en Allemagne sous ses aspects les plus variés ; il a eu accès dans toutes les classes de la société ; il s'est trouvé en contact ou en relations suivies avec les personnages dont les noms sont fameux aux titres les plus divers. Ses rapports amicaux avec la famille Bismarck lui ont permis de consacrer au chancelier de fer un ouvrage plein de renseignements précieux. Et l'attention est vite conquise à l'écouter rappeler ici ses souvenirs d'écolier, établir le contraste entre l'Allemagne d'aujourd'hui et celle d'avant 1870, décrire Dresde il y a quarante ans et Berlin il y a vingt ans, conter mainte anecdote et tracer de vivants portraits de

l'Empereur Guillaume, de Moltke, de Bismarck, de Gustave von Moser, de Lenbach, de Mommsen, du Prince Bülow, de quelques chefs socialistes; placer, en passant, un amusant croquis de Wagner, de Nietzsche, d'une infinité de personnages fameux. Il y aurait d'innombrables passages à citer si l'espace nous le permettait ; le retour triomphal de l'empereur, de son chancelier, de ses généraux et de son armée, à Berlin, après la guerre, donne à l'auteur l'occasion d'écrire une page impressionnante, et l'on n'a que l'embarras du choix pour des pages semblables. Mr Sidney Whitman s'abstient de critiquer le présent, tout comme il a évité de condamner le passé ; il admet les causes et les conséquences, certain sans doute que chicaner à leur propos serait futile. Ses commentaires n'ont pas de prétention à la philosophie historique ; il narre et il expose avec précision, avec netteté, avec un discernement perspicace, en un style concis, vigoureux, clair et éloquent souvent. Par cette méthode, il instruit davantage que par des moyens plus ambitieux, et ses livres, — celui-ci autant que les autres, — offrent un intérêt qu'ils conserveront.

§

Dans *The Academy* du 7 septembre, Mr Hilaire Belloc publie quelques fort judicieuses réflexions sur **la traduction**. Notre culture occidentale, dit-il, n'est pas nationale ; elle est européenne. Toutefois, elle est, quant à son expression, morcelée en une demi-douzaine de véhicules séparés. « Chacun des grands groupes nationaux qui se formèrent au moyen-âge a choisi un dialecte particulier pour son expression littéraire, et nous avons maintenant ce qu'on appelle l'Allemand, l'Anglais, le Russe, le Français, l'Italien, l'Espagnol, qui, encombrés encore d'autres dialectes vivants, constituent des véhicules parfaitement distincts pour la pensée et sont néanmoins chargés d'exprimer une culture commune... L'Europe est une unité... qui a besoin d'une langue commune... » En attendant qu'elle l'ait, et puisque la culture moderne n'a d'autres moyens d'expression que ces « langues modernes » distinctes, il est nécessaire que les grands travaux de l'esprit humain soient accessibles aux hommes de pensée de tous les pays. Il n'est pas d'autre recours que le mécanisme de la traduction. « Traduire bien, déclare Mr Belloc, est le plus difficile des arts littéraires. Cela suffit à faire réfléchir quand on considère les nécessités de la culture européenne moderne. Mais, par malheur, cette première difficulté se complique grandement de cette autre que traduire vraiment mal, donner, entre les mille conceptions possibles de l'original, celle qui est entièrement fausse n'est pas le plus malaisé, mais le plus facile de tous les arts littéraires. » Il n'est personne qui ne puisse commettre une mauvaise traduction; il suffit d'avoir un dictionnaire, une grammaire élémentaire et quelque con-

naissance des alphabets employés. Et ce sont, dans la majorité des cas, les personnes les moins compétentes qui cèdent à la pernicieuse tentation de traduire, parce qu'elles y trouvent de la prose toute faite. La traduction se présente sous la forme d'un calque, alors que, par sa nature, elle consiste plutôt en un effort de re-création. Mr Belloc indique quelques-unes des difficultés que présente une bonne traduction, et il les résume ainsi : « C'est l'affaire du traducteur de connaître son original dans son âme même. Puis, à part cela, mettre en œuvre ses facultés pour créer, dans un autre monde et pour d'autres gens, une autre œuvre vivante, qui aura tout autant de vie, qui, pour la vigueur, la stature et le caractère, sera la jumelle de celle qu'il a entrepris de copier. Et ce n'est pas une tâche facile, n'est-ce pas ? »

§

Nous avons ici même cité quelques-uns des jugements portés dans la presse littéraire anglaise sur **Andrew Lang** au lendemain de sa mort. Il convient d'y joindre l'article que Mr Edmund Gosse a consacré à son ami dans le *Bookman* de septembre. Mr Gosse ne s'est pas tant livré à un examen de l'œuvre multiple et divers laissé par Andrew Lang qu'à pénétrer la psychologie de l'écrivain, à l'expliquer, à nous révéler son intimité et les causes et les raisons de sa carrière heurtée. Il reconnaît la difficulté de la tâche, devant l'énormité et la diversité de l'œuvre, devant aussi un caractère intellectuel et moral si plein d'apparentes inconséquences, de tant de pièges, de tant de caprices ; ce que Mr Gosse n'admet pas, c'est la prétendue versatilité de Lang. Lang fut abondant, « extraordinairement multiforme et cependant, dans sa diversité, strictement fidèle à lui-même depuis Oxford jusqu'à la tombe ». Pour le prouver, Mr Gosse expose, de son point de vue, le développement intellectuel de Lang. Pour qui connaît l'œuvre du remarquable polygraphe, l'essai de Mr Gosse est une merveille de pénétration et de clarté. Tout ce qu'il y a d'apparemment compliqué, confus, désordonné, contradictoire dans l'œuvre et dans l'homme, est démêlé et expliqué avec une subtilité et une sagacité admirables. Le portrait n'est ni flatté ni forcé, il est extraordinairement vivant ; l'art du peintre a su donner une ressemblance parfaite, en conservant aux traits la vérité nécessaire pour que l'âme transparaisse sous le masque.

§

On a souvent raconté, en France, que Guy de Maupassant avait jadis, à Etretat, secouru **Swinburne**, en danger de se noyer. Mais ce n'est là qu'une fable dont Mr Edmund Gosse fait justice, dans le *Cornhill Magazine*, d'après le récit de l'aventure par Swinburne lui-même. Le poète des *Chants d'avant l'aube* séjournait chez un

ami qui avait hardiment dénommé sa maison « Chaumière de Dolmancé », et ce nom, familier aux lecteurs de la *Justine* du marquis de Sade, avait peut-être frappé le collégien de dix-huit ans qu'était Maupassant à cette époque. Nous avons relaté les détails de cette histoire du prétendu sauvetage dans *le Temps* du 25 septembre, et n'y reviendrons pas ici. Ce qu'on sait moins c'est qu'à la fin de son séjour à Etretat, en 1869, Swinburne alla retrouver à Vichy Richard Burton qui y faisait une cure avant de rejoindre son poste de consul à Damas. C'est là qu'il reçut une lettre de Victor Hugo qui l'invitait à venir le voir à Guernesey. Il accepta pour septembre, et arrangea de passer au retour une semaine à Paris, où il devait rencontrer Paul de Saint-Victor, Théophile Gautier, et sans doute Flaubert. Aucun de ces projets ne se réalisa. Pour quelle raison ? Je l'ignore, répond Mr Edmund Gosse. Quand Sir Richard Burton partit pour Damas, Swinburne regagna Etretat et il était à Londres au mois d'octobre suivant. Il revint à Etretat l'année suivante et il s'y trouvait au moment de la déclaration de guerre ; il rentra aussitôt en Angleterre et la côte normande ne le revit plus.

HENRY-D. DAVRAY.

PUBLICATIONS RÉCENTES

Archéologie.

Marcel Aubert : *Senlis*. Avec 39 grav. et un plan ; Laurens. 2 »

Folklore.

Louis Maeterlinck : *Péchés primitifs* ; Mercure de France. 3 50

Histoire

X... *Le Péril germanique* ; Jouve. 1 »

Comte de Pimodan : *Les Fiançailles de Madame Royale, fille de Louis XVI, et la première année de son séjour à Vienne*, d'après des documents nouveaux, avec un portrait ; Plon. 3 »

Jean Tournyol du Clos : *Richelieu et le Clergé de France* ; Première partie (1639-1640) ; Giard et Brière. 9 »

Littérature.

L'Arétin : *Les plus belles pages de l'Arétin*. Avec un portrait. Notice de Guillaume Apollinaire ; Mercure de France. 3 50

Ernest Daudet : *La Chronique de nos jours* ; Plon. 3 50

Emile Faguet : *Fontenelle*. Textes choisis et commentés ; Plon. 1 50

Remy de Gourmont : *Promenades Littéraires*, 4e série ; Mercure de France. 3 50

Léon Séché : *Le Cénacle de Joseph Delorme, 1827-1830*. Tome I : Victor Hugo et les Poètes (De Cromwell à Hernani). Tome II : Victor Hugo et les Artistes ; Mercure de France. 7 »

Georges Soulié : *Essai sur la littérature chinoise* ; Mercure de France. 3 50

P. Strowski : *Montesquieu*. Textes choisis et commentés ; Plon. 1 50

Pierre Villey : *Les Sources d'Idées*. Textes choisis et commentés ; Plon. 1 50

Musique.

Arthur Pougin : *Marietta Alboni* ; Plon 3 50

J.-G. Prodhomme : *Ecrits de Musiciens XVe-XVIIIe siècles* ; Mercure de France. 3 50

Philosophie.

Gérard de Lacaze Duthiers : *La Liberté de la pensée* ; Alcan. 10 »

Poésie

Jean Charbonneau : *Les Blessures* ; Lemerre. 3 50

Eugène Crespel : *La Flûte de roseau*. Préface de Anatole Le Braz ; Edit. du « Sillon Littéraire ». 2 »

Emile Lambert : *L'Ile Bourbon et la mer* ; Figuière. 3 50

A. Yves Le Moyne : *L'Agonie des fleurs* ; Figuière. 2 »

Emile Perret : *Cœur et Raison* ; Figuière. 4 »

Alcide Ramette : *Le Rouet de Buis* ; Ed. du « Beffroi ». 3 50

Joseph Roger : *Du Jus de Coloquinte* ; chez l'auteur. » »

Albert Samain : *Aux Flancs du Vase* ; Frontispice de Ang. H. Thomas ; Mercure de France. 12 »

Pierre Soc : *L'Arbre* ; Grasset. 3 50

Publications d'art.

Léonce Bénédite : *Le Musée du Luxembourg*. Les Peintures. Avec 389 grav. Laurens. 10 »

P.-A. Lemoisne : *Degas*, 48 pl. h. t., accompagnées de 48 notices et précédées d'une introduction ; Lib. cent. des Beaux-Arts. 3 50

André Michel et Gaston Migeon : *Le Musée du Louvre*. Sculptures et objets d'art du Moyen-âge, de la Renaissance et des temps modernes, avec 106 grav. ; Laurens. 3 50

Roman

Raymond Clauzel : *L'Extase* ; Leclerc. 3 50

Henri Delavelle : *L'Ile enchantée* ; Grasset. 3 50

Tokutomi Kenjiro : *Plutôt la mort*. Trad. du japonais par Olivier Le Paladin ; Plon. 3 50

Junia Letty : *Trois quarts de Lycéennes* ; Figuière. 3 50

Paul Margueritte : *Les Fabrecé* ; Plon. 3 50

Alfons Maseras : *L'Arbre du Bien et du Mal* ; Figuière. 3 50

Auguste Penin : *Cœur d'Apôtre* ; Sansot. 3 50

Jules-L. Puech : *Les Jeux de la Politique et de l'Amour* ; Grasset. 3 50

Jean Renaud : *Les Errants* ; Grasset. 3 50

Louis Roubaud : *Le Rose et le Gris* ; Figuière. 3 50

Han Ryner : *Les Paraboles cyniques* ; Figuière. 3 50

Gaston Strarbach : *La Ruée* ; Figuière. 3 50

Sociologie

Jean Brunhes : *La Géographie humaine*. Avec 212 grav. et cartes ; Alcan. 20 »

Jacques Lourbet : *Critique scientifique du Collectivisme* ; Ed. du « Flambeau ». 1 »

MERCVRE.

ÉCHOS

Lettre ouverte à M. Bérard, sous-secrétaire d'Etat aux Beaux-Arts. — Une Bibliothèque nationale allemande. — Erratum. — Publications du *Mercure de France*. — Le Sottisier universel.

Lettre ouverte à M. Bérard, sous-secrétaire d'Etat aux Beaux-Arts. — Cette lettre a été donnée incomplètement dans la presse ; nous en publions le texte *in-extenso*, à titre uniquement documentaire :

Si la voix d'un Conseiller municipal pouvait arriver jusqu'à vous, je vous prierais, je vous supplierais, d'aller faire un tour au Salon d'Automne.

Allez-y, Monsieur, et, quoique Ministre, j'espère que vous en sortirez aussi écœuré que bien des gens que je connais, j'espère même que vous direz tout bas : ai-je bien le droit de prêter un monument public à une bande de malfaiteurs qui se comportent dans le monde des arts comme les apaches dans la vie ordinaire?

Vous vous demanderez, monsieur le Ministre, en sortant de là, si la nature et la

forme humaine ont jamais subi de tels outrages ; vous constaterez avec tristesse que, dans ce Salon, on étale, on accumule les laideurs et les vulgarités les plus triviales qu'on puisse imaginer, et vous vous demanderez encore, monsieur le Ministre, si la dignité du Gouvernement dont vous faites partie n'est pas atteinte, puisqu'il paraît prendre sous sa protection un pareil scandale en abritant de semblables horreurs dans un monument national.

Le Gouvernement de la République devrait, me semble-t-il, être plus soucieux et plus respectueux de la dignité artistique de la France.

Il y a un an, et pour une autre raison, j'écrivis à votre prédécesseur, qui ne tint aucun compte de ma lettre, mais quoi d'étonnant, ne laisse-t-il pas croire à tout le monde qu'il est méridional, alors qu'il n'est né qu'à Montmartre?

Monsieur le Ministre,

Un ami me souffle que vous êtes d'Orthez, nous sommes donc pays, c'est presque comme si vous étiez de Montrejeau; alors, Diou bibant! ça ne sera pas long ; vous ferez savoir au Belge Frantz Jourdain, qui très modestement s'est donné la mission de réformer l'art français et qui, pour bien démontrer sa compétence, a déposé, je ne dis pas des ordures, mais le magasin de la Samaritaine presque en face du Louvre, ce qui prouve bien la supériorité de sa chaudronnerie sur la belle architecture de la Renaissance; faites donc savoir à cet architecte qu'à l'avenir il ait à loger ses réformes et ses réformateurs où il voudra, mais non plus dans un monument public, et tous ceux qui ont le goût et l'amour des belles choses vous battront des mains.

Veuillez agréer, monsieur le Ministre, l'expression de mes meilleurs sentiments.

LAMPUÉ.

§

Une bibliothèque nationale allemande. — *Les Débats* publient l'information suivante :

On sait que l'empire allemand ne possédait pas encore jusqu'à présent d'institution correspondante à notre Bibliothèque Nationale. Le dépôt légal n'est pas uniformément réglé dans tous les Etats de la Confédération et quelques grandes villes seulement ont pu réunir des Bibliothèques importantes.

Pour obvier à cette situation, la Bourse de la librairie allemande de Leipzig vient de décider la création d'une entreprise qui portera le titre de *Deutsche Bücherei* et centralisera tous les imprimés publiés en Allemagne et à l'étranger à partir du 1er janvier 1913. Le grand centre de la librairie aura ainsi ses « Archives » qui seront ouvertes au public. Le gouvernement saxon a mis à la disposition de la Bourse une somme de 3 millions de mark pour l'édification des bâtiments nécessaires et la ville de Leipzig offre gratuitement un terrain d'une valeur d'un demi-million. La Bourse restera propriétaire à perpétuité de la Bibliothèque qu'elle administrera à sa guise. Un budget annuel de 2 millions de mark est assuré dès maintenant, tant pour l'entretien que pour les acquisitions (850. 000 mark figureront au budget de la Saxe, 1 million 115. 000 à celui de la ville de Leipzig). On prévoit cependant que la majeure partie de cette somme sera absorbée par l'administration et qu'il faudra avant tout compter sur les dons gratuits, car, d'après les évaluations qui ont été faites, 85. 000 seulement pourront être dépensés au cours de la première année pour des achats de volumes.

On voit qu'il s'agit exclusivement d'une Bibliothèque moderne qui sera tenue à jour au fur et à mesure de la publication d'ouvrages nouveaux et que les collections de Leipzig, dont le projet a été conçu d'après des plans si magnifiques, n'acquerront une véritable valeur scientifique qu'au bout d'un certain nombre d'années. Les ouvrages antérieurs au 1er janvier 1913 seront à jamais exclus de la *Deustche Bücherei*. Leipzig ne saurait donc avoir la prétention de rivaliser avec les grandes bibliothèques de Berlin, de Paris et de Londres, qui ont acquis leur réputation surtout à cause de leur fonds ancien. Elle borne ses ambitions à vouloir créer seulement des « Archives de la Librairie ».

§

Erratum.

Monsieur et cher Directeur,

Voudriez-vous avoir l'amabilité de faire connaître aux lecteurs du *Mer-*

cure que l'extrait de la *Vie* sur Mallarmé, cité par moi comme anonyme, était en réalité l'œuvre de M. Maurice Delcourt, rédacteur à *l'Action*.

Veuillez agréer, etc.

CH. CHASSÉ.

§

Publications du Mercure de France.

PROMENADES LITTÉRAIRES, 4e série, par Remy de Gourmont (*Souvenirs du Symbolisme et autres Etudes*). Vol. in-18, 3, 50.

LES PLUS BELLES PAGES DE L'ARÉTIN. Avec un portrait. Notice de Guillaume Apollinaire. Vol. in-18, 3, 50.

ÉCRITS DE MUSICIENS (XVe-XVIIIe siècles), par J.-G. Prodhomme. Vol. in-18, 3, 50.

LE CÉNACLE DE JOSEPH DELORME, 1827-1830, par Léon Séché. Tome I : *Victor Hugo et les Poètes* (*De Cromwell à Hernani*). Tome II : *Victor Hugo et les Artistes*. 2 vol. in-18, 7 fr.

PÉCHÉS PRIMITIFS (*Art et Folklore*), par Louis Maeterlinck. Vol. in-18, 3, 50.

ESSAI SUR LA LITTÉRATURE CHINOISE, par Georges Soulié. Vol. in-18, 3, 50.

AUX FLANCS DU VASE, par Albert Samain. Frontispice de Aug. H. Thomas. Vol. in-8 raisin, tiré en deux couleurs, à 550 ex., savoir : 50 ex. sur japon impérial numérotés de 1 à 50, à 40 fr ; — et 500 ex. sur papier vélin à la forme, numérotés de 51 à 550, à 12 fr.

§

Le Sottisier universel.

Hier... M. Le Bargy présentait à la capitale de la Gascogne le plus célèbre de ses fils, Cyrano de Bergerac. C'était à l'Alhambra bordelais : 2000 places occupées, sauf 300 environ. — *Le Matin*, 16 septembre.

UN COMÉDIEN GUILLOTINÉ [titre]. —Rassurez-vous ; il s'agit d'un comédien nommé Bordier, qui mourut pendu haut et court en 1789. — *Paris-Journal*, 24 septembre.

Son œil oblique de bête traquée suit avec inquiétude les moindres gestes du président. Du reste, aucune émotion, pas un mot qui vienne de l'âme, la plus entière impassibilité... Gremaud se défend comme un cheval de retour. — *Le Matin*, 5 septembre.

Coquilles, mastics, cocasseries.

Ces véhicules lilliputains sont usités par les affaiblis. — *Guide pour Kandersteg et ses environs*, 1910.

Les personnes superstitieuses pourront se livrer à leurs sports favoris ; elles iront consulter les chiromanciennes. Les vendredi 13, en effet, sont considérés par les oculistes comme des jours favorables aux consultations. — *L'Eclaireur de l'Est*, 12 septembre.

Le docteur Nascher a-t-il eu tort ? Quelle angoisse n'a pas dû être la sienne, lorsque, la seringue de Pravaz à la main, il s'est preparé inventeur du gaz d'éclairage ? — *L'Intransigeant*, 5 septembre.

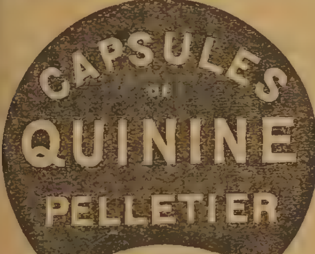
C'est la galanterie française qui m'a perdu : je voulais recevoir dans ma main gauche le pied charmant d'une paire de beaux yeux noirs dont je m'étais constitué le chevalier servant. — V. DE LAPRADE, cité par *le Temps*, 17 septembre.

DOCTEUR POTIQUET. *Chateaubriand, l'anatomie de ses formes et ses amies*. Paris Librairie C. Laisney, 1912.

MERCVRE.

Le Gérant : A. VALLETTE

Poitiers. — Imprimerie du MERCVRE DE FRANCE [G. ROY], 7, rue Victor-Hugo.


CAPSULES
DE
QUININE
PELLETIER


DOULEURS PÉRIODIQUES
IRRÉGULARITÉS
PROMPTEMENT
SUPPRIMÉES
Dans toutes les
Pharmacies.
En gros, à Paris,
8, rue Vivienne.

BULLETIN FINANCIER

Il y a quinze jours, nous constations avec plaisir que le ciel politique était sans nuage. Aujourd'hui, c'est l'orage, c'est la tempête ! Le Monténégro est parti en guerre cont la Turquie. Il serait bien surprenant que la Bulgarie ne parte pas à son tour, et ce ser miracle si la Serbie et la Grèce restaient tranquilles. Il y aura donc la guerre dans l Balkans. Souhaitons que l'incendie ne se propage pas. Espérons même que les grand puissances auront assez de bon sens pour collaborer à son extinction. Il leur incom de mettre la Turquie une fois pour toutes à la raison, en l'obligeant de faire enfin l réformes nécessaires aussi bien en Macédonie que dans ses provinces où les chrétie sont odieusement persécutés. Ces réformes, on les attendait des Jeunes Turcs, qui, stu des et décevants, ont préféré se livrer à des querelles intestines et ont conduit leur pa à une guerre générale. Il incombe encore aux grandes puissances de modérer les imp tiences et les ambitions des petits états balkaniques, et surtout, de faire taire leurs propr ambitions. C'est une double tâche difficile à accomplir !

Quoiqu'il en soit, il a suffi d'une bourrasque pour bouleverser tous les marchés fin ciers et pour détruire en un jour ce qui avait coûté tant de temps à s'édifier.

Aussi nous constatons une dégringolade générale de toutes les valeurs. La rente fr çaise continue à baisser d'une manière qui devient inquiétante. Nous la trouvons à 90, et dans la Bourse d'hier elle est même descendue au-dessous de 90. L'Extérieure esp gnole recule à 93, l'Italien à 96,50, le Turc Unifié à 86.60. C'est lui naturellement le p touché, en perte de 4 fr. sur la dernière quinzaine. Les fonds russes paient égalem leur tribut au fléchissement général : le Consolidé 4 o/o recule à 92,30, le 4 o/o 190 92,25, le 4 1/2 o/o 1909 à 100, le 5 o/o 1906 à 105,25.

Nos chemins de fer perdent leur avance, mais, la première émotion passée, ils repr dront certainement leur ascension : l'Est s'inscrit à 920, le Lyon à 1625, le Nord à 16 l'Orléans à 1315, le Midi à 1105.

Quant aux Sociétés de crédit, pour qui s'annonçait une si belle campagne d'affair force leur est bien de tout renvoyer à plus tard. Le Crédit Lyonnais revient à 1574 Comptoir d'Escompte à 1015, la Banque de Paris à 1695, la Société Générale à 831 Crédit mobilier français à 675.

Malgré la tourmente, la Société Générale et la Banque de Paris offrent 100.000 obli tions 4 1/2 o/o de 500 fr. au prix de 450 fr. de la Brazil Railway Company. Il s'agi d'un placement sérieux, puisque le réseau de la Compagnie comprend plus de 5000 k mètres en exploitation et plus de 3.000 en construction ou à construire et que les rece nettes en 1910 étaient de 30.918.000 fr. et, en 1911, de 30.971.000 fr.

La banque Louis Dreyfus et Cie offre également au public des obligations 5 o/o d Compagnie du chemin de fer de Dourado.

Enfin le Crédit Français et la Société Centrale des Banques de Province émet 52.000 obligations de 500 fr. 4 o/o net de la Compagnie du chemin de fer des Al Bernoises.

On parle aussi d'une très prochaine émission de l'El Hogar Argentino.

Menu fretin que tout cela ! On parlera sans doute en janvier des affaires d'importan

LE MASQUE D'OR.

MERCVRE DE FRANCE

26, rue de Condé, Paris

Paraît le 1er et le 16 de chaque mois sur 224 pages et forme dans l'année six volumes

—

Littérature, Poésie, Théâtre, Beaux-Arts
Philosophie, Histoire, Sociologie, Sciences, Voyages
Bibliophilie, Sciences occultes
Critique, Littératures étrangères, Revue de la Quinzaine

La Revue de la Quinzaine s'alimente à l'étranger autant qu'en France Elle offre un nombre considérable de documents et constitue une sorte « d'encyclopédie au jour le jour » du mouvement universel des idées.

Epilogues (actualité) : Remy de Gourmont.
Les Poèmes : Georges Duhamel.
Les Romans : Rachilde.
Littérature : Jean de Gourmont.
Histoire : Edmond Barthélemy.
Philosophie : Georges Palante.
Psychologie : Gaston Danville.
Le Mouvement scientifique : Georges Bohn.
Science sociale : Henri Mazel.
Ethnographie, Folklore . A. van Gennep.
Archéologie, Voyages : Charles Merki.
Questions juridiques : José Thery.
Questions militaires et maritimes : Jean Norel.
Questions coloniales : Carl Siger.
Esotérisme et Sciences psychiques : Jacques Brieu.
Les Revues : Charles-Henry Hirsch.
Les Journaux : R. de Bury.
Théâtre : Maurice Boissard.
Musique : Jean Marnold.
Art : Gustave Kahn.
Musées et Collections : Auguste Marguillier.
Chronique de Bruxelles : G. Eekhoud.
Lettres allemandes : Henri Albert.
Lettres anglaises : Henry-D. Davray.
Lettres italiennes : Ricciotto Canudo.
Lettres espagnoles : Marcel Robin.
Lettres portugaises : Philéas Lebesgue.
Lettres américaines : Théodore Stanton.
Lettres hispano-américaines : Francisco Contreras.
Lettres brésiliennes : Tristao da Cunha.
Lettres néo-grecques : Démétrius Astériotis.
Lettres roumaines : Marcel Montandon.
Lettres russes : E. Séménoff.
Lettres polonaises : Michel Mutermilch.
Lettres néerlandaises : H. Messet.
Lettres scandinaves : P.-G. La Chesnais, Fritiof Palmér.
Lettres tchèques : William Ritter.
La France jugée à l'Etranger : Lucile Dubois.
Variétés : X...
La Vie anecdotique : Guillaume Apollinaire.
La Curiosité : Jacques Daurelle.
Publications récentes : Mercure.
Echos : Mercure.

VENTE ET ABONNEMENT

Les abonnements partent du premier des mois de janvier, avril, juillet et octobre. Les nouveaux abonnés d'un an reçoivent à titre gracieux le commencement des matières en cours de publication.

FRANCE		ÉTRANGER	
Le numéro..... *net*	1.25	Le numéro........	1.50
Un an............	25 fr.	Un an............	30 fr.
Six mois..........	14 »	Six mois..........	17 »
Trois mois........	8 »	Trois mois........	10 »

ABONNEMENT DE TROIS ANS

France : 65 fr. | **Étranger : 80** fr.

Envoi franco, sur demande, d'un numéro spécimen et du catalogue complet des Editions du *Mercure de France*.

Poitiers. — Imprimerie du Mercure de France. G. ROY, 7, rue Victor-Hug .